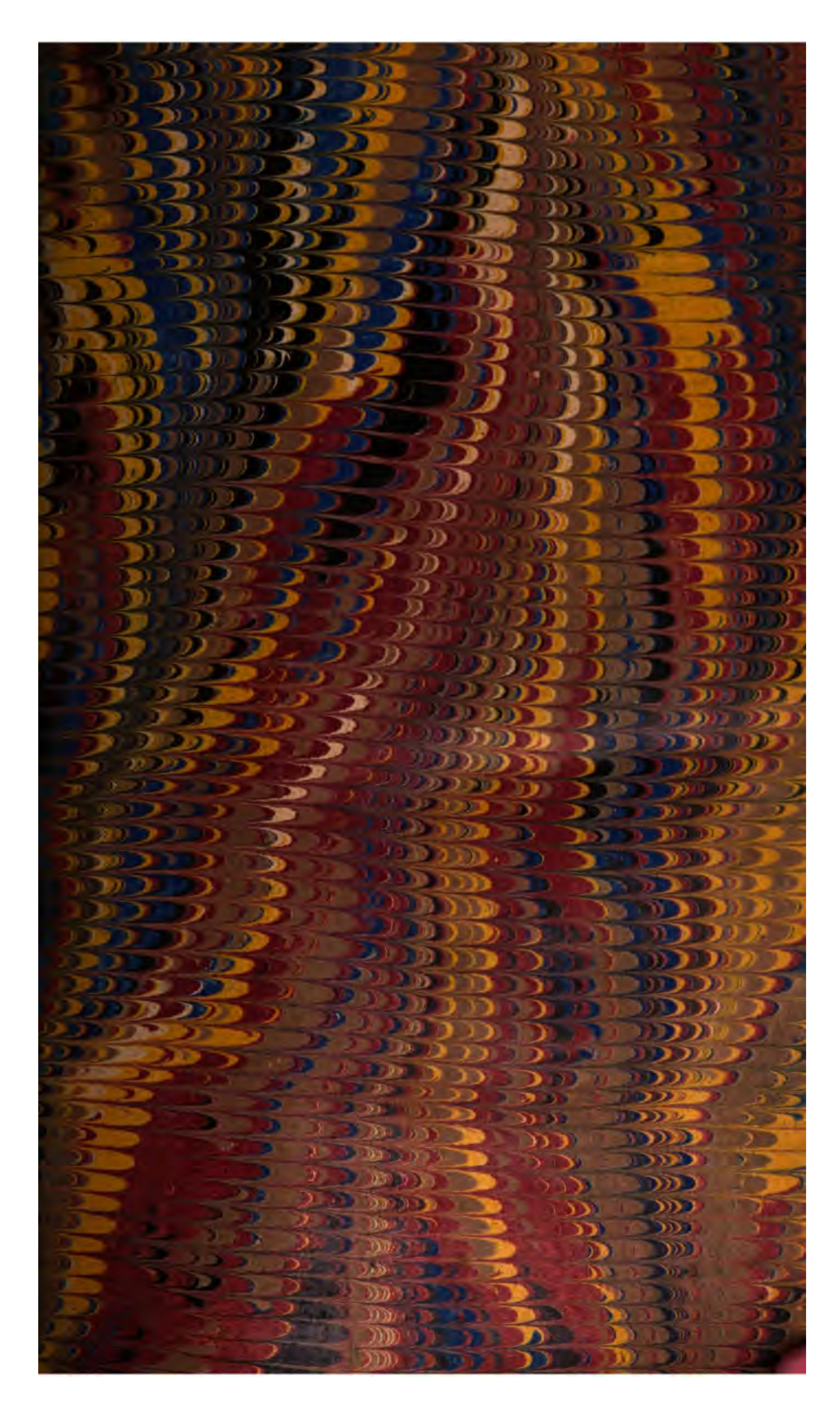


CHOIX

DES LETTRES ÉDIFIANTES.

TOME VII.

IMPRIMERIE DE CASIMIR, RUE DE LA VIEILLE-MONNOIE, N° 12.

CHOIX

DES

LETTRES ÉDIFIANTES,

ÉCRITES DES MISSIONS ÉTRANGÈRES,

PRÉCÉDÉ

DE TABLEAUX GÉOGRAPHIQUES, HISTORIQUES,
POLITIQUES, RELIGIEUX ET LITTÉRAIRES,

DES PAYS DE MISSION.

TROISIÈME ÉDITION,

AUGMENTÉE

D'UNE NOTICE HISTORIQUE SUR LES MISSIONS ÉTRANGÈRES, AVEC LES ACTES
DES ROIS DE FRANCE CONCERNANT LES MISSIONS,
DE NOUVELLES LETTRES ÉDIFIANTES ET AUTRES MORCEAUX CHOISIS.

TOME SEPTIÈME.

MISSIONS DE L'AMÉRIQUE :

GUIANE (SUITE), PÉROU, CHILI, PARAGUAY.

PARIS.

BRUNOT-LABBE, Libraire, quai des Augustins, n° 33;
GAUME Frères, Libraires, rue du Pot-de-Fer;
A. LECLÈRE et Cie, quai des Augustins, n° 35;
MÉQUIGNON JUNIOR, Libraire, rue des Grands-Augustins.

A CAEN,
Chez MANOURY, Libraire.

—

1835.

CHOIX

DES

LETTRES ÉDIFIANTES

ÉCRITES DES MISSIONS ÉTRANGÈRES,

PRÉCÉDÉ

DE TABLEAUX DES PAYS DE MISSION.

MISSIONS DE L'AMÉRIQUE.

MISSIONS DE LA GUIANE (SUITE).

LETTRE DU PÈRE FAUQUE,

MISSIONNAIRE DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS,

AU PÈRE DE LA NEUVILLE.

A Ouyapoc, le 20 septembre 1736.

MON RÉVÉREND PÈRE, je vous ai annoncé dans plusieurs de mes lettres le voyage que je projetois de faire chez les *Palikours;* mais des embarras imprévus, et de fréquens accès d'une fièvre bizarre et opiniâtre, me l'ont fait différer jusqu'au mois de septembre de l'année 1735. Ce fut donc le 5 de ce mois que je m'embarquai dans un petit *couillara;* c'est un tronc d'arbre creusé dont une extrémité se termine en pointe. Je descendis la rivière

d'*Ouyapoc* dans cette espèce de canot, qui ne peut porter que cinq à six personnes; et je profitai ensuite de la marée pour entrer dans la rivière de *Couripi*, que nous remontâmes jusqu'à ce que la mer fût à flot. Nous mouillâmes alors, et comme les bords de cette rivière sont impraticables vers son embouchure, il me fallut prendre le repos de la nuit dans mon canot. Aussitôt que la mer commença à monter, nous nous mîmes en route, et vers les sept heures du matin, nous laissâmes à notre droite la rivière de *Couripi*, pour entrer dans celle d'*Ouassa*. Vers le midi, je trouvai l'embouchure du *Roucaoua*, que nous laissâmes aussi à la droite, me réservant d'y entrer à mon retour; et comme la marée ne se faisoit presque plus sentir, nous ne fûmes plus obligés de mouiller; mais la nuit nous ayant surpris avant que nous pussions gagner aucune habitation, il fallut la passer encore dans notre petit canot, avec des incommodités que vous pouvez assez imaginer.

Entre trois et quatre heures du matin, nous aperçûmes du feu sur l'un des bords de la rivière. C'étoient quelques Indiens qui campoient là, et qui revenoient de chez leurs parens, établis près d'une grande crique (petite rivière) qu'on nomme *Tapamourou*, dont je parlerai plus bas. Après un court entretien que j'eus avec eux, je continuai ma route, et je fus fort surpris de ne point trouver ce jour-là d'habitations de sauvages. Je savois néanmoins qu'il y en avoit plusieurs répandues de côté et d'autre; mais, outre que ceux qui m'accompagnoient ignoroient le chemin qui y conduit, il m'auroit été impossible d'y pénétrer, parce que les marais qu'il faut traverser étoient presqu'à sec. Comme la nuit approchoit, je craignois fort d'être encore obligé de la passer dans mon canot; mais heureusement nous aperçûmes deux Indiens qui étoient à la pêche. Nous courûmes sur eux à force de rames;

et eux, qui nous prenoient pour des coureurs de bois, fuyoient devant nous de toutes leurs forces, et nous eûmes bien de la peine à les atteindre. Nous les joignîmes enfin, et ils furent agréablement surpris de trouver dans moi toute la tendresse d'un père. Leur rencontre ne me fit pas moins de plaisir, surtout lorsqu'ils me dirent que leur demeure n'étoit pas fort éloignée. Ils m'y conduisirent, et le lendemain, fête de l'Immaculée-Conception de la très-sainte Vierge, j'eus le bonheur d'y offrir le saint sacrifice de la messe.

Dès que l'aube du jour commença à paroître, je dressai mon *autel*, et je le plaçai hors de la case, afin que de tous les côtés on pût aisément me voir célébrer les *saints mystères*. C'étoit une nouveauté pour ces peuples, surtout pour les femmes et les enfans, qui n'étoient jamais sortis de leur pays. Aussi se placèrent-ils de telle sorte qu'il ne leur échappa pas la moindre cérémonie, et ils assistèrent à cette sainte action avec une modestie et une attention qui me charmèrent. Je me rendis de là chez mon *banaré*. C'est le nom qui se donne, parmi les Indiens, à ceux avec lesquels on contracte des liaisons d'amitié, qui s'entretiennent par de petits présens qu'on se fait mutuellement. Il n'omit rien pour me retenir le reste du jour; mais je ne pus lui donner cette satisfaction, parce que j'avois dessein de me rendre chez le *capitaine* de toute la nation, auquel M. des Roses, chevalier de Saint-Louis, et commandant pour le roi dans ce poste, a donné, depuis environ deux ans, un *brevet* avec la *canne de commandement*. Cette canne est un jonc orné d'une pomme d'argent, aux armes de France, qui se donne, de la part du roi, aux capitaines des sauvages. *Youcara* (c'est le nom de ce capitaine) est, je crois, le plus âgé de tous les *Palikours*. Comme je l'avois vu plusieurs fois à *Ouyapoc*, et que je lui avois souvent promis de l'aller voir chez lui, il me

parut charmé que je lui eusse tenu enfin parole, et il n'oublia rien pour me dédommager de toutes les fatigues que j'avois eues à essuyer les jours précédens. Il me parut fort empressé à donner sur cela ses ordres à ses *poitos*, c'est-à-dire, à ceux de sa dépendance, et surtout aux femmes, auxquelles appartient le soin du ménage.

Après les premiers complimens de part et d'autre, j'entrai d'abord en matière sérieuse, et je lui dis que nous songions efficacement à nous établir parmi eux, pour leur procurer le bonheur d'être chrétiens. Je lui exposai succinctement les motifs, soit surnaturels, soit humains, qui me parurent les plus propres à faire impression sur son esprit. Je n'oubliai pas la protection qu'ils auroient contre les vexations de ceux qui vont en traite; car je savois les sujets de mécontentement qu'il avoit sur cet article, et qui lui tenoient à cœur. Comme il n'entend pas trop bien la langue *galibi*, dans laquelle je lui parlois, il me répondit qu'il feroit venir un interprète pour m'expliquer ses véritables sentimens. L'interprète arriva le lendemain matin, et, après une courte répétition que je fis de ce que je lui avois dit la veille, il me répondit que sa nation seroit charmée d'avoir des missionnaires, et qu'ils ne viendroient jamais aussitôt qu'elle le souhaitoit. Nous délibérâmes alors sur l'endroit que nous choisirions pour y fixer la mission; mais comme je n'avois pas encore parcouru les rivières de *Roucaoua* et de *Tapamourou*, je ne pouvois guère juger quel terrain méritoit la préférence. Maintenant que je les ai parcourues, je crois qu'on ne peut mieux faire que de s'établir chez *Youcara*, jusqu'à ce qu'on trouve un endroit plus convenable. Sa demeure est presque tout-à-fait à la source de l'*Ouassa*, d'où l'on peut en un jour entrer dans le *Cachipour*, par la communication d'une petite *crique*. Je crois même qu'il y aura là beaucoup moins de *maques*; c'est un insecte assez sem-

blable au cousin, mais beaucoup plus gros, et dont l'extrémité des pieds est blanche. Cela seul mérite, je vous assure, quelque attention; car vous ne sauriez vous imaginer combien cette espèce d'insecte est incommode en certaines saisons de l'année. Il y en a quelquefois une si grande quantité, que pour prendre son repas il faut se retirer dans quelque coin, un peu à l'écart; souvent même on est obligé de manger en se promenant : c'est ce qui rend ce pays impraticable aux Européens. Quelques Indiens, pour se garantir de ces importuns insectes, se font des cases au milieu de l'eau dans des marais fort éloignés de la terre, où ces petits animaux, ne trouvant ni arbres ni herbes aux environs pour se reposer, ne pénètrent guère, du moins en si grand nombre. La plupart dorment dans ce qu'ils appellent la *tocaye;* c'est une case écartée dans les bois, qui ressemble à une glacière; ils ne s'y rendent que vers les huit heures du soir, et sans bruit, de crainte que ces insectes ne les suivent; car leur instinct les porte à aller où il y a du feu, et où ils entendent du bruit. Je n'ai jamais osé y coucher, de peur d'y être étouffé : vous jugez aisément quelle doit être la chaleur d'une chambre fermée hermétiquement, où respirent, pendant toute une nuit, trente ou quarante Indiens.

Je passai le jeudi et le vendredi chez *Youcara.* C'est une curiosité naturelle à nos Indiens de visiter les hardes des étrangers, sans cependant jamais y rien prendre. Notre capitaine, ayant visité le panier où je portois mon petit meuble, me demanda ce que contenoit une fiole qui étoit remplie d'*eau bénite :* je lui répondis que c'étoit une eau dont les chrétiens se servoient pour chasser le démon, pour guérir les malades, etc. Il me pria d'en mettre sur quelques enfans qui languissoient depuis long-temps dans son carbet; je les fis approcher, et je leur fis le signe de la croix sur le front avec cette eau. Dieu en fut glorifié;

car j'appris, peu de jours après, qu'ils jouissoient d'une santé parfaite. Je trouvai dans ce capitaine des dispositions très-favorables au christianisme, que je le pressois d'embrasser : en nous quittant, nous convînmes que, dans trois jours, il viendroit me joindre à l'embouchure du *Tapamourou*, où j'allois, et me confier deux jeunes Indiens que j'avois choisis chez lui pour les conduire à *Kourou*, et les mettre en apprentissage de chirurgie. Il ne manqua pas au rendez-vous; mais, comme je ne pus pas m'y rendre aussi exactement que lui, il planta une *croix* sur l'un des bords de la *crique*, pour me donner une preuve de son arrivée; après quoi il revira de bord. Heureusement les Indiens de ma suite ayant sonné du cor, il jugea que je n'étois pas loin, et il s'arrêta pour m'attendre. Je vous avoue, mon révérend père, que je fus extrêmement surpris lorsque je vis le signe de notre rédemption arboré sur les bords de cette petite rivière, où je n'avois rien aperçu trois jours auparavant, et j'avois peine à me persuader que ce fût là l'ouvrage d'un sauvage. Il me dit qu'il l'avoit vu pratiquer ainsi autrefois à quelques François, dans les voyages qu'il avoit faits avec eux. Je le louai fort d'avoir retenu et imité ce trait de leur piété.

Pour revenir au *Tapamourou*, je ne pus gagner les cases des Indiens que bien avant dans la nuit du samedi au dimanche, bien qu'on m'eût fait espérer que j'y arriverois en plein jour. La principale cause de ce retardement fut que nous trouvâmes le lit de cette petite rivière tout couvert d'herbes, et d'une espèce de roseaux sur lesquels il fallut se pousser à force de *tacaré*: c'est une perche fourchue, dont on se sert en guise de harpon. Cette manière de naviguer est très-fatigante, et demande beaucoup de temps. On est sujet à cet inconvénient dans les rivières peu fréquentées, parce que les halliers des deux bords, venant à se joindre, font une espèce de barrière qui ar-

rête tout ce que l'eau entraîne. Cela est quelquefois si considérable, qu'on fait des lieues entières où il semble qu'on soit sur une prairie flottante, tandis qu'on a au-dessous de soi trois ou quatre brasses d'eau. Mon inquiétude étoit de nous voir obligés de passer encore la nuit dans notre canot, où nous n'aurions pas été fort en sûreté contre les crocodiles dont nous étions environnés. Toutes ces rivières en foisonnent, et c'est ce qui contribue principalement à former l'embarras dont je viens de parler; car ces animaux, extrêmement voraces, en poursuivant les petits poissons dont ils se nourrissent, arrachent beaucoup de jones qui suivent ensuite le courant, et qui, venant à s'accrocher les uns les autres, couvrent toute la surface de l'eau. Dans l'embarras où je me trouvai, je fis sonner de temps en temps du cor, afin d'avertir les sauvages de venir au devant de nous; mais ils ne portent pas jusque-là leur politesse : tout ce qu'ils firent fut de nous apporter du feu à la descente de notre canot. Je bénis Dieu de bon cœur de me voir enfin à terre; je n'étois pas pourtant au bout de mes peines. Après avoir marché environ cent pas, nous trouvâmes un grand marais, qu'il fallut traverser pour se rendre au *carbet*. Les Indiens mettent d'ordinaire sur ces espèces d'étangs des troncs d'arbres qui se joignent bout à bout, et qui forment une espèce de pont, sur lequel ils courent comme des singes. Je voulus les imiter, à la faveur d'un tison de feu qu'on faisoit flamber devant moi pour m'éclairer; mais, soit que ma chaussure fût moins flexible que les pieds de mon guide, soit que je n'eusse pas autant de dextérité que lui, je tombai au second pas que je fis, et j'ai peine à comprendre comment je ne me brisai pas les côtes; le coup que je me donnai sur le côté gauche fut si violent, que j'en ressentis une vive douleur pendant plusieurs mois. Je pris alors le parti de marcher dans le marais même, au risque d'être mordu

des serpens, et j'arrivai enfin au gîte, sans autre accident que celui d'être bien mouillé.

Je trouvai là une grande et vaste case; comme elle étoit environnée de marais et de terres noyées, et que le temps des *maques* n'étoit pas encore passé, tous les habitans du lieu, et ceux même de ma suite, m'abandonnèrent pour aller coucher dans la *tocaye*. Je vous avoue, mon révérend père, que, pendant cette nuit où je me voyois tout seul, j'eus bien des pensées effrayantes, malgré tous les motifs de confiance en Dieu que je ne cessois de me rappeler à l'esprit. Si quelque sauvage, me disois-je, pour enlever le peu que tu as, venoit maintenant t'égorger! si quelque tigre ou quelque crocodile se jetoit sur toi pour te dévorer! Car, quelles horreurs n'inspirent pas les ténèbres d'une nuit obscure, surtout dans un pays barbare? Le lever de l'aurore vint enfin calmer mes inquiétudes, et, après avoir célébré le saint sacrifice de la messe, j'allai visiter quelques habitations du voisinage. J'entrai dans une vase haute, que nous appelons *soura* en langage *galibi*; m'entretenant avec ceux qui l'habitoient, je fus tout à coup saisi d'une odeur cadavéreuse; et comme j'en témoignai ma surprise, on me dit qu'on venoit de déterrer les ossemens d'un mort, qu'on devoit transporter dans une autre contrée, et l'on me montra en même temps une espèce d'urne qui renfermoit ce dépôt. Je me ressouvins alors que j'avois vu ici, il y a trois ou quatre ans, deux *Palikours*, lesquels étoient venus chercher les os d'un de leurs parens qui y étoit mort. Comme je ne pensois pas alors à les questionner sur cette pratique, je le fis en cette occasion, et ces sauvages me répondirent que l'usage de leur nation étoit de transporter les *ossemens des morts* dans le lieu de leur naissance, qu'ils regardent comme leur unique et véritable patrie. Cet usage est parfaitement conforme à la conduite que tint Joseph à l'égard de son

père Jacob ; et je dois vous dire, en passant, que nous remarquons parmi ces peuples tant de coutumes du peuple juif, qu'on ne peut s'empêcher de croire qu'ils en descendent.

En continuant mes excursions dans mon canot, je trouvai deux cases de *Caranarious*. Ce sont des Indiens qui poussent encore plus loin que les autres sauvages le dénuement de toutes choses. Ils n'ont pas même de plantage; les graines des plantes et des arbres, où le poisson, font leur nourriture ordinaire. La cassave, qui est un gâteau fait de la racine de manioc, et la boisson ordinaire des sauvages, qui se fait de la même racine, sont pour eux le plus grand régal. Quand ils veulent se le procurer, ils font une pêche abondante, et ils portent leurs poissons chez les *Palikours*, qui leur donnent du manioc en échange. Les *Palikours* ont pris sur eux un tel ascendant, qu'ils en font en quelque sorte leurs esclaves, c'est-à-dire qu'ils s'en servent pour faire leurs abatis, leurs canots, leurs pêches, etc.; souvent même ils leur enlèvent de force le peu de traite qu'ils font chez les François, lorsqu'ils travaillent pour eux. Ce que cette nation a de singulier, c'est que presque tous ceux qui la composent, hommes et femmes, sont couverts d'une espèce de *lèpre*, c'est-à-dire que leur épiderme n'est qu'une dartre farineuse, qui se lève comme par écailles. Je vous avoue qu'on ne peut guère rien voir de plus affreux ni de plus dégoûtant. On trouve parmi les *Palikours* une autre nation de cette espèce, qu'on nomme *Mayets*; nous serons probablement obligés de bâtir pour eux une église particulière, parce que leur lèpre, qui flue de temps en temps, répand une odeur si désagréable, que les autres Indiens ne pourroient pas s'y accoutumer. Ce sont pourtant des âmes rachetées par le précieux sang de Jésus-Christ, qui animent des corps si hideux, et qui par là méritent

tous nos soins. Prions le Seigneur qu'il remplisse de son esprit ceux qui seront employés à leur conversion.

Je sortis le lundi du *Tapamourou*, et je couchai dans un petit bosquet sur l'un des bords de l'*Ouassa;* il me fallut y coucher encore le lendemain, parce que, m'étant avancé jusqu'au milieu d'une crique qui conduisoit à d'autres habitations, l'eau qui y manquoit m'obligea de retourner sur mes pas. Le mercredi, j'arrivai chez un Indien nommé *Coumarouma*, qui m'avoit invité à l'aller voir, et qui m'avoit même offert son emplacement pour y établir une mission; mais il n'est pas, à beaucoup près, si convenable que le haut de l'*Ouassa* dont j'ai parlé. Comme cet Indien étoit venu à *Kourou*, et avoit été témoin de la charité des missionnaires pour leurs néophytes, nous nous entretînmes long-temps des mesures qu'on pourroit prendre pour faire chez eux un établissement. Je lui dis, entre autres choses, que les *pyayes*, qui sont une espèce d'enchanteurs et de magiciens, étoient entièrement bannis de la mission du père Lombard, et que je n'en connoissois qu'un seul qui eût la réputation de l'être. Je le lui nommai : il le connoissoit; et sachant qu'il étoit borgne : « Quoi! me dit-il en riant, un tel est *pyaye?* et comment peut-il voir le diable, n'ayant qu'un œil? » Cette plaisanterie de sa part me fit d'autant plus de plaisir, qu'elle me confirma ce que je savois déjà, que les *Palikours* ne peuvent souffrir ces sortes de jongleurs : aussi les ont-ils tous fait périr; et il n'y a pas long-temps qu'une troupe de femmes en tuèrent un qui étoit de la nation des *Caranarious*, parce qu'elles le soupçonnèrent de vouloir exercer sur elles son art magique. Le jeudi, j'allai coucher à l'embouchure du *Roucaoua*, dans l'espérance de gagner le lendemain de bonne heure quelques habitations de sauvages; mon attente fut trompée, et il fallut coucher dehors cette nuit-là. Cependant, ne pouvant me résoudre à

dormir dans le canot, nous mîmes pied à terre, et nous suspendîmes, comme nous pûmes, nos hamacs (lits portatifs) parmi les joncs et les broussailles; et le lendemain samedi, après avoir navigué toute la matinée avec beaucoup de peine et de fatigues, nous découvrîmes enfin des abatis de bois, et, peu de temps après, des cases de sauvages. J'en connoissois plusieurs que j'avois vus au fort, et ils me reçurent fort bien. Je dis la messe le lendemain, et ce fut un grand sujet de satisfaction, surtout pour les femmes, les jeunes gens et tous ceux qui n'avoient jamais vu célébrer nos saints mystères. Je leur en fis une explication succincte, avec un petit discours sur la nécessité d'embrasser la foi pour entrer dans la voie du salut. J'employai le reste de la journée et le lundi suivant à parcourir les carbets épars de côté et d'autre. J'y rencontrai un *déserteur* d'une des missions portugaises qui sont sur les bords du fleuve des Amazones; il étoit venu s'établir là avec toute sa famille. Ce bon homme me fit une politesse à laquelle je n'avois pas lieu de m'attendre, et qui me fit connoître le soin qu'ont les Portugais de civiliser les sauvages qu'ils rassemblent : du plus loin qu'il m'aperçut, il vint au devant de moi, tenant à la main une petite baguette dont il se servoit pour secouer la rosée des herbes qui bordoient le sentier par où je passois, ne voulant pas, me dit-il ensuite, que puisque je prenois la peine de le visiter, mes habits en fussent endommagés.

Le mardi, je retournai sur mes pas, et j'allai chez des sauvages que je n'avois pu voir en entrant dans la rivière de *Roucaoua*. Depuis que je suis dans ce pays, et que je fréquente les sauvages, je n'en ai point vu de si sales ni de si malproprement logés; aussi le lendemain, dès que j'eus dit la messe, nous débarquâmes pour nous rendre à l'embouchure du *Couripi*. Quoiqu'il n'y ait point d'Indiens établis sur cette rivière, j'aurois bien voulu avoir le

temps de la remonter pour examiner le terrain, ayant ouï dire qu'il y avoit vers sa source une vaste montagne nommée *Oucaillari,* où une mission seroit très-bien placée. Mais les fêtes de Noël me rappeloient à *Ouyapoc.* Les *Palikours* ont des coutumes assez singulières, mais dont nous ne pouvons être instruits que quand nous demeurerons avec eux. Il y en a deux principalement qui me frappèrent : la première est que les *enfans mâles* vont tout *nus* jusqu'à l'âge de puberté : alors on leur donne la *camisa;* c'est une aune et demie de toile, qu'ils se passent entre les cuisses, et qu'ils laissent pendre devant et derrière, par le moyen d'une corde qu'ils ont à la ceinture. Avant que de recevoir la *camisa,* ils doivent passer par des épreuves un peu dures : on les fait jeûner plusieurs jours, on les retient dans leur hamac, comme s'ils étoient malades, et on les fouette fréquemment ; cela, disent-ils, sert à leur inspirer de la bravoure. Ces cérémonies achevées, ils deviennent hommes faits. L'autre coutume, qui me surprit bien davantage, c'est que les *personnes du sexe* y sont entièrement *découvertes* : elles ne portent que jusqu'au temps de leur mariage une espèce de tablier d'environ un pied en carré, fait d'un tissu de petits grains de verre, qu'on nomme *rassade.* Je ne sache point que dans tout ce continent il y ait aucune autre nation où règne une pareille indécence. J'espère qu'on aura peu de peine à leur faire quitter un usage si contraire à la raison et à la pudeur naturelle. Nous donnerons d'abord des jupes à toutes les femmes, et il y a lieu de croire qu'elles s'y accoutumeront, car j'en ai déjà vu quelques-unes en porter ; elles seront bien plus honnêtement couvertes qu'avec leur tablier. Nous avons aux environs de ce fort une petite nation qui se nomme *Tocoyenes,* où les femmes sont beaucoup plus modestes. Peu à peu nous amènerons nos chrétiens à s'habiller totalement. Outre la plus grande

décence, nous leur procurerons un autre avantage; c'est qu'en leur faisant naître des besoins, ils en deviendront plus laborieux, et seront par là moins exposés aux tristes suites de l'oisiveté. J'ai l'honneur d'être avec bien du respect, etc.

LETTRE DU PÈRE FAUQUE

AU PÈRE DE LA NEUVILLE.

A Ouyapoc, le 20 avril 1738.

Mon révérend père, les lettres qui me sont venues d'Europe en différens temps, et de diverses personnes, me donnent lieu de croire qu'on n'y a pas une idée assez juste de cette mission, ni du genre de *travaux* que demande la *conversion de nos sauvages*. Quelques-uns s'imaginent que nous parcourons les villes et les bourgades, à peu près comme il se pratique en Europe, où de zélés missionnaires, par de ferventes prédications, s'efforcent de réveiller les pécheurs qui s'endorment dans le vice, et d'affermir les justes dans les voies de la piété. D'autres, qui sont plus au fait de la situation de cette partie du monde, croient qu'un missionnaire, sans se fixer dans aucun endroit, court sans cesse dans les bois après les infidèles, pour les instruire et leur donner le baptême. Cette idée, comme vous le savez, mon révérend père, n'est rien moins que conforme à la vérité. Être missionnaire parmi ces sauvages, c'est en rassembler le plus qu'il est possible pour en former une espèce de bourgade, afin qu'étant fixés dans un lieu, on puisse les former peu à peu aux devoirs de l'homme raisonnable et aux vertus de l'homme chrétien. Ainsi, quand un missionnaire songe à établir une

ont jugé qu'il ne falloit pas différer plus long-temps de travailler à la conversion des *Ouens*, des *Coussanis* et des *Taroupis*, qui sont répandus le long de ces deux rivières. J'ai lieu de croire que Dieu bénira cette entreprise.

Je partis donc le 3 novembre de l'année dernière pour me rendre à la *mission de Saint-Paul*, où je devois m'associer le père *Bessou*. Je fus agréablement surpris de trouver ce village beaucoup plus nombreux qu'il n'étoit la dernière fois que j'y allai ; outre plusieurs familles de *Pirious*, de *Palanques* et de *Macapas*, qui s'y sont rendues de nouveau, la nation des *Caranes* y est maintenant établie tout entière, et en fait un des plus beaux ornemens ; car, de toutes ces nations barbares, c'est celle où l'on trouve plus de disposition à la vertu. Mais ce qui me toucha infiniment, ce fut de voir l'empressement extraordinaire de ces peuples à se faire instruire. Au premier coup de cloche qu'ils entendent, ils se rendent en foule à l'église, où leur attention est extrême ; le temps qu'on emploie matin et soir à leur faire des catéchismes réglés leur paroît toujours trop court ; il ne suffit pas même à plusieurs : il faut que le missionnaire ait encore la patience de leur répéter en particulier ce qu'il leur a expliqué dans l'instruction publique. Une si grande ferveur, si peu conforme au génie et au caractère de ces nations, me fait croire que la chrétienté de Saint-Paul deviendra un jour très-florissante.

Après avoir demeuré trois jours dans la mission de Saint-Paul, nous nous mîmes en route, le père Bessou et moi, chacun dans notre canot. Dès la première journée, je trouvai un fameux *pyaye*, nommé *Canori*, qui s'est fort accrédité parmi les sauvages, et avoit eu l'audace, pendant une courte absence du père Dayma, de venir dans sa mission de Saint-Paul, et de faire ses jongleries tout autour de la case qu'il avoit nouvellement construite

pour son logement. Je tâchai de savoir quelles avoient été ses intentions, mais ce fut inutilement : on ne tire jamais la vérité de ces sortes de gens accoutumés de longue main à la perfidie et au mensonge. Ainsi, prenant le ton qui convenoit, je lui remis devant les yeux les impostures qu'il mettoit en œuvre pour abuser de la simplicité d'un peuple crédule, en le menaçant que s'il approchoit jamais de la peuplade de Saint-Paul, il y trouveroit le châtiment que méritoient ses fourberies. Ce qui met en crédit ces sortes de *pyayes,* c'est le talent qu'ils ont de persuader aux Indiens, surtout quand ils les voient attaqués de quelque maladie, qu'ils sont les favoris d'un esprit beaucoup supérieur à celui qui tourmente le malade ; qu'ils vont monter au ciel pour appeler cet esprit bienfaisant, afin qu'il chasse l'esprit malin, seul auteur des maux qu'il souffre ; mais pour l'ordinaire ils se font payer leur voyage d'avance, et très-chèrement. Ainsi, que le malade vienne à mourir entre leurs mains, ils sont toujours sûrs de leur salaire.

Le 11 du même mois, nous entrâmes dans la rivière de *Camoppi,* environ sur les sept heures du matin, laissant la rivière d'*Ouyapoc* à notre gauche, et nous réservant à la monter à notre retour. Le *Camoppi* est une assez grande rivière, moins grande que l'*Ouyapoc,* mais beaucoup plus facile à naviguer. Il y a pourtant des sauts en quantité ; nous en traversâmes un surtout, le 15, qui étoit fort long, et très-dangereux quand les eaux sont hautes. Aussi ne s'avise-t-on guère de le franchir alors, principalement quand on a des marchandises ; on aime mieux faire des *portages,* quelque pénibles qu'ils soient, et c'est à quoi ne manquent jamais ceux qui vont chercher le cacao. J'aurois peine à vous exprimer le profond silence qui règne le long de ces rivières ; on fait des journées entières sans presque voir ni entendre aucun oiseau. Ce-

pendant cette solitude, quelque affreuse qu'elle paroisse d'abord, a je ne sais quoi dans la suite qui dissipe l'ennui. La nature, qui s'y est peinte elle-même dans toute sa simplicité, fournit à la vue mille objets qui la récréent. Tantôt ce sont des arbres à haute futaie, que l'inégalité du terrain présente en forme d'amphithéâtre, et qui charment les yeux par la variété de leurs feuilles et de leurs fleurs. Tantôt ce sont de petits torrens ou cascades, qui plaisent autant par la clarté de leurs eaux que par leur agréable murmure. Je ne dissimulerai pas pourtant qu'un pays si désert inspire quelquefois je ne sais quelle horreur secrète, dont on n'est pas tout-à-fait le maître, et qui donne lieu à bien des réflexions. Combien de fois me disois-je, dans mes sombres rêveries : Comment est-il possible que la pensée ne vienne point à tant de familles indigentes, qui souffrent en Europe toutes les rigueurs de la pauvreté, de venir peupler ces vastes terres, qui, par la douceur du climat et par leur fécondité, semblent ne demander que des habitans qui les cultivent ? Un autre plaisir bien innocent que nous goûtâmes dans ce voyage, c'est que les eaux étant basses et fort claires, nous vîmes souvent des poissons se jouer sur le sable, et s'offrir d'eux-mêmes à la flèche de nos gens, qui ne nous en laissèrent pas manquer.

Ce fut le 16 que nous nous trouvâmes aux premières habitations des *Ouens* ou *Ouayes*. Ces pauvres gens nous firent un très-bon accueil ; toutes les démonstrations d'amitié dont un sauvage est capable, ils nous les donnèrent. Ils parurent charmés de la proposition que nous leur fîmes de venir demeurer avec eux, pour les instruire des vérités chrétiennes, et leur procurer le même bonheur qu'aux *Pirious*. Ils se regardoient les uns les autres, et marquoient leur étonnement de ce que, loin de leur rien demander, nous leur faisions présent de mille choses qui

en elles-mêmes étoient de peu de valeur, mais dont les sauvages sont fort curieux. Il n'y eut aucun d'eux qui ne promît de venir défricher des terres dans l'endroit que nous avons choisi, c'est-à-dire, dans cette langue de terre que forme le confluent des rivières d'*Ouyapoc* et de *Camoppi*. J'avois déjà jeté les yeux sur cet emplacement en l'année 1729. Mais aujourd'hui que je l'ai examiné de près, je ne crois pas qu'on puisse trouver un endroit plus commode, et plus propre à y établir une peuplade. Il plut également au père Besson, qui est destiné à gouverner cette peuplade quand les Indiens y seront rassemblés. Nous nous arrêtâmes le 17, pour nous reposer ce jour-là, et pour renouveler nos petites provisions qui commençoient à nous manquer. Le lendemain matin nous reprîmes notre route. Nous passâmes devant une petite rivière nommée *Tamouri*, que nous laissâmes à notre droite. Il faut la remonter pendant trois jours, et marcher ensuite trois autres jours dans les terres, pour aller chez une nation qu'on nomme *Caïcoucianes*, dont la langue approche assez du langage *galibi*, et est la même que celle des *Armagatous*. Nous aurions bien voulu visiter ces pauvres infidèles; mais les eaux étoient trop basses, et ce n'étoit pas là le principal but de notre voyage. Nous nous contentâmes de lever les mains au ciel, pour prier le père des miséricordes de bénir les vues que nous avons de les réunir aux autres nations que nous devons rassembler. J'ai lieu de croire qu'ils ne sont point éloignés du royaume de Dieu. Quelques-uns d'eux, ayant visité la peuplade de Saint-Paul, ont été si contens de ce qu'ils y ont vu, que je ne doute pas qu'ils ne descendent bientôt à l'embouchure de leur rivière, pour se transporter au lieu où l'on fixera la nouvelle mission, surtout si les *Armagatous* veulent pareillement y venir. Quelques-uns de la nation des *Ouens* doivent aller leur rendre visite, et les y inviter de ma part.

Ce jour-là même, à une heure après midi, nous arrivâmes à l'habitation d'*Ouakiri*, chef de toute la nation des *Ouens*, qui souhaitoit avec ardeur de voir un missionnaire parmi ses *poïtos ;* c'est ainsi qu'on nomme les sujets d'un capitaine indien. Nous eûmes la douleur d'apprendre qu'il y avoit quatre mois que la mort l'avoit enlevé. Il étoit enterré dans un spacieux *tabout* (espèce de case) tout neuf, où nous passâmes la nuit. Ce que j'y remarquai de singulier, c'est que la fosse étoit ronde, et non pas longue comme elles le sont d'ordinaire. En ayant demandé la raison, on me répondit que l'usage de ces peuples étoit d'inhumer les cadavres comme s'ils étoient accroupis. Peut-être que la situation recourbée où ils sont dans leurs hamacs courts et étroits, a introduit cette coutume : peut-être aussi que la paresse y a bonne part; car il ne faut pas alors remuer tant de terre. Quoi qu'il en soit, la nation des *Ouens,* et le missionnaire qui va travailler à leur conversion, ont fait une grande perte dans la personne d'*Ouakiri.* C'étoit un homme plein de feu, ami des François, aspirant au bonheur d'écouter nos instructions, et ayant plus d'autorité sur ceux de sa nation que n'en ont communément les capitaines parmi les sauvages. Nous nous flattons néanmoins que cette perte n'est pas irréparable ; car nous nous sommes aperçus que ses enfans et son frère ont hérité de lui les mêmes sentimens. Comme nous ne connoissions pas d'autre nation au-delà du lieu où nous étions, il fallut songer au retour : nous descendîmes la rivière de *Camoppi,* et le 23 nous entrâmes dans celle d'*Ouyapoc,* quoique nos gens se fussent arrêtés quelques heures à chasser les *cabiais,* que les *Pirious* nomment *cabionara.* C'est un animal amphibie, qui ressemble à un gros marcassin. On en tua deux dans l'eau à coups de fusil et de flèche. Cette chasse pensa nous coûter cher. Comme on faisoit boucaner cette viande pendant la nuit,

selon l'usage des Indiens, dans les bois où nous étions couchés, nous fûmes réveillés brusquement par les cris des tigres, qui ne sembloient pas être éloignés : sans doute qu'ils étoient attirés par l'odeur de la viande. Nous allumâmes à l'instant de grands feux, qui les écartèrent. Il s'en faut bien que les eaux de l'*Ouyapoc* soient aussi ramassées que celles du *Camoppi*. On trouve à tout moment dans l'*Ouyapoc* des bancs de roches, des bouquets de bois, et des îlots qui forment comme autant de labyrinthes : aussi cette rivière n'est-elle pas, à beaucoup près, si fréquentée que l'autre, et c'est, à ce que je crois, ce qui nous procura la satisfaction de voir à différentes fois deux ou trois *manipouris*, qui traversoient la rivière en des endroits où le chenal étoit plus découvert. Le *manipouri* est une espèce de mulet sauvage. On tira sur un, mais on ne le tua pas ; à moins que la balle ou la flèche ne perce les flancs de cet animal, il s'échappe presque toujours, surtout s'il peut attraper l'eau, parce qu'alors il plonge, et va sortir au bord opposé du lieu où il a reçu la blessure que le chasseur lui a faite. Cette viande est grossière, et d'un goût désagréable.

Nous reconnûmes le 25, à notre droite, une petite rivière nommée *Yarouppi*. C'est là qu'on trouve la nation des *Tarouppis*. Les eaux étoient si basses qu'il ne nous fut pas possible d'y entrer. J'en fus d'abord affligé ; mais ce qui me consola un moment après, c'est que j'ai lieu de croire que l'impossibilité où nous avons été de les voir n'apportera aucun retardement à leur conversion. Nous avons vu plusieurs de ces Indiens chez les *Ouens*, avec qui ils sont en liaison ; car ils se visitent souvent, en traversant les terres qui séparent l'*Ouyapoc* du *Camoppi*, et ils m'ont bien promis de faire connoître aux chefs de leur nation le sujet de notre voyage, en m'assurant qu'ils en auroient de la joie, et qu'ils entreroient aisément dans nos vues. Dès

le lendemain 26, nous arrivâmes chez les *Coussanis*, un peu avant le coucher du soleil : il y a apparence qu'ils n'étoient là que depuis peu de temps, car leurs cases n'étoient pas encore achevées. Ils nous dirent que le principal capitaine et le gros de la nation s'étoient enfoncés dans les bois pour éviter la rencontre des Portugais, lesquels ne manquent guère, chaque année, de faire des excursions vers le haut des rivières qui se déchargent dans le grand fleuve des Amazones, soit pour ramasser du cacao, de la salsepareille et du bois de crabe, qui est une espèce de cannelle, soit pour faire des recrues de sauvages, et les rassembler, comme nous faisons, dans des peuplades; mais l'extrême éloignement que ces Indiens ont des Portugais, fait justement soupçonner qu'ils en sont traités avec trop de dureté. Nous passâmes la nuit dans cet endroit, et le 27 nous allâmes visiter deux autres carbets assez éloignés, et où il y avoit un bon nombre de ces Indiens : c'est tout ce que nous trouvâmes de la nation des *Coussanis*. Leur accueil fut assez froid; j'attribue leur indifférence au peu de communication qu'ils ont eue jusqu'ici avec les François, et à la disette extrême dans laquelle ils vivent; jusque-là que je remarquai plusieurs femmes qui, faute de rassade, n'avoient pas même le tablier ordinaire que les personnes du sexe ont coutume de porter. Leur misère excita notre compassion; et comme nous étions au bout de notre course, n'y ayant point d'Indiens au-delà, nous leur distribuâmes libéralement la plus grande partie de la traite qui nous restoit. Cette libéralité ne contribuoit pas peu à gagner leur confiance; ils nous parlèrent avec ouverture de cœur, et se déterminèrent sans peine à se fixer dans le lieu que nous avons choisi pour y établir une peuplade. Depuis ce temps-là deux des plus considérables de cette nation sont venus me voir à *Ouyapoc;* plusieurs autres sont allés danser chez les *Pirious*. Lorsque, parmi

ces barbares, une nation va danser chez une autre, c'est la plus forte preuve qu'elle puisse donner de son amitié et de sa confiance. Ainsi, cette démarche des *Coussanis* est un témoignage certain de l'estime qu'ils font des *Pirious*, depuis qu'ils sont sous la conduite d'un missionnaire. Après avoir ainsi confirmé toutes ces nations dans la résolution où elles paroissent être d'embrasser le christianisme, nous pensâmes à notre retour, et nous arrivâmes le 3 décembre à la mission de Saint-Paul.

Nous avons bien remercié le Seigneur des heureuses dispositions que nous avons trouvées dans ces nations sauvages; car c'est déjà beaucoup gagner sur des esprits si légers et si inconstans, que de vaincre l'inclination naturelle qu'ils ont d'errer dans les forêts, de changer de demeure, et de se transporter chaque année d'un lieu à un autre. Voici comme se font parmi eux ces sortes de *transmigrations*. Plusieurs mois avant la saison propre à défricher les terres, ils vont à une grande journée de l'endroit où ils sont, pour y choisir un emplacement qui leur convienne : ils abattent tous les bois que contient le terrain qu'ils veulent occuper, et ils y mettent le feu. Quand le feu a tout consumé, ils plantent des branches de manioc; car cette racine vient de bouture. Lorsque le manioc est mûr, c'est-à-dire, au bout d'un an ou de quinze mois, ils quittent leur première demeure et viennent camper dans ce nouvel emplacement : aussitôt qu'ils s'y sont logés, ils vont abattre du bois à une journée plus loin pour l'année suivante, brûlent le bois qu'ils ont abattu, et plantent leur manioc à l'ordinaire. C'est ainsi qu'ils vivent pendant des trente ou quarante ans. C'est ce qui rend leur vie fort courte : la plupart meurent assez jeunes, et l'on ne voit guère qu'ils aillent au-delà de quarante-cinq ou cinquante ans. Cependant, malgré toutes les incommodités inséparables de ces fréquens voyages, ils aiment extrêmement

peuplade, il s'informe d'abord où est le gros de la nation qui lui est échue en partage; il s'y transporte, et il tâche de gagner l'affection des sauvages par des manières affables et insinuantes; il y joint des libéralités, en leur faisant présent de certaines bagatelles qu'ils estiment; il apprend leur langue, s'il ne la sait pas encore; et, après les avoir préparés au baptême par de fréquentes instructions, il leur confère ce sacrement de notre régénération spirituelle. Il ne faut pas croire que tout soit fait alors, et qu'on puisse les abandonner pour quelque temps; il y auroit trop à craindre qu'ils ne retournassent bientôt à leur première infidélité : c'est la principale différence qu'il y a entre les missionnaires de ces contrées, et ceux qui travaillent auprès des peuples civilisés; on peut compter sur la solidité de ceux-ci, et s'en séparer pour un temps, au moyen de quoi on entretient la piété dans des provinces entières; au lieu qu'après avoir rassemblé le troupeau, si nous le perdions de vue, ne fût-ce que pour quelques mois, nous risquerions de profaner le premier de nos sacremens, et de voir périr pendant ce temps-là tout le fruit de nos travaux. Qu'on ne me demande donc pas combien nous baptisons d'Indiens chaque année. De ce que je viens de dire, il est aisé de conclure que quand une chrétienté est déjà formée, on ne baptise plus guère que les enfans qui y naissent, ou quelques néophytes qui, par leur négligence à se faire instruire, ou par d'autres raisons, méritent de longues épreuves, pour ne se pas rendre tout-à-fait indignes de ce sacrement.

Vous n'ignorez pas, mon révérend père, ce que les missionnaires ont à souffrir, surtout dans des commencemens si pénibles: la disette des choses les plus nécessaires à la vie, quelque désir qu'aient les supérieurs de pourvoir à leurs besoins; les incommodités et les fatigues des fréquens voyages qu'ils sont obligés de faire pour réunir ces

barbares en un même lieu; l'abandon général dans les maladies, et le défaut de secours et de remèdes! Ce n'est là néanmoins que la moindre partie de leurs croix. Que ne leur en doit-il pas coûter de se voir éloignés de tout commerce avec les Européens, et d'avoir à vivre avec des gens sans mœurs et sans éducation, c'est-à-dire, avec des gens indiscrets, importuns, légers et inconstans, ingrats, dissimulés, lâches, fainéans, malpropres, opiniâtrément attachés à leurs folles superstitions, et, pour tout dire en un mot, avec des sauvages! Que de violence ne faut-il pas se faire! que d'ennuis, que de dégoûts à essuyer! que de complaisances forcées ne faut-il pas avoir! combien ne doit-on pas être maître de soi-même! Un missionnaire, pour se faire goûter de ses sauvages, doit en quelque sorte devenir sauvage lui-même.

Il faut pourtant l'avouer, on est amplement dédommagé de toutes ces peines, non-seulement par la joie intérieure qu'on ressent de coopérer avec Dieu au salut de tant d'âmes qui ont toutes coûté le précieux sang de Jésus-Christ, mais encore par la satisfaction que l'on a de voir plusieurs de ces infidèles qui, ayant une fois embrassé la foi, ne se démentent jamais de la pratique exacte des devoirs du christianisme : en sorte qu'il arrive en cela, comme en bien d'autres choses, que les racines sont amères et que les fruits sont doux. C'est en suivant ce plan que nous venons de faire, le père *Bessou* et moi, un assez long voyage chez les Indiens qui sont au haut des rivièresd'*Ouyapoc* et de *Camoppi*, afin de les engager à se réunir et à se fixer dans une bourgade, où l'on puisse facilement les instruire des vérités de la religion. C'est un projet que j'avois formé il y a long-temps, et que je n'ai pu exécuter plus tôt, parce que les *Palikours* et les nations plus voisines ont attiré jusqu'ici toute mon attention. Mais des personnes, à l'autorité desquelles je dois déférer,

de temps auprès de la rivière de *Maroni*. Ayant donné trop au sud, et manquant d'eau, ils s'approchèrent d'*Ouyapoc* pour en faire. Nous aurions dû naturellement en être instruits, soit par les sauvages qui sortent fréquemment pour la pêche ou pour la chasse, soit par un corps-de-garde que notre commandant a sagement placé sur une montagne à l'embouchure de la rivière, d'où l'on découvre à trois ou quatre lieues au large : mais, d'un côté, les sauvages *arouas* qui venoient de *Mayacoré* à *Ouyanari*, ayant été arrêtés par les Anglois, leur donnèrent connoissance de la petite colonie d'*Ouyapoc* qu'ils ignoroient, et sur laquelle ils n'avoient nulle vue en partant de leur pays; et d'autre part les gens qui étoient en faction, et qui devoient nous garder, leur servirent eux-mêmes de conducteurs pour nous surprendre. Ainsi tout concourut à nous faire tomber entre les mains de ces corsaires. Leur chef étoit le sieur Siméon Potter, créole de la Nouvelle-Angleterre, armé en guerre avec commission du sieur Williams Gueene, gouverneur de Rodelam, et commandant du bâtiment *le prince Charles de Lorraine*, de dix pièces de canon, douze pierriers et soixante et un hommes d'équipage. Ils mouillèrent le 6 novembre, et firent de l'eau à la montagne d'Argent. (C'est ainsi qu'on nomme dans ce pays la pointe intérieure de la baie de la rivière d'*Ouyapoc*.) Le 7, leur chaloupe, revenant à bord, aperçut un canot de sauvages qui venoient du cap d'Orange. (C'est le cap qui forme l'autre pointe de la baie.) Les Anglois vont à eux, intimident les Indiens par un coup de pierrier, les arrêtent et les conduisent au vaisseau. Le lendemain, ayant vu du feu pendant la nuit sur une autre montagne qu'on nomme la montagne à Lucas, ils y allèrent et prirent deux jeunes garçons qui y étoient en sentinelle, et qui auroient eu le temps de venir nous avertir, mais dont l'un, traître à sa patrie, ne le voulut pas.

Après avoir appris, par leur moyen, la situation, la force, et généralement tout ce qui regardoit le poste d'*Ouyapoc*, ils se déterminèrent à le surprendre : ils tentèrent même l'entreprise la nuit du 9 au 10. Mais, craignant que le jour ne survînt avant leur arrivée, ils rebroussèrent chemin, et se tinrent cachés toute la journée du 10. La nuit suivante, ils prirent mieux leurs mesures ; ils arrivèrent peu après le coucher de la lune, et, guidés par les deux jeunes François, ils mirent à terre environ à cinquante toises du poste d'*Ouyapoc*. La sentinelle crut d'abord que c'étoient des Indiens ou des nègres domestiques, qui vont et viennent assez souvent pendant la nuit. Il cria : on ne répondit point, et il jugea dès-lors que c'étoient des ennemis. Chacun s'éveilla en sursaut ; mais ils furent dans la place avant qu'on eût seulement le temps de se reconnoître. Pour moi, qui logeois hors du fort, et qui m'étois levé au premier cri du factionnaire, ayant entr'ouvert ma porte, je les vis défiler en grande hâte devant moi, sans en être apercu, et aussitôt je courus éveiller nos pères. Une surprise si inopinée au milieu d'une nuit obscure, la foiblesse du poste, le peu de soldats qu'il y avoit pour le garder (car ils n'étoient pas pour lors plus de dix ou douze hommes), les cris effroyables d'une multitude qu'on croit et qu'on doit naturellement croire plus nombreuse qu'elle n'est, le feu vif et terrible qu'ils firent de leurs fusils et de leurs pistolets à l'entrée de la place ; tout cela obligea chacun, par un premier mouvement dont on n'est pas maître, à prendre la fuite, et à se cacher dans les bois dont nous sommes environnés. Notre commandant tira pourtant, et blessa au bras gauche le *capitaine anglois*, jeune homme d'environ trente ans. Ce qu'il y a de singulier, c'est que ce capitaine fut le seul de sa troupe et de la nôtre qui fut blessé.

Cependant les deux missionnaires, qui n'avoient point

charge d'âmes dans ce poste, et dont l'un, par zèle et par amitié, vouloit rester à ma place, pressés par mes sollicitations, s'enfoncèrent dans le bois avec quelques Indiens de leur suite et tous nos domestiques. Pour moi, je restai dans ma maison, qui étoit éloignée du fort d'une cinquantaine de toises, résolu d'aller premièrement à l'église pour consumer les hosties consacrées, et ensuite de donner les secours spirituels aux François, supposé qu'il y en eût de blessés, comme je le craignois, présumant avec raison, après avoir entendu tirer tant de coups, que nos gens avoient fait quelque résistance. Je sortois déjà pour exécuter le premier de ces projets, lorsqu'un *nègre domestique*, qui, par bon cœur et par fidélité (qualités rares parmi les esclaves), étoit resté avec moi, me représenta qu'on me découvriroit infailliblement, et qu'on ne manqueroit pas de tirer sur moi dans cette première chaleur du combat. J'entrai dans ses raisons, et, comme je n'étois resté que pour rendre à mes ouailles tous les services qui dépendoient de mon ministère, je me fis scrupule de m'exposer inutilement, et je me déterminai à attendre la pointe du jour pour paroître. Vous pouvez aisément conjecturer quelle fut la variété des mouvemens qui m'agitèrent pendant le reste de la nuit. L'air retentissoit continuellement de cris, de huées, de hurlemens, de coups de fusil ou de pistolet. Tantôt j'entendois enfoncer les portes, les fenêtres, renverser avec fracas les meubles des maisons; et, comme j'étois assez près pour distinguer parfaitement le bruit qu'on faisoit dans l'église, je fus saisi tout à coup d'une horreur secrète, dans la crainte que le saint-sacrement ne fût profané. J'aurois voulu donner mille vies pour empêcher ce sacrilége, mais il n'étoit plus temps. Pour y obvier néanmoins par la seule voie qui me restoit, je m'adressai intérieurement à Jésus-Christ, et je le suppliai instamment de garantir son sacrement

adorable des profanations que j'appréhendois ; ce qu'il fit d'une manière si surprenante, qu'elle peut être regardée avec raison comme une merveille. Pendant tout ce tumulte, mon nègre, qui sentoit parfaitement le danger que nous courions, et qui n'avoit pas les mêmes raisons que moi de s'y exposer, me proposa plusieurs fois de prendre la fuite ; mais je n'avois garde de le faire : je connoissois trop les obligations de mon emploi, et je n'attendois que le moment où je pourrois aller au fort pour voir en quel état étoit le détachement françois, dont je croyois une bonne partie morts ou blessés. Je dis donc à l'esclave que, dans cette occasion, il étoit son maître ; que je ne pouvois pas le forcer de rester avec moi, qu'il me feroit néanmoins plaisir de ne pas m'abandonner. J'ajoutai que, s'il avoit quelque péché grave sur la conscience, il feroit fort bien de se confesser pour être prêt à tout événement ; que d'ailleurs il n'étoit pas sûr qu'on nous ôtât la vie. Ce discours fit impression sur lui ; il reprit cœur, et tint ferme.

Dès que le jour parut, je courus à l'*église,* en me glissant dans les taillis ; et, quoiqu'il y eût des sentinelles et des maraudeurs de tous côtés, j'eus le bonheur de n'être pas aperçu. A l'entrée de la sacristie, que je trouvai ouverte, les larmes me vinrent aux yeux, quand je vis l'armoire des ornemens et du linge, et celle où je tenois le calice et autres vases sacrés, enfoncées, brisées, et plusieurs ornemens épars çà et là. J'entre dans le chœur de l'église : je vois l'autel à moitié découvert, les nappes ramassées en tas : je regarde le tabernacle, et, n'apercevant pas un peu de coton que j'avois coutume de mettre à l'entrée de la serrure, pour empêcher les ravers (espèce de taons) d'y pénétrer, je crus que la porte étoit aussi enfoncée ; mais, y ayant porté la main, je trouvai qu'on n'y avoit pas touché. Saisi d'admiration, de joie et de reconnois-

sance, je prends la clef que les hérétiques avoient eue sous leurs mains, j'ouvre respectueusement, et je communie en viatique, très-incertain si j'aurois ce bonheur une autre fois; car que ne doit pas craindre un homme de notre état de la part des corsaires, et des corsaires anglois? Après que j'eus communié, je me mis à genoux pour faire mon action de grâces, et je dis au nègre d'aller en attendant dans ma chambre, qui n'étoit pas fort éloignée. Il y alla; mais, en revenant, il fut aperçu et arrêté par un matelot. L'esclave demanda grâce, et l'Anglois ne lui fit aucun mal. Je parus alors à la porte de la sacristie, et aussitôt je me vis coucher en joue. Il fallut bien se rendre : je m'approchai, et nous prîmes ensemble le chemin du fort. Quand nous entrâmes dans la place, je vis une grande joie répandue sur tous les visages, chacun s'applaudissant d'avoir fait capture d'un religieux. Le premier qui m'aborda fut le capitaine lui-même. C'étoit un homme de petite taille, ne différant en rien des autres pour l'habillement. Il avoit le bras gauche en écharpe, un sabre à la main droite, et deux pistolets à sa ceinture. Comme il sait quelques mots de françois, il me dit que j'étois le bienvenu, que je ne devois rien craindre, et qu'on n'attenteroit pas à ma vie. Sur ces entrefaites, M. de Lage de La Landerie, écrivain du roi et notre garde-magasin, ayant paru, je lui demandai en quel état étoient nos gens, et s'il y en avoit beaucoup de tués ou de blessés. Il me répondit que non, qu'il n'avoit vu de notre troupe que le sergent et une sentinelle, et qu'il n'y avoit de blessé de part et d'autre que le seul capitaine anglois qui nous tenoit en sa disposition. Je fus charmé d'apprendre que notre commandant, l'officier et leurs soldats eussent eu assez de loisir pour échapper; et, comme par là les raisons qui m'avoient engagé à demeurer ne subsistoient plus, et que mon ministère n'étoit nécessaire à personne, j'aurois bien voulu être en liberté,

et avoir pris plus tôt le parti de la retraite; mais il ne falloit plus y songer, et, dans ce moment-là même, deux de nos soldats, qui s'étoient tenus cachés, furent saisis et augmentèrent le nombre des prisonniers.

Cependant le temps du dîner arriva. J'y fus invité; mais je n'avois assurément point envie de manger. Je savois que mon troupeau et les deux pères missionnaires étoient au milieu des bois, sans hardes, sans vivres, sans secours : je n'avois ni ne pouvois avoir de leurs nouvelles. Cette réflexion m'accabloit; il fallut pourtant se rendre à des invitations réitérées, et qui me paroissoient sincères. A peine le repas étoit-il commencé, que je vis arriver les prémices du *pillage* qui se faisoit chez moi. Il étoit naturel que j'en fusse ému. Je le parus en effet, et le capitaine me dit en s'excusant que c'étoit le roi de France qui avoit déclaré le premier la guerre au roi d'Angleterre, et qu'en conséquence les François avoient déjà pris, pillé et brûlé un poste anglois nommé *Campo,* auprès du cap Breton. Il ajouta même, en forme de plainte, qu'il y avoit eu quelques personnes et surtout des enfans étouffés dans l'incendie. Je lui répondis que, sans vouloir entrer dans le détail des affaires de l'Europe, nos rois respectifs étant aujourd'hui en guerre, je ne trouvois pas mauvais, mais seulement j'étois surpris qu'il fût venu attaquer *Ouyapoc*, qui n'en valoit pas la peine. Il me répliqua qu'il se repentoit fort d'y être venu, parce que ce retardement lui faisoit manquer deux vaisseaux marchands richement chargés, qui étoient sur le point de faire voile de la rade de Cayenne. Je lui dis alors que puisqu'il voyoit par lui-même combien ce poste étoit peu considérable, et qu'il n'y avoit presque rien à gagner pour lui, je le priois d'accepter une *rançon* convenable pour mon église, pour moi, pour mon nègre, et pour tout ce qui m'appartenoit. Cette proposition étoit raisonnable, elle fut cependant rejetée. Il

vouloit que je traitasse avec lui pour le fort et toutes ses dépendances. Mais je lui fis remarquer que ce n'étoit pas là une proposition à faire à un simple religieux; que d'ailleurs la cour de France se soucioit très-peu de ce poste, et que des nouvelles récentes venues de Paris nous avoient appris qu'on devoit l'abandonner au plus tôt. « Eh bien, dit-il alors avec dépit, puisque vous ne voulez pas entendre à ma proposition, on va continuer à faire le dégat et user de représailles pour tout ce que les François ont déjà fait contre nous. » On continua donc en effet à transporter de nos maisons meubles, hardes, provisions, le tout avec un désordre et une confusion surprenante. Ce qui me pénétra de douleur, ce fut de voir les *vases sacrés* entre des mains profanes et sacriléges. Je me recueillis un moment, et, ranimant tout mon zèle, je leur dis ce que la raison, la foi et la religion m'inspirèrent de plus fort. Aux paroles de persuasion, je mêlois les motifs de crainte pour une si criminelle profanation. L'exemple de Balthazar ne fut pas oublié, et je puis vous dire avec vérité, mon révérend père, que j'en vis plusieurs ébranlés et disposés à me les rendre; mais la cupidité et l'avarice prévalurent : toute cette argenterie fut enfermée et portée à bord le jour même.

Le capitaine, plus susceptible de sentimens que tous les autres, à ce qu'il m'a toujours paru, me dit qu'il me cédoit volontiers ce qui pouvoit lui en revenir, mais qu'il n'étoit pas le maître de la volonté des autres; que tout l'équipage ayant sa part dans le butin, il ne pouvoit, lui capitaine, disposer que de la sienne; qu'il feroit pourtant ce qui dépendroit de lui pour les porter tous à condescendre à ce que je proposois : c'étoit de leur faire compter à Cayenne ou à Surinam (colonie hollandoise qui n'est pas éloignée, et où ils me disoient qu'ils vouloient aller), ou même en Europe par lettres de change, autant d'ar-

gent que pesoient les *vases sacrés;* mais il ne put rien obtenir. Quelque temps après, le premier lieutenant me fit demander, par interprète, ce qui avoit pu m'engager à me rendre moi-même à eux. Je lui répondis que la persuasion où j'étois qu'il y avoit de nos soldats de blessés, m'avoit déterminé à rester pour les secourir : « Et n'appréhendiez-vous pas d'être tué? ajouta-t-il. — Oui, sans doute, lui dis-je; mais la crainte de la mort n'est pas capable d'arrêter un ministre de Jésus-Christ, quand il s'agit de son devoir. Tout véritable chrétien est obligé de sacrifier sa vie plutôt que de commettre un péché; or, j'aurois cru en faire un très-grand, si, ayant charge d'âmes dans ma paroisse, je l'avois totalement abandonnée dans le besoin. Vous savez bien, continuai-je, vous autres protestans, qui vous piquez beaucoup de lire l'Écriture, qu'il n'y a que le pasteur mercenaire qui fuie devant le loup, quand il attaque ses brebis. » A ce discours, ils se regardoient les uns les autres, et me paroissoient fort étonnés : cette morale est sans doute un peu différente de celle de leur prétendue réforme. Pour moi, j'étois toujours incertain de mon sort, et je voyois bien que j'avois tout à appréhender de pareilles gens. Je m'adressai donc aux saints anges gardiens, et je commençai une neuvaine en leur honneur, ne doutant pas qu'ils ne fissent tourner toute chose à mon avantage. Je les priai de m'assister dans la conjoncture difficile où je me trouvois; et je dois dire ici, pour autoriser de plus en plus cette dévotion si connue et si fort en usage dans l'Église, que j'ai reçu en mon particulier et que je reçois chaque jour des bienfaits très-signalés de Dieu, par l'intercession de ces esprits célestes.

Cependant, dès que la nuit approcha, c'est-à-dire, vers les six heures (car c'est le temps où le soleil se couche ici durant toute l'année), le tambour anglois commença à rappeler. On se rassembla sur la place, et on posa de tous

côtés des sentinelles : cela fait, le reste de l'équipage, tant que la nuit dura, ne discontinua pas de manger et de boire. Pour moi, j'étois sans cesse visité dans mon *hamac ;* ils craignoient sans doute que je ne tâchasse de m'évader. Ils se trompoient : deux choses me retenoient ; la première, c'est que je leur avois donné ma parole qu'encore que je me fusse constitué moi-même leur prisonnier, je ne sortirois de leurs mains que par les voies ordinaires d'échange ou de rançon ; la seconde, c'est qu'en restant avec eux, j'avois toujours quelque lueur d'espérance de recouvrer les vases sacrés, ou du moins les ornemens et autres meubles de mon église. D'abord qu'il fut jour, le pillage recommença avec la même confusion et le même désordre que la veille. Chacun apportoit au fort ce qui lui étoit tombé sous les mains et le jetoit en tas. L'un arrivoit revêtu d'une mauvaise soutane, l'autre avec un panier de femme ; un troisième avoit un bonnet carré sur la tête. Il en étoit de même de ceux qui gardoient le butin ; ils fouilloient dans ce monceau de hardes, et quand ils trouvoient quelque chose qui leur faisoit plaisir, comme une perruque, un chapeau bordé, un habit, ils s'en revêtoient aussitôt, faisoient trois ou quatre tours de chambre avec complaisance, après quoi ils reprenoient leurs haillons goudronnés. C'étoit comme une bande de singes, comme des sauvages qui ne seroient jamais sortis du centre des forêts. Un parasol, un miroir, le moindre meuble un peu propre, excitoient leur admiration ; ce qui ne m'a pas surpris, quand j'ai su qu'ils n'avoient presque aucune communication avec l'Europe, et que *Rodelan* étoit une espèce de petite république, qui ne paie aucun tribut au roi d'Angleterre, qui fait elle-même son gouverneur chaque année, et où il n'y a pas même d'argent monnoyé, mais seulement des billets pour le commerce de la vie : car c'est là l'idée que j'en ai conçue sur tout ce qu'ils m'ont dit.

Sur le soir, le lieutenant s'informa de tout ce qui regarde les habitations françoises le long de la rivière : combien il y en avoit; à quelles distances elles étoient; combien chacune avoit d'habitans, etc ; ensuite il prit avec lui une dixaine d'hommes et un des jeunes François qui leur avoient déjà servi de guide pour nous surprendre; et, après avoir fait tous les préparatifs nécessaires, ils partirent et ils remontèrent la rivière. Mais ils ne trouvèrent rien, ou fort peu de chose, parce que les *colons*, ayant été avertis par nos fuyards, avoient mis à couvert tous leurs effets, et surtout leurs nègres, qui étoient ce qui piquoit le plus l'avidité angloise. Se voyant donc frustrés de leur espérance, ils déchargèrent leur colère sur les maisons qu'ils brûlèrent, sans nuire pourtant aux plantations; ce qui nous a fait soupçonner qu'ils avoient quelque intention de revenir. Pour nous, qui étions dans le fort, nous passâmes cette nuit à peu près comme la précédente; mêmes agitations, mêmes excès de la part de nos ennemis, et même inquiétude de la mienne. Le second lieutenant, qui étoit resté pour commander, ne me perdit point de vue, appréhendant sans doute que je ne voulusse profiter de l'absence du capitaine et du premier lieutenant, pour m'échapper; car j'avois beau faire pour les rassurer à cet égard, je ne pouvois en venir à bout. Ces sortes de gens, accoutumés à juger des autres par eux-mêmes, ne pouvoient pas s'imaginer qu'un honnête homme, qu'un prêtre, pût et dût tenir sa parole en pareil cas. Le jour venu, il parut un peu moins inquiet sur mon compte. Vers les huit heures, ils se mirent tous à table, et, après un assez mauvais repas, l'un deux voulut entrer en *controverse* avec moi, et me fit plusieurs questions sur la confession, sur le culte que nous rendons aux croix, aux images, etc. « Confessez-vous vos paroissiens? me dit-il d'abord. —Oui, lui répondis-je, lorsqu'ils viennent à moi; ce qu'ils ne

font pas aussi souvent qu'ils le devroient, et que je le souhaiterois par le zèle que j'ai pour le salut de leurs âmes. — Et croyez-vous bien véritablement, ajouta-t-il, que leurs péchés leur soient remis d'abord qu'ils vous les ont déclarés? — Non, assurément, lui dis-je; une accusation simple ne suffit pas pour cela; il faut qu'elle soit accompagnée d'une véritable douleur du passé et d'une sincère résolution pour l'avenir, sans quoi la confession auriculaire ne serviroit de rien pour effacer les péchés. — Et quant aux images et aux croix, reprit-il, pensez-vous que la prière ne soit pas aussi bonne sans cela qu'avec cet extérieur de religion? — La prière est bonne, sans doute, lui répondis-je; mais permettez-moi de vous demander à vous-même pourquoi dans les familles on conserve les portraits d'un père, d'une mère, de ses aïeux? N'est-ce pas principalement pour exciter sa propre reconnoissance, en songeant aux services qu'on en a reçus, et pour s'animer à suivre leurs bons exemples? car ce n'est pas précisément ce tableau que l'on honore, mais on rapporte tout à ceux qu'il représente; de même il ne faut pas vous imaginer que nous autres, catholiques romains, nous adorions le bois ni le cuivre; mais nous nous en servons pour nourrir, pour ainsi dire, notre dévotion : car comment un homme raisonnable pourroit-il n'être pas attendri en voyant la figure d'un Dieu, mort sur une croix pour son amour? Quel effet ne produit pas sur l'esprit et sur le cœur l'image d'un martyr qui a donné sa vie pour Jésus-Christ? — Oh! je ne l'entendois pas ainsi, » me dit l'Anglois. Et je connus bien à son air que leurs ministres les trompent, en leur faisant entendre que les *papistes*, comme ils nous appellent, honorent superstitieusement et adorent les croix et les images prises en elles-mêmes.

J'attendois avec empressement le retour de ceux qui

avoient été visiter les habitations, lorsqu'on vint me dire qu'il falloit aller à bord du vaisseau, parce que le capitaine Potter vouloit me voir et me parler. J'eus beau prier, solliciter, représenter le plus vivement que je pus toutes les raisons que j'avois de ne pas m'embarquer sitôt : je ne pus rien gagner, et il fallut obéir malgré moi. Le chef de la troupe, qui, dans l'absence des autres, étoit le second lieutenant, ainsi que je viens de le dire, prenant sa langue d'une main, et de l'autre faisant semblant de la percer ou de la couper, me donna à entendre que, si je parlois davantage, je devois m'attendre à de mauvais traitemens. J'ai lieu de croire qu'il étoit piqué des discours forts et pathétiques que je faisois sur la profanation des ornemens de l'église et des vases sacrés. Nous nous mîmes donc vers les trois heures après midi dans un canot ; et quoique le vaisseau ne fût guère qu'à trois lieues de là (le capitaine l'ayant déjà fait entrer en rivière), nous n'y arrivâmes pourtant qu'environ sur les huit heures, par la lâcheté des nageurs, qui ne discontinuoient pas de boire. Du plus loin qu'à la lueur de la lune je découvris le corps du bâtiment, il me parut tout en l'air : il étoit, en effet, échoué sur le côté, et n'avoit pas trois pieds d'eau sous lui. Ce fut un grand sujet d'alarmes pour moi ; car je m'imaginois qu'il y avoit en cela de la faute de mon nègre, qu'on avoit choisi pour un des pilotes ; et je croyois que le capitaine m'avoit envoyé chercher pour me faire porter la peine que méritoit l'esclave, ou tout au moins afin que je périsse avec les autres, si le navire venoit à s'ouvrir. Ce qui me confirma pendant quelque temps dans cette triste idée, fut le peu d'accueil qu'on me fit ; mais j'ai appris depuis qu'il n'y avoit eu en cela aucune affectation, et que la mauvaise réception qui m'alarma venoit uniquement de ce que tout le monde étoit occupé à manœuvrer, pour se tirer au plus vite de ce mauvais pas.

D'abord que notre canot eut abordé, je vis descendre et venir à moi un jeune homme qui estropioit un peu le françois, et qui, me prenant la main, la baisa, en me disant qu'il étoit *Irlandois de nation*, et *catholique romain;* il fit même le signe de la croix, tant bien que mal et m'ajouta qu'en qualité de second canonnier, il avoit une cabane, qu'il vouloit me la donner, et que, si quelqu'un s'avisoit de me faire la moindre insulte, il sauroit bien la venger. Ce début, quoique partant d'un homme qui me paroissoit fort ivre, ne laissa pas de me tranquilliser un peu. Il me donna lui-même la main pour m'aider à grimper sur le pont par le moyen des cordages. A peine fus-je monté, que j'aperçus mon nègre. Je lui demandai aussitôt ce qui avoit ainsi fait échouer le vaisseau, et je fus rassuré lorsqu'il m'eut dit que c'étoit par la faute du capitaine, qui s'étoit opiniâtré à tenir le large de la rivière, quoiqu'on lui eût dit plusieurs fois que le *chenal* étoit tout proche de terre. Le capitaine parut en même temps sur le gaillard, et me dit assez froidement d'entrer dans la chambre; après quoi il alla continuer de vaquer à la manœuvre. Cependant mon Irlandois ne me quittoit pas, et, s'étant assis à la porte, il me renouvela ses protestations de bienveillance, me disant toujours qu'il étoit catholique romain, qu'il vouloit même se confesser avant que je sortisse de leur bord, qu'il avoit communié autrefois, etc. : et comme dans tous ses discours il mêloit toujours quelques invectives contre la nation angloise, on le fit retirer, avec défense de me parler dans la suite, sous peine de châtiment; ce qu'il reçut de fort mauvaise grâce, jurant, tempêtant, et protestant qu'il me parleroit, malgré qu'on l'en eût empêché. Il s'en alla pourtant; mais à peine fut-il parti, qu'il en vint un autre, aussi ivre que lui, et Irlandois comme lui. C'étoit le chirurgien, qui me dit d'abord quelques mots latins : *Pater, misereor.* Je voulus lui ré-

pondre en latin, mais je compris bientôt qu'il n'y entendoit rien du tout; et comme il n'étoit pas plus habile en françois, nous ne pûmes pas lier conversation ensemble.

Cependant il se faisoit tard, et je sentois le sommeil qui me pressoit, n'ayant guère dormi les nuits précédentes. Je ne savois pourtant où me mettre pour prendre un peu de repos. Le vaisseau étoit si penché, qu'il falloit être continuellement cramponné pour ne pas rouler. J'aurois bien voulu me jeter sur une des trois cabanes; mais je n'osois, de peur que quelqu'un ne m'en fît retirer promptement. Le capitaine s'aperçut de mon embarras, et, touché de la mauvaise figure que nous faisions sur des coffres, le garde-magasin et moi, il nous dit que nous pouvions nous loger dans la cabane du fond de la chambre. Il ajouta même poliment qu'il étoit fâché de ne pouvoir pas en donner une à chacun, mais que son vaisseau étoit trop petit pour cela. J'acceptai bien volontiers ses offres, et nous nous arrangeâmes de notre mieux sur ce tas de haillons. Malgré toutes les incommodités de ma situation, je m'assoupis de lassitude, et pendant la nuit, moitié endormi, moitié éveillé, je m'aperçus que le bâtiment commençoit à remuer. Il vint insensiblement à flot, et pour empêcher qu'il ne se couchât dans la suite, on enfonçoit deux vergues dans la vase, une de chaque côté, lesquelles tenoient le corps du vaisseau en équilibre. Lorsqu'il fut jour, et qu'il fallut prendre quelque nourriture, ce fut un nouveau tourment pour moi : car l'eau étoit si puante, qu'il n'y avoit pas moyen d'en goûter; tellement que les Indiens et les nègres, qui assurément ne sont pas délicats, aimoient mieux boire de l'eau de la rivière, quelque bourbeuse et quelque saumâtre qu'elle fût. Je demandai alors au capitaine pourquoi il n'en faisoit pas d'autre, puisque tout proche de là il y en avoit une source où

j'avois coutume d'envoyer chercher l'eau dont j'usois au fort. Il ne me répondit rien, croyant peut-être que je voulois le faire donner dans quelque embuscade. Mais, après avoir bien questionné les François, les nègres et les Indiens qu'il avoit faits prisonniers, il se détermina à envoyer sa chaloupe à terre avec mon domestique. On fit plusieurs voyages ce jour-là et les jours suivans, en sorte que nous fûmes tous dans la joie d'avoir de *bonne eau*, quoique plusieurs n'en usassent guère, aimant mieux le vin et le tafia, qui étoit sur le pont à discrétion. Je dois pourtant dire à la louange du capitaine, qu'il étoit très-sobre. Il m'a même souvent témoigné sa peine sur les excès de son équipage, à qui, suivant l'usage des corsaires, il est obligé de laisser beaucoup de liberté. Il me fit ensuite une confidence assez plaisante. « Monsieur, me dit-il, savez-vous que demain, 5 du présent mois de novembre, suivant notre manière de compter (car nous autres François nous comptions le 15), les Anglois font une très-grande fête? — Et quelle fête? lui dis-je. — *Nous brûlons le pape,* me répondit-il en riant. — Expliquez-moi, repris-je, ce que c'est que cette cérémonie. — On habille burlesquement, me dit-il, une espèce de statue ridicule, qu'on appelle *le pape,* et qu'on brûle ensuite en chantant des vaudevilles, et tout cela en mémoire du jour où la cour de Rome sépara l'Angleterre de sa communion. Demain, continua-t-il, nos gens qui sont à terre feront la cérémonie au fort. » Après quoi il fit hisser sa flamme et son pavillon. Les matelots montèrent sur les hauts-bancs, le tambour battit, on tira le canon, et l'on cria cinq fois *vive le roi!* Cela fait, il appela un de ses matelots, qui, au grand plaisir de ceux qui entendoient sa langue, chanta une fort longue chanson, que je jugeai être le récit de toute cette indigne histoire. Voilà un trait, mon révérend père, qui confirme bien ce que tout le monde sait

déjà, que l'hérésie pousse toujours aux derniers excès son animosité contre le chef visible de l'Église.

Sur le soir, nous vîmes venir un grand canot à force de rames. Le capitaine, qui se tenoit toujours sur ses gardes et qui ne pouvoit pas s'ôter de l'esprit que nos gens cherchoient à le surprendre, fit faire aussitôt *branle-bas;* on tira sur-le-champ un coup de pierrier, et la pirogue ayant fait son signal, tout fut tranquille. C'étoit le lieutenant qui étoit allé faire le dégât sur les habitations le long de la rivière. Il rapporta qu'il n'avoit visité que deux ou trois plantations, où il n'avoit trouvé personne; il ajouta qu'il alloit remonter pour mettre le feu partout. En effet, après avoir soupé et avoir amplement conféré avec les principaux, il repartit. Je demandai d'aller avec lui jusqu'au fort pour chercher mes papiers, mais je fus refusé; et pour m'adoucir un peu la peine que me faisoit ce refus, M. Potter me dit qu'il m'y mèneroit lui-même. Je pris donc patience, et je tâchai de réparer, par un peu de sommeil, la perte des nuits précédentes; mais ce fut inutilement : le bruit, le fracas et la mauvaise odeur, ne me permirent pas de fermer l'œil. Le dimanche matin, je m'attendois à voir quelque exercice de religion; car jusque-là je n'avois aperçu aucune marque de christianisme : mais tout fut à l'ordinaire, en sorte que je ne pus pas m'empêcher de témoigner ma surprise. Le capitaine me dit que dans leur secte chacun servoit Dieu à sa mode; qu'il y avoit parmi eux, comme ailleurs, des bons et des mauvais, et que *qui bien faisoit, bien trouveroit.* Il tira en même temps de son coffre un livre de dévotion, et je m'aperçus qu'il y jeta quelquefois les yeux dans le cours de la journée, et le dimanche suivant. Comme il m'a toujours paru plein de raison, j'avois soin de jeter de temps en temps dans la conversation quelques mots de controverse et de morale qu'il recevoit fort bien, se faisant

expliquer par des interprètes ce qu'il n'entendoit pas. Il me dit même un jour qu'il ne vouloit plus faire le métier de corsaire ; que Dieu lui donnoit aujourd'hui du bien qui peut-être lui seroit bientôt enlevé par d'autres ; qu'il n'ignoroit pas qu'il n'emporteroit rien en mourant ; que du reste je ne devois pas m'attendre à trouver plus de piété dans un corsaire françois, ou même espagnol, que je n'en voyois dans son vaisseau, parce que ces sortes d'armemens ne sont guère compatibles avec les exercices de dévotion. Je vous avoue que j'étois étonné de voir de tels sentimens dans la bouche d'un huguenot américain ; car tout le monde sait combien cette partie du monde est éloignée du royaume de Dieu et de tout ce qui y conduit. Je l'ai exhorté plusieurs fois à demander au Seigneur de l'éclairer et de ne pas le laisser mourir dans les ténèbres de l'hérésie, où il a eu le malheur de naître et d'être élevé.

Comme les canots alloient et venoient incessamment de terre à bord et de bord à terre pour transporter le pillage, il en vint un ce soir-là même, qui conduisoit un François avec cinq Indiens. C'étoit un de nos soldats qui depuis une quinzaine de jours étoit allé chercher des sauvages pour les faire travailler, et qui, ne sachant pas que les Anglois étoient maîtres du fort, s'étoit jeté entre leurs mains. Je représentai au sieur Potter que les Indiens étant libres parmi nous, il ne devoit ni ne pouvoit les prendre prisonniers, surtout n'ayant pas été trouvés les armes à la main ; mais il me répondit que ces sortes de gens étoient esclaves à *Rodelan*, et qu'il les y conduiroit malgré tout ce que je pourrois lui dire. Il les a emmenés en effet avec les Arouas qu'il avoit d'abord pris dans la baie d'Ouyapoc : peut-être a-t-il envie de revenir dans ce pays, et de se servir de ces misérables pour faire des descentes sur les côtes ; peut-être aussi les laissera-t-il à Surinam. Je le sommai cependant le lundi matin de la parole qu'il m'avoit

donnée de me mener à terre ; mais il n'y eut pas moyen de rien obtenir, et il fallut se contenter de belles promesses ; en sorte que je désespérois de revoir jamais mon ancienne demeure, lorsqu'il vint lui-même à moi, le mardi, me dire que si je voulois aller au fort, il m'y feroit conduire. J'acceptai bien volontiers son offre ; mais, avant que je m'embarquasse, il me recommanda fort de ne pas fuir, « parce qu'on ne manqueroit pas, dit-il, de vous arrêter avec un coup de fusil. » Je le rassurai là-dessus, et nous partîmes. Celui qui commandoit le canot étoit le second lieutenant, celui-là même qui m'avoit menacé de me couper la langue ; et comme je m'en étois plaint au capitaine, qui lui en avoit sans doute parlé, il s'excusa fort là-dessus en chemin et me fit mille politesses.

Nous arrivâmes insensiblement au terme, et aussitôt je vis tous ceux qui gardoient le fort venir au débarquement les uns avec des fusils, les autres avec des sabres pour me recevoir. Peu accoutumés peut-être à la bonne foi, ils craignoient toujours que je ne leur échappasse, malgré tout ce que je pouvois leur dire pour les tranquilliser sur mon compte. Après que nous fûmes un peu reposés, je demandai d'aller chez moi, et l'on m'y conduisit sous une bonne escorte. Je commençai d'abord par *visiter l'église,* afin de voir pour la dernière fois dans quel état elle étoit ; et comme je ne pus retenir mes larmes et mes soupirs, en voyant les autels renversés, les tableaux déchirés, les pierres sacrées mises en pièces et éparses de côté et d'autre, les deux principaux de la bande me dirent qu'ils étoient bien fâchés de tout ce désordre, que cela s'étoit fait, malgré leurs intentions, par les matelots, les nègres et les Indiens dans la fureur du pillage et dans l'ardeur de l'ivresse, et qu'ils m'en faisoient leurs excuses. Je leur répondis que c'étoit à Dieu principalement, et premièrement, qu'ils devoient demander pardon d'une telle

profanation dans son temple; qu'il étoit très à craindre pour eux qu'il ne se vengeât et qu'il ne les châtiât comme ils le méritoient. Je me jetai ensuite à genoux et je fis une espèce d'amende honorable à Dieu, à la sainte Vierge et à saint Joseph, à l'honneur desquels j'avois dressé des autels, pour exciter la dévotion de mes paroissiens; après quoi je me levai, et nous prîmes le chemin de ma maison. J'avois autour de moi cinq à six personnes qui observoient scrupuleusement toutes mes démarches, tous mes mouvemens, et surtout les coups d'œil que je jetois. Je ne voyois pas pourquoi tant d'attention de leur part, mais je le sus dans la suite. Ces bonnes gens, avides au dernier point, s'imaginoient que j'avois de l'argent caché, et que, lorsque j'avois témoigné tant d'empressement de revenir à terre, c'étoit pour voir si on n'avoit pas découvert mon trésor. Nous entrâmes donc tous ensemble dans la maison, et ce fut un vrai chagrin pour moi, je vous l'avoue, de voir l'affreux désordre où elle étoit.

Il y a près de dix-sept ans que j'allai pour la première fois à *Ouyapoc*, et que je commençai d'y amasser ce qui est nécessaire pour la fondation des missions indiennes, prévoyant que ce quartier abondant en sauvages fourniroit une vaste carrière à notre zèle, et que la cure d'*Ouyapoc* seroit comme l'entrepôt de tous les autres établissemens. Je n'avois cessé depuis ce temps-là de me fournir toujours de mieux en mieux par les soins charitables d'un de nos pères, qui vouloit bien être mon correspondant à Cayenne. Dieu a permis qu'un seul jour absorbât le fruit de tant de peines et de tant d'années : que son saint nom soit béni. Ce qui me fâche le plus, c'est de savoir les trois missionnaires qui restent dans ce quartier-là dénués de tout, sans que je puisse pour le présent leur procurer même le pur nécessaire, malgré toute la libéralité et les bonnes intentions de nos supérieurs. Enfin, après avoir

parcouru rapidement tous les petits appartemens qui servoient de logement à nos pères, quand ils venoient me voir, j'entrai dans mon cabinet : je trouvai tous mes livres et papiers par terre, dispersés, confondus et à moitié déchirés. Je pris ce que je pus, et comme on me pressoit de finir, il fallut m'en retourner au fort. Peu d'heures après arrivèrent ceux qui étoient allés ravager les habitations ; et, s'étant un peu rafraîchis, ils continuèrent leur route jusqu'au vaisseau, emportant avec eux ce qu'ils avoient pillé, qui, de leur aveu, et à leur grand regret, n'étoit pas fort considérable. Le lendemain, toute la matinée se passa à achever de faire des ballots, à casser les meubles qui restoient dans les différentes maisons, à arracher les serrures, les gonds des portes, surtout ce qui étoit de cuivre ; et enfin, vers midi, on mit le feu aux maisons des habitans, lesquelles furent bientôt réduites en cendres, n'étant couvertes que de paille, suivant l'usage du pays. Comme je voyois bien que la mienne alloit avoir le même sort, je pressai beaucoup pour qu'on m'y conduisît, afin de recueillir le plus de livres et de papiers que je pourrois.

Le second lieutenant, qui étoit le chef, affecta alors de décharger devant moi un pistolet qu'il portoit en bandoulière, et il le rechargea tout de suite, ayant grand soin de me le faire remarquer. J'ai conçu depuis d'où venoit cette affectation de sa part. Ensuite il me fit dire que si je voulois aller chez moi, il m'y conduiroit. Étant arrivé, je me mis à chercher encore quelques papiers, et comme il ne restoit avec moi qu'un matelot qui parloit françois, tous les autres s'étant un peu écartés, à dessein sans doute, celui-ci me dit : « Mon père, tous nos gens sont loin : sauvez-vous si vous voulez. » Je compris bien qu'il vouloit me tenter, et je lui répondis froidement que des hommes de notre état ne savent ce que c'est que de manquer à leur

parole. J'ajoutai que si j'avois voulu prendre la fuite, il y avoit long-temps que je l'aurois fait, en ayant plusieurs fois trouvé l'occasion favorable, pendant qu'ils s'amusoient à piller ou à boire. Enfin, après avoir bien fouillé partout, et ne trouvant plus rien, je déclarai que j'avois fini, et que nous nous en irions quand il leur plairoit. Alors le lieutenant s'approcha avec un air grave et menaçant, et me fit dire par l'interprète que j'eusse à leur montrer l'endroit où j'avois *caché mon argent,* sinon qu'il m'arriveroit malheur. Je répondis avec cette assurance que donne la vérité, que je n'avois point caché d'argent, que si j'avois pensé à mettre quelque chose en sûreté, j'aurois commencé par ce qui servoit à l'autel. « Vous avez beau nier le fait, me répondit pour lors l'interprète par l'ordre de l'officier, nous sommes certains, à n'en pouvoir douter, que vous avez beaucoup d'argent; car les soldats qui sont à bord prisonniers nous l'ont dit, et cependant nous n'en avons trouvé que fort peu dans votre armoire; il faut donc que vous l'ayez caché, et si vous ne le donnez au plus vite, prenez garde à vous; vous savez que mon pistolet n'est pas mal chargé. » Je me jetai pour lors à genoux, en disant qu'ils étoient les maîtres de m'ôter la vie, puisque j'étois entre leurs mains et à leur discrétion; que cependant, s'ils vouloient en venir là, je les suppliois de me donner un moment pour faire ma prière; que du reste, je n'avois pas d'autre argent que celui qu'ils avoient déjà pris. Enfin, après m'avoir laissé quelque temps dans cette situation, en se regardant l'un l'autre, ils me dirent de me lever et de les suivre.

Ils me menèrent sous la galerie de la maison qui donnoit sur un petit plantage de cacaoyers, que j'avois fait en forme de verger; m'ayant fait asseoir, le lieutenant se mit aussi sur une chaise; après quoi, prenant un air gai, il me fit dire que je ne devois pas avoir peur,

qu'il ne prétendoit me faire aucun mal, mais qu'il étoit impossible que je n'eusse rien caché, puisque j'en avois eu le temps, les ayant vus passer devant ma porte, lorsqu'ils alloient prendre le fort. Je lui répétai ce que j'avois déjà dit si souvent, que la frayeur nous avoit si fort saisis au bruit qu'ils firent dans la nuit par leurs huées, par leurs cris, et par la quantité de coups qu'ils tirèrent, que nous n'avions songé d'abord qu'à nous mettre à couvert de la mort par une prompte fuite, d'autant plus que nous nous imaginions qu'ils se répandoient en même temps dans toutes les maisons. « Mais enfin, répliqua-t-il, les François prisonniers connoissent bien vos facultés : pourquoi nous auroient-ils avertis que vous aviez beaucoup d'argent, si cela n'étoit pas vrai ? — Ne voyez-vous pas, lui dis-je, qu'ils ont voulu vous flatter, et vous faire leur cour à mes dépens ? — Non, non, continua-t-il, c'est que vous ne voulez pas vous dessaisir de votre trésor. Je vous assure pourtant, et je vous donne ma parole d'honneur, que vous aurez votre liberté, et que nous vous laisserons ici sans brûler vos maisons, si vous voulez enfin découvrir votre trésor. — C'est bien inutilement, lui répondis-je, ennuyé de tous ses discours, que vous me faites de si vives instances. Encore une fois, je n'ai pas autre chose à vous dire que ce que je vous ai déjà si souvent répété. » Il parla alors au matelot qui servoit d'interprète, et qui n'avoit pas cessé de me regarder pendant tout cet entretien, pour voir de quel côté je jetois les yeux ; après quoi, celui-ci alla visiter tous mes cacaoyers. Je me rappelai pour lors un petit entretien que j'avois eu avec le capitaine, quelques jours auparavant. Je lui disois que, si les sentinelles avoient fait leur devoir, et qu'elles nous eussent avertis de l'arrivée de l'ennemi, nous aurions caché nos meilleurs effets. « Dans quel endroit, me dit-il, auriez-vous mis tout cela ? L'auriez-vous enfoui dans la terre ? — Non, répondis-je, nous nous se-

rions contentés de transporter tout dans le bois et de le couvrir de feuillages. » C'est donc là-dessus que ces rusés corsaires, qui pesoient et combinoient toutes nos paroles, s'imaginant que je n'avois pas eu le temps de porter bien loin ce que j'avois de précieux, voulurent, par un dernier effet de leur cupidité et de leur défiance, parcourir le dessous des arbres de mon jardin. Mais il étoit impossible qu'ils y trouvassent ce qui n'y avoit pas été mis; aussi le matelot s'ennuya-t-il bientôt de chercher; et, étant revenu, nous prîmes tous ensemble le chemin du fort, eux sans aucun butin, moi avec le peu de papiers que j'avois ramassés.

Alors ils conférèrent ensemble pendant quelque temps, et, vers les trois heures, ils allèrent mettre le *feu* chez moi. Je les priai d'épargner au moins l'*église*, et ils me le promirent. Elle brûla pourtant; et comme je m'en plaignois, ils me dirent que le vent, qui étoit ce jour-là très-grand, avoit emporté sans doute quelques étincelles qui l'avoient embrasée. Il fallut se contenter de cette réponse, et laisser à Dieu le temps, le soin et la manière de venger l'insulte faite à sa maison. Pour moi, voyant les flammes s'élever jusqu'aux nues, et ayant le cœur percé de la plus vive douleur, je me mis à réciter le psaume 78, *Deus, venerunt gentes, etc.* Enfin, lorsque tout fut transporté aux canots, nous nous embarquâmes nous-mêmes. Il étoit un peu plus de cinq heures; les matelots, qui devoient nous suivre dans deux petits canots, achevèrent d'incendier toutes les maisons du fort; ensuite, s'étant retirés un peu au large dans la rivière, et se laissant dériver tout doucement au courant, ils crièrent plusieurs fois : *Houra*, qui est leur *vive le roi!* et leur cri de joie. Ils n'avoient pas néanmoins grand sujet de s'applaudir de leur expédition, qui ne leur étoit ni glorieuse, puisque sans la noire trahison qui nous avoit livré entre leurs

mains, elle ne leur eût jamais réussi; ni utile, puisqu'en nous faisant, à la vérité, beaucoup de tort, ils en tiroient très-peu de profit. Je m'attendois à trouver le vaisseau où je l'avois laissé, mais il avoit déjà pris le large; en sorte que nous n'y arrivâmes que bien avant dans la nuit, ce qui fit qu'on ne déchargea le butin que le lendemain matin 19 du mois. On n'avança guère de toute cette journée, quoiqu'on se servît d'avirons, ne pouvant pas faire voile faute de vent. Cette lenteur m'inquiétoit beaucoup, parce que j'aurois voulu savoir au plus tôt quel seroit mon sort. Me laisseront-ils à Cayenne? me disois-je en moi-même; me mèneront-ils à Surinam? me conduiront-ils à la Barbade, ou même jusqu'à la Nouvelle-Angleterre? Et comme je m'entretenois dans ces pensées, couché dans ma cabane, que je ne pouvois quitter à cause de mon extrême foiblesse, et du mal de mer qui m'incommodoit infiniment, quelqu'un me vint dire qu'on avoit envoyé à terre trois de nos soldats avec une vieille Indienne prise dans le canot d'Arouas dont j'ai déjà parlé. J'en fus un peu surpris; et en ayant demandé la raison au capitaine, il me dit que c'étoient autant de bouches inutiles de moins. « Et pourquoi, lui dis-je, ne faites-vous pas de même envers tous les autres prisonniers? — C'est que j'attends une bonne rançon de vous autres, » répliqua-t-il. Il auroit accusé plus juste s'il eût dit que, voulant faire des descentes à Cayenne, il appréhendoit que quelqu'un des siens n'y fût pris, et qu'en ce cas il vouloit avoir de quoi faire un échange; ce qui est arrivé en effet, comme on le verra dans la suite.

Le vent ayant un peu fraîchi sur le soir, nous fîmes route toute la nuit; et dès avant midi, on nous aperçut de Cayenne, à la hauteur d'un gros rocher, qu'on nomme Connétable, et qui est à cinq ou six lieues au large. On y étoit instruit déjà du désastre arrivé à *Ouyapoc*, soit par un billet qu'avoit écrit un jeune sauvage, soit par quel-

ques habitans d'*Aproakac,* qui étoient venus se réfugier à Cayenne; mais on en ignoroit toutes les circonstances; et le public, comme il arrive ordinairement en pareil cas, faisoit courir plusieurs bruits plus fâcheux les uns que les autres : les uns disoient que tout avoit été massacré à *Ouyapoc,* et que moi, en particulier, j'avois souffert mille cruautés. Les autres publioient qu'il y avoit plusieurs vaisseaux, et que Cayenne pourroit bien avoir le même sort. Ce qui paroissoit un peu accréditer cette dernière nouvelle, c'est que le navire qui nous avoit pris emmenoit avec lui trois canots qui, avec sa chaloupe, faisoient cinq bâtimens, lesquels, ayant des voiles et étant bien au large, ne laissoient pas de paroître quelque chose de considérable à ceux qui étoient à terre. Pour moi, dans la persuasion où j'étois que nos pères, que j'avois laissés dans le bois, ou quelques-uns des François qui avoient fui, n'avoient pas manqué d'aller au plus vite à *Cayenne,* donner par eux-mêmes des nouvelles sûres de notre triste sort, ou tout au moins d'y envoyer d'amples instructions là-dessus, je m'imaginois qu'on enverroit quelqu'un pour me réclamer; mais je me trompois, et l'on ignoroit parfaitement tout ce qui m'étoit arrivé. Cependant le vendredi se passa, et le lendemain nous mouillâmes tout proche de *l'Enfant-Perdu :* c'est un écueil éloigné de terre de six mille treize toises; ce qui a été exactement mesuré par M. de La Condamine, membre de l'Académie royale des Sciences, à son retour du Pérou.

Vers les neuf heures du matin, après de grands mouvemens dans le navire, je vis démarrer deux grands canots qui alloient à une petite rivière nommée *Macouria,* pour y ravager spécialement l'habitation d'une *certaine dame,* en revanche, disoient-ils, de quelques sujets de mécontentemens qu'elle avoit donnés autrefois à des Anglois qui avoient été chez elle prendre des sirops : car

vous savez, mon révérend père, qu'en temps de paix cette nation commerce ici, principalement pour fournir des chevaux aux sucreries. Comme je ne remarquai que treize hommes dans chaque pirogue, y compris deux François qui devoient leur servir de guides, je commençai dès-lors à concevoir quelque espérance de ma liberté, parce je m'imaginois bien que le temps étant fort serein, on s'apercevroit à terre de cette manœuvre, et qu'on ne manqueroit pas de courir sus. Je m'entretenois ainsi dans cette douce pensée, lorsqu'on vint me dire que ces canots devoient aller premièrement à *Couron,* qui n'est éloigné de *Macouria* que d'environ quatre lieues, pour y prendre, s'ils pouvoient, le père *Lombard,* ce missionnaire qui travaille avec tant de succès et depuis si long-temps dans la Guiane à la conversion des sauvages, afin d'exiger de lui une rançon convenable à son âge et à son mérite. Je vous laisse à penser quel coup de foudre ce fut pour moi qu'une nouvelle de cette nature; car je voyois par moi-même que si ce digne missionnaire étoit conduit à notre bord, il succomberoit infailliblement à la fatigue. Mais la Providence, qui ne vouloit pas affliger jusqu'à ce point nos missions, déconcerta leur projet. Ils échouèrent en chemin, et furent obligés de s'en tenir à leur premier dessein, qui étoit d'insulter seulement *Macouria.* Ils y entrèrent, en effet, le dimanche matin; ils pillèrent et ravagèrent, pendant tout le jour et toute la nuit, l'habitation qui étoit l'objet de leur haine; et, après avoir mis le feu aux maisons le lundi matin, ils retournèrent à bord, sans que personne fît la moindre opposition : les nègres étoient si fort effrayés qu'ils n'osoient paroître, et les François qu'on avoit envoyés de Cayenne, dès le dimanche matin, n'avoient pu encore arriver.

Pendant cette expédition, ceux qui étoient restés avec moi dans le vaisseau, raisonnoient chacun suivant ses dé-

sirs ou ses craintes. Les uns appréhendoient un heureux succès de cette entreprise, et les autres le désiroient : enfin, comme chacun se repaissoit ainsi de ses propres idées, je vis encore sur notre bord une grande agitation vers les trois heures après midi ; c'étoit le maître de l'équipage, homme vif, hardi et déterminé, qui, à la tête de neuf hommes seulement, alloit dans la chaloupe *tenter une descente* à la côte, tout proche de Cayenne, se faisant conduire par un nègre qui connoît le pays, parce qu'il est créole. Peut-être aussi que le sieur Potter vouloit faire diversion, et empêcher par là qu'on n'envoyât de Cayenne après ceux de ses gens qui alloient à *Macouria*. Quoi qu'il en soit, lorsque je fus averti du départ de la chaloupe, je ne doutai plus que le Seigneur ne voulût me tirer de mon esclavage, persuadé que j'étois que si la première troupe n'étoit pas attaquée, la seconde le seroit infailliblement : ce que je prévoyois arriva en effet. Les dix Anglois, après avoir pillé une de nos habitations, furent rencontrés par une troupe françoise et entièrement défaits. Trois restèrent sur la place, et sept furent faits prisonniers : de notre côté il n'y eut qu'un soldat de blessé à l'épaule d'un coup de fusil. Pour mon pauvre nègre, il est surprenant que dans ce combat il n'ait pas même été blessé. Le Seigneur a sans doute voulu le récompenser de sa fidélité envers son maître : ce fut par lui qu'on apprit enfin à Cayenne tout le détail de la prise d'*Ouyapoc*, et tout ce qui me regardoit personnellement.

Nous étions sur notre bord, fort impatiens de savoir quelle réussite auroient toutes ces expéditions ; mais rien ne venoit ni de la côte ni de *Macouria*. Enfin, lorsque le soleil commença à paroître, et qu'il fit assez clair pour pouvoir découvrir au large, c'étoit un flux et reflux de matelots qui montoient successivement à la *hune*, et qui rapportoient toujours qu'ils ne voyoient rien ; mais, vers

les neuf heures, le sieur Potter vint me dire lui-même qu'il avoit aperçu trois chaloupes qui, partant de Cayenne, prenoient le chemin de *Macouria* et alloient sans doute trouver ses gens. Pour le tranquilliser un peu, je lui répondis que ce pouvoient être des canots d'habitans qui, après avoir entendu la messe, retournoient à leurs habitations. « Non, non, répliqua-t-il, ce sont des chaloupes où il y a beaucoup de monde; je les découvre parfaitement bien avec ma lunette à longue vue. — Vos gens, ajoutai-je, seront peut-être sortis de la rivière avant que les nôtres y arrivent, et dès-lors il n'y aura point de choc. — Tout cela ne m'inquiète point, me répondit-il; mon monde est bien armé et plein de courage : le sort de la guerre en décidera, si les deux troupes en viennent aux mains. — Mais, que pensez-vous de votre chaloupe? lui demandai-je. — Je la crois prise, me dit-il. — Aussi, souffrez que je vous représente, ajoutai-je, qu'il y a un peu de témérité en vous d'avoir hasardé une descente avec si peu de monde. Vous imaginiez-vous donc que Cayenne étoit un Ouyapoc? — Ce n'étoit pas non plus mon sentiment, me répondit-il; mais c'est la trop grande ardeur et l'excessive vivacité du maître de l'équipage qui en est la cause; tant pis pour lui, s'il lui est arrivé quelque malheur. J'en serois pourtant fâché, continua-t-il; car je l'estime beaucoup, et il m'est très-nécessaire. Il aura sans doute passé mes ordres; car je lui avois recommandé de ne pas mettre à terre, mais seulement d'examiner de près l'endroit le plus commode pour débarquer. » Après nous être ainsi entretenus un peu de temps, il fit lever l'ancre, et s'approcha le plus qu'il put de terre et de *Macouria*, tant pour couper chemin à nos chaloupes, que pour couvrir ses gens et leur abréger le retour.

Cependant tout le dimanche se passa dans de grandes inquiétudes. Nos ennemis étoient avertis qu'il y avoit trois

vaisseaux en rade, parce que les canots allant à *Macouria* s'étoient assez approchés du port pour les découvrir, et qu'ils avoient fait les signaux convenus avec le capitaine Potter. Or, quelques-uns craignoient que ces navires ne vinssent attaquer le vaisseau pendant la nuit. Aussi, vers les sept heures du soir, mirent-ils deux pierriers aux fenêtres de la chambre, outre les douze qui étoient sur le bord, le long du bâtiment. Mais le capitaine étoit fort tranquille; il me dit que, bien loin d'appréhender qu'on vînt l'attaquer, il le souhaitoit au contraire, espérant de se rendre maître de ceux qui oseroient l'approcher. Il étoit effectivement bien armé en corsaire : sabres, pistolets, fusils, lances, grenades, boulets garnis de goudron et de soufre, mitraille, rien ne manquoit. Je crois que personne ne dormit cette nuit-là; rien pourtant ne parut, ni de *Macouria* ni de Cayenne, ce qui nous inquiétoit tous infiniment. Enfin, vers les huit heures du matin, le capitaine vint me dire qu'on découvroit beaucoup de fumée du côté de *Macouria*, et que c'étoient ses gens sans doute qui avoient mis le feu aux maisons de *madame Gislet* (c'est le nom de la dame à l'habitation de laquelle les Anglois en vouloient singulièrement). « J'en suis fâché, ajouta-t-il; car j'avois défendu expressément de rien brûler. » Peu après on aperçut du haut de la hune cinq canots ou chaloupes en mer, qui paroissoient se poursuivre les uns les autres; c'étoient nos François qui donnoient *la chasse aux Anglois*. Le sieur Potter, en homme fait au métier, le connut bientôt; et agit en conséquence; car il leva l'ancre; fit encore un petit mouvement pour s'approcher, et ordonna à tout son monde de prendre les armes, ayant fait descendre en même temps dans la cale tous les prisonniers, soit François, soit Indiens. Je voulus y aller moi-même; mais il me dit que je pouvois rester dans la chambre, et qu'il m'avertiroit quand il en seroit temps. Pendant toute cette

agitation, un des canots, qui étoit allé à *Macouria*, s'approchoit de nous à force de rames; et, pour s'assurer que c'étoient des Anglois, on arbora la flamme et le pavillon, et l'on tira un coup de canon, auquel le canot ayant répondu par un coup de mousquet, signal dont ils étoient convenus, la tranquillité succéda à ce premier mouvement de crainte. Mais il restoit encore un canot en arrière, qui venoit fort doucement avec la *pagaye* (espèce de pelle ou d'aviron dont les sauvages se servent pour tirer à la rame leurs canots), et l'on appréhendoit qu'il ne fût pris par nos chaloupes. Aussi, à peine l'officier qui avoit conduit le premier eut-il fait décharger à la hâte le peu qu'il avoit apporté, qu'il courut au devant pour le convoyer, et, l'ayant enfin conduit à bon port, et tout le petit butin étant embarqué dans le vaisseau, chacun pensa à se délasser de son mieux des fatigues de la maraude. Le punch, la limonade, le vin, l'eau-de-vie, le sucre, rien n'étoit épargné. Ainsi se passa le reste du jour et la nuit du lundi au mardi.

Parmi tous ces succès, qui, quelque peu considérables qu'ils fussent en eux, étoient pour eux autant de sujets de triomphe, il leur restoit un grand chagrin; c'étoit la prise de leur chaloupe et des dix hommes qui l'avoient conduite à terre. Il fallut donc penser sérieusement aux moyens de les ravoir; c'est pourquoi, dès le mardi matin, après avoir conféré entre eux, et tenu conseil sur conseil, ils vinrent me trouver, et me dire que, le vaisseau chassant considérablement, soit à cause des courans, qui sont en effet très-forts dans ces parages, soit parce qu'il ne leur restoit plus qu'une petite ancre, ils ne pouvoient plus tenir la mer, et qu'ils songeoient à aller à Surinam, colonie hollandoise, à quatre-vingts lieues ou environ de Cayenne; qu'ils voudroient pourtant bien auparavant avoir des nouvelles de leur chaloupe et de leurs gens qui étoient allés

à terre le samedi. Je leur répondis que cela étoit très-aisé; qu'ils n'avoient pour cela qu'à armer un des canots qu'ils nous avoient pris, et l'envoyer à Cayenne proposer un échange de prisonniers. « Mais voudra-t-on nous recevoir? me dirent-ils; ne nous fera-t-on aucun mal? nous sera-t-il permis de revenir? etc. » Il me fut aisé de résoudre des doutes si mal fondés, en leur disant, comme il est vrai, que le droit des gens est de toutes les nations; que les François ne se piquent pas moins que les Anglois de l'observer; qu'il n'y avoit rien de si ordinaire parmi les peuples civilisés que de voir des généraux s'envoyer mutuellement des hérauts-d'armes, trompettes ou tambours, porter des paroles d'accommodement, et qu'ainsi ils n'avoient rien à craindre pour ceux de leur équipage qu'ils enverroient à terre. Après de nouveaux entretiens qu'ils eurent entre eux, ils commencèrent à faire leurs propositions, dont je trouvai quelques-unes tout-à-fait déraisonnables : par exemple, ils vouloient qu'on leur rendît leur chaloupe avec toutes les armes, et qu'on leur relâchât tous leurs prisonniers, en quelque nombre qu'ils fussent, pour quatre François seulement que nous étions. Je leur répondis que je ne croyois pas qu'on leur passât l'article des armes; que, pour ce qui est des hommes, l'usage est de changer tête pour tête. « Mais vous seul, ne valez-vous pas trente matelots? me dit un de l'assemblée. —Non certainement, lui dis-je : un homme de mon état en fait de guerre ne doit être compté pour rien. —Tout cela est bon pour la raillerie, dit le capitaine, et, puisque vous le prenez sur ce ton, je m'en vais mettre à la voile; je puis fort aisément me passer de dix hommes. Il me reste encore assez d'équipage pour continuer ma course. » Sur-le-champ il sort de la chambre, donne des ordres; on commence à manœuvrer, etc. Mais, à travers tout ce manége, je m'apercevois bien que ce n'étoit que feinte de

leur part pour m'intimider et pour m'engager à leur offrir deux mille piastres qu'ils m'avoient déjà demandées pour ma rançon.

Cependant comme j'avois grande envie de me tirer de leurs mains, quoique je ne le fisse point paroître à l'extérieur, je fis appeler le sieur Potter, et je lui dis qu'il ne devoit pas s'en tenir à mon sentiment; qu'il pouvoit toujours envoyer un canot à Cayenne faire les propositions qu'il jugeroit à propos, sauf à monsieur le commandant de les accepter ou de les rejeter. Il prit ce parti et me pria de dicter moi-même la lettre qu'il vouloit écrire, ce que je fis en suivant exactement ce qu'il me faisoit dire par son secrétaire. J'écrivis moi-même un mot à M. *d'Orvilliers* et au *père de Villeconte*, notre supérieur-général, priant le premier de stipuler dans les articles de la négociation, si elle avoit lieu, qu'on me rendroit tout ce qui avoit appartenu à mon église, m'offrant à payer autant d'argent pesant que pesoit l'argenterie, et une certaine somme dont nous étions convenus pour les meubles, ornemens et linges; je priois en même temps nos pères, si l'affaire réussissoit, de m'envoyer de l'argent et des balances par le retour du canot, à l'endroit où devoit se faire l'échange des prisonniers, c'est-à-dire en pleine mer, à mi-chemin du vaisseau et de la terre. Toutes ces lettres étant finies, le canot fut expédié, et on y mit pour porter les paquets un sergent fait prisonnier à Ouyapoc. Il avoit ordre de faire beaucoup de diligence, et comme c'étoit un homme expéditif, nous aurions eu une réponse prompte; mais le vent et le courant étoient si contraires, qu'il ne put gagner Cayenne. Nous en fûmes tous extrêmement fâchés : les Anglois, parce qu'ils commençoient à manquer d'eau, et que leur vaisseau dérivoit encore considérablement, n'ayant plus, comme je l'ai dit, qu'une fort petite ancre, qu'ils étoient obligés de mouiller avec un grapin; et nous autres Fran-

çois, parce que nous souhaitions d'être libres. Il fallut pourtant prendre patience, et se résigner à la volonté de Dieu jusqu'à ce qu'il nous fît naître une nouvelle ressource.

Enfin, le mercredi matin, m'étant avisé de demander au capitaine quel parti il étoit déterminé à prendre, je fus agréablement surpris de lui entendre dire que, si je voulois aller à *Cayenne* moi-même, j'en étois le maître, avec cette condition que je ferois renvoyer tous les Anglois qui étoient prisonniers. « Cela ne dépend pas de moi, lui dis-je; mais je vous promets de faire tous mes efforts auprès de monsieur le commandant pour l'obtenir. » Après quelques légères difficultés, que je levai aisément, nous écrivîmes à M. d'Orvilliers une nouvelle lettre, dont je devois être le porteur; et tout étant prêt, nous nous embarquâmes, quatre François et cinq Anglois, pour venir à Cayenne. En prenant congé du capitaine, je lui dis que si la guerre continuoit, et que lui ou d'autres de sa nation vinssent à Cayenne, je ne pourrois plus être fait prisonnier. Il me répondit qu'il le savoit déjà, l'usage étant de ne pas faire deux fois prisonnier une même personne dans le cours d'une même guerre, à moins qu'il ne soit trouvé les armes à la main.

Je le remerciai ensuite de ses manières honnêtes à mon égard, et en lui serrant la main : « Monsieur, lui dis-je, deux choses me font de la peine en vous quittant : ce n'est pas précisément le pillage que vous avez fait à Ouyapoc, parce que les François vous rendent peut-être actuellement la pareille avec usure; mais c'est, en premier lieu, que nous ne soyons pas de la même religion vous et moi; et en second lieu, que vos gens n'aient pas voulu me rendre les effets de mon église, aux conditions que je vous ai proposées, quelque raisonnables qu'elles soient, parce que j'appréhende que la *profanation* de ce qui appartient au temple du Seigneur n'attire sa colère sur vous. Je vous

conseille, ajoutai-je en l'embrassant, de prier Dieu chaque jour de vous éclairer sur le véritable chemin du ciel : car comme il n'y a qu'un Dieu, il ne peut y avoir qu'une véritable religion. » Après quoi je descendis dans le canot qui devoit nous conduire, et aussitôt je vis tout le monde monter sur le gaillard ; la flamme et le pavillon furent arborés, le tambour battit une diane, le canon tira, et nous fûmes salués de plusieurs *houra*, auxquels nous répondîmes par autant de *vive le roi!*

A peine eûmes-nous fait un quart de lieue de chemin, que le vaisseau appareilla, et nous le perdîmes de vue vers les cinq heures. Cependant la mer étoit très-rude, et nous n'avions que de mauvaises pagayes pour ramer ; mais, par surcroît de malheur, notre gouvernail manqua, c'est-à-dire qu'un gond de porte qui tenoit lieu de vis inférieure, sortit de sa place et tomba dans la mer. Nous prîmes alors le parti, ne pouvant faire mieux, d'attacher la boucle du gouvernail à la planche qui ferme les derrières des canots ; mais le fer eut bientôt rongé la corde, et nous nous trouvâmes dans un très-grand danger. Ce qui augmentoit nos craintes, c'est que la nuit devenoit fort obscure, et que nous étions très-éloignés de la terre. Nous nous déterminâmes donc à mouiller jusqu'au lendemain matin, pour savoir comment nous pourrions nous tirer de ce mauvais pas ; et comme les Anglois connoissoient mieux que nous le péril où nous étions, l'un d'eux me proposa de hisser un fanal au haut d'un des mâts pour demander du secours : mais je lui en représentai l'inutilité, parce que nous étions trop au large pour être aperçus, et que d'ailleurs personne n'auroit osé venir à nous, dans l'incertitude si nous étions amis ou ennemis. Nous passâmes donc ainsi cette cruelle nuit entre la vie et la mort ; et ce qu'il y a encore de bien surprenant, c'est que nous avions mouillé, sans le savoir, au milieu de deux grandes roches, que nous n'aperçûmes

que lorsqu'il fit jour. Après avoir remercié Dieu de nous avoir si visiblement protégés, nous résolûmes de gagner le rivage afin de radouber notre canot, s'il se pouvoit, ou d'en trouver un autre dans les habitations voisines, ou, au pis aller, de nous rendre par terre à Cayenne. Mais voici un nouvel accident : comme l'on ôtoit le grand mât, et que nous étions foibles d'équipage, on le laissa aller du côté opposé à celui où il devoit naturellement tomber; nous crûmes tous qu'il avoit écrasé M. de La Landerie, mais heureusement il n'eut qu'une légère contusion. Nous prîmes pour lors un pagaye, le sergent et moi, pour gouverner; les autres s'armèrent chacun de la leur pour ramer, et, aidés partie par le vent (car nous portions notre misaine pour nous soutenir contre les brisans), partie par la marée qui commençoit à monter, mais surtout conduits par la divine Providence qui nous guidoit, nous entrâmes le 26 au matin dans la petite rivière de Macouria, dont j'ai déjà tant parlé, sans qu'aucun de nous en connût le chenal; en sorte que les Anglois eux-mêmes avouèrent hautement que c'étoit Dieu qui nous avoit conduits là sains et saufs, à travers tant de dangers. Nous songeâmes ensuite aux moyens de nous rendre à *Cayenne*, mais la chose ne fut pas aisée. Outre que nous ne trouvâmes point de canot, ni de quoi raccommoder le nôtre, les nègres, qui étoient restés seuls sur les habitations, étoient si effrayés, qu'ils ne vouloient pas nous reconnoître. Comme il avoit déjà transpiré que j'étois prisonnier, ils appréhendoient que les Anglois ne m'eussent mis à terre par feinte, afin d'attraper des esclaves par mon moyen. Cependant, après bien des protestations, des prières et des sollicitations, j'en rassurai quelques-uns qui, plus hardis que les autres, osèrent s'approcher, et ce fut par leur moyen que nous eûmes un peu de rafraîchissement dont nous avions assurément grand besoin; moi surtout qui ne peux presque point

prendre de nourriture, et qui pour cette raison étois si foible, qu'à peine je pouvois me soutenir.

Lorsque chacun se fut un peu refait, je consignai aux nègres mêmes le canot que nous laissions avec tous ses agrès et apparaux, et nous prîmes le chemin de Cayenne par les bords de la mer. Je ne voulois pas aller par l'intérieur des terres, de peur de donner à nos ennemis des connoissances qui pourroient dans la suite nous être préjudiciables. La nuit qui survint favorisa mon dessein, et je puis dire avec vérité, que les cinq Anglois que je menois avec moi n'ont rien vu qui puisse jamais leur servir, si l'envie leur prenoit quelque jour de venir nous revoir dans le cours de cette guerre. Il me seroit difficile, pour ne pas dire impossible, mon révérend père, de vous exprimer ce que nous eûmes à souffrir dans ce trajet, qui n'est pourtant que de trois à quatre lieues. Comme la mer montoit, et que par cette raison nous étions obligés de tenir le haut de l'anse, où le sable est extrêmement mouvant, nous enfoncions considérablement, et la plupart de nous avoient toutes les peines du monde à se traîner, en sorte que je vis plusieurs fois le moment où la moitié de ma troupe resteroit en chemin. Les Anglois surtout, peu accoutumés à marcher, trouvoient la promenade longue, et auroient bien voulu être encore dans leur vaisseau; mais c'étoit leur faute s'ils se trouvoient dans un tel embarras. En nous embarquant, ils savoient eux-mêmes que le canot dans lequel on nous avoit mis ne valoit rien; ils auroient dû m'en avertir à temps, et j'en aurois demandé un autre au capitaine. Enfin, à force de les encourager et de les animer, nous arrivâmes tout proche de la pointe que la rivière forme, et qui donne dans la rade. Il pouvoit être environ minuit. Nous nous arrêtâmes à l'habitation de madame *de Charanville,* où les esclaves, connoissant le bon cœur et la générosité de leur maîtresse, quoique seuls,

nous firent le meilleur accueil qu'ils purent, pour nous dédommager de ce que nous venions de souffrir. J'avois eu la précaution d'envoyer avant nous un nègre de notre suite pour les rassurer sur notre arrivée; car sans cela nous aurions couru grand risque de n'être pas reçus, tant la frayeur avoit saisi partout ces pauvres misérables. Une si bonne réception fit grand plaisir aux Anglois qui craignoient eux-mêmes d'être tués ou maltraités par les nègres, ce qui infailliblement seroit arrivé si je n'avois pas été avec eux; aussi ne me quittoient-ils point. Enfin, après avoir pris un peu de repos, nous nous mîmes dès qu'il fut jour dans une pirogue que nous trouvâmes, et nous fîmes route pour Cayenne.

Du plus loin qu'on nous aperçut, on connut bien à notre pavillon blanc que nous étions des *députés* qui venoient faire des propositions, et on envoya aussitôt un détachement au port, qui nous reçut la baïonnette au bout du fusil, et présentant les armes, comme c'est l'usage en pareille occasion. Tous les remparts qui donnent sur la rade, et le tertre sur lequel le fort est situé, étoient remplis de monde. J'ordonnai au sergent de rester dans la pirogue avec toute la troupe, jusqu'à ce que j'eusse parlé au commandant, et je mis pied à terre. Le frère Pittet m'avoit reconnu avec une lunette à longue vue; il accourut pour me donner lui-même la main. Ce fut un spectacle bien consolant, mon révérend père, de voir tout Cayenne venir au devant de moi. Il y avoit dans les rues par où je passois une si grande affluence de peuple, que j'avois peine à me faire jour; les riches comme les pauvres, tous jusqu'aux esclaves, s'empressèrent de me donner des marques de la joie que leur causoit mon élargissement. Plusieurs m'arrosoient de leurs larmes en m'embrassant. Je ne rougis pas de dire que j'en versai moi-même de reconnoissance pour de si grandes démonstrations d'amitié.

Une grande foule me suivit même jusque dans l'église, où je fus d'abord rendre grâces à Dieu de tant de faveurs qu'il venoit de me faire, et dont je vous prie, mon révérend père, de vouloir bien le remercier aussi. Nos pères et nos frères se distinguèrent dans cette occasion, et poussèrent la charité à mon égard aussi loin qu'elle puisse aller. Comme toutes mes hardes étoient dans un pitoyable état, on m'apporta avec empressement tout ce qui m'étoit nécessaire; de sorte que j'éprouvai à la lettre cette parole du Sauveur : *Quiconque quittera son père, sa mère, ses frères, pour l'amour de moi, recevra le centuple en ce monde*. Nous nous entretenons quelquefois ensemble des malheurs qui pourroient encore nous arriver; et je suis toujours extrêmement édifié de voir leur sainte émulation, chacun voulant se sacrifier pour secourir les blessés en cas d'attaque; mais je pense qu'ayant déjà vu le feu, et ne pouvant plus être fait prisonnier dans le cours de cette guerre, je dois avoir la préférence et commencer à servir pour les fonctions de notre ministère. Il faut néanmoins espérer que nous ne serons pas obligés d'en venir là ni les uns ni les autres, et que les armes victorieuses du roi procureront bientôt une paix solide et durable.

D'abord que j'eus fait mon rapport et remis mes lettres à M. *d'Orvilliers* qui s'étoit retiré dans notre maison, à l'occasion de la mort de madame son épouse, il donna ses ordres pour que les cinq Anglois venus avec moi fussent conduits les yeux bandés, suivant l'usage en pareil cas, au grand corps-de-garde qui devoit leur servir de prison; après quoi il prit les arrangemens nécessaires pour les renvoyer à leur vaisseau avec les sept autres prisonniers dont nous avons déjà parlé, et qu'il voulut bien élargir tous, en grande partie à ma considération. Dès le lendemain 28, ils partirent pendant la nuit dans leur chaloupe, avec tous les agrès et vivres nécessaires. Il est

à souhaiter pour nous qu'ils soient arrivés à bon port, parce que nous avons écrit par eux au gouverneur de Surinam, et moi en particulier, pour tâcher d'avoir par son moyen ce qui a appartenu à mon église, aux conditions dont nous étions convenus avec le sieur *Potter* en nous séparant. Que si je ne réussis pas dans ce recouvrement, je me flatte que vous voudrez bien, mon révérend père, y suppléer en m'envoyant une chapelle complète; car tout a été perdu.

A mon arrivée à Cayenne, j'ai trouvé l'officier qui étoit à *Ouyapoc* quand il fut pris, et qui s'étoit déjà rendu ici avec le chirurgien-major et une partie des soldats. Depuis ce temps-là le commandant lui-même est revenu avec le reste du détachement pour attendre les ordres que la cour donnera touchant Ouyapoc. Ce fort que nous venons de perdre fut construit en 1725, sous feu M. d'Orvilliers, gouverneur de cette colonie; ainsi il n'a existé que dix-neuf ans : on ne sait si la cour jugera à propos de le faire rétablir. Je viens d'apprendre avec beaucoup de consolation que nos deux missionnaires, les pères d'*Autillac* et d'*Huberlant,* étoient retournés chacun à son poste, après avoir essuyé bien des fatigues avant de s'y rendre. Ils y auront encore beaucoup à souffrir, jusqu'à ce que nous puissions leur fournir du secours. On me mande que les Indiens, qui avoient été d'abord extrêmement effrayés, commencent à se rassurer, et qu'ils continuent à rendre tous les services dont ils sont capables aux habitans qui restent dans le quartier jusqu'à nouvel ordre. Voilà, mon révérend père, une lettre bien longue, et peut-être un peu trop. Je m'estimerois heureux si elle pouvoit vous faire quelque plaisir, car je n'ai pas eu d'autre vue en l'écrivant. Je suis avec respect, en l'union de vos saints sacrifices, etc.

LETTRE DU PÈRE FAUQUE

AU PÈRE ALLART.

À Cayenne, le 10 mai 1751.

Mon révérend père, le désir que vous paroissez avoir d'apprendre de moi des nouvelles de ce pays, lorsqu'elles auront quelque rapport au salut des âmes, m'engage à vous envoyer aujourd'hui une relation succincte d'une entreprise de charité dont la Providence me fournit, il y a quelque temps, l'occasion, et qui a tourné également à la gloire de Dieu et au bien de cette colonie.

Vous savez, mon révérend père, que les principales richesses des habitans de l'Amérique méridionale sont les *nègres esclaves*, que les vaisseaux de la compagnie ou les négocians françois vont chercher en Guinée, et qu'ils transportent ensuite dans nos îles. Ce commerce est, dit-on, fort lucratif, puisqu'un homme fait, qui coûtera 50 écus ou 200 livres dans le Sénégal, se vend ici jusqu'à 12 ou 1500 livres. Il seroit inutile de vous dire comment se fait la traite des noirs dans leur pays; quelles sont pour cela les marchandises que l'on y porte; les précautions qu'on doit prendre pour éviter la mortalité et le libertinage, et les révoltes dans les vaisseaux négriers; et comment nous nous comportons, nous autres missionnaires, pour instruire ces pauvres infidèles, quand ils sont arrivés dans nos paroisses. Sur tous ces points, et sur plusieurs autres de cette nature, on a publié une infinité de relations qui sans doute ne vous sont pas inconnues; mais ce qui m'a toujours frappé, et à quoi je n'ai pu encore me faire, depuis vingt-quatre ans que je suis

dans le pays, c'est la manière dont se fait la vente des nègres.

Aussitôt que le vaisseau qui en est chargé est arrivé au port, le capitaine, après avoir fait les démarches prescrites par les ordonnances du roi, tant auprès de l'amirauté que de messieurs les gens de justice, loue un grand magasin où il descend son monde; et là, comme dans un marché, chacun va choisir les esclaves qui lui conviennent, pour les emmener chez soi au prix convenu. Qu'il est triste pour un homme raisonnable et susceptible de réflexions et de sentimens, de voir vendre ainsi son semblable comme une bête de charge! Qu'avons-nous fait pour Dieu tous tant que nous sommes, ai-je dit plus d'une fois en moi-même, pour n'avoir pas le même sort que ces malheureux? Cependant les nègres, accoutumés pour la plupart à jouir de leur liberté dans leur patrie, se font difficilement au joug de l'esclavage, quelquefois même on le leur rend tout-à-fait insupportable; car il se trouve des maîtres (je le dis en rougissant) qui n'ont pas pour eux non-seulement les égards que la religion prescrit, mais les attentions que la seule humanité exige. Aussi arrive-t-il que plusieurs s'enfuient, ce que nous appelons ici *aller marronner;* et la chose leur est d'autant plus aisée à Cayenne, que le pays est, pour ainsi dire, sans bornes, extrêmement montagneux, et boisé de toutes parts. Ces sortes de désertions (ou marronnages) ne peuvent manquer d'entraîner après soi une infinité de désordres. Pour y obvier, nos rois, dans un code exprès qu'ils ont fait pour les esclaves, ont déterminé une peine particulière pour ceux qui tombent dans cette faute. La première fois qu'un esclave s'enfuit, si son maître a eu la précaution de le dénoncer au greffe, et qu'on le prenne un mois après le jour de la dénonciation, il a les oreilles coupées, et on lui applique la fleur de lis sur le dos. S'il récidive, et qu'a-

près avoir été déclaré en justice, il reste un mois absent, il a le jarret coupé; et à la troisième rechute, il est pendu. On ne sauroit douter que la sévérité de ces lois n'en retienne le plus grand nombre dans le devoir; mais il s'en trouve toujours quelques-uns de plus téméraires, qui ne font pas difficulté de risquer leur vie pour vivre à leur liberté. Tant que le nombre des fugitifs ou marrons n'est pas considérable, on ne s'en inquiète guère; mais le mal est quand ils viennent à s'attrouper, parce qu'il en peut résulter les suites les plus fâcheuses. C'est ce que nos voisins les Hollandois de Surinam ont souvent expérimenté, et ce qu'ils éprouvent encore chaque jour, étant, à ce qu'on dit, habituellement menacés de quelque irruption funeste, tant ils ont de leurs esclaves errans dans les bois.

Pour garantir Cayenne d'un semblable malheur, M. *d'Orvilliers*, gouverneur de la Guiane françoise, et M. *Le Moine*, notre commissaire-ordonnateur, n'eurent pas plus tôt appris qu'il y avoit près de soixante-dix de ces malheureux rassemblés à environ dix ou douze lieues d'ici, qu'ils envoyèrent après eux un gros détachement composé de troupes-réglées et de milice. Ils combinèrent si bien toutes choses, suivant leur sagesse et leur prudence ordinaire, que le détachement, malgré les détours qu'il lui fallut faire dans des montagnes inaccessibles, arriva heureusement. Mais toutes les précautions et toutes les mesures que put prendre cette troupe, ne rendirent point son expédition fort utile. Il n'y eut que trois ou quatre marrons d'arrêtés, dont un fut tué, parce qu'après avoir été pris, il vouloit encore s'enfuir. Au retour de ce détachement, monsieur le gouverneur, à qui les prisonniers avoient fait le détail du nombre des fugitifs, de leurs différens établissemens, et de tous les mouvemens qu'ils se donnoient pour augmenter leur nombre, se disposoit à envoyer un second détachement, lorsque nous crûmes qu'il étoit de notre mi-

nistère de lui offrir d'aller nous-mêmes travailler à ramener au bercail ces brebis égarées. Plusieurs motifs nous portoient à entreprendre cette bonne œuvre. Nous sauvions d'abord la vie du corps et de l'âme à tous ceux qui auroient pu être tués dans les bois; car il n'y a guère d'espérance pour le salut d'un nègre qui meurt dans son marronnage. Nous évitions encore à la colonie une dépense considérable, et aux troupes une très-grande fatigue. Outre cela, si nous avions le bonheur de réussir, nous faisions rentrer dans les ateliers des habitans un bon nombre d'esclaves dont l'absence faisoit languir les travaux. Cependant, quelque bonnes que nous parussent ces raisons, elles ne furent pas d'abord goûtées : cette voie de médiation paroissoit trop douce pour des misérables dont plusieurs étoient fugitifs depuis plus de vingt ans, et accusés de grands crimes; et d'ailleurs ils pouvoient, disoit-on, s'imaginer que les François les craignoient, puisqu'ils envoyoient des missionnaires pour les chercher. Enfin, après deux ou trois jours de délibération, notre proposition fut acceptée, et la Providence permit que le choix de celui qui feroit ce voyage tombât sur moi.

Quelques amis que j'ai ici, et qui pesoient la chose à un poids trop humain, n'en eurent pas plus tôt connoissance, qu'ils firent tous leurs efforts pour m'en détourner. « Qu'allez-vous faire dans ces forêts? me disoient les uns : vous y périrez infailliblement de fatigue ou de misère. — Ces malheureux nègres, me disoient les autres, craignant que vous ne vouliez les tromper, vous feront un mauvais parti. » On me représentoit encore que je pouvois donner dans quelque piége, parce qu'en effet les nègres marrons ont coutume de creuser au milieu des sentiers des fosses profondes, dont ils couvrent ensuite adroitement la surface avec des feuilles, en sorte qu'on ne s'aperçoit point du piége; et si malheureusement on y tombe, on s'em-

pale soi-même sur des chevilles dures et pointues dont ces fosses sont hérissées. « Vous perdrez votre temps et vos peines, disoient les moins prévenus : très-sûrement vous n'en ramènerez aucun ; ils sont trop accoutumés à vivre à leur liberté pour revenir jamais se soumettre à l'esclavage. » De semblables raisons ne devoient pas faire grande impression sur des personnes de notre état, qui n'ont quitté biens, parens, amis, patrie, et qui n'ont couru tous les dangers de la mer, que pour gagner des âmes à Dieu : trop heureux s'ils pouvoient donner leur vie pour la gloire du grand-maître, qui, le premier, a sacrifié lui-même la sienne pour nous. Je partis donc avec quatre des esclaves de la maison, et un nègre libre qui avoit été du détachement dont j'ai parlé plus haut, et qui devoit me servir de guide. Il me falloit tout ce nombre pour porter ma chapelle et les vivres nécessaires pour le voyage. Nous allâmes d'abord par canot jusqu'au saut de Tonne-Grande; c'est l'une des rivières qui arrosent ce pays. Nous y passâmes la nuit. J'y dis la sainte messe de grand matin, pour implorer le secours du ciel, sans lequel nous ne pouvons rien ; ensuite nous nous enfonçâmes dans les bois. Malgré toute la diligence dont nous usâmes, nous ne pûmes faire ce jour-là qu'environ les deux tiers du chemin. Il nous fallut donc camper à la manière du pays ; c'est-à-dire que nous fîmes à la hâte, avec des feuilles de palmier, dont il y a plusieurs espèces dans le pays, un petit *ajoupa*, espèce d'appentis, qui sert à se mettre à couvert des injures du temps.

Dès qu'il fut jour, nous nous remîmes en route ; et, entre deux et trois heures après midi, nous aperçûmes la première habitation de nos marrons, qu'ils ont nommée la *montagne de Plomb*, parce qu'il s'y trouve en effet une grande quantité de petites pierres noirâtres et rondes, dont ces malheureux se servent en guise de plomb à gi-

boyer. Comme je vis la fumée à travers le bois, je crus d'abord que ceux qui faisoient l'objet de mon voyage n'étoient pas loin. Mais je me trompois dans ma conjecture; cette fumée étoit un reste de l'incendie qu'avoit fait le détachement qui m'avoit précédé, l'usage étant de brûler toutes les cases ou maisons, et de faire le plus de dégât que l'on peut, quand on est à la poursuite de ces sortes de fugitifs. Je me fis alors annoncer à plusieurs reprises, par une espèce de gros coquillage qui a presque la forme d'un cône, et dont on se sert ici au lieu de cloche, pour donner aux nègres le signal du lever et des heures du travail. Mais, voyant que personne ne paroissoit, je me mis à parcourir tout l'emplacement, où je ne reconnus les vestiges que de deux ou trois hommes, dont les pieds étoient imprimés sur la cendre. Je compris que ceux que je cherchois n'avoient pas osé paroître là depuis qu'on leur avoit donné la chasse. Il nous fallut donc encore loger comme nous avions fait le jour précédent, c'est-à-dire que nous construisîmes notre petit ajoupa pour passer la nuit.

Il me seroit impossible, mon révérend père, de vous exprimer tout ce que la crainte inspira à mes gens de me représenter. Ils appréhendoient qu'à chaque instant on ne tirât sur nous quelque coup de fusil, ou qu'on ne décochât quelque flèche. J'avois beau les rassurer de mon mieux, ils me répondoient toujours qu'ils connoissoient mieux que moi toute la malignité du nègre fugitif. Cependant la Providence ne permit pas qu'il nous arrivât aucun accident fâcheux durant cette nuit; et, m'étant levé à la pointe du jour, je fis encore sonner de mon coquillage qui me servoit comme de cor de chasse, et dont le son extrêmement aigu devoit certainement se faire entendre fort au loin, surtout étant au milieu des vallons et des montagnes. Enfin, après avoir long-temps attendu

et m'être promené partout comme la veille, ne voyant venir personne, je résolus d'aller à l'emplacement où l'on avoit trouvé depuis peu de jours les marrons, et où l'un d'eux avoit été tué. Je commençai par dire la sainte messe, comme j'avois fait à Tonne-Grande; après quoi nous entrâmes dans le bois. Je jugeai que d'un abatis à l'autre il n'y avoit guère que deux lieues; du moins nous ne mîmes qu'environ deux heures pour faire le chemin. (On appelle ici *abatis* une étendue de bois coupé auquel on met le feu quand il est sec, pour pouvoir planter le terrain.) Les marrons ont appelé cet endroit l'*abatis du Saut,* à cause qu'il y a une chute d'eau. L'emplacement me parut beaucoup plus grand et bien mieux situé que le premier, qu'ils nomment, comme j'ai dit, la *montagne de Plomb.* C'étoit là aussi qu'ils prenoient leurs vivres, qui consistent en manioc, bananes, patates, riz, ignames, ananas, et quelque peu de cannes à sucre. D'abord que nous fûmes à la lisière de l'emplacement, je m'annonçai avec mon signal ordinaire, et ensuite je fis le tour d'un bout à l'autre sans voir personne. Tout ce que je remarquai, c'est que depuis peu de jours on y avoit arraché du magrive, et qu'on avoit enterré le corps de celui qui avoit été tué. Mais la fosse étoit si peu profonde, qu'il en sortoit une puanteur extrême : je m'en approchai pourtant de fort près pour faire la prière sur ce misérable cadavre, dans l'espérance que si quelqu'un de ses compagnons m'apercevoit, cette action pourroit le toucher et l'engager à venir à moi. Mais toutes mes attentes furent vaines; et, ayant passé le reste du jour inutilement dans cet endroit, nous revînmes coucher à la montagne de Plomb, pour éviter la peine de faire là un nouvel ajoupa.

La nuit se passa, comme la précédente, sans inconvéniens, mais non sans peur de la part de mes compagnons de voyage. Ils étoient surpris de ne voir sortir personne

du bois pour se rendre à nous. Je ne savois moi-même qu'en penser. Cependant comme il me restoit encore un abatis à visiter, qu'ils nomment l'*abatis d'Augustin*, parce qu'un des chefs du marronnage qui porte ce nom y faisoit sa demeure ordinaire avec sa bande, je m'imaginois que tous les marrons s'étoient réfugiés là comme à l'endroit le plus éloigné. Mon embarras étoit que mon guide n'en savoit pas le chemin; après l'avoir bien cherché, nous découvrîmes un petit sentier que nous enfilâmes à tout hasard, et, après environ quatre heures de marche, toujours en montant et descendant les montagnes, nous arrivâmes enfin au bord d'un abatis dans lequel nous eûmes bien de la peine à pénétrer, parce que les bords étoient jonchés de gros troncs d'arbres. Nous franchîmes pourtant cet obstacle en grimpant de notre mieux, et les premiers objets qui se présentèrent à nous furent deux cases ou corbets. J'y cours et j'y trouve du feu, une chaudière et de la viande fraîchement bouillie, quelques feuilles de tabac à fumer et autres choses semblables. Je ne doutai point pour lors que quelqu'un ne sortît du bois pour venir me parler; mais, après avoir bien appelé et m'être promené partout à mon ordinaire pour me bien faire connoître, ne voyant paroître personne et ayant encore assez de jour, je voulus pousser plus loin pour tâcher de trouver enfin l'établissement d'Augustin, me persuadant toujours que ceux que je cherchois s'y étoient retirés. Mes compagnons de voyage, n'étant pas animés par des vues surnaturelles, comme je devois l'être, et toujours timides, auroient bien souhaité que nous retournassions sur nos pas. Ils me le proposèrent même plus d'une fois, mais je ne voulois pas laisser ma mission imparfaite; ce n'est pas que je ne ressentisse moi-même au fond du cœur, pour ne vous rien déguiser, une certaine frayeur. L'abandon total où je me voyois, l'horreur des forêts immenses au

milieu desquelles j'étois sans aucun secours, le silence profond qui y régnoit, tout cela, ainsi qu'il arrive en pareille occasion, me faisoit faire, comme malgré moi, de sombres réflexions; mais j'avois grand soin d'étouffer ces sentimens involontaires, et je n'avois garde d'en rien laisser paroître, de peur de troubler davantage ceux qui m'accompagnoient. Ainsi, après leur avoir fait prendre quelques rafraîchissemens, nous entrâmes encore dans le bois, sans savoir ni les uns ni les autres où aboutissoit le petit chemin que nous tenions.

La divine Providence, qui nous guidoit et qui veilloit sur nous, permit qu'après avoir franchi bien des montagnes et des vallons, nous arrivassions enfin à notre but, n'ayant guère marché qu'environ deux heures. Je n'en fus pas plus avancé; car je ne trouvai qu'un abatis nouvellement fait, comme celui que je venois de quitter, mais sans que personne daignât se faire voir à nous. On avoit cependant arraché des racines bonnes à manger, et cueilli des fruits le jour même dans cet endroit, comme il nous parut par les traces toutes fraîches que nous reconnûmes. Ce qui me fit le plus de peine, c'est que les *marrons*, s'imaginant peut-être qu'il y avoit toujours un détachement à leurs trousses, avoient eux-mêmes mis le feu aux cases depuis peu de jours, afin sans doute que ceux qui les poursuivroient ne pussent s'y loger. Je ne pouvois pas douter que de la lisière du bois ils ne me vissent et qu'ils ne m'entendissent. Aussi je criois de toutes mes forces qu'ils pouvoient se rendre à moi en toute sûreté, que j'avois obtenu leur grâce entière; que mon état me défendant de contribuer à la mort de qui que ce soit, ni directement ni indirectement, je n'avois garde de les venir chercher pour les livrer à la justice; que du reste ils étoient maîtres de moi et de mes gens, puisque nous n'étions que six en tout et sans armes, au lieu qu'eux étoient en grand nombre et

armés. « Souvenez-vous, mes chers enfans, leur disois-je, que, quoique vous soyez esclaves, vous êtes cependant chrétiens comme vos maîtres ; que vous faites profession depuis votre baptême de la même religion qu'eux, laquelle vous apprend que ceux qui ne vivent pas chrétiennement tombent après leur mort dans les enfers : quel malheur pour vous, si, après avoir été les esclaves des hommes en ce monde et dans le temps, vous deveniez les esclaves du démon pendant toute l'éternité! Ce malheur pourtant vous arrivera infailliblement si vous ne vous rangez pas à votre devoir, puisque vous êtes dans un état habituel de damnation ; car, sans parler du tort que vous faites à vos maîtres en les privant de votre travail, vous n'entendez point la messe les jours saints ; vous n'approchez point des sacremens ; vous vivez dans le concubinage, n'étant pas mariés devant vos légitimes pasteurs. Venez donc à moi, mes chers amis, venez hardiment; ayez pitié de votre âme, qui a coûté si cher à Jésus-Christ.... Donnez-moi la satisfaction de vous ramener tous à Cayenne ; dédommagez-moi par là des peines que je prends à votre occasion : approchez-vous de moi pour me parler ; et si vous n'êtes pas contens des assurances de pardon que je vous donnerai, vous resterez dans vos demeures, puisque je ne saurois vous emmener par force. » Enfin, après avoir épuisé tout ce que le zèle et la charité inspirent en semblable occasion, aucun de ces misérables ne paroissant, nous vînmes coucher aux cases que nous avions laissées dans l'autre abatis, pour éviter la peine de faire là un logement, et parce que les traces fraîches que nous y avions vues nous donnèrent lieu de croire que quelqu'un pourroit y venir pendant la nuit. Mais personne ne se montra, de sorte qu'indignés de leur opiniâtreté, nous reprîmes le lendemain vers les quatre heures le chemin de la montagne de Plomb. Nous y séjournâmes tout le samedi ; j'y dis

la sainte messe le dimanche; et comme j'étois pressé de m'en retourner, parce que les vivres commençoient à nous manquer, je voulus, avant de partir, y laisser un monument non équivoque de mon voyage, en y faisant planter une *croix* d'un bois fort dur, et qui subsiste encore. Cette croix, comme je le dirai plus bas, servit à me faire réussir dans mon entreprise : car, d'abord que les nègres marrons l'eurent aperçue, ils y vinrent faire leur prière, ayant la coutume, malgré leur libertinage (ce qu'on auroit de la peine à croire), de prier Dieu soir et matin. Ils baptisent même les enfans qui naissent parmi eux, et ont grand soin de les instruire des principes de la foi autant qu'ils en savent eux-mêmes.

D'abord que je fus rendu à Tonne-Grande, où j'avois laissé mon canot, je fis savoir à MM. d'Orvilliers et Le Moine le peu de réussite qu'avoit eu mon projet. Je leur mandai que je devois rester quelque temps dans ce quartier-là pour faire faire les pâques aux nègres ; j'ajoutai que, m'étant mis, au commencement de mon voyage, sous la protection des anges gardiens, j'avois un secret pressentiment qu'ils ne me laisseroient point retourner à Cayenne sans avoir quelque connoissance des enfans prodigues qui en étoient l'objet. Enfin, je priai ces messieurs de vouloir prolonger encore de quelques jours l'amnistie qu'ils m'avoient d'abord accordée pour eux, et ils eurent la bonté de l'étendre jusqu'à un mois entier. Après cette réponse, je commençai ce qu'on appelle ici les *pâques des esclaves* du quartier, c'est-à-dire que je parcourus les différentes habitations pour confesser ceux qui sont déjà baptisés, et pour instruire ceux qui sont encore infidèles. C'est notre coutume d'aller ainsi au moins une fois l'an chez tous les colons nos paroissiens, quelque éloignés qu'ils soient ; car il y a ici des paroisses qui ont quinze et vingt lieues d'étendue ; et vous ne sauriez croire, mon révérend père, le

bien qu'il y a à faire et qu'on fait quelquefois dans ces sortes d'excursions. Le missionnaire qui est chargé de cette bonne œuvre met la paix dans les familles désunies en terminant leurs petits différends ; conclut des mariages pour faire cesser les commerces illicites, à quoi les esclaves sont très-sujets ; tâche de leur adoucir les peines attachées à leur état en les leur faisant envisager sous des vues surnaturelles ; prend une connoissance exacte de leur instruction actuelle, pour disposer peu à peu à la communion ceux qu'il en juge capables (notre usage étant de permettre à très-peu de nègres d'approcher de la sainte table, par l'expérience que nous avons qu'ils en sont indignes). Il remontre prudemment aux maîtres les fautes dans lesquelles ils tombent quelquefois envers leurs esclaves, soit en ne veillant pas assez sur leur conduite spirituelle, soit en les surchargeant de travaux injustes, soit enfin en ne leur donnant pas le nécessaire pour la nourriture et le vêtement, suivant les sages ordonnances de nos rois ; il fait mille autres choses de cette nature, qui sont du ressort de son ministère, et qui tendent toutes également à la gloire de Dieu et au salut des âmes. Il en coûte, à la vérité, beaucoup de faire de pareilles courses dans un pays tel que celui-ci, où, lorsqu'on est en campagne, on est toujours ou brûlé par les rayons d'un soleil ardent, ou accablé de pluies violentes ; mais à quoi ne porte pas un zèle bien épuré, et quelles difficultés ne fait-il pas surmonter ! Cependant, en faisant cette bonne œuvre comme par occasion (car ce n'est pas là mon emploi ordinaire), je n'oubliois pas le premier objet de mon voyage. J'avois grand soin de dire aux nègres que s'ils pouvoient voir quelques-uns de leurs compagnons marrons, ils les assurassent que, quoiqu'ils n'eussent pas voulu s'approcher de moi dans les bois, j'avois néanmoins obtenu encore un mois d'amnistie pour eux ; mais que si, pendant cet espace

de temps, ils ne revenoient pas, ils n'avoient plus ni grâce ni pardon à espérer ; qu'ils devoient se persuader au contraire qu'on les poursuivroit sans relâche jusqu'à ce qu'on les eût tous exterminés.

Enfin, j'avois fini ma mission et parcouru toutes les habitations des environs de Tonne-Grande ; j'étois même déjà embarqué dans mon canot pour me rendre à Cayenne, un peu confus à la vérité d'avoir échoué dans mon dessein aux yeux des hommes, qui ne jugent ordinairement des choses que par le succès, lorsque je vis venir à moi un autre petit canot tiré à la rame par deux jeunes noirs, porteurs d'une lettre de l'économe de Mont-Senери (c'est une sucrerie du quartier), qui me marquoit que les *nègres marrons* étoient arrivés chez lui, et qu'ils me demandoient avec empressement. J'y vole avec plus d'empressement encore qu'ils n'en avoient eux-mêmes, et j'en trouve, en effet, déjà une vingtaine qui m'assurent que les autres sont en chemin pour se rendre. Quelle agréable surprise pour moi, mon révérend père, de voir mes vœux accomplis, lorsque je m'en croyois le plus éloigné! Après avoir versé quelques larmes de joie sur ces brebis égarées depuis si long-temps, et qui rentroient dans le bercail, je leur fis des reproches sur ce qu'ils n'avoient pas voulu me parler tandis que j'étois au milieu d'eux ; et ils me répondirent constamment qu'ils craignoient qu'il n'y eût quelque détachement en embuscade pour les saisir, mais qu'ayant vu le *signe de notre rédemption* arboré sur leur terre, ils s'étoient enfin persuadés que le temps d'obtenir grâce pour leur âme et pour leur corps étoit arrivé. Que ce soit là le véritable motif qui les ait fait agir, ou que quelqu'un de leurs camarades de différentes habitations, que j'avois préparés pour les pâques, les ait assurés de la sincérité du pardon que je leur promettois, c'est ce que je n'ai jamais pu découvrir. Mais, quoi qu'il en soit, il en

vint peu à peu jusqu'à cinquante; et comme monsieur notre gouverneur, qui tenoit un détachement tout prêt pour aller dans le bois si je ne réussissois pas, me pressoit de me rendre à Cayenne, je partis avec ces cinquante fugitifs.

Il seroit impossible, mon révérend père, de vous expliquer avec quelles démonstrations de joie l'on me reçut, suivi de tout ce monde, chacun d'eux portant sur sa tête et sur son dos son petit bagage. Les rues étoient bordées de peuple pour nous voir passer. Les maîtres se félicitoient les uns les autres d'avoir recouvré leurs esclaves; et les noirs eux-mêmes qui servent dans le bourg, se faisoient une fête de revoir, l'un son père, l'autre sa mère, celui-ci son fils ou sa fille; et comme plusieurs de ceux que je menois n'avoient pas vu la ville depuis très-long-temps, et qu'ils y remarquèrent bien du changement, notre marche étoit très-lente, afin de leur donner le plaisir de satisfaire leur curiosité : ce qui laissoit en même temps la liberté à leurs camarades de les embrasser, en faisant retentir l'air de mille cris d'allégresse et de bénédiction. Ce qu'il y avoit pourtant de plus frappant, c'étoit une troupe de jeunes enfans des deux sexes qui étoient nés dans les bois, et qui, n'ayant jamais vu de personnes blanches ni de maisons à la françoise, ne pouvoient se lasser de les considérer, en marquant, à leur façon, leur admiration. Je conduisis d'abord mon petit troupeau à l'église, où il y avoit déjà une grande assemblée à cause de la fête de saint François-Xavier; mais elle fut bientôt pleine par la foule qui nous suivoit. Je commençai par faire faire à ces pauvres misérables une espèce d'amende honorable, 1° à Dieu dont ils avoient abandonné le service depuis si long-temps; 2° à leurs maîtres et aux colons, à qui plusieurs d'entre eux avoient porté beaucoup de préjudice; 3° à leurs compagnons, du mauvais exemple qu'ils leur avoient donné par leur fuite, par leurs vols, etc.; après quoi je dis la sainte messe en

actions de grâces. Ils y assistèrent avec d'autant plus de plaisir et de dévotion, que plusieurs d'entre eux ne l'avoient pas entendue depuis quinze ou vingt ans ; et lorsqu'elle fut finie, je les présentai à monsieur le gouverneur, qui confirma le pardon que je leur avois promis de sa part : ensuite on les remit à leurs maîtres respectifs.

On dépêcha aussitôt un nombreux détachement pour aller faire le dégât dans leurs plantations, et pour tâcher de prendre ou tuer ceux qui resteroient, s'ils ne se rendoient pas volontairement ; mais une maladie qui se mit dans la troupe, aussitôt qu'elle arriva sur les lieux, fit échouer cette opération : en sorte que ceux que j'avois laissés au nombre seulement de dix-sept, tant grands que petits, soit hommes ou femmes, et qui m'avoient fait dire qu'ils viendroient bientôt après moi, n'ont pas tenu parole et sont encore dans les bois. Il s'y en est même joint quelques autres depuis ce temps-là. Si le nombre augmentoit à un certain point, ce seroit un très-grand malheur pour cette colonie ; mais les sages mesures que nos messieurs prennent pour l'empêcher, paroissent nous mettre à couvert d'un tel désordre. Je vous prie cependant, mon révérend père, de joindre vos vœux aux nôtres pour obtenir cette grâce du ciel. Je suis, etc.

LETTRE (EXTRAIT) DU PÈRE FERREIRA

A MONSIEUR ***.

A Connany, le 22 février 1778.

MONSIEUR, que vous dirai-je de notre état actuel ? Nous habitons dans un petit carbet, où nous sommes exposés à toutes les injures de l'air ; la pluie et le vent y pénètrent :

nous sommes d'autant plus sensibles à cette incommodité, que nous avons plus à souffrir du côté de la santé, et que nous sommes moins dans le cas d'y remédier pour le présent. Je passe sous silence tous les autres désagrémens inséparables de la carrière dans laquelle nous ne faisons que d'entrer, et qui nous font adorer en silence les décrets d'un Dieu qui console dans les tribulations, et qui n'humilie ses ministres que pour les rendre plus actifs et plus propres à ses desseins. Nous lui sommes déjà redevables de la satisfaction que nous avons d'être parmi les Indiens, presque tous déserteurs du Portugal, qui ont eu le bonheur d'être instruits dès leur enfance des principes de la religion. Il est vrai que, par le défaut de missionnaires, ces premières semences de l'Évangile sont restées incultes parmi eux ; mais ils nous témoignent la plus grande joie d'être à même aujourd'hui de mettre en pratique ce qu'ils ont appris dans leur jeunesse ; ils viennent à nous avec empressement, et consentent volontiers à construire leurs carbets autour de nous et à former une bourgade ; nous en attendons incessamment quinze ou seize familles. Nous avons déjà baptisé quinze petits enfans, et beaucoup d'autres nous seront présentés lorsqu'un temps moins pluvieux permettra aux parens de remonter de l'embouchure des rivières appelées *Maribanarè* et *Macari*. Il y a même des adultes qui demandent le baptême, que nous ne pouvons leur accorder que dans un cas de nécessité, parce qu'ils ne sont pas suffisamment instruits : nous savons là-dessus l'intention de Notre-Seigneur ; il a dit à ses premiers ministres : « Allez, enseignez, baptisez ; » mais ce qui nous cause beaucoup d'embarras, ce sont les *mariages*, ou plutôt le *concubinage* de nombre d'*Indiens du Para*, où ils ont laissé leurs femmes, et où réciproquement des Indiennes ont laissé leurs maris, et qui tous ont formé d'autres alliances ici, et ont même des enfans de leur com-

merce criminel, souvent avec plusieurs, quelques-uns même avec leurs parentes. Il y en a d'autres qui, quoique chrétiens, ont contracté alliance avec des infidèles, et des fidèles avec des Indiens païens. Nous avons déjà la promesse de quelques-uns de ceux qui n'ont qu'une concubine, de faire, en face de l'église, ce que nous leur prescrirons à cet égard. Ce sont ces sortes de mariages, mon cher confrère, qui nous mettent dans le cas de recourir au père des lumières; nous vous prions de les demander également pour nous. J'ai l'honneur d'être, etc.

MISSIONS DU PÉROU.

LETTRE DU PÈRE STANISLAS ARLET

AU RÉVÉREND PÈRE GÉNÉRAL DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

De Moxos ou Canise, le 1er septembre 1698.

Mon très-révérend père, l'an 1697, la veille de la fête de saint Pierre et de saint Paul, nous arrivâmes au *Pérou,* le père François Boriné mon compagnon et moi, tous deux, grâces à Dieu, dans une santé parfaite, et sans avoir essuyé aucun fâcheux accident. Il y avoit justement quatre ans que, durant l'octave des saints apôtres, votre paternité nous avoit donné permission de quitter la Bohême, notre patrie, pour passer aux Indes occidentales. Après quelque séjour en ce nouveau monde, nos supérieurs de ce pays me permirent, ce que je souhaitois avec le plus d'ardeur, d'avancer dans les terres, pour y fonder un établissement nouveau. Nous lui avons donné le nom du prince des apôtres, sous les auspices de qui la mission a été entreprise et commencée, et on l'appelle la résidence de *Saint-Pierre*.

Les barbares que la Providence m'a chargé de cultiver se nomment *Canisiens*. Ce sont des hommes sauvages et peu différens des bêtes pour la manière de vivre et de se conduire. Ils vont tout nus, hommes et femmes. Ils n'ont point de demeures fixes, point de lois, nulle forme de gouvernement. Également éloignés de la religion et de la superstition, ils ne rendent aucun honneur ni à Dieu ni aux

démons, quoiqu'ils aient des idées assez formées du souverain Être. Ils ont la couleur d'un brun foncé, le regard farouche et menaçant, je ne sais quoi de féroce dans toute la figure. On ne sauroit bien dire le nombre des hommes qui peuvent être en ces vastes pays, parce que l'on ne les voit jamais assemblés, et qu'on n'a pas encore eu le temps d'en rien deviner par conjecture. Ils sont continuellement en guerre avec leurs voisins; et quand ils peuvent prendre des *prisonniers* dans les combats, ou il les font esclaves pour toujours, ou, après les avoir rôtis sur les charbons, ils les mangent dans leurs festins, et se servent, au lieu de tasses, des crânes de ceux qu'ils ont ainsi dévorés. Ils sont fort adonnés à l'ivrognerie, et quand le feu leur monte à la tête après s'être querellés et dit bien des injures, souvent ils se jettent les uns sur les autres, se déchirent et se tuent. La pudeur m'empêche d'écrire d'autres désordres bien plus honteux, auxquels ils s'abandonnent brutalement lorsqu'ils ont trop bu. Ils ont pour armes l'arc et les flèches, et une espèce de long javelot fait de roseaux longs et pointus, qu'ils lancent de loin contre l'ennemi avec tant d'adresse et de force, que de plus de cent pas ils renversent leur homme comme à coup sûr. Le nombre des femmes n'est point limité parmi eux; les uns en ont plus, les autres moins, chacun comme il l'entend. L'occupation des femmes, les journées entières, est de préparer à leurs maris des breuvages composés de diverses sortes de fruits.

Nous entrâmes dans le pays de ces pauvres barbares, sans armes et sans soldats, accompagnés seulement de quelques chrétiens indiens, qui nous servoient de guides et d'interprètes. Dieu voulut que notre expédition fût plus heureuse qu'on n'eût osé l'espérer; car plus de douze cents hommes sortirent bientôt des forêts pour venir avec nous jeter les fondemens de notre nouvelle peuplade. Comme jamais ils n'avoient vu ni chevaux, ni hommes qui nous

ressemblassent pour la couleur et pour l'habillement, l'étonnement qu'ils firent paroître à notre première rencontre, fut pour nous un spectacle bien divertissant. Nous voyions l'arc et les flèches leur tomber des mains de la crainte qui les saisissoit; ils étoient hors d'eux-mêmes, ne sachant que dire, et ne pouvant deviner d'où de tels monstres avoient pu venir dans leurs forêts. Car ils pensoient, comme ils nous l'ont avoué depuis, que l'homme, son chapeau, ses habits et le cheval sur lequel il étoit monté, n'étoit qu'un animal composé de tout cela, par un prodige extraordinaire; et la vue d'une nature si monstrueuse les tenoit dans une espèce de saisissement, qui les rendoit comme immobiles. Un de nos interprètes les rassura, leur expliquant qui nous étions et les raisons de notre voyage; que nous venions de l'autre extrémité du monde seulement pour leur apprendre à connoître et à servir le vrai Dieu. Il leur fit ensuite quelques instructions particulières, dont nous étions convenus, et qui étoient à leur portée, sur l'immortalité des âmes, sur la durée de l'autre vie, sur les récompenses que Dieu leur promettoit après leur mort s'ils gardoient ses commandemens, sur les châtimens redoutables dont il les menaçoit avec raison s'ils se rendoient rebelles à la lumière qui les venoit éclairer de si loin. Il n'en fallut pas davantage: depuis ce premier jour un grand nombre de ces pauvres gens nous suivent comme un troupeau fait le pasteur, et nous promettent d'attirer après eux plusieurs milliers de leurs compagnons. Nous n'avons pas sujet de craindre qu'ils nous trompent. Déjà *six nations* fort peuplées, ou plutôt un peuple de six grandes forêts, ont envoyé des députés nous offrir leur amitié, nous demander la nôtre, et nous promettre de se faire avec nous des demeures stables où nous jugerons à propos. Nous avons reçu ces députés avec toutes les démonstrations de l'amitié la plus tendre, et nous les avons renvoyés chez eux chargés de présens. Ces présens ne sont que quelques

petits grains de verre dont ils font apparemment des bracelets et des colliers. L'or et l'argent ne sont point ici à beaucoup près si estimés, et si j'avois pour quarante ou cinquante écus seulement de ces grains de verre de toutes les grosseurs et de toutes les couleurs, hormis le noir dont il ne faut pas, ce seroit de quoi nous amener une grande multitude de ces bonnes gens, que nous retiendrions ensuite par quelque chose de meilleur et de plus solide.

Nous avons choisi, pour faire notre *nouvelle habitation*, un canton bien situé et fort agréable, vers la hauteur d'environ quatorze degrés de latitude australe. Elle a au midi et à l'orient une plaine de plusieurs lieues d'étendue, plantée par intervalles de beaux palmiers; au septentrion, un fleuve grand et poissonneux, nommé *Cucurulu* en langue *canisienne* : à l'occident, ce sont de vastes forêts d'arbres odoriférans et très-propres à bâtir, dans lesquelles on trouve des cerfs, des daims, des sangliers, des singes, et toutes sortes de bêtes fauves et d'oiseaux. La nouvelle bourgade est partagée en rues et en places publiques, et nous y avons une *maison* comme les autres, avec une *chapelle* assez grande. Nous avons été les architectes de tous ces bâtimens, qui sont aussi grossiers que vous pouvez vous l'imaginer. Il faut avouer que les *chaleurs* sont ici très-grandes, par la nature du climat. C'est un été violent qui dure toute l'année, sans nulle variété sensible des saisons; et si ce n'étoient les vents qui soufflent par intervalles, et qui rafraîchissent un peu l'air, le lieu seroit absolument inhabitable. Peut-être aussi qu'étant élevés dans les pays septentrionaux, nous sommes un peu plus sensibles à la chaleur que les autres. L'air enflammé forme des orages et des tonnerres aussi affreux qu'ils sont fréquens. Des nuages épais de moucherons venimeux nous tourmentent jour et nuit par leurs morsures.

On ne voit de pain et de vin que ce qu'il en faut pour

dire la messe. C'est de la rivière et de la forêt qu'on tire tout ce qui sert à la nourriture, et on ne connoît d'autre assaisonnement à ces mets différens qu'un peu de sel, quand on en a; car souvent même on en manque. On boit ou de l'eau, ou des breuvages dont nous avons parlé. Mais Dieu, par ses consolations pleines de douceur, supplée à tout ce qu'on pourroit désirer d'ailleurs pour la commodité ou pour la délicatesse; et dans une si grande disette de toutes choses, on ne laisse pas de vivre très-content. En mon particulier, j'ose vous assurer que, depuis que je suis dans cette pénible mission, je n'ai pas eu un mauvais jour; et certainement ce que je m'en figurois, lorsque je demandois à y venir, me donnoit bien plus d'inquiétude et de dégoût que ne m'a causé de peine l'expérience de ce que j'ai trouvé à souffrir. Je repose plus doucement à l'air sur la terre dure, que je ne fis jamais, étant encore dans le siècle, dans les meilleurs lits : tant il est vrai que l'imagination des maux tourmente souvent beaucoup plus que les maux mêmes ne sauroient faire. La vue seule de ce grand nombre de catéchumènes, qui se préparent avec une ferveur inexplicable à embrasser la foi, et qui se rendent dignes du baptême par un changement total de mœurs et de conduite, feroit oublier d'autres maux bien plus sensibles. C'est un charme de voir venir ce peuple en foule, et d'un air content, le matin, à l'explication du catéchisme, et le soir aux prières que nous faisons faire en commun; de voir les enfans disputer entre eux à qui aura plus tôt appris par cœur ce qu'on leur enseigne de nos mystères; nous reprendre nous-mêmes quand il nous échappe quelque mauvais mot dans leur langue, et nous suggérer tout bas comment il auroit fallu dire; les adultes plus avancés demander avec empressement le premier sacrement de notre religion; venir nous avertir à toutes les heures du jour et de la nuit, quand quelqu'un d'eux est ex-

traordinairement malade, pour aller promptement le baptiser ; nous presser de trouver bon qu'ils bâtissent au *grand-maître* une *grande maison* (c'est ainsi qu'ils nomment Dieu et l'église), pendant que plusieurs d'entre eux n'ont pas encore où se retirer ni où se loger.

On sait quel obstacle c'est à la conversion des barbares que la *pluralité des femmes*, et la peine qu'on a d'ordinaire à leur persuader ce que le christianisme commande à cet égard. Dès les premiers discours que nous fîmes à ceux-ci, avec toute la sagesse et toute la réserve que demandoit un point si délicat, ils comprirent très-bien ce que nous voulions dire, et nous fûmes obéis partout, hormis dans trois familles sur lesquelles nous n'avons pu encore rien gagner. Il n'en a pas plus coûté pour les guérir de l'ivrognerie ; ce qui doit paroître admirable, et fait voir la grande miséricorde de Dieu sur ces peuples, qui paroissoient jusqu'ici abandonnés. Quelques femmes ont déjà appris à filer et à faire de la toile pour se couvrir. Il y en a bien une vingtaine qui ne paroissent plus qu'habillées de leur ouvrage, et nous avons semé une assez grande quantité de coton pour avoir dans quelques années de quoi vêtir tout le monde. Cependant on se sert comme on peut de feuilles d'arbres pour se couvrir, en attendant quelque chose de mieux. En un mot, les hommes et les femmes indifféremment nous écoutent, et se soumettent à nos conseils avec tant de docilité, qu'il paroît bien que c'est la grâce et la raison qui les gouvernent. Il ne faut qu'un signe de notre volonté pour porter ces chers fidèles à faire tout le bien que nous leur inspirons. Voilà ceux à qui a passé le royaume de Dieu, que sa justice, par un jugement redoutable, a ôté à ces grandes provinces de l'Europe qui se sont livrées à l'esprit de schisme et d'hérésie. Oh ! si sa miséricorde vouloit faire ici une partie des merveilles auxquelles les aveugles volontaires de notre Allemagne s'obs-

tinent à fermer les yeux, qu'apparemment il y auroit bientôt ici des saints ! C'est une chose qui paroît incroyable, qu'en un an de temps des hommes tout sauvages, et qui n'avoient presque rien de l'homme que le nom et la figure, aient pu prendre si promptement des sentimens d'humanité et de piété. On voit déjà parmi eux des commencemens de civilité et de politesse. Ils s'entre-saluent quand ils se rencontrent, et nous font à nous autres, qu'ils regardent comme leurs maîtres, des inclinations profondes, frappant la terre du genou et baisant la main avant que de nous aborder. Ils invitent les Indiens des autres pays, qui passent par leurs terres, à prendre logis chez eux; et, dans leur pauvreté, ils exercent une espèce d'hospitalité libérale, les conjurant de les aimer comme leurs frères, et de leur en vouloir donner des marques dans l'occasion : de sorte qu'il y a lieu d'espérer qu'avec la grâce de Dieu, qui nous a tant aidés jusqu'ici, nous ferons de ces nations non-seulement une Église de vrais fidèles, mais encore avec un peu de temps une ville, peut-être un peuple d'hommes qui vivront ensemble selon toutes les lois de la parfaite société. Je suis avec un profond respect, etc.

LETTRE DU PÈRE NYEL

AU RÉVÉREND PÈRE DE LA CHAISE,

CONFESSEUR DU ROI.

A Lima, le 20 mai 1705.

Mon très-révérend père, la protection dont vous honorez tous les missionnaires de notre compagnie, et le zèle avec lequel vous procurez les progrès de la foi dans les

pays les plus éloignés, nous obligent de vous en marquer notre reconnoissance. C'est pour m'acquitter de ce devoir, et pour vous rendre compte de notre voyage de la Chine, dont nous n'avons encore fait que la moitié, que je prends la liberté de vous écrire. Comme, dans ce temps de guerre, les Anglois et les Hollandois nous fermoient le passage des détroits de *la Sonde* et de *Mataque*, qu'il faut passer l'un ou l'autre en faisant la route des Indes par l'orient, on a jugé plus à propos, pour éviter ce danger, de nous faire prendre le chemin du détroit de *Magellan* et de la mer du Sud. Ce fut sur la fin de l'année 1703 que nous partîmes de Saint-Malo, les pères *de Brasles, de Rives, Hébrard* et moi, sur deux vaisseaux destinés pour aller à la Chine, et commandés par MM. du Coudray-Pérée et Fouquet, hommes habiles et fort expérimentés dans la navigation. Nous mîmes à la voile le 26 décembre avec un vent favorable, qui nous conduisit en quinze jours aux Canaries, que nous ne fîmes que reconnoître. Après avoir souffert des calmes fâcheux sous la ligne pendant un mois entier, nous continuâmes notre route; et, après trois mois de navigation, nous nous trouvâmes environ à soixante lieues du détroit de *Magellan*, que nous voulions passer pour entrer dans la mer du Sud. Il me paroît assez inutile de vous faire une description de ce fameux détroit, dont Ferdinand *Magellan*, si célèbre par ses voyages autour du monde, fit la première découverte il y a près de deux cents ans. J'ai mieux aimé vous en envoyer un plan correct et fidèle, fait sur les dernières observations, qui sont beaucoup plus exactes que les précédentes. Nous étions déjà entrés dans le premier canal qui se présente à l'entrée de ce détroit, et nous avions même mouillé dans un enfoncement en deçà de la baie *Grégoire*, lorsqu'il survint tout à coup un vent si impétueux, qu'il nous rompit successivement quatre câbles et nous fit perdre deux ancres.

Nous nous trouvâmes en danger de faire naufrage; mais Dieu, sensible à nos prières et à nos vœux, voulut bien nous en délivrer pour nous réserver, comme nous l'espérons, à de plus rudes épreuves, et à souffrir une mort plus glorieuse pour la gloire de son nom et pour la défense de notre sainte religion.

Pendant quinze jours que nous restâmes en ce premier canal, pour chercher les ancres que nous avions perdues, et pour faire de l'eau dans une rivière que M. *Baudran de Bellestre*, un de nos officiers, découvrit, et à laquelle il donna son nom, j'eus le plaisir de descendre quelquefois à terre, pour y glorifier le Seigneur dans cette partie du monde, où l'Évangile n'a point encore pénétré. Cette terre est rase et unie, entrecoupée de petites collines. Le terroir me parut assez bon, et assez propre à être cultivé. Il y a bien de l'apparence que c'est en ce lieu, le moins large du détroit, que les Espagnols, sous le règne de Philippe II, bâtirent la forteresse de *Nombre de Dios*, quand ils formèrent la téméraire et inutile entreprise de fermer aux autres nations le passage de *Magellan*, en y bâtissant deux villes. Ils envoyèrent, à ce dessein, une nombreuse flotte sous la conduite de Sarmiento; mais, la tempête l'ayant battue et dissipée, ce capitaine arriva au détroit en très-mauvais état. Il bâtit deux forteresses, l'une à l'entrée du détroit, que je crois être *Nombre de Dios*, et l'autre un peu plus avant, qu'il appela *la Ciudad del rey Felipe*. apparemment dans le lieu qu'on nomme aujourd'hui le *Port-Famine*, parce que ces malheureux Espagnols y périrent misérablement, faute de vivres et de tous les autres secours. Cependant il ne paroît aucun vestige de ces forteresses, ni dans l'un ni dans l'autre endroit. Nous ne vîmes aucun des habitans du pays, parce que ces peuples, aux approches de l'hiver, ont coutume de se retirer plus avant dans les terres. Mais quelques vaisseaux françois, qui

nous ont précédés et qui nous ont suivis, en ont vu plusieurs plus avant dans le détroit. Ils nous ont même assuré que ces peuples, qui paroissent dociles et sociables, sont pour la plupart forts et robustes, d'une taille haute et d'une couleur basanée, semblable à celle des autres Américains. Je ne vous parlerai point ici, mon révérend père, de leur génie ni de leurs coutumes, pour ne rien dire d'incertain ou de faux; mais je prendrai la liberté de vous marquer les sentimens de compassion que la grâce et la charité de Jésus-Christ m'inspirent sur cela, à la vue des épaisses ténèbres qui sont répandues sur cette terre abandonnée. Je considérois d'un côté le peu d'apparence qu'il y avoit qu'on pût entreprendre la conversion de ces pauvres peuples, et les difficultés immenses qu'il faudroit surmonter; de l'autre, la prophétie de Jésus-Christ touchant la propagation de l'Évangile dans tout l'univers, me revenoit souvent à l'esprit : je me disois que Dieu a ses temps et ses momens marqués pour répandre en chaque climat les trésors de sa miséricorde; que, depuis vingt ans, nos pères avoient porté l'Évangile dans des lieux aussi éloignés de la lumière que ceux-ci; que peut-être Notre-Seigneur ne nous conduisoit à la Chine par ces routes nouvelles, qu'afin que quelqu'un de nous, touché du besoin de ces pauvres barbares, se déterminât à s'y arrêter; que beaucoup de florissantes missions devoient leur origine à un naufrage, ou à quelque autre rencontre qui paroissoit ne venir que du hasard; je priois le Seigneur de hâter cet heureux moment; j'osois m'offrir moi-même, si c'étoit sa volonté, pour une si noble entreprise : c'étoit tout ce que je croyois pouvoir faire dans le temps présent. Mais j'ai su depuis que mes vœux avoient été prévenus, et qu'ils n'étoient même pas loin d'être accomplis; car, étant arrivés au *Chili*, on nous dit que les jésuites de ce royaume-là vouloient, à la première occasion, pénétrer jusqu'au dé-

troit de *Magellan*, dont quelques-unes de leurs missions ne sont éloignées que de cent lieues. Celle-ci aura de quoi contenter les plus grands courages ; les croix y seront abondantes ; il y aura de grands froids à soutenir, des déserts affreux à pénétrer, des sauvages à suivre dans leurs longues courses. Ce sera dans le Sud ce qu'est dans le Nord la mission des Iroquois et des Hurons du Canada, pour ceux qui auront la gloire de faire ici ce qu'on fait en ces pays-là depuis près d'un siècle avec tant de travaux et de constance.

Après cette petite digression, je reviens à notre voyage. L'accident qui nous étoit arrivé, par la perte de nos cables et de nos ancres, ne nous permettoit plus de franchir le détroit de *Magellan*, où l'on est obligé de mouiller toutes les nuits ; et l'hiver du pays approchant, messieurs nos capitaines résolurent, sans perdre de temps, de chercher, par le *détroit de Le Maire*, une route plus sûre et plus facile pour entrer dans la mer du Sud. Ainsi nous levâmes l'ancre le 11 d'avril de l'année 1704, pour sortir du détroit de *Magellan* et pour chercher celui de *Le Maire*. Deux jours après nous nous trouvâmes à l'entrée de ce second détroit, que nous passâmes en cinq ou six heures, par un très-beau temps. Nous rangeâmes d'assez près la côte de la terre *del Fuego*, ou *de Feu*, qui me paroît n'être qu'un archipel de plusieurs îles, plutôt qu'un continent, comme on l'a cru jusqu'à présent. Je dois ici remarquer en passant une erreur assez considérable de nos cartes anciennes et modernes, qui donnent à la *terre de Feu*, qui s'étend depuis le détroit de *Magellan* jusqu'à celui de *Le Maire*, beaucoup plus d'étendue en longitude qu'elle n'en a. Car, selon la supputation exacte que nous en avons faite, il paroît certain qu'elle n'a pas plus de soixante lieues, quoiqu'on lui en donne davantage. La *terre de Feu* est habitée par des sauvages, qu'on connoît

encore moins que les peuples de la *terre magellanique*. On lui a donné le nom de *terre de Feu*, à cause de la multitude de feux que ceux qui la découvrirent les premiers, virent pendant la nuit. Quelques relations nous apprennent que don Garcias de Nodel, ayant obtenu du roi d'Espagne deux frégates pour observer ce nouveau détroit, y mouilla dans une baie où il trouva plusieurs de ces *insulaires* qui lui parurent dociles et d'un bon naturel. Si l'on en croit ces relations, ces barbares sont blancs comme les Européens ; mais ils se défigurent le corps, et changent la couleur naturelle de leur visage par des peintures bizarres. Ils sont à demi couverts de peaux d'animaux, portant au cou un collier d'écailles de moules blanches et luisantes, et autour du corps une ceinture de cuir. Leur nourriture ordinaire est une certaine herbe amère qui croît dans le pays, et dont la fleur est à peu près semblable à celle de nos tulipes. Ces peuples rendirent toutes sortes de services aux Espagnols ; ils travailloient avec eux, et leur apportoient le poisson qu'ils pêchoient. Ils étoient armés d'arcs et de flèches, où ils avoient enchâssé des pierres assez bien travaillées, et portoient avec eux une espèce de couteau de pierre, qu'ils mettoient à terre avec leurs armes quand ils s'approchoient des Espagnols, pour leur marquer qu'ils se fioient à eux. Leurs cabanes étoient faites d'arbres entrelacés les uns dans les autres, et ils avoient ménagé dans le toit, qui se terminoit en pointe, une ouverture pour donner un libre passage à la fumée. Leurs canots, faits d'écorce de gros arbres, étoient assez proprement travaillés. Ils ne pouvoient contenir que sept à huit hommes, n'ayant que douze ou quinze pieds de long sur deux de large. Leur forme étoit à peu près semblable à celle des gondoles de Venise. Les barbares répétoient souvent *hoo, hoo*, sans qu'on pût dire si c'étoit un cri naturel ou quelque mot particulier à leur langue. Ils pa-

roissoient avoir de l'esprit, et quelques-uns apprirent fort aisément l'oraison dominicale. Au reste, cette côte de la *terre de Feu* est très-élevée. Le pied des montagnes est rempli de gros arbres épais et fort hauts; mais le sommet est presque toujours couvert de neige. On trouve en plusieurs endroits un mouillage assez sûr et assez bon pour faire commodément du bois et de l'eau. En passant ce détroit, nous reconnûmes vers notre gauche, à une distance d'environ trois lieues, *la terre des états de Hollande*, qui nous parut aussi fort élevée et fort montagneuse.

Enfin, après avoir passé le détroit de *Le Maire*, et reconnu au-delà quelques îles qui sont marquées dans nos cartes, nous commençâmes à éprouver la rigueur de ce climat durant l'hiver, par le grand froid, la grêle, les pluies, qui ne cessoient point, et par la brièveté des jours qui ne duroient que huit heures, et qui, étant toujours très-sombres, nous laissoient dans une espèce de nuit continuelle. Nous entrâmes donc dans cette mer orageuse, où nous souffrîmes de grands coups de vent, qui séparèrent notre vaisseau de celui que commandoit M. Fouquet, et où nous essuyâmes des tempêtes violentes, qui nous firent craindre plus d'une fois de tomber sur quelque terre inconnue. Cependant nous ne passâmes pas la hauteur de cinquante-sept degrés et demi de latitude sud; et après avoir combattu, pendant près de quinze jours, contre la violence des vents contraires, nous doublâmes en louvoyant le cap de *Horn*, qui est la pointe la plus méridionale de la *terre de Feu*. Nous avons encore remarqué ici une autre erreur de nos cartes, qui placent le cap de *Horn* à cinquante-sept degrés et demi; ce qui ne peut être : car, quoique nous nous soyons élevés jusqu'à cette hauteur, comme je viens de dire, nous sommes passés assez au large de ce cap, et nous ne l'avons point reconnu : ce qui nous fait juger que sa véritable situation doit être à cinquante-

six degrés et demi, tout au plus. Comme la plus grande difficulté de notre navigation dans cette mer consistoit à doubler le cap de *Horn*, nous continuâmes notre route avec moins de peine, et nous nous trouvâmes peu à peu dans des mers plus douces et plus tranquilles : de sorte qu'après quatre mois et demi de navigation, nous gagnâmes le port de *la Conception* dans le royaume de *Chili*, où nous mouillâmes le 13 de mai, seconde fête de la Pentecôte. Nous avons dans cette ville un collége de notre compagnie, où nos pères nous reçurent avec de grandes démonstrations d'amitié. *La Conception* est une ville épiscopale, peu riche et peu peuplée, quoique le terroir soit fertile et abondant. Aussi tout y est à beaucoup meilleur marché qu'au Pérou, excepté les denrées d'Europe, qui s'y vendent beaucoup plus cher. Les maisons sont basses et mal bâties, sans meubles et sans ornemens. Les églises se ressentent de la pauvreté du pays; les rues sont comme dans nos villages de France. Le port est beau, vaste et sûr, quoique le vent du nord y règne assez souvent, au moins pendant l'hiver et l'automne. Huit jours après notre arrivée à *la Conception*, *le Murinet*, qui s'étoit séparé de nous, comme nous avons dit, vint mouiller dans ce même port, et nous tira de la crainte où nous étions qu'il ne lui fût arrivé quelque accident fâcheux. Nous ne restâmes à *la Conception* qu'autant de temps qu'il nous en fallut pour prendre quelques rafraîchissemens, et nous délasser un peu des fatigues de notre voyage. Ainsi quinze jours après nous fîmes voile vers le Pérou, ayant laissé à *la Conception le Murinet*, qui avoit besoin de plus de temps pour se radouber et pour se rafraîchir.

Le premier port du Pérou où nous mouillâmes fut celui d'*Arica*, à dix-neuf degrés environ de latitude méridionale. Cette ville et ce port étoient autrefois très-célèbres, parce que c'étoit là qu'on chargeoit les richesses

immenses qui se tiroient des mines de *Potosi*, pour les conduire par mer à *Lima*. Mais depuis que les forbans anglois ont infesté ces mers par leurs courses et par leurs pirateries, on a jugé à propos de les conduire par terre plus sûrement, quoique avec plus de dépense. Nous restâmes près de cinq mois dans ce port et dans celui de *Hilo*, qui n'en est éloigné que de trente lieues, et qui n'a rien de considérable. Comme nous soupirions avec des vœux ardens vers notre chère mission de la Chine, nous ne souffrions qu'avec regret un si long et si ennuyeux retardement, et dès-lors nous commençâmes à craindre que nos vaisseaux ne fissent pas le voyage de la Chine. Ce qu'il y a de plus particulier au Pérou, c'est qu'on n'y voit jamais ni pluie, ni grêle, ni tonnerre, ni éclairs. Le temps y est toujours beau, serein et tranquille. Un vent du midi qui souffle ordinairement, et qui est ici comme le nord en France, rafraîchit l'air et le rend plus supportable; mais les tremblemens de terre y sont fréquens, et nous y en avons essuyé deux ou trois depuis que nous y sommes.

Après avoir fait un si long séjour à *Arica* et à *Hilo*, nous nous avançâmes vers *Lima*, et nous vînmes mouiller à *Pisco*, qui n'en est éloigné que de quarante lieues. Il y avoit autrefois près de ce port une ville célèbre, située sur le rivage de la mer; mais elle fut presque entièrement ruinée et désolée par le tremblement de terre qui arriva le 19 d'octobre de l'année 1682, et qui causa aussi un dommage très-considérable à *Lima*: car la mer, ayant quitté ses bornes ordinaires, engloutit cette ville malheureuse, qu'on a tâché de rétablir un peu plus loin, à un bon quart de lieue de la mer. Nous y avions un beau et grand collége, qu'on commence à rebâtir dans la nouvelle ville. Comme le révérend père recteur de *Lima* nous avoit invités à venir par terre à cette ville capitale du Pérou, qui est près du *Callao*, où nos vaisseaux devoient se rendre,

nous y allâmes, le père de Brasle et moi, pour prendre un peu de repos après un si long et si ennuyeux voyage. Nos pères espagnols, qui nous attendoient depuis long-temps avec impatience, nous reçurent avec toutes sortes de démonstrations d'estime, et d'une charité tendre et sincère. *Lima*, capitale du Pérou, et la résidence ordinaire du vice-roi, est plus grande qu'Orléans. Le plan de la ville est beau et régulier. Elle est située dans un terrain uni, au pied des montagnes. Elle est baignée d'une petite rivière qui n'a pas beaucoup d'eau, mais qui grossit extraordinairement dans l'été, par les torrens qui tombent des montagnes voisines quand les neiges fondent. Il y a au milieu de *Lima* une belle et grande place, bornée d'un côté par le palais du vice-roi, qui n'a rien de magnifique, et de l'autre par l'église cathédrale et le palais de l'archevêque. Les deux autres côtés sont fermés par des maisons particulières et par quelques boutiques de marchands. On voit encore aujourd'hui les tristes effets de la ruine et de la désolation générale que causa le tremblement de terre dont j'ai parlé. Comme ces tremblemens de terre sont assez fréquens au Pérou, les maisons n'y sont pas fort élevées. Celles de *Lima* n'ont presque qu'un étage ; elles sont bâties de bois ou de terre, et couvertes d'un toit plat, qui sert de terrasse. Mais si les maisons ont peu d'apparence, les rues sont belles, vastes, spacieuses, tirées au cordeau, et entrecoupées de distance en distance par des rues de traverse moins larges, pour la facilité et la commodité du commerce. Les églises de *Lima* sont magnifiques, et bâties selon les règles de l'art, et sur les plus excellens modèles d'Italie. Les autels sont propres et superbement parés ; et, quoique les églises soient en grand nombre, elles sont toutes cependant fort bien entretenues. L'or et l'argent n'y sont point épargnés, mais le travail ne répond pas à la richesse de la matière ; et l'on ne voit rien ici, pour l'orfè-

vrerie, qui approche de la délicatesse ni de la beauté des ouvrages de France et d'Italie. Nous avons cinq maisons à *Lima*, dont la principale est le collége de Saint-Paul. Le port de *Lima*, qu'on nomme ordinairement *le Callao*, n'en est éloigné que de deux lieues ; c'est un port très-bon et très-sûr, capable de contenir mille vaisseaux. Il y en a ordinairement vingt ou trente, dont les marchands se servent pour faire leur commerce au *Chili*, à *Panama* et en d'autres ports de la Nouvelle-Espagne. Le roi catholique y a aussi quelques vaisseaux ; mais ils sont désarmés, et pourrissent inutilement dans l'eau. La forteresse commande le port ; elle est bonne et fournie d'une nombreuse artillerie toute de bronze.

Ce seroit ici le lieu, mon révérend père, de vous faire une exacte description de ce fameux royaume, de son gouvernement ancien et moderne, de ses mines si célèbres dans toute l'Europe, de ses qualités, des mœurs de ses habitans, des fruits et des plantes qui lui sont particuliers ; mais comme cela demanderoit plus de temps et beaucoup plus d'habileté que je n'en ai, vous trouverez bon que je me dispense de ce travail et que je finisse ainsi ma relation. Il y avoit déjà quelques mois que nous goûtions le repos dans *Lima*, et que nous nous disposions à nous remettre en mer pour aller à la Chine, lorsque messieurs nos capitaines nous déclarèrent que, se trouvant hors d'état d'entreprendre un si long voyage, ils étoient obligés de s'en retourner en France. Cette résolution ne nous surprit point : ils avoient leurs raisons ; mais elle nous affligea sensiblement, parce que nous nous voyions par là frustrés, au moins pour un temps, de nos plus douces espérances. Ainsi, après avoir recommandé instamment cette affaire à Notre-Seigneur, et demandé les lumières du Saint-Esprit pour savoir ce que nous devions faire dans une si triste conjoncture, nous prîmes la résolution d'aller au Mexi-

que, et de passer de là aux Philippines, d'où il nous seroit aisé de nous rendre à la Chine. Le père de Rives, un de nos chers compagnons, voyant ses forces extrêmement épuisées par les travaux d'un si long voyage, se trouva obligé de retourner en France avec les vaisseaux qui nous ont apportés en ce pays. Pour nous, à qui Dieu a conservé jusqu'ici la santé, quoique nous connoissions toutes les difficultés du fatigant trajet qui nous reste à faire, nous l'entreprenons, tous pleins de courage et d'espérance que le ciel nous protégera, et nous conduira heureusement au terme après lequel nous soupirons. C'est la grâce que nous prions tous nos pères de demander pour nous, afin que nous puissions sacrifier nos vies dans le ministère glorieux de la prédication de l'Évangile et de la conversion des infidèles, en suivant toujours, pour règles de notre conduite, les saintes maximes et les avis pleins de sagesse que vous eûtes la bonté de nous donner, quand nous eûmes l'honneur de recevoir vos ordres. Je suis, avec une très-vive reconnoissance et un attachement très-respectueux, etc.

LETTRE (EXTRAIT) DU PÈRE NYEL

AU RÉVÉREND PÈRE DEZ.

A Lima, le 26 mai 1705.

MON RÉVÉREND PÈRE, j'ai l'honneur de vous écrire par nos vaisseaux françois, qui retournent en France, et qui nous abandonnent au milieu de notre course, ne se trouvant pas en état d'aller à la Chine, comme ils se l'étoient proposé. Ce contre-temps est fâcheux, et nous jette dans de terribles embarras; mais Dieu, qui veut mettre notre patience à l'épreuve, nous a inspiré assez de force et de

courage pour continuer notre voyage, et pour chercher par le Mexique et par les Philippines un chemin jusqu'ici inconnu aux missionnaires françois pour entrer à la Chine. Nous ne nous sommes déterminés à prendre ce parti qu'après avoir souvent consulté Dieu dans l'oraison, et connu, aussi certainement que nous le pouvons, que cette résolution lui est agréable, et qu'elle convient au bien de notre mission, et à la fidélité que nous devons à une vocation aussi sainte que la nôtre. Nous avons encore plus de cinq mille lieues à faire pour aller à la Chine, où nous ne pourrons arriver qu'en dix-sept ou dix-huit mois d'ici. Car il nous faut traverser la Nouvelle-Espagne pour nous rendre à la ville capitale du Mexique, et de là à *Acapulco*, d'où nous ne pouvons partir qu'au mois de mars de l'année prochaine 1706, pour les Philippines. Voilà un voyage de la Chine bien nouveau et bien singulier; mais il me semble que c'est une disposition particulière de la Providence, qui veut nous former par là aux travaux et aux exercices de la vie apostolique, en permettant que nous parcourions ainsi cette étendue immense de terres infidèles, et que nous soyons témoins des travaux et du zèle infatigable de nos pères, qui sont répandus dans ces vastes provinces de l'Amérique, et qui y travaillent à planter ou à maintenir la foi.

On voit de jour en jour de nouveaux accroissemens dans cette portion de l'héritage du Seigneur, par la découverte de nouveaux peuples, et par l'industrie toute divine dont se servent ces admirables ouvriers pour gagner à Jésus-Christ ces nations barbares, qui sont depuis si long-temps abandonnées. La mission des Moxes, qui n'a commencé que depuis environ trente ans, est située sous la zone torride, au douzième degré de latitude méridionale. Elle est séparée du Pérou par les hautes montagnes appelées *Cordilleras*, qu'elle a à l'orient. Du côté du midi,

elle n'est pas éloignée des missions du *Paraguay*; mais du côté de l'occident et du nord, ce sont des terres immenses qui ne sont pas encore découvertes, et qui fourniront dans la suite un vaste champ au zèle des ouvriers apostoliques. Il y a aujourd'hui plus de trente missionnaires de notre compagnie, qui sont employés à cultiver cette pénible mission. Ils ont déjà converti vingt-cinq à trente mille âmes, dont ils ont formé quinze ou seize bourgades, qui ne sont éloignées les unes des autres que de six à sept lieues. Chaque bourgade est bâtie dans le terrain qui a paru le plus propre pour la santé, et pour y procurer l'abondance : les rues en sont égales et tirées au cordeau, les maisons uniformes. On assigne à chaque famille la portion de terre qui lui est nécessaire pour sa subsistance, et celui qui en est le chef est obligé de faire cultiver ces terres, pour bannir de sa maison l'oisiveté et la pauvreté. L'avantage qu'on en retire, c'est que les familles sont à peu près également riches, c'est-à-dire que chaque maison a assez de bien pour ne pas tomber dans la misère ; mais aucune n'en a en si grande abondance qu'elle puisse vivre dans la mollesse et les délices. Outre les biens qu'on donne à chaque famille en particulier, soit en terres, soit en bestiaux, chaque bourgade a des biens qui sont en commun, et dont on applique le revenu à l'entretien de l'église et de l'hôpital, où l'on reçoit les pauvres et les vieillards que leur âge met hors d'état de travailler. On emploie une partie de ces biens aux ouvrages publics, et à fournir aux étrangers et aux néophytes ce qui leur est nécessaire, en attendant qu'ils puissent travailler. Quand on établit une nouvelle bourgade, toutes les autres sont obligées d'y contribuer chacune selon ses forces et ses revenus. Au commencement de chaque année, on choisit, parmi les personnes les plus sages et les plus vertueuses de la bourgade, des juges et des magistrats pour avoir soin

de la police, pour punir le vice, et pour régler les différends qui peuvent naître entre les habitans. Chaque faute a son châtiment particulier réglé par les lois. Il y a ordinairement deux missionnaires en chaque bourgade : les juges et les magistrats dont je viens de parler ont tant de respect et de déférence pour ces pères, qu'ils ne font presque rien sans prendre leur avis. Les pères, de leur côté, sont dans un travail continuel. Ils emploient le matin à célébrer les saints mystères, à entendre les confessions qui sont fréquentes, et à donner audience à ceux qui viennent les consulter et leur proposer leurs doutes. Ils font l'après-dînée une explication de la doctrine chrétienne; ils visitent les pauvres et les malades, et finissent la journée par la prière publique, qu'on fait tous les soirs dans l'église. Les jours de fête, on y ajoute le sermon le matin et les vêpres le soir. Rien n'est plus édifiant que la manière dont l'office divin se fait dans cette nouvelle mission. S'il n'y a pas beaucoup de ministres pour le service des autels, il y a beaucoup de ferveur, de respect, de dévotion parmi ces nouveaux chrétiens. Comme ces peuples ont du goût pour le chant et pour les instrumens, chaque église a sa musique. Le nombre des musiciens et des autres officiers de l'église est assez grand, parce qu'on a attaché des priviléges particuliers aux offices qui regardent plus immédiatement le service divin et le soulagement des pauvres. Toutes les églises sont grandes et bien bâties, extrêmement propres et embellies d'ornemens de peinture et de sculpture faits par les Indiens, qui se sont rendus habiles dans ces arts. On a eu soin de les pourvoir de riches ornemens, à quoi quelques personnes de piété n'ont pas peu contribué. Outre la nef et une aile de chaque côté, ces églises ont leur chœur, qui est couronné d'un dôme fort propre. La grandeur et la beauté de ces édifices charment les Indiens, et leur donnent une haute idée de notre sainte

religion. Une des plus grandes difficultés que les missionnaires aient eue à vaincre dans la conversion de ces peuples, a été la diversité de langues qui régnoit parmi eux. Pour remédier à un si grand inconvénient, qui retardoit beaucoup le progrès de l'Évangile, on a choisi parmi plus de vingt langues différentes celle qui est la plus générale et qui a paru la plus aisée à apprendre, et on en a fait la langue universelle de tout ce peuple, qui est obligé de l'apprendre. On en a composé une grammaire qu'on enseigne dans les écoles, et que les missionnaires étudient eux-mêmes quand ils entrent dans cette mission, parce que c'est la seule langue dont ils se servent pour prêcher et pour catéchiser.

Comme le supérieur de cette mission a une intendance générale sur toutes les bourgades, il a choisi pour le lieu de sa résidence celle qui est au centre de la province; il a dans sa maison une bibliothèque qui est commune à tous les missionnaires, et une pharmacie remplie de toutes sortes de remèdes, qu'on distribue à toutes les bourgades, selon le besoin qu'elles en ont. Tous les missionnaires s'assemblent une fois l'année en ce lieu-là, pour y faire une retraite spirituelle, et pour y délibérer ensemble sur les moyens d'avancer la conversion de ces peuples, et de procurer le bien de cette Église naissante. Cependant le supérieur de cette mission n'est pas si attaché au lieu où il fait sa demeure ordinaire, qu'il ne visite tous les ans chaque église, et qu'il ne fasse même des excursions dans les pays voisins, pour gagner des âmes à Jésus-Christ. Les dernières lettres qu'on a reçues de cette mission, nous apprennent qu'il y a plus de cent mille hommes qui, charmés de la vie sainte et heureuse que mènent leurs compatriotes sous la conduite des missionnaires, demandent avec instance des ouvriers pour les instruire en notre sainte religion; mais la disette de sujets et de secours n'a pu en-

core permettre à nos pères d'aller travailler à l'instruction de ces peuples, dont la conversion seroit suivie de celle d'un nombre infini d'autres Indiens; car on assure que ces vastes pays sont extraordinairement peuplés. Comme on a reconnu, par une longue expérience, que le commerce des *Espagnols* étoit très-préjudiciable aux *Indiens*, soit parce qu'ils les traitent avec trop de dureté, en les appliquant à des travaux pénibles, soit parce qu'ils les scandalisent par leur vie licencieuse et déréglée, on a obtenu un décret de sa majesté catholique, qui défend à tous les Espagnols d'entrer dans cette mission, ni d'avoir aucune communication avec les Indiens qui la composent: de sorte que si, par nécessité ou par hasard, quelque Espagnol vient en ce pays-là, le père missionnaire, après l'avoir reçu avec charité, et exercé à son égard les devoirs de l'hospitalité chrétienne, le renvoie ensuite dans les terres des Espagnols. Tout ce que je viens de rapporter ici, mon révérend père, est tiré des lettres des pères qui travaillent en cette mission; je n'ai rien ajouté à ce qu'ils ont écrit; au contraire, j'ai omis plusieurs circonstances très-édifiantes, et plusieurs moyens que l'esprit de Dieu a suggérés à ces fervens ouvriers, pour établir un ordre admirable dans cette nouvelle chrétienté, et y entretenir la pureté et la sainteté des mœurs. Voilà donc ce peuple choisi de Dieu, cette nation destinée, en ces derniers temps, à renouveler la ferveur, la dévotion, la vivacité de la foi, et cette parfaite union des cœurs qu'on admiroit autrefois dans les premiers chrétiens de la primitive Église. Mais la vie sainte et fervente de ces néophytes ne doit-elle pas confondre les chrétiens de ces derniers temps, qui, au milieu de tant de secours, de lumières et de grâces, déshonorent la sainteté de notre religion et la dignité du nom chrétien? C'est ici où je ne puis m'empêcher d'adorer les profonds et impénétrables jugemens de la sagesse

de Dieu, qui a fait passer à ces peuples ensevelis, il n'y a encore que trente ans, dans les plus épaisses ténèbres de l'infidélité, ces grâces et ces lumières dont tant d'âmes, élevées avec soin dans le sein du christianisme, abusent tous les jours.

Je pourrois vous faire part de bien d'autres nouvelles dignes de votre piété, si j'entreprenois de vous parler de la fameuse mission du *Paraguay*, si souvent persécutée, et, malgré ses persécutions, toujours si florissante, qu'elle est le modèle de toutes celles qui s'établissent de nouveau dans l'Amérique méridionale. Mais, comme on a écrit l'histoire de cette mission, où l'on peut s'instruire des vertus héroïques des ouvriers qui l'ont cultivée et de la ferveur des néophytes qui la composent, je me dispenserai de vous en parler ici, et je me bornerai à vous faire connoître une nouvelle mission fondée depuis deux ans dans les terres les plus méridionales de l'Amérique, d'où l'on espère, avec le temps, pouvoir pénétrer jusqu'au détroit de Magellan, que nous avons reconnu dans notre voyage. Comme cette mission appartient à la province du *Chili*, qui a peu d'ouvriers et qui est chargée de plusieurs autres missions, tant des Espagnols que des naturels du pays déjà convertis, elle ne peut employer qu'un petit nombre de sujets à cultiver ce vaste champ. D'ailleurs, cette mission demande des qualités singulières dans les missionnaires qu'on y envoie. Il faut qu'ils aient un tempérament fort et robuste, un détachement parfait de toutes les commodités de la vie, enfin, une douceur insinuante, une force, un courage, une constance à l'épreuve des difficultés les plus insurmontables au milieu d'un peuple barbare. Mais, quelque féroce et indomptée que soit cette nation, elle s'assujettira sans peine au joug de la religion chrétienne, pourvu que le zèle des hommes apostoliques soit soutenu de cette sagesse surnaturelle qui n'envisage

que Dieu, de ce désintéressement qui ne cherche que le salut des âmes, et surtout de cette douceur qui gagne le cœur avant que d'assujettir l'esprit.

ABRÉGÉ DE LA VIE DU PÈRE CYPRIEN BARAZE,

FONDATEUR DE LA MISSION DES MOXES DANS LE PÉROU.

On entend par *mission des Moxes* un assemblage de plusieurs nations d'infidèles de l'Amérique, à qui on a donné ce nom parce qu'en effet la *nation des Moxes* est la première de celles-là qui ait reçu la lumière de l'Évangile. Ces peuples habitent un pays immense qui se découvre à mesure qu'en quittant Sainte-Croix de la Sierra, on côtoie la longue chaîne de montagnes escarpées qui vont du sud au nord; il est situé dans la zone torride, et s'étend depuis dix jusqu'à quinze degrés de latitude méridionale. On en ignore entièrement les limites, et tout ce qu'on en a pu dire jusqu'ici n'a pour fondement que quelques conjectures, sur lesquelles on ne peut guère compter. Cette vaste étendue de terre paroît une plaine assez unie; mais elle est presque toujours inondée, faute d'issue pour faire écouler les eaux. Ces eaux s'y amassent en abondance par les pluies fréquentes, par les torrens qui descendent des montagnes, et par le débordement des rivières. Pendant plus de quatre mois de l'année, ces peuples ne peuvent avoir de communication entre eux; car la nécessité où ils sont de chercher des hauteurs pour se mettre à couvert de l'inondation, fait que leurs cabanes sont fort éloignées les unes des autres. Outre cette incommodité, ils ont encore celle du climat dont l'ardeur est excessive : ce n'est pas qu'il ne soit tempéré de temps en

temps, en partie par l'abondance des pluies et l'inondation des rivières, en partie par le vent du nord qui y souffle presque toute l'année; mais d'autres fois le vent du sud, qui vient du côté des montagnes couvertes de neige, se déchaîne avec tant d'impétuosité et remplit l'air d'un froid si piquant, que ces peuples presque nus, et d'ailleurs mal nourris, n'ont pas la force de soutenir ce dérangement subit des saisons, surtout lorsqu'il est accompagné des inondations dont je viens de parler, qui sont presque toujours suivies de la famine et de la peste; ce qui cause une grande mortalité dans tout le pays. Les ardeurs d'un climat brûlant, jointes à l'humidité presque continuelle de la terre, produisent une grande quantité de serpens, de vipères, de fourmis, de mosquites, de punaises volantes, et une infinité d'autres insectes, qui ne donnent pas un moment de repos. Cette même humidité rend le terroir si stérile, qu'il ne peut porter ni blé, ni vignes, ni aucun des arbres fruitiers qu'on cultive en Europe. C'est ce qui fait aussi que les bêtes à laine ne peuvent y subsister : il n'en est pas de même des taureaux et des vaches; on a éprouvé dans la suite des temps, lorsqu'on en a peuplé le pays, qu'ils y vivoient et qu'ils y multiplioient, comme dans le Pérou.

Les *Moxes* ne vivent guère que de la pêche et de quelques racines que le pays produit en abondance. Il y a de certains temps où le froid est si âpre, qu'il fait mourir une partie du poisson dans les rivières : les bords en sont quelquefois tout infectés. C'est alors que les Indiens courent avec précipitation sur le rivage pour en faire leur provision; et, quelque chose qu'on leur dise pour les détourner de manger ces poissons à demi pourris, ils répondent froidement que le feu raccommodera tout. Ils sont pourtant obligés de se retirer sur les montagnes une bonne partie de l'année, et d'y vivre de la chasse. On trouve sur ces

montagnes une infinité d'ours, de léopards, de tigres, de chèvres, de porcs sauvages, et quantité d'autres animaux tout-à-fait inconnus en Europe. On y voit aussi différentes espèces de singes. La chair de cet animal, quand elle est boucanée, est pour les Indiens un mets délicieux. Ce qu'ils racontent d'un animal appelé *ocorome,* est assez singulier. Il est de la grandeur d'un gros chien; son poil est roux, son museau pointu, ses dents fort affilées. S'il trouve un Indien désarmé, il l'attaque et le jette par terre, sans pourtant lui faire de mal, pourvu que l'Indien ait la précaution de contrefaire le mort. Alors l'ocorome remue l'Indien, tâte avec soin toutes les parties de son corps, et, se persuadant qu'il est mort effectivement, comme il le paroît, il le couvre de paille et de feuillages, et s'enfonce dans le bois le plus épais de la montagne. L'Indien, échappé de ce danger, se relève aussitôt, et grimpe sur quelque arbre, d'où il voit revenir peu après l'ocorome accompagné d'un tigre qu'il semble avoir invité au partage de sa proie; mais, ne la trouvant plus, il pousse d'affreux hurlemens en regardant son camarade, comme s'il vouloit lui témoigner la douleur qu'il a de l'avoir trompé.

Il n'y a parmi les *Moxes* ni *lois,* ni *gouvernement,* ni *police;* on n'y voit personne qui commande ni qui obéisse; s'il survient quelque différend parmi eux, chaque particulier se fait justice par ses mains. Comme la stérilité du pays les oblige à se disperser dans diverses contrées afin d'y trouver de quoi subsister, leur conversion devient par là très-difficile, et c'est un des plus grands obstacles que les missionnaires aient à surmonter. Ils bâtissent des cabanes fort basses dans les lieux qu'ils ont choisis pour leur retraite, et chaque cabane est habitée par ceux de la même famille. Ils se couchent à terre sur des nattes, ou bien sur un hamac qu'ils attachent à des pieux ou qu'ils suspendent entre deux arbres, et là ils dorment exposés aux injures

de l'air, aux insultes des bêtes et aux morsures des mosquites. Néanmoins ils ont coutume de parer à ces inconvéniens en allumant du feu autour de leur hamac; la flamme les échauffe, la fumée éloigne les mosquites, et la lumière écarte au loin les bêtes féroces; mais leur sommeil est bien troublé par le soin qu'ils doivent avoir de rallumer le feu quand il vient à s'éteindre. Ils n'ont point de temps réglé pour leurs repas : toute heure leur est bonne dès qu'ils trouvent de quoi manger. Comme leurs alimens sont grossiers et insipides, il est rare qu'ils y excèdent, mais ils savent bien se dédommager dans leur boisson. Ils ont trouvé le secret de faire une liqueur très-forte avec quelques racines pourries qu'ils font infuser dans de l'eau. Cette liqueur les enivre en peu de temps, et les porte aux derniers excès de fureur. Ils en usent principalement dans les fêtes qu'ils célèbrent en l'honneur de leurs dieux. Au bruit de certains instrumens dont le son est fort désagréable, ils se rassemblent sous des espèces de berceaux qu'ils forment de branches d'arbres entrelacées les unes dans les autres; et là ils dansent tout le jour en désordre, et boivent à longs traits la liqueur enivrante dont je viens de parler. La fin de ces sortes de fêtes est presque toujours tragique : elles ne se terminent guère que par la mort de plusieurs de ces insensés, et par d'autres actions indignes de l'homme raisonnable.

Quoiqu'ils soient sujets à des infirmités presque continuelles, ils n'y apportent toutefois aucun remède. Ils ignorent même la vertu de certaines herbes médicinales, que le seul instinct apprend aux bêtes pour la conservation de leur espèce. Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est qu'ils sont fort habiles dans la connoissance des herbes vénéneuses, dont ils se servent à toute occasion, pour tirer vengeance de leurs ennemis. Ils sont dans l'usage d'empoisonner leurs flèches lorsqu'ils font la guerre, et

ce poison est si subtil, que les moindres blessures deviennent mortelles. L'unique soulagement qu'ils se procurent dans leurs maladies, consiste à appeler certains enchanteurs, qu'ils s'imaginent avoir reçu un pouvoir particulier de les guérir. Ces charlatans vont trouver les malades, récitent sur eux quelque prière superstitieuse, leur promettent de jeûner pour leur guérison, et de prendre un certain nombre de fois par jour du tabac en fumée; ou bien, ce qui est une insigne faveur, ils sucent la partie affectée; après quoi ils se retirent, à condition toutefois qu'on leur paiera libéralement ces sortes de services. Ce n'est pas que le pays manque de remèdes propres à guérir tous leurs maux; il y en a abondamment et de très-efficaces. Les missionnaires qui se sont appliqués à connoître les simples qui y croissent, ont composé, de l'écorce de certains arbres et de quelques autres herbes, un antidote admirable contre la morsure des serpens. On trouve presqu'à chaque pas, sur les montagnes, de l'ébène et du gayac; on y trouve aussi la canelle sauvage, et une autre écorce d'un nom inconnu, qui est très-salutaire à l'estomac, et qui apaise sur-le-champ toutes sortes de douleurs. Il y croît encore plusieurs autres arbres, qui distillent des gommes et des aromates propres à résoudre les humeurs, à échauffer et à ramollir; sans parler de plusieurs simples connus en Europe, et dont ces peuples ne font nul cas, tels que sont le fameux arbre de quinquina, et une écorce appelée *cascarille*, qui a la vertu de guérir toutes sortes de fièvres. Les *Moxes* ont chez eux toute cette botanique sans en faire aucun usage.

Rien ne fait mieux voir leur stupidité que les ridicules ornemens dont ils croient se parer, et qui ne servent qu'à les rendre beaucoup plus difformes qu'ils ne le sont naturellement. Les uns se noircissent une partie du visage, et se barbouillent l'autre d'une couleur qui tire

sur le rouge. D'autres se percent les lèvres et les narines, et y attachent diverses babioles qui font un spectacle risible. On en voit quelques-uns qui se contentent d'appliquer sur leur poitrine une plaque de métal. On en voit d'autres qui se ceignent de plusieurs fils remplis de grains de verre, mêlés avec les dents et des morceaux de cuirs des animaux qu'ils ont tués à la chasse. Il y en a même qui attachent autour d'eux les dents des hommes qu'ils ont égorgés; et plus ils portent de ces marques de leur cruauté, plus ils se rendent respectables à leurs compatriotes. Les moins difformes sont ceux qui se couvrent la tête, les bras et les genoux de diverses plumes d'oiseaux, qu'ils arrangent avec un certain ordre qui a son agrément. L'unique occupation des *Moxes* est d'aller à la chasse et à la pêche, ou d'ajuster leur arc et leurs flèches; celle des femmes est de préparer la liqueur que boivent leurs maris, et de prendre soin des enfans. Ils ont la coutume barbare d'enterrer les petits enfans, quand la mère vient à mourir; et s'il arrive qu'elle enfante deux jumeaux, elle enterre l'un d'eux, alléguant pour raison que deux enfans ne peuvent pas se bien nourrir à la fois. Toutes ces diverses nations sont presque toujours en guerre les unes contre les autres; leur manière de combattre est toute tumultuaire; ils n'ont point de chef, et ne gardent nulle discipline; du reste, une heure ou deux de combat finit toute la campagne; on reconnoît les vaincus à la fuite; ils font esclaves ceux qu'ils prennent dans le combat, et ils les vendent pour peu de chose aux peuples avec qui ils sont en commerce.

Les *enterremens des Moxes* se font presque sans aucune cérémonie. Les parens du défunt creusent une fosse; ils accompagnent ensuite le corps en silence, ou en poussant des sanglots. Quand il est mis en terre, ils partagent entre eux sa dépouille, qui consiste toujours en des

choses de peu de valeur ; et dès-lors, ils perdent pour jamais la mémoire du défunt. Ils n'apportent pas plus de cérémonie à leurs *mariages*. Tout consiste dans le consentement mutuel des parens de ceux qui s'épousent, et dans quelques présens que fait le mari au père ou au plus proche parent de celle qu'il veut épouser. On compte pour rien le consentement de ceux qui contractent ; et c'est une autre coutume établie parmi eux, que le mari suit sa femme partout où elle veut habiter. Quoiqu'ils admettent la *polygamie*, il est rare qu'ils aient plus d'une femme, leur indigence ne leur permettant pas d'en entretenir plusieurs ; cependant ils regardent l'incontinence de leurs femmes comme un crime énorme ; et si quelqu'une s'écarte à cet égard de son devoir, elle passe dans leur esprit pour une infâme et une prostituée ; souvent même il lui en coûte la vie.

Tous ces peuples vivent dans une ignorance profonde du vrai Dieu. Il y en a parmi eux qui adorent le *soleil*, la *lune* et les *étoiles*; d'autres adorent les *fleuves*, quelques-uns un prétendu *tigre invisible* : quelques autres portent toujours sur eux grand nombre de petites *idoles* d'une figure ridicule. Mais ils n'ont aucun dogme qui soit l'objet de leur créance ; ils vivent sans espérance d'aucun bien futur, et s'ils font quelque acte de religion ; ce n'est nullement par un motif d'amour ; la crainte seule en est le principe. Ils s'imaginent qu'il y a dans chaque chose un esprit qui s'irrite quelquefois contre eux, et qui leur envoie les maux dont ils sont affligés ; c'est pour cela que leur soin principal est d'apaiser ou de ne pas offenser cette vertu secrète, à laquelle, disent-ils, il est impossible de résister. Du reste, ils ne font paroître au dehors aucun culte, extérieur et solennel ; et parmi tant de nations diverses, on n'en a pu découvrir qu'une ou deux qui usassent d'une espèce de sacrifice. On trouve pour-

tant parmi les *Moxes* deux sortes de *ministres* pour traiter les choses de la religion. Il y en a qui sont de vrais enchanteurs, dont l'unique fonction est de rendre la santé aux malades. D'autres sont comme les prêtres destinés à apaiser les dieux. Les premiers ne sont élevés à ce rang d'honneur qu'après un jeûne rigoureux d'un an pendant lequel ils s'abstiennent de viande et de poisson. Il faut, outre cela, qu'ils aient été blessés par un tigre, et qu'ils se soient échappés de ses griffes; c'est alors qu'on les révère comme des hommes d'une vertu rare, parce qu'on juge de là qu'ils ont été respectés et favorisés du tigre invisible, qui les a protégés contre les efforts du tigre visible avec lequel ils ont combattu. Quand ils ont exercé long-temps cette fonction, on les fait monter au suprême sacerdoce. Mais, pour s'en rendre dignes, il faut encore qu'ils jeûnent une année entière avec la même rigueur, et que leur abstinence se produise au dehors par un visage have et exténué; alors on presse certaines herbes fort piquantes, pour en tirer le suc qu'on leur répand dans les yeux, ce qui leur fait souffrir des douleurs très-aiguës; et c'est ainsi qu'on leur imprime le caractère du sacerdoce. Ils prétendent que par ce moyen leur vue s'éclaircit; ce qui fait qu'ils donnent à ces prêtres le nom de *thiaraugui*, qui signifie en leur langue, *celui qui a les yeux clairs*. A certains temps de l'année, et surtout vers la nouvelle lune, ces ministres de Satan rassemblent les peuples sur quelque colline un peu éloignée de la bourgade. Dès le point du jour, tout le peuple marche vers cet endroit en silence; mais, quand il est arrivé au terme, il rompt tout à coup ce silence par des cris affreux. C'est, disent-ils, afin d'attendrir le cœur de leurs divinités. Toute la journée se passe dans le jeûne, et dans ces cris confus; et ce n'est qu'à l'entrée de la nuit qu'ils les finissent par les cérémonies suivantes.

Leurs prêtres commencent par se couper les cheveux (ce qui est parmi ces peuples le signe d'une grande allégresse), et par se couvrir le corps de différentes plumes jaunes et rouges. Ils font apporter ensuite de grands vases, où l'on verse la liqueur enivrante qui a été préparée pour la solennité; ils la reçoivent comme des prémices offertes à leurs dieux, et, après en avoir bu sans mesure, ils l'abandonnent à tout le peuple, qui, à leur exemple, en boit aussi avec excès. Toute la nuit est employée à boire et à danser: un d'eux entonne la chanson, et tous, formant un grand cercle, se mettent à traîner les pieds en cadence, et à pencher nonchalamment la tête de côté et d'autre, avec des mouvemens de corps indécens; car c'est en quoi consiste toute leur danse. On est censé plus dévot et plus religieux à proportion qu'on fait plus de ces folies et de ces extravagances. Enfin, ces sortes de réjouissances finissent d'ordinaire, comme je l'ai déjà dit, par des blessures ou par la mort de plusieurs d'entre eux. Ils ont quelque connoissance de l'*immortalité de nos âmes;* mais cette lumière est si fort obscurcie par les épaisses ténèbres dans lesquelles ils vivent, qu'ils ne soupçonnent pas même qu'il y ait des châtimens à craindre ou des récompenses à espérer dans l'autre vie. Aussi ne se mettent-ils guère en peine de ce qui doit leur arriver après leur mort. Toutes ces nations sont distinguées les unes des autres par les *diverses langues* qu'elles parlent : on en compte jusqu'à trente-neuf différentes, qui n'ont pas le moindre rapport entre elles. Il est à présumer qu'une si grande variété de langage est l'ouvrage du démon, qui a voulu mettre cet obstacle à la propagation de l'Évangile, et rendre par ce moyen la conversion de ces peuples plus difficile.

C'étoit en vue de les conquérir au royaume de Jésus-Christ, que les premiers missionnaires jésuites établirent une église à Sainte-Croix de la Sierra, afin qu'étant à la

porte de ces terres infidèles, ils pussent mettre à profit la première occasion qui s'offriroit d'y entrer. Leur attention et leurs efforts furent inutiles pendant près de cent ans : cette gloire étoit réservée au père *Cyprien Baraze*, et voici comment la chose arriva : Le frère *del Castillo*, qui demeuroit à Sainte-Croix de la Sierra, s'étant joint à quelques Espagnols qui commerçoient avec les Indiens, avança assez avant dans les terres. Sa douceur et ses manières prévenantes gagnèrent les principaux de la nation, qui lui promirent de le recevoir chez eux. Transporté de joie, il partit aussitôt pour Lima, afin d'y faire connoître l'espérance qu'il y avoit de gagner ces barbares à Jésus-Christ. Il y avoit long-temps que le père Baraze pressoit ses supérieurs de le destiner aux missions les plus pénibles. Ses désirs s'enflammèrent encore, quand il apprit la mort glorieuse des pères Nicolas Mascardi et Jacques-Louis de Sanvitores, qui, après s'être consumés de travaux, l'un dans le Chili, et l'autre dans les îles Marianes, avoient eu tous deux le bonheur de sceller de leur sang les vérités de la foi, qu'ils avoient prêchées à un grand nombre d'infidèles. Le père Baraze renouvela donc ses instances, et la nouvelle mission des *Moxes* lui échut en partage. Ce fervent missionnaire se mit aussitôt en chemin pour Sainte-Croix de la Sierra avec le frère del Castillo : à peine y furent-ils arrivés, qu'ils s'embarquèrent sur la rivière de *Guapay*, dans un petit canot fabriqué par les gentils du pays, qui leur servirent de guides. Ce ne fut qu'après douze jours d'une navigation très-rude, et pendant laquelle ils furent plusieurs fois en danger de périr, qu'ils abordèrent au pays des *Moxes*. La douceur et la modestie de l'homme apostolique, et quelques petits présens qu'il fit aux Indiens, d'hameçons, d'aiguilles, de grains de verre et d'autres choses de cette nature, les accoutumèrent peu à peu à sa présence.

Pendant les quatre premières années qu'il demeura au milieu de cette nation, il eut beaucoup à souffrir, soit de l'intempérie de l'air qu'il respiroit sous un nouveau climat, ou des inondations fréquentes, accompagnées de pluies presque continuelles et de froids piquans, soit de la difficulté qu'il eut à apprendre la langue; car, outre qu'il n'avoit ni maître ni interprète, il avoit affaire à des peuples si grossiers qu'ils ne pouvoient même lui nommer ce qu'il s'efforçoit de leur faire entendre par signes; soit enfin de l'éloignement des peuplades qu'il lui falloit parcourir à pied, tantôt dans des pays marécageux et inondés, tantôt dans des terres brûlantes; toujours en danger d'être sacrifié à la fureur des barbares, qui le recevoient l'arc et les flèches en main, et qui n'étoient retenus que par cet air de douceur qui éclatoit sur son visage : tout cela, joint à une fièvre quarte qui le tourmenta toujours depuis son entrée dans le pays, avoit tellement ruiné ses forces, qu'il n'avoit plus d'espérance de les recouvrer que par le changement d'air. C'est ce qui lui fit prendre la résolution de retourner à Sainte-Croix de la Sierra, où, en effet, il ne fut pas long-temps sans rétablir tout-à-fait sa santé. Éloigné de corps de ses chers Indiens, il les avoit sans cesse présens à l'esprit; il pensoit continuellement aux moyens de les civiliser; car il falloit en faire des hommes avant que d'en faire des chrétiens : c'est dans cette vue que, dès les premiers jours de sa convalescence, il se fit apporter des outils de *tisserand*, et apprit à faire de la toile, afin de l'enseigner ensuite à quelques Indiens, et de les faire travailler à des vêtemens de coton pour couvrir ceux qui recevoient le baptême; car ces infidèles ont coutume d'aller presque nus.

Le repos qu'il goûta à Sainte-Croix de la Sierra ne fut pas de longue durée. Le gouverneur de la ville, s'étant persuadé que le temps étoit venu d'entreprendre la con-

version des *Chiriguanes*, engagea les supérieurs à y envoyer le père Cyprien. Ces Indiens vivent épars çà et là dans le pays, et se partagent en diverses petites peuplades, comme les *Moxes* : leurs coutumes sont aussi les mêmes, à la réserve qu'on trouve parmi eux quelque forme de gouvernement; ce qui faisoit juger au missionnaire qu'étant plus policés que les *Moxes*, ils seroient aussi plus traitables. Cette espérance lui adoucit les dégoûts qu'il eut à vaincre dans l'étude de leur langue : en peu de mois il en sut assez pour se faire entendre, et pour commencer ses instructions; mais la manière indigne dont ils reçurent les paroles de salut qu'il leur annonçoit, le forcèrent d'abandonner une nation si corrompue. Il obtint de ses supérieurs la permission qu'il leur demanda de retourner chez les *Moxes*, qui, en comparaison des *Chiriguanes*, lui paroissoient bien moins éloignés du royaume de Dieu.

En effet, il trouva les Moxes plus dociles qu'auparavant, et peu à peu il gagna entièrement leur confiance. Revenus de leurs préjugés, ils connurent enfin l'excès d'aveuglement dans lequel ils avoient vécu. Ils s'assemblèrent au nombre de six cents, pour vivre sous la conduite du missionnaire, qui eut la consolation, après huit ans et six mois de travaux, de voir une chrétienté fervente formée par ses soins. Comme il leur conféra le baptême le jour qu'on célèbre la fête de l'Annonciation de la sainte Vierge, cette circonstance lui fit naître la pensée de mettre sa nouvelle mission sous la protection de la mère de Dieu, et on l'a appelée depuis ce temps-là la mission de *Notre-Dame de Lorette*. Le père Cyprien employa cinq ans à cultiver et à augmenter cette chrétienté naissante : elle étoit déjà composée de plus de deux mille néophytes lorsqu'il lui arriva un nouveau secours de missionnaires. Ce surcroît d'ouvriers évangéliques vint à propos pour aider le saint homme à exécuter le dessein qu'il avoit formé de porter la lumière

de l'Évangile dans toute l'étendue de ces terres idolâtres. Il leur abandonna aussitôt le soin de son Église pour aller à la découverte d'autres nations auxquelles il pût annoncer Jésus-Christ. Il fixa d'abord sa demeure dans une contrée assez éloignée, dont les habitans ne sont guère capables de sentimens d'humanité et de religion. Ils sont répandus dans toute l'étendue du pays, et divisés en une infinité de cabanes fort éloignées les unes des autres. Le peu de rapport qu'ont ensemble ces familles ainsi dispersées, a produit entre elles une haine implacable; ce qui étoit un obstacle presque invincible à leur réunion.

La charité ingénieuse du père Cyprien lui fit surmonter toutes ces difficultés. S'étant logé chez un de ces Indiens, de là il parcourut toutes les cabanes d'alentour : il s'insinua peu à peu dans l'esprit de ces peuples par ses manières douces et honnêtes, et il leur fit goûter insensiblement les maximes de la religion, bien moins par la force du raisonnement, dont ils étoient incapables, que par un certain air de bonté dont il accompagnoit ses discours. Il s'asseyoit à terre avec eux pour les entretenir; il imitoit jusqu'aux moindres mouvemens et aux gestes les plus ridicules, dont ils se servent pour exprimer les affections de leur cœur; il dormoit au milieu d'eux, exposé aux injures de l'air, et sans se précautionner contre la morsure des mosquites. Quelque dégoûtans que fussent leurs mets, il ne prenoit ses repas qu'avec eux. Enfin, il se fit barbare avec ces barbares pour les faire entrer plus aisément dans les voies du salut.

Le soin qu'eut le missionnaire d'apprendre un peu de *médecine* et de *chirurgie* fut un autre moyen en usage pour s'attirer l'estime et l'affection de ces peuples. Quand ils étoient malades, c'étoit lui qui préparoit les médecines, qui lavoit et pansoit leurs plaies, qui nettoyoit leurs cabanes; et il faisoit tout cela avec un empressement et une affection qui les charmoient. L'estime et la reconnois-

sance les portèrent bientôt à entrer dans toutes ses vues ; ils n'eurent plus de peine à abandonner leurs premières habitations pour le suivre. En moins d'un an, s'étant rassemblés jusqu'au nombre de plus de deux mille, ils formèrent une grande bourgade, à laquelle on donna le nom de *la Sainte-Trinité*. Le père Cyprien s'employa tout entier à les instruire des vérités de la foi. Comme il avoit le talent de se rendre clair et intelligible aux esprits les plus grossiers, la netteté avec laquelle il leur développa les mystères et les points les plus difficiles de la religion, les mit bientôt en état d'être régénérés par les eaux du baptême. En embrassant le christianisme, ils devinrent comme d'autres hommes, ils prirent d'autres mœurs et d'autres coutumes, et s'assujettirent volontiers aux lois les plus austères de la religion. Leur dévotion éclatoit surtout dans ce saint temps auquel on célèbre le mystère des souffrances du Sauveur : on ne pouvoit guère retenir ses larmes, quand on voyoit celles que répandoient ces nouveaux fidèles, et les pénitences extraordinaires qu'ils faisoient : ils ne manquoient aucun jour d'assister au sacrifice redoutable de nos autels ; et ce qu'il y eut d'admirable, vu leur grossièreté, c'est que le missionnaire vint à bout, par sa patience, d'apprendre à plusieurs d'entre eux à chanter en plain-chant le cantique *Gloria in excelsis*, le symbole des apôtres, et tout ce qui se chante aux messes hautes.

Ces peuples étant réduits sous l'obéissance de Jésus-Christ, le missionnaire crut devoir établir parmi eux une forme de *gouvernement;* sans quoi il y avoit à craindre que l'indépendance dans laquelle ils étoient nés, ne les replongeât dans les mêmes désordres auxquels ils étoient sujets avant leur conversion. Pour cela il choisit parmi eux ceux qui étoient le plus en réputation de sagesse et de valeur, et il en fit des capitaines, des chefs de famille, des consuls, et d'autres ministres de la justice pour gou-

verner le reste du peuple. On vit alors ces hommes, qui auparavant ne souffroient aucune domination, obéir volontiers à de nouvelles puissances, et se soumettre sans peine aux plus sévères châtimens dont leurs fautes étoient punies. Le père Cyprien n'en demeura pas là. Comme les *arts* pouvoient beaucoup contribuer au dessein qu'il avoit de les civiliser, il trouva le secret de leur faire apprendre ceux qui sont les plus nécessaires. On vit bientôt parmi eux des laboureurs, des charpentiers, des tisserands et d'autres ouvriers de cette nature, dont il est inutile de faire le détail. Mais à quoi le saint homme pensa davantage, ce fut à procurer des *alimens* à ce grand peuple qui s'augmentoit chaque jour. Il craignoit avec raison que la stérilité du pays obligeant ses néophytes à s'absenter de temps en temps de la peuplade pour aller chercher de quoi vivre sur les montagnes éloignées, ils ne perdissent peu à peu les sentimens de religion qu'il avoit eu tant de peine à leur inspirer. De plus, il fit réflexion que les missionnaires qui viendroient dans la suite cultiver un champ si vaste, n'auroient pas tous des forces égales à leur zèle, et que plusieurs d'entre eux succomberoient sous le poids du travail, s'ils n'avoient pour tout aliment que d'insipides racines. Dans cette vue il songea à peupler le pays de taureaux et de vaches, qui sont les seuls animaux qui puissent y vivre et s'y multiplier. Il falloit les aller chercher bien loin, et par des chemins difficiles. Les difficultés ne l'arrêtèrent point : plein de confiance dans le Seigneur, il part pour Sainte-Croix de la Sierra; il rassemble jusqu'à deux cents de ces animaux, il prie quelques Indiens de l'aider à les conduire, il gravit les montagnes, il traverse les rivières, poursuivant toujours devant lui ce nombreux troupeau, qui s'obstinoit à retourner vers le lieu d'où il venoit : il se vit bientôt abandonné de la plupart des Indiens de sa suite, à qui les forces et le courage manquèrent : mais, sans se

rebuter, il continua toujours de faire avancer cette troupe d'animaux, étant quelquefois dans la boue jusqu'aux genoux, et exposé sans cesse ou à perdre la vie par les mains des barbares, ou à être dévoré par les bêtes féroces. Enfin, après cinquante-quatre jours d'une marche pénible, il arriva à sa chère mission avec une partie du troupeau qu'il avoit fait partir de Sainte-Croix de la Sierra. Dieu bénit le dessein charitable du missionnaire. Ce petit troupeau s'est tellement accru en peu d'années, qu'il y a maintenant dans le pays plusieurs de ces animaux, et beaucoup plus qu'il n'en faut pour nourrir les habitans des peuplades chrétiennes.

Après avoir pourvu aux besoins de ses chers néophytes, il ne lui restoit plus que d'élever un *temple à Jésus-Christ;* car il souffroit avec peine que les saints mystères se célébrassent dans une pauvre cabane, qui n'avoit d'église que le nom qu'il lui en avoit donné. Mais pour exécuter ce projet il falloit qu'il mît la main à l'œuvre, et qu'il apprît lui-même à ses Indiens la manière de construire un édifice tel qu'il l'avoit imaginé. Il en appela plusieurs; il ordonna aux uns de couper du bois; il apprit aux autres à cuire la terre et à faire de la brique; il fit faire du ciment à d'autres; enfin, après quelques mois de travail, il eut la consolation de voir son ouvrage achevé. Quelques années après, l'église n'étant pas assez vaste pour contenir la multitude des fidèles, il en bâtit une autre beaucoup plus grande et plus belle. Ce qu'il y eut d'étonnant, c'est que cette nouvelle église fut élevée comme la première, sans aucun des instrumens nécessaires pour la construction de semblables édifices, et sans que d'autre architecte que lui-même présidât à un si grand ouvrage. Les gentils accouroient de toutes parts pour voir cette merveille : ils en étoient frappés jusqu'à l'admiration; et par la majesté du temple qu'ils admiroient, ils jugeoient

de la grandeur du Dieu qu'on y adoroit. Le père Cyprien en fit la dédicace avec beaucoup de solennité : il y eut un grand concours de chrétiens et d'idolâtres, qui furent aussi touchés d'une cérémonie si auguste qu'édifiés de la piété d'un grand nombre de catéchumènes que le missionnaire baptisa en leur présence.

Ces deux grandes peuplades étant formées, toutes les pensées du père Cyprien se tournèrent vers d'autres nations. Il savoit, par le rapport qui lui en avoit été fait, qu'en avançant vers l'Orient, on trouvoit un peuple assez nombreux; il partit pour en faire la découverte, et, après avoir marché pendant six jours sans trouver aucune trace d'homme, enfin, le septième, il découvrit une nation qu'on nomme la nation des *Cosérémoniens*. Il employa pour leur conversion les mêmes moyens dont il s'étoit déjà servi avec succès pour former des peuplades parmi les *Moxes;* et il sut si bien les gagner en peu de temps, que les missionnaires qui vinrent dans la suite les engagèrent sans peine à quitter le lieu de leur demeure, pour se transporter à trente lieues de là, et y fonder une grande peuplade, qui s'appelle la peuplade de Saint-Xavier.

Le saint homme, qui avançoit toujours dans les terres, ne fut pas long-temps sans découvrir encore un peuple nouveau. Après quelques journées de marche, il se trouva au milieu de la nation des *Cirioniens*. Du plus loin que ces barbares l'aperçurent, ils prirent en main leurs flèches; ils se préparoient déjà à tirer sur lui et sur les néophytes qui l'accompagnoient : mais la douceur avec laquelle le père Cyprien les aborda, leur fit tomber les armes des mains. Le missionnaire demeura quelque temps parmi eux, et ce fut en parcourant leurs diverses habitations qu'il eût connoissance d'une nation qu'on appelle la nation des *Guarayens*. Ce sont des peuples qui se sont rendus redoutables à toutes les autres nations par leur

férocité naturelle, et par la coutume barbare qu'ils ont de se nourrir de chair humaine. Ils poursuivent les hommes à peu près de la même manière qu'on va à la chasse des bêtes; ils les prennent vivans, s'ils peuvent; ils les entraînent avec eux, et ils les égorgent l'un après l'autre, à mesure qu'ils se sentent pressés de la faim. Ils n'ont point de demeure fixe, parce que, disent-ils, ils sont sans cesse effrayés par les cris lamentables des âmes dont ils ont mangé les corps. Ainsi errans et vagabonds dans toutes ces contrées, ils répandent partout la consternation et l'effroi. Une poignée de ces barbares se trouva sur le chemin du père Cyprien : les néophytes, s'apercevant à leur langage qu'ils étoient d'une nation ennemie de toutes les autres, se préparoient à leur ôter la vie; et ils l'eussent fait si le missionnaire ne les eût arrêtés, en leur représentant qu'encore que ces hommes méritassent d'expier par leur mort tant de cruautés qu'ils exerçoient sans cesse, la vengeance néanmoins ne convenoit ni à la douceur du christianisme, ni au dessein qu'on se proposoit de pacifier et de réunir toutes les nations des gentils; que ces excès d'inhumanité se corrigeroient à mesure qu'ils ouvriroient les yeux à la lumière de l'Évangile, et qu'il valoit mieux les gagner par des bienfaits que de les aigrir par des châtimens. Se tournant du côté de ces barbares, il les combla de caresses; et eux, par reconnoissance, le conduisirent dans leurs peuplades, où il fut reçu avec de grandes marques d'affection. C'est là qu'on lui fit connoître plusieurs autres nations du voisinage, entre autres celles des *Tapacures* et des *Baures*. Le missionnaire profita du bon accueil que lui firent des peuples si féroces, pour leur inspirer de l'horreur de leurs crimes : ils parurent touchés de ses discours, et promirent tout ce qu'il voulut; mais à peine l'eurent-ils perdu de vue, qu'ils oublièrent leurs promesses, et reprirent leurs premières

inclinations. Dans un autre voyage que le père fit dans leur pays, il vit entre leurs mains sept jeunes Indiens, qu'ils étoient prêts à égorger pour se repaître de leur chair. Le saint homme les conjura avec larmes de s'abstenir d'une action si barbare; et eux, de leur côté, engagèrent leur parole de manière à ne laisser aucun doute qu'ils ne la gardassent. Mais il fut bien surpris, à son retour, de voir la terre jonchée des ossemens de quatre de ces malheureux qu'ils avoient dévorés. Saisi de douleur à ce spectacle, il prit les trois qui restoient, et les emmena avec lui à son église de la Trinité, où, après avoir été instruits des vérités de la foi, ils reçurent le baptême. Quelque temps après ces nouveaux fidèles allèrent visiter des peuples si cruels, et, mettant en œuvre tout ce qu'un zèle ardent leur inspiroit pour les convertir, ils les engagèrent peu à peu à venir fixer leur demeure parmi les *Moxes*.

Comme le christianisme s'étendoit de plus en plus par la découverte de tant de peuples différens qui se soumettoient au joug de la foi, on songeoit à faire venir un plus grand nombre d'ouvriers évangéliques. L'éloignement de *Lima* et des autres villes espagnoles étoit un grand obstacle à ce dessein. Les missionnaires avoient souvent conféré ensemble sur les moyens de faciliter la communication si nécessaire entre ces terres idolâtres et les villes du Pérou. Ils désespéroient d'y réussir, lorsque le père Cyprien s'offrit de tenter une entreprise qui paroissoit impossible. Il avoit ouï dire qu'en traversant cette longue file de montagnes qui est vers la droite du Pérou, il se trouvoit un petit sentier qui abrégeoit extraordinairement le chemin, et qu'une troupe d'Espagnols, commandés par don Quiroga, avoit commencé de s'y frayer un passage les années précédentes. Il ne lui en fallut pas davantage pour prendre sur lui le soin de découvrir cette route inconnue. Il part avec quelques néophytes pour cette pé-

nible expédition, portant sur lui quelques provisions de bouche pour subsister dans ces vastes déserts, et les outils nécessaires pour s'ouvrir un passage à travers les montagnes. Il courut beaucoup de dangers, et eut bien à souffrir pendant trois années qu'il s'efforça inutilement de découvrir cette route qu'il cherchoit. Tantôt il s'égaroit dans des lieux qui n'étoient pratiqués que des bêtes farouches, et que d'épaisses forêts et des rochers escarpés rendoient inaccessibles. Tantôt il se trouvoit au haut des montagnes, transi de froid, tout percé des pluies qui tomboient en abondance, ne pouvant presque se soutenir sur un terrain fangeux et glissant, et voyant à ses pieds de profonds abîmes couverts de bois, sous lesquels on entendoit couler des torrens avec un bruit impétueux. Souvent épuisé de fatigue, et ayant consommé ses provisions, il se vit sur le point de périr de faim et de misère.

L'expérience de tant de périls ne l'empêcha pas de faire une dernière tentative l'année suivante, et ce fut alors que Dieu couronna sa constance par l'accomplissement de ses désirs. Après bien de nouvelles fatigues soutenues avec un courage égal, lorsqu'il se croyoit tout-à-fait égaré, il traversa, comme au hasard, un bois épais, et arriva sur la cime d'une montagne, d'où il aperçut enfin la terre du Pérou. Il se prosterna aussitôt le visage contre terre, pour en remercier la bonté divine, et il n'eut pas plus tôt achevé sa prière, qu'il envoya annoncer une si agréable nouvelle au collége le plus proche. On peut juger avec quels applaudissemens elle fut reçue, puisque, pour entrer chez les *Moxes,* il ne falloit pas plus que quinze jours de chemin par la nouvelle route que le père Cyprien venoit de tracer. On ne doit pas oublier ici l'exemple singulier de détachement et de mortification que donna le missionnaire. Il se voyoit près d'une des maisons de sa compagnie: il étoit naturel qu'il allât réparer, sous un

ciel plus doux, des forces que tant de travaux avoient consumées : son inclination même le portoit à aller revoir ses anciens amis après une absence de vingt-quatre ans, surtout n'ayant point d'ordre contraire de ses supérieurs; mais il crut qu'il seroit plus agréable à Dieu de lui en faire un sacrifice, et sur-le-champ il retourna à sa mission par le nouveau chemin qu'il avoit frayé avec tant de peine, se dérobant par là aux applaudissemens que méritoit le succès de son entreprise.

Quand il se vit au milieu de ses chers néophytes, loin de prendre les petits soulagemens qu'ils vouloient lui procurer, et dont après tant de fatigues il avoit si grand besoin, il ne songea qu'à aller découvrir la nation des *Tapacures*, qui lui avoit été indiquée par les *Guarayens*. Ces peuples étoient autrefois mêlés parmi les *Moxes*, avec qui ils ne faisoient qu'une même nation. Mais les dissensions qui s'élevèrent entre eux furent une semence de guerres continuelles, qui obligèrent enfin les *Tapacures* à s'en séparer, pour aller habiter une autre contrée à quarante lieues environ de distance, vers une longue suite de montagnes qui vont de l'orient au nord. Leurs mœurs sont à peu près les mêmes que celles des *Moxes* gentils, dont ils tirent leur origine, à la réserve qu'ils ont moins de courage, et qu'ayant le corps bien plus souple et plus leste, ils ne se défendent guère de ceux qui les attaquent que par la vitesse avec laquelle ils disparoissent à leurs yeux. Le père Cyprien alla donc visiter ces infidèles : il les trouva si dociles, qu'après quelques entretiens, ils lui promirent de recevoir les missionnaires qui leur seroient envoyés, et d'aller habiter les terres qu'on leur destineroit. Il eut même la consolation d'en baptiser plusieurs qui étoient sur le point d'expirer. Enfin ce fut par leur moyen qu'il eut quelque connoissance du pays des Amazones. Tous lui dirent que vers l'orient il y avoit une na-

tion de femmes belliqueuses, qu'à certain temps de l'année elles recevoient des hommes chez elles, qu'elles tuoient les enfans mâles qui en naissoient, qu'elles avoient grand soin d'élever les filles, et que de bonne heure elles les endurcissoient aux travaux de la guerre.

Mais la découverte la plus importante, et qui fit le plus de plaisir au père Cyprien, fut celle des *Baures*. Cette nation est plus civilisée que celle des *Moxes*; leurs bourgades sont fort nombreuses; on y voit des rues et des places d'armes, où leurs soldats font l'exercice; chaque bourgade est environnée d'une bonne palissade, qui la met à couvert des armes qui sont en usage dans le pays : ils dressent dans les grands chemins des espèces de trappes, qui arrêtent tout court leurs ennemis. Dans les combats ils se servent d'une sorte de boucliers faits de cannes entrelacées les unes dans les autres et revêtues de coton et de plumes de diverses couleurs qui sont à l'épreuve des flèches. Ils font choix de ceux qui ont le plus de valeur et d'expérience, pour en faire des capitaines à qui ils obéissent. Leurs femmes portent toutes des habits décens. Ils reçoivent bien leurs hôtes : une de leurs cérémonies est d'étendre à terre une grande pièce de coton, sur laquelle ils font asseoir celui à qui ils veulent faire honneur. Le terroir paroît aussi y être plus fertile que partout ailleurs : on y voit quantité de collines, ce qui fait croire que le blé, le vin et les autres plantes d'Europe y croîtroient facilement, pour peu que la terre y fût cultivée. Le père Cyprien pénétra assez avant dans ce pays, et parcourut un grand nombre de bourgades. Partout il trouva des peuples dociles en apparence, et qui paroissoient goûter la loi nouvelle qu'il leur annonçoit. Ce succès le remplissoit de consolation; mais sa joie fut bientôt troublée. Deux néophytes, qui l'accompagnoient, entendirent, durant la nuit, un grand bruit de tambours dans une peu-

plade qu'ils n'avoient pas encore visitée. Saisis de frayeur, ils pressèrent le missionnaire de fuir au plus vite, tandis qu'il en étoit encore temps, parce que, selon la connoissance qu'ils avoient des coutumes du pays et du génie léger et inconstant de la nation, ce bruit des tambours et ce mouvement des Indiens armés présageoient quelque chose de funeste pour eux.

Le père Cyprien s'aperçut alors qu'il s'étoit livré entre les mains d'un peuple ennemi de la loi sainte qu'il prêchoit, et, ne doutant point qu'on n'en voulût à sa vie, il en fit le sacrifice au Seigneur pour le salut de ces barbares. A peine eut-il avancé quelques pas pour condescendre à la foiblesse de ses néophytes, qu'il rencontra une compagnie de *Baures* armés de haches, d'arcs et de flèches; ils le menacèrent de loin et le chargèrent d'injures, en décochant sur lui quantité de flèches qui furent d'abord sans effet à cause de la trop grande distance; mais ils hâtèrent le pas, et le père se sentit blessé au bras et à la cuisse. Les néophytes épouvantés s'enfuirent hors de la portée des flèches; et les *Baures*, ayant atteint ce saint homme, se jetèrent sur lui avec fureur et le percèrent de plusieurs coups, tandis qu'il invoquoit les saints noms de Jésus et de Marie, et qu'il offroit son sang pour la conversion de ceux qui le répandoient d'une manière si cruelle. Enfin un de ces barbares, lui arrachant la croix qu'il tenoit en main, lui déchargea sur la tête un grand coup de hache dont il expira sur l'heure.

Ainsi mourut le père Cyprien Baraze, le 16 de septembre de l'année 1702, qui étoit la soixante-unième de son âge, après avoir employé vingt-sept ans et deux mois et demi à la conversion des *Moxes*. Sa mort arriva le même jour qu'on célèbre la fête des saints Corneille et Cyprien; Dieu permit que portant le nom d'un de ces saints martyrs, et s'étant consacré aux mêmes fonctions pendant sa

vie, il fût récompensé de ses travaux par une mort semblable.

Il s'étoit disposé à une fin si glorieuse par l'exercice des plus héroïques vertus. L'amour dont il brûloit pour Dieu, et son zèle ardent pour le salut des âmes, ne lui faisoient trouver rien d'impossible; sa mortification alloit jusqu'à l'excès. Outre les disciplines sanglantes et un rude cilice dont il étoit presque toujours couvert, sa vie étoit un jeûne perpétuel; il ne vivoit dans tous ses voyages que des racines qui croissent dans le pays; c'étoit beaucoup lorsqu'il y ajoutoit quelque morceau de singe enfumé que les Indiens lui donnoient quelquefois par aumône. Son sommeil ne dura jamais plus de quatre heures; quand une fois il eut bâti son église, il le prenoit toujours assis au pied de l'autel. Dans ses courses presque continuelles, il dormoit à l'air, sans se précautionner contre les pluies fréquentes ni contre le froid qui est quelquefois très-piquant. Les missionnaires ont coutume, quand ils naviguent sur les rivières, de se servir d'un parasol pour se mettre à couvert des rayons de feu que le soleil darde à plomb dans un pays si voisin de la zone torride. Pour lui, il ne voulut jamais prendre un soulagement si nécessaire. On sait combien la persécution des mosquites est insupportable; il y en a quelquefois dans ces terres une quantité si prodigieuse, que l'air en est obscurci comme d'une nuée épaisse; le père Cyprien refusa constamment de se mettre en garde contre leurs morsures. Les sentimens humbles qu'il avoit de lui-même, l'avoient rendu comme insensible aux injures et aux outrages qu'il eut souvent à souffrir des Indiens. Il y en eut parmi eux qui en vinrent jusqu'à le traiter de fou et d'insensé. Le serviteur de Dieu ne leur répondoit que par les bons offices qu'il leur rendoit. Cet excès de bonté ne fut pas même du goût de quelques-uns des missionnaires; ils se crurent obligés de l'avertir que

des chrétiens qui respectoient si peu son caractère étoient punissables, que le génie des Indiens les portoit naturellement à abuser d'une telle condescendance, et que sa patience ne serviroit qu'à les rendre plus insolens. Le saint homme avoit bien d'autres pensées; il leur répondoit, avec sa douceur ordinaire, que Dieu sauroit bien trouver d'autres moyens de le maintenir dans l'autorité qui lui étoit nécessaire pour traiter avec ces peuples, et que l'amour des croix et des humiliations étant l'esprit de l'Évangile qu'il leur annonçoit, il ne pouvoit trop leur enseigner par son exemple cette philosophie toute divine.

LETTRE (EXTRAIT) DU PÈRE GUILLAUME D'ÉTRÉ AU PÈRE JOSEPH DUCHAMBGE.

A Cuença, le 1er juin 1731.

MON RÉVÉREND PÈRE, je ne sais comment il s'est pu faire que depuis vingt-trois ans que je suis dans ces missions de l'Amérique méridionale, je n'aie point reçu de vos lettres, et que vous n'en ayez point reçu pareillement des miennes. J'espère que celle-ci vous parviendra; et pour suppléer au détail que je vous faisois dans les précédentes, je vais vous rendre compte, en peu de mots, de mes occupations auprès de ces nations infidèles, et des diverses peuplades chrétiennes qui se forment sur l'un et l'autre bord du grand *fleuve Maragnon*, ou, comme d'autres l'appellent, de la *rivière des Amazones*.

Ce fut l'année 1708 que j'y arrivai, et mon premier soin fut d'apprendre la langue *del inga*, qui est la langue générale de toutes ces nations. Quoique cette langue soit commune à tous les peuples qui habitent les bords de

ce grand fleuve, cependant la plupart de ces nations ont leur langue particulière, et il n'y en a que quelques-uns dans chaque nation qui entendent et qui parlent la langue dominante. Aussitôt que je commençai à entendre et à parler la langue *del inga*, on me confia le soin de cinq nations peu éloignées les unes des autres; savoir, des *Chayabites*, des *Cavapanas*, des *Paranapuras*, des *Muniches* et des *Ottanaves*. Ces nations habitent le long de la rivière *Guallaga*, assez près du lieu où cette rivière se jette dans le fleuve Maragnon. Après avoir passé sept ans avec beaucoup de consolation parmi ces peuples, à les instruire des vérités du salut et à les entretenir dans la pratique des vertus chrétiennes, un plus vaste champ s'ouvrit à mon zèle, et je l'aurois cru bien au-dessus de mes forces, si je n'avois été persuadé que quand Dieu nous commande par l'organe de ceux qui tiennent ici-bas sa place, il ne manque pas de soutenir notre foiblesse. On me nomma supérieur-général et visiteur de toutes les missions qui s'étendent à plus de mille lieues sur les deux rives du Maragnon, et sur toutes les rivières qui, du côté du nord et du midi, viennent se décharger dans ce grand fleuve.

J'eus la consolation d'apprendre, dans mes premières excursions, que quatre nombreuses nations infidèles paroissoient disposées à écouter les missionnaires et à embrasser la foi. Et en effet, elles renoncèrent à l'idolâtrie, et se convertirent, les unes plus tôt, et les autres plus tard, de la manière que je vais vous le raconter. Ces nations sont les *Itucalis*, qui demeurent sur les bords d'une rivière nommée *Chambira Yacu*, laquelle vient se rendre dans le Maragnon; les *Yameos*, qui sont un peu plus bas, le long du Maragnon, du côté du nord; les *Payaguas* et les *Iquiavates*, qui habitent le long de la rive orientale de la grande rivière *Napo*, laquelle se jette, comme les au-

tres, dans le Maragnon. Ceux qui marquèrent le plus d'empressement pour se soumettre à l'Évangile, furent les *Itucalis*. Ils allèrent d'eux-mêmes visiter les églises des peuplades chrétiennes; ils demandèrent avec instance un missionnaire; ils promirent de bâtir au plus tôt une église semblable à celles qu'ils voyoient, avec une maison pour le père qui voudroit bien les instruire. Et en effet, m'étant rendu chez eux environ quinze jours après la demande qu'ils avoient faite, je trouvai l'église et la maison achevées. Je demeurai un grand mois avec eux, et ils me fournirent libéralement tout ce qui étoit nécessaire à ma subsistance. Tous les jours, matin et soir, ils venoient réciter les prières, et entendre l'instruction que je faisois aux uns en leur propre langue, et aux autres en la langue générale *del inga*. Je conférai le baptême aux enfans que leurs parens me présentèrent, et à environ deux cents adultes que je trouvai suffisamment instruits. J'établis quelques-uns d'eux, pour mieux instruire le reste de leurs compatriotes, en leur promettant que je reviendrois bientôt les voir, et donner le baptême à ceux qui seroient en état de le recevoir. Ces peuples sont plus sévères dans leurs mœurs et sont moins opposés au christianisme que les autres infidèles : malgré les chaleurs brûlantes du climat, ils sont modestement vêtus, au lieu que les autres vont presque nus. D'ailleurs, la *polygamie,* qui est en usage parmi presque toutes ces nations, n'est point permise chez eux, et ils n'ont chacun qu'une seule femme. C'est ce qui rend leur conversion plus aisée, et le missionnaire n'a plus qu'à confirmer leur mariage, en leur administrant ce sacrement selon les cérémonies de l'Église. Les *Yameos*, qui sont à une journée plus bas dans les forêts voisines du *Maragnon,* ayant eu occasion de fréquenter une nation toute chrétienne de leur voisinage, demandèrent pareillement un missionnaire. Le père qui a la con-

duite des *Omaguas* les alla voir, leur bâtit une église, les instruisit des vérités chrétiennes, et donna le baptême à tous ceux qui y étoient disposés. Cette nation est composée de plus de deux mille Indiens.

Un autre événement que je vais rapporter, donna lieu à l'établissement de trois peuplades dans la province des *Yquiavates* et des *Payaguas*, qui habitent les terres arrosées par la grande rivière de *Napo*. Voici comment la chose arriva. Des Indiens infidèles avoient séduit et débauché un assez bon nombre de nos néophytes, et les avoient entraînés avec eux dans leurs habitations qui sont le long de la rivière *Ucayalle*. J'appris cette nouvelle avec le plus vif sentiment de douleur, et mon premier mouvement fut de courir après ces brebis égarées, pour les ramener au bercail. Mais qu'aurois-je pu faire moi seul au milieu de ces barbares? C'eût été me livrer témérairement et sans fruit à leur fureur. J'étois dans ces perplexités, lorsque six braves Espagnols, à la tête desquels étoit le capitaine *Cantos*, s'offrirent de m'accompagner avec une escorte d'Indiens chrétiens, capables de se faire respecter des infidèles. On fixa le jour du départ, et lorsqu'il fut arrivé, nous nous embarquâmes dans cinquante canots, qui formoient une petite armée navale. Chaque Espagnol commandoit cinquante Indiens. Les Espagnols étoient armés de leurs sabres et de leurs fusils; les Indiens portoient leurs armes ordinaires, qui sont la lance, l'arc et les flèches. Nous descendîmes ainsi le fleuve *Maragnon* en fort bon ordre. Lorsque nous arrivâmes à l'embouchure de la rivière *Ucayalle*, qui se jette dans le *Maragnon* du côté du midi, je reçus une lettre du père Louis Coronado, missionnaire des *Payaguas*, qui déconcerta notre entreprise. Il me mandoit que les *Yquiavates* lui avoient député trente Indiens de leur nation, pour le prier, ou de venir lui-même chez eux, ou de leur envoyer

quelqu'un qui pût présider à la construction de l'église qu'ils vouloient bâtir, afin que le père qui leur seroit destiné trouvât tout prêt à son arrivée, et qu'il n'eût plus qu'à les instruire; qu'il avoit reçu ces députés avec les plus grandes marques d'affection; qu'après les avoir bien régalés, il leur avoit fait présent de ferremens, de couteaux, de fausses perles, de pendans d'oreilles, d'hameçons et d'autres bagatelles semblables, qui sont fort estimées de ces peuples; qu'en les renvoyant, il leur avoit confié son domestique espagnol, nommé Manuel Estrada, pour les aider à bâtir leur église; que ces perfides, séduits et incités par quelques Indiens de la rivière *Putumayo,* soulevés contre les pères franciscains, leurs missionnaires, avoient tué cet Espagnol en trahison; que lui-même étoit comme assiégé dans son quartier, avec un frère franciscain et vingt-cinq néophytes, sans oser paroître au dehors, et qu'on étoit obligé de faire tour à tour sentinelle et d'être continuellement au guet, pour éviter toute surprise de la part de ces barbares; qu'enfin ils se trouvoient dans un danger très-pressant, et qu'il me prioit instamment de venir au plus vite à leur secours.

Le capitaine de notre petite flotte, auquel je communiquai cette lettre, fit aussitôt débarquer les troupes qui la composoient, et les fit ranger avec leurs armes en ordre de bataille, pour en faire la revue. Alors je leur fis part de la même lettre, et je leur en expliquai le contenu en langue *del inga.* L'indignation fut générale, et tous s'écrièrent qu'il n'y avoit point à délibérer, et que, sans perdre un seul moment, il falloit se rembarquer, pour aller *délivrer le missionnaire*, et *venger la mort de l'Espagnol.* Comme je vis les Indiens fort animés à la vengeance, je pris à part le capitaine, et je le priai de ne pas souffrir qu'on répandît le sang de ces malheureux; qu'à la bonne heure on leur inspirât de la terreur, pour répri-

mer leur férocité, mais qu'il falloit user de bonté et de clémence, pour adoucir leur naturel et les gagner à Jésus-Christ; que ce n'est pas par la voie des armes que se doit annoncer la loi chrétienne, mais par la vertu de la croix; que c'est pour cela que, dans nos courses apostoliques, nous la portons pendue au cou, ou bien nous la tenons à la main, pour faire sentir à ces infidèles que ce sont là les seules armes que nous opposons à leur résistance, et avec lesquelles nous tâchons de les soumettre à l'Évangile; qu'enfin il n'ignoroit pas que son pouvoir étoit borné; qu'il ne lui étoit pas permis, dans les causes capitales, de faire aucun acte de justice, et encore moins de condamner à mort les coupables, mais que sa fonction étoit seulement de se saisir de leurs personnes et de les faire conduire à la ville de *Quito*, où leur procès devoit s'instruire et se juger. Le capitaine, qui étoit plein de zèle et de piété, entra sans peine dans mes vues, et me promit de s'y conformer.

Nous nous embarquâmes sur l'heure, et nous dirigeâmes notre route vers la rivière de *Napo*. Le capitaine rangea notre petite flotte en ordre de bataille, comme s'il se fût agi de livrer un combat. Il ordonna que dix canots, où seroient cinquante Indiens avec leur chef espagnol, formeroient l'avant-garde; qu'un pareil nombre de canots feroient l'arrière-garde; que les trente canots qui restoient seroient le corps de bataille, et que les chasseurs et les pêcheurs destinés à fournir les vivres seroient à couvert par l'arrière-garde. Ces précautions sont nécessaires quand on navigue sur ce grand fleuve, pour n'être pas insulté par ces barbares, lesquels sont souvent embusqués dans les bois qui règnent le long du fleuve, et vous attendent au passage pour fondre tout à coup sur vous, s'ils s'aperçoivent que vous ne soyez pas sur vos gardes. Après trois semaines de navigation, nous arrivâ-

mes à la vue de la peuplade des *Payaguas*. Dès que nous fûmes aperçus du père Coronado et des autres Indiens, qui étoient avec lui dans des frayeurs continuelles, ils nous regardèrent comme des anges descendus du ciel, qui venoient à leur secours, et ils témoignèrent leur joie par deux coups de fusil dont ils nous saluèrent. On leur répondit par sept coups de fusil, et par les fanfares des tambours, des trompettes et des cornets des Indiens.

Pour prévenir toute confusion dans le débarquement, le capitaine ordonna que les cinquante canots vogueroient à force de rames vers la rive opposée, et s'avanceroient beaucoup plus haut que la peuplade; que tous les canots aborderoient tous à la fois, chacun selon son rang; et qu'ayant tous ensemble mis pied à terre, les six Espagnols, à la tête des Indiens, iroient se ranger en ordre de bataille au milieu de la place qui est vis-à-vis l'église. Le père Coronado nous attendoit revêtu de sa chape; et, après nous avoir conduits à l'église, et nous avoir présenté de l'eau bénite, il entonna le *Te Deum* en action de grâces, que les chantres indiens continuèrent au son des tambours et des trompettes. Cependant notre petite armée étoit sur deux lignes en ordre de bataille. Ce bel ordre, dans lequel nous entrâmes dans la peuplade, étonna fort les *Payaguas*, qui n'avoient jamais rien vu de semblable, et jeta parmi eux la consternation. Leurs caciques et plusieurs d'entre eux vinrent tout tremblans de peur se jeter à mes pieds, et me prier d'intercéder pour eux auprès des Espagnols. Je les fis lever, et les rassurai de leur frayeur, en leur faisant entendre qu'on n'avoit point de mauvaise volonté contre eux, et que cette troupe de guerriers n'étoient venus sur leurs terres que pour châtier les *Yquiavates* leurs voisins, qui, par la plus insigne perfidie, avoient trempé leurs mains cruelles dans le sang d'un Espagnol qu'ils avoient demandé avec instance; que pour

eux, ils n'avoient qu'à continuer d'être dociles aux instructions de leur missionnaire, et qu'ils trouveroient toujours dans les Espagnols des amis et des protecteurs.

Comme il y avoit encore quatre journées de chemin à faire pour nous rendre aux *Yquiavates*, et qu'il étoit à craindre que, si ces barbares avoient le moindre vent de notre arrivée, ils ne prissent la fuite et ne s'enfonçassent dans leurs épaisses forêts, où il seroit difficile de les joindre, on résolut de ne rester que deux heures chez les *Payaguas*, pour donner le temps à notre petite armée de prendre son repas, et de partir ensuite. Je profitai de ce temps-là pour m'entretenir avec le père *Coronado;* nous nous confessâmes l'un l'autre, et ce fut pour lui une grande consolation, parce qu'il y avoit plus d'un an qu'il n'avoit vu de missionnaire : ce n'en étoit pas une moindre pour moi; car j'étois à la veille d'une expédition périlleuse, et je voulois me préparer à tout événement. Aussitôt après le dîner, nous nous embarquâmes, et le quatrième jour nous nous trouvâmes à l'embouchure d'une petite rivière qui se jette dans celle de *Napo*, où il falloit faire environ une lieue avant d'arriver au village des *Yquiavates*. Dès la première pointe du jour, nous entrâmes dans cette rivière en grand silence, et avec les précautions nécessaires contre les différens stratagêmes dont usent ces barbares. Une de leurs ruses est de s'embusquer dans les bois à l'entrée de ces petites rivières, de couper à demi vers le pied les plus grands arbres, et de les faire tomber sur les navigateurs. C'est le stratagême que les Indiens de *Darien* vers *Panama* employèrent, il y a peu d'années, contre les Anglois. Ainsi, pour naviguer avec plus de sûreté, nous fîmes marcher cinquante Indiens sur les deux bords de la rivière, vingt-cinq d'un côté et vingt-cinq de l'autre. Comme tout y étoit paisible, et qu'on n'y découvroit aucun infidèle, nous avançâmes tranquillement jusqu'à leur

village. Alors le capitaine défendit, sous les peines les plus rigoureuses, de tuer aucun de ces infidèles, à moins qu'on n'y fût obligé pour la défense de sa propre vie ; il voulut qu'on se contentât de les faire prisonniers. Il ordonna ensuite que les Espagnols, chacun à la tête de cinquante Indiens, entreroient dans le village par cinq endroits différens. Pour moi, je restai dans les canots avec un Espagnol et cinquante Indiens.

Cet ordre fut parfaitement bien exécuté. Les cinq partis se rencontrèrent au milieu de la place sans trouver aucun de ces barbares. Dès le matin ils avoient pris la fuite, et s'étoient retirés avec tant de précipitation dans les bois, qu'ils avoient laissé les feux allumés, et la plus grande partie de leurs provisions dans leurs cabanes. Le capitaine, résolu de poursuivre ces fugitifs, fit dîner au plus vite sa petite armée. Il me laissa dans le quartier avec deux Espagnols et cent Indiens ; et lui en personne, avec deux cents Indiens et deux ou trois guides pour les conduire dans les bois, partit vers midi, afin de suivre les traces de ces barbares. Pendant ce temps-là, nous fortifiâmes notre quartier le mieux qu'il nous fut possible, pour nous mettre en garde contre toute surprise. Vers les sept heures du soir (car ici les jours et les nuits sont presque toujours égaux), nous vîmes arriver un parti de nos chrétiens, qui nous amenoit une prise de ces infidèles, ayant tous les mains liées, et étant attachés deux à deux. Les femmes et les enfans étoient entièrement nus. Je députai aussitôt un exprès au missionnaire des *Payaguas*, pour le prier de m'envoyer cent aunes de coton, dont je les fis couvrir. Pour ce qui est des hommes, ils avoient seulement la moitié du corps couvert d'une tunique qui avoit la forme d'une dalmatique, et qui étoit faite d'une écorce qu'ils appellent *yanchama*. Vous en avez à Douay une pièce dans le cabinet de notre bibliothèque.

Aussitôt que ces barbares furent en ma présence, ils se jetèrent à genoux : « Nous sommes vos esclaves, me dirent-ils fondant en larmes; nous vous prions d'obtenir notre grâce des Espagnols, afin qu'ils ne nous fassent pas mourir; d'autant plus que nous avons déjà fait justice de celui qui a tué l'Espagnol, et que le père des *Payaguas* nous avoit envoyé. » Je leur répondis qu'ils pouvoient s'assurer de la grâce qu'ils demandoient; que je n'étois pas venu dans leurs bois pour les faire esclaves, mais pour les rendre enfans d'un Dieu qui a créé le ciel et la terre, et qui est mort pour leur donner la vie; que s'ils vouloient m'écouter, je les instruirois des vérités du salut, et que par le baptême je leur procurerois le plus grand bonheur auquel ils pussent aspirer, puisque je les mettrois dans la voie qui conduit au ciel; qu'au reste ils n'avoient rien à craindre, et qu'ils ne manqueroient de rien; mais qu'ils prissent bien garde de ne point chercher les moyens de s'enfuir, que je ne serois pas le maître d'arrêter les fusils des Espagnols, d'où ils avoient vu sortir la foudre et le tonnerre. C'est l'expression dont se servent ces barbares, lorsqu'ils parlent de nos armes à feu. Ce petit discours les ayant un peu remis de leur frayeur, je les fis asseoir, comme ils étoient, deux à deux, et on leur apporta à souper. L'Espagnol de garde posa des sentinelles autour des prisonniers et aux quatre coins du quartier, et moi je me retirai dans ma tente pour y prendre un peu de repos. Le lendemain vers midi, les trois autres partis de nos Indiens nous amenèrent une autre troupe de ces fugitifs au nombre de quatre-vingts, qu'on joignit aux premiers, dans un quartier couvert et bien fermé de tous côtés; je fis venir deux ou trois des principaux, et leur demandai en quel endroit s'étoit commis le meurtre : ils nous y conduisirent, le capitaine et moi. Il y avoit vingt jours que l'Espagnol avoit été massacré; la terre étoit encore toute rouge

de son sang, quoique ces barbares, en y allumant un feu presque continuel, eussent fait tous leurs efforts pour la sécher. Je leur demandai ensuite ce qu'ils avoient fait de son corps : ils nous répondirent, en haussant les épaules, qu'après l'avoir fait rôtir, ils l'avoient mangé. « Mais du moins, répliquai-je, dites-nous où vous avez mis la tête et les os que vous avez rongés. » Ils nous menèrent derrière la maison du cacique infidèle, où nous trouvâmes la tête, les côtes et les autres ossemens épars de côté et d'autre. On voyoit un grand trou derrière la tête, ce qui marquoit qu'ils l'avoient tué d'un coup de hache. Je fis recueillir tous ces ossemens, et, après les avoir enveloppés dans un linceul, je les fis placer sur une table dans ma tente, au milieu de deux cierges, qui brûlèrent pendant toute la nuit. Le lendemain nous chantâmes l'office des morts ; après quoi j'envoyai les précieux restes de ce bon Espagnol, qui avoit perdu la vie pour la cause de Dieu, au missionnaire des *Payaguas*, dont il étoit le domestique, afin qu'il les fît enterrer dans son église.

Ces peuples, comme vous voyez, mon révérend père, sont de vrais *anthropophages*, qui se nourrissent de chair humaine. Il n'y avoit pas plus de deux mois qu'ils étoient allés surprendre et attaquer un parti de leurs ennemis, et, en ayant tué jusqu'à cinquante, ils les coupèrent par morceaux, les firent rôtir, les apportèrent dans leur village, et en firent un grand festin. Un de ces Indiens, qu'on nomme *encabellados*, parce qu'ils laissent croître leurs cheveux jusqu'à la ceinture, vint se jeter à mes pieds, et, me montrant une lance dont la pointe étoit faite d'un os affilé, il me dit que c'étoit l'*os de la jambe de son frère*, que ces barbares avoient tué et dévoré, et qu'il me prioit d'en tirer vengeance. Je lui répondis que je n'étois pas venu pour venger les morts, mais pour convertir les vivans, et leur faire connoître le créateur et le maître

souverain du ciel et de la terre, qui défend de semblables excès. Un autre me raconta que peu de jours avant notre arrivée, un de ces barbares, voyant que sa *femme étoit fort grasse*, et qu'elle ne lui rendoit aucun service, parce qu'elle ne savoit ni faire la cuisine ni préparer la boisson, la tua et en régala ses amis, leur disant que, puisque sa femme, pendant sa vie, n'avoit été propre qu'à l'ennuyer, il étoit juste qu'elle lui servît de régal après sa mort. Jugez de là quel est l'aveuglement et la cruauté de ces peuples. Cependant leurs âmes doivent nous être infiniment chères, puisqu'elles ont été rachetées du sang de Jésus-Christ, et nous ne saurions trop faire ni trop souffrir pour leur conversion et leur salut.

L'après-midi, notre capitaine, ayant appris qu'une nombreuse troupe d'*Yquiavates* s'étoit réfugiée dans les bois, vers une autre rivière, envoya quatre partis indiens à leur poursuite. Dès le lendemain ils amenèrent quatre-vingt-dix de ces barbares, qu'on mit dans le quartier des prisonniers. Il y avoit parmi eux la femme et les enfans du *principal cacique*, dont on n'avoit pu se saisir. Comme il n'étoit pas coupable de la mort de l'Espagnol, et qu'au contraire il s'y étoit opposé, on ne doutoit point, ou qu'il ne vînt lui-même, ou qu'il n'envoyât demander sa femme et ses enfans. Nous restâmes deux jours à attendre cette députation; mais, voyant qu'il ne venoit personne, je témoignai au capitaine que deux cents prisonniers qui étoient entre nos mains, suffisoient pour châtier ces barbares, et leur ôter l'envie de former dans la suite un pareil attentat. Le capitaine fut de mon sentiment: ainsi nous nous rembarquâmes avec nos prisonniers, et avec toute la provision de maïs et de racines, qu'ils nomment *yuca*, nous abandonnant pour le reste à la Providence et au soin de nos chasseurs et de nos pêcheurs qui ne nous ont point manqué. Le père *Coronado* vint avec nous, pour se ren-

dre à son autre mission des *Omaguas*. Il nous fallut six semaines pour gagner la principale peuplade, qu'on nomme la Nouvelle-Carthagène. Là nous distribuâmes les prisonniers dans diverses peuplades chrétiennes, où l'on n'oublia rien pour les instruire et en faire de vertueux néophytes : en effet, au bout de deux ans, je les trouvai assez instruits et assez fermes dans leur foi pour croire que je ne risquois rien en les renvoyant dans leur terre natale. Ils s'y rendirent avec deux nouveaux missionnaires que je leur donnai, et ils devinrent les fondateurs de deux grandes peuplades. Quand je les visitai quelque temps après, j'y trouvai deux belles églises bien bâties, et un grand nombre de néophytes. J'eus même la consolation d'apprendre que trois mille infidèles de la même nation vouloient se réunir à leurs compatriotes, pour se faire instruire de nos saintes vérités, se rendre dignes du baptême, et mener comme eux une vie chrétienne.

Tandis que de nouvelles chrétientés s'établissoient le long du fleuve Maragnon, j'eus la douleur d'apprendre que nos anciennes missions étoient désolées par les irruptions des *Portugais*, qui, entrant bien avant dans les terres espagnoles, ravageoient et pilloient nos peuplades, et enlevoient nos néophytes pour en faire leurs esclaves; nous en écrivîmes à la cour d'Espagne, et nous suppliâmes très-humblement sa majesté d'ordonner à ses plénipotentiaires, qui devoient se rendre au congrès de Cambrai, de régler et de fixer avec les ministres de Portugal les limites des terres appartenantes aux deux couronnes, afin qu'il ne fût plus permis d'empiéter les uns sur les autres, et que nos néophytes pussent jouir d'un repos et d'une tranquillité si nécessaires pour les maintenir dans la religion et la piété.

Notre requête eut son effet; car il vint aux Portugais un ordre, de la part du roi leur maître, de se retirer des terres de nos missions, et de nous laisser tout le pays libre

jusqu'au *Rio-Negro*. Tandis qu'on traitoit cette affaire en Europe, l'audience de *Quito* dépêcha un capitaine à la tête de cent soldats, pour chasser les Portugais de nos terres; il y réussit, et fit quelques prisonniers qu'il conduisit à Quito; mais ce capitaine n'ayant pas pris la précaution de bâtir une forteresse et d'y laisser des soldats, les Portugais revinrent de nouveau, enlevèrent les ornemens et les cloches de deux de nos églises, et, s'étant saisis d'un de nos missionnaires et de quelques Espagnols, ils les menèrent prisonniers au grand *Para*, d'où ensuite ils les envoyèrent à Lisbonne. Il vint ensuite un second ordre du roi de Portugal, qui enjoignoit à ses sujets, habitans du Maragnon, de nous restituer généralement tout ce qu'ils nous avoient pris, et de ne point pousser leurs conquêtes au-delà de *Rio-Negro;* ils y ont bâti une fort belle forteresse.

Le père *Samuel Fritz,* missionnaire aux *Xiberos,* mourut à peu près dans le même temps: il étoit âgé de soixante et quinze ans; il en a passé quarante-deux dans ces pénibles missions, dont il a été supérieur-général. Vingt-neuf nations barbares lui sont redevables de leur conversion à la foi. Je comptois succéder à cet ancien missionnaire; mais notre révérend père général me nomma recteur du collége de Cuença, ville qui est, après Quito, la principale de la province. Elle abonde en froment, en orge, en maïs, en fruits et en légumes; les animaux qu'on y a transportés d'Espagne, depuis la conquête des Indes, s'y sont multipliés à l'infini. Ainsi, on y trouve quantité de vaches, de porcs, de moutons, de poules, de canards, de chevaux et de mules. L'air y est tempéré, et l'on y jouit d'un printemps perpétuel. Toutes les rues sont droites, et au milieu de chacune coule un canal d'une eau très-claire, que fournit la rivière voisine. Il y a trois paroisses: la principale compte, parmi ses paroissiens, cinq mille Espagnols et trois mille métis;

les deux autres comptent plus de dix mille Indiens. Outre notre église, qui est fort belle, il y en a quatre autres; savoir, de dominicains, de franciscains, d'augustins et de religieux de la Merci; on y voit aussi deux églises assez jolies, l'une de religieuses de la Conception, et l'autre de carmélites. Nos occupations sont presque continuelles. Je suis, etc.

LETTRE (EXTRAIT) DU PÈRE PIERRE LOZANO

AU PÈRE BRUNO DE MORALES.

1er mars 1747.

On a reçu de *Lima* et de *Callao* les nouvelles les plus funestes. Le 28 octobre 1746, sur les dix heures et demie du soir, un *tremblement de terre* s'est fait sentir à *Lima* avec tant de violence, qu'en moins de trois minutes toute la ville a été renversée de fond en comble. Le mal a été si prompt, que personne n'a eu le temps de se mettre en sûreté, et le ravage si universel, qu'on ne pouvoit éviter le péril en fuyant. Il n'est resté que vingt-cinq maisons sur pied : cependant, par une protection particulière de la Providence, de soixante mille habitans, dont la ville étoit composée, il n'en a péri que la douzième partie, sans que ceux qui ont échappé aient jamais pu dire ce qui avoit été l'occasion de leur salut : aussi l'ont-ils tous regardé comme une espèce de miracle. Il est peu d'exemples dans les histoires d'un événement si lamentable, et il est difficile que l'imagination la plus vive puisse fournir l'idée d'une pareille calamité. Représentez-vous toutes les églises détruites, généralement tous les autres édifices abattus, et les seules vingt-cinq maisons qui ont résisté à

l'ébranlement, si maltraitées qu'il faudra nécessairement achever de les abattre. Des deux tours de la cathédrale, l'une a été renversée jusqu'à la hauteur de la voûte de la nef, l'autre jusqu'à l'endroit où sont les cloches, et tout ce qui en reste est extrêmement endommagé. Ces deux tours en tombant ont écrasé la voûte et les chapelles, et toute l'église a été si bouleversée, qu'on ne pourra la rétablir sans en venir à une démolition générale.

Il en est arrivé de même aux cinq magnifiques *églises* qu'avoient ici différens religieux. Celles qui ont le plus souffert sont celles des *augustins* et des *pères de la Merci*. A notre grand *collége de Saint-Paul*, les deux tours de l'église ont été ébranlées du haut en bas; la voûte de la sacristie et une partie de la chapelle de Saint-Ignace sont tombées. Le dommage a été à peu près égal dans toutes les autres églises de la ville, qui sont au nombre de soixante-quatre, en comptant les chapelles publiques, les monastères et les hôpitaux. Ce qui augmente les regrets, c'est que la grandeur et la magnificence de la plupart de ces édifices pouvoit se comparer à ce qu'il y a de plus superbe en ce genre. Il y avoit dans presque toutes ces églises des richesses immenses, soit en peintures, soit en vases d'or et d'argent, garnis de perles et de pierreries, et que la beauté du travail rendoit encore plus précieux. Il est à remarquer que dans les ruines de la paroisse de *Saint-Sébastien* on a trouvé le soleil renversé par terre, hors du tabernacle, qui est demeuré fermé, sans que la sainte hostie ait rien souffert. On a trouvé la même chose dans l'église des Orphelins, le soleil cassé, les cristaux brisés et l'hostie entière. Les cloîtres, les cellules des maisons religieuses des deux sexes, sont totalement ruinés et inhabitables. Au collége de Saint-Paul, dont j'ai déjà parlé, des bâtimens tout neufs, et qui viennent d'être achevés, sont remplis de crevasses. Les vieux corps de logis sont encore

en plus mauvais état. La maison du noviciat, son église, sa chapelle intérieure, sont entièrement par terre. La maison professe est aussi devenue inhabitable. Un de nos pères, ayant sauté par la fenêtre, dans la crainte d'être écrasé sous les ruines de l'église, s'est cassé le bras en trois endroits. La chute des grands édifices a entraîné les petits, et a rempli de matériaux et de débris presque toutes les rues de la ville.

Dans l'épouvante excessive qui avoit saisi tous les habitans, chacun cherchoit à prendre la fuite; mais les uns ont été aussitôt ensevelis sous les ruines de leurs maisons, et les autres, courant dans les rues, étoient écrasés par la chute des murs : ceux-ci, par les secousses du tremblement, ont été transportés d'un lieu à un autre, et en ont été quittes pour quelques légères blessures; ceux-là ont enfin trouvé leur salut dans l'impossibilité où ils ont été de changer de place. Le magnifique *arc de triomphe* qu'avoit fait construire sur le pont le marquis de *Villagunera,* dernier vice-roi de ces royaumes, et au haut duquel il avoit fait placer une statue équestre de *Philippe V*, cet ouvrage si frappant par la majesté et par la richesse de son architecture, a été renversé et réduit en poudre. Le palais du vice-roi, qui, dans sa vaste enceinte, renfermoit les salles de la chancellerie, le tribunal des comptes, la chambre royale et toutes les autres juridictions dépendantes du gouvernement, a été tellement détruit, qu'il n'en subsiste presque plus rien. Le *tribunal de l'inquisition,* sa magnifique *chapelle,* l'*université royale,* les *colléges* et tous les autres édifices de quelque considération ne conservent plus que de pitoyables vestiges de ce qu'ils ont été. C'est un triste spectacle, et qui touche jusqu'aux larmes, de voir, au milieu de ces horribles débris, tous les habitans réduits à se loger ou dans les places ou dans les jardins. On ne sait si l'on ne sera pas forcé de rétablir la ville

dans un autre endroit, quoique la première situation soit sans contredit la plus commode pour le commerce, étant assez avancée dans les terres, et n'étant point trop éloignée de la mer.

Une des choses qui ont le plus ému la compassion, c'est la triste situation des *religieuses* qui se trouvent tout à coup sans asile, et qui, n'ayant presque que des rentes constituées sur différentes maisons de la ville, ont perdu dans un instant le peu de bien qu'elles avoient pour leur subsistance. Elles n'ont plus d'autre ressource que la tendresse de leurs parens, ou la charité des fidèles. L'autorité ecclésiastique leur a permis d'en profiter, et leur a donné pour cela toutes les dispenses nécessaires. Les seules récollettes ont voulu demeurer dans leur monastère ruiné, s'abandonnant à la divine Providence. Chez les carmélites de Sainte-Thérèse, de vingt-une religieuses, il y en a eu douze d'écrasées avec la prieure, deux converses et quatre servantes; à la Conception, deux religieuses, et une seule au grand couvent des Carmélites. Chez les dominicains et les augustins, il y a eu treize religieux tués, deux chez les franciscains, deux à la Merci. Il est étonnant que, toutes ces communautés étant très-nombreuses, le nombre des morts ne soit pas plus considérable.

Nous avons eu à notre *noviciat* plusieurs esclaves et domestiques écrasés; mais aucun de nos pères, dans nos différentes maisons, n'a perdu la vie. Il paroît que les bénédictins, les minimes, les pères agonisans, les frères de Saint-Jean-de-Dieu ont eu le même bonheur. A l'hôpital de Sainte-Anne, fondé par le premier archevêque de Lima, en faveur des Indiens des deux sexes, il y a eu soixante-dix malades écrasés dans leur lit par la chute des planchers. Le *nombre total des morts monte à près de cinq mille*. C'est ce qu'assure la relation qui paroît être la plus fidèle de toutes celles qu'on a reçues, parce qu'il y

règne un plus grand air de sincérité, et que d'ailleurs, pour les différens détails, elle s'accorde plus parfaitement avec tout ce qui a été écrit de ce pays-là. Parmi les morts il y a eu très-peu de personnes de marque. On nomme don Martin *de Olivade,* son épouse et sa fille, qui, étant sortis de la maison, se sont trouvés dans la rue, sous un grand pan de muraille, au moment qu'il est tombé. Don Martin est venu à bout de se tirer de dessous les ruines; mais lorsqu'il a appris que son épouse, qu'il aimoit tendrement, étoit écrasée, il en est mort de douleur. Une circonstance singulière, et qui semble ajouter au malheur de cette aventure, c'est que ce gentilhomme n'a péri que parce qu'il a cherché à se mettre en sûreté, et qu'il ne lui seroit arrivé aucun mal s'il étoit resté chez lui, sa maison étant une de celles qui n'ont point été renversées. Tous les morts n'ont pu être *enterrés en terre sainte.* On n'osoit approcher des églises, dans la crainte que causoient les nouvelles secousses qui se succédoient les unes aux autres. On a donc creusé d'abord des fosses dans les places et dans les rues. Mais pour remédier promptement à ce désordre, le vice-roi a convoqué la *confrérie de la Charité,* qui, aidée des gouverneurs de police, s'est chargée de porter les cadavres dans toutes les églises séculières et régulières, et s'est acquittée de cette périlleuse commission avec une extrême diligence, afin de délivrer au plus tôt la ville de l'infection dont elle étoit menacée. Ce travail n'a pas laissé de coûter la vie à plusieurs, à cause de la puanteur des corps; et l'on appréhende avec raison que tout ceci ne soit suivi de grandes maladies, et peut-être d'une peste générale, parce qu'il y a plus de trois mille mulets ou chevaux écrasés qui pourrissent, et qu'il a été impossible jusqu'à présent de les enlever. Ajoutez à cela la fatigue, les incommodités, la faim qu'il a fallu souffrir les premiers jours, tout étant en con-

fusion, et n'y ayant pas un seul grenier ni un seul magasin de vivres qui ait été conservé.

Mais où le mal a été encore incomparablement plus grand, c'est au port de *Callao*. Le tremblement de terre s'y est fait sentir avec une extrême violence à la même heure qu'à *Lima*. Il n'y a eu d'abord que quelques tours et une partie des remparts qui aient résisté à l'ébranlement. Mais, une demi-heure après, lorsque les habitans commençoient à respirer et à se reconnoître, tout à coup la mer s'enfle, s'élève à une hauteur prodigieuse, et retombe avec un fracas horrible sur les terres, engloutissant tous les gros navires qui étoient dans le port; lançant les plus petits par-dessus les murailles et les tours, jusqu'à l'autre extrémité de la ville; renversant tout ce qu'il y avoit de maisons et d'églises; submergeant tous les habitans; de sorte que *Callao* n'est plus qu'un amas confus de gravier et de sable, et qu'on ne sauroit distinguer le lieu où cette ville étoit située, qu'à deux grandes portes et quelques pans de mur du rempart qui subsistent encore. On comptoit à *Callao* six maisons de religieux, une de dominicains, une de franciscains, une de la Merci, une d'augustins, une de jésuites et une de Saint-Jean-de-Dieu. Il y avoit actuellement chez les dominicains six de leurs religieux de *Lima*, tous sujets d'un mérite distingué, qui étoient occupés aux exercices d'une octave, établie depuis quelques années pour faire amende honorable au Seigneur. Les franciscains avoient aussi chez eux un grand nombre de leurs confrères de Lima, qui étoient venus recevoir le commissaire général de l'ordre, lequel devoit y débarquer le lendemain. Tous ces religieux ont péri misérablement; et de tous ceux qui étoient dans la ville, il ne s'est sauvé que le seul père *Arizpo*, religieux augustin. Le nombre des morts, selon les relations les plus authentiques, est d'environ *sept mille*, tant habitans qu'étrangers,

et il n'y a eu que près de cent personnes qui aient échappé. Je reçois actuellement une lettre où l'on marque que par les recherches exactes qu'a fait faire don Joseph *Marso y Velasco*, vice-roi du Pérou, on juge que le nombre des morts, tant à *Lima* qu'à *Callao*, passe onze mille.

On a appris, par quelques-uns de ceux qui se sont sauvés, que plusieurs habitans de cette dernière ville, s'étant saisis de quelques planches, avoient flotté longtemps au-dessus des eaux, mais que le choc et la force des vagues les avoient brisés la plupart contre des écueils. Ils racontent aussi que ceux qui étoient dans la ville, se voyant tout à coup enveloppés des eaux de la mer, furent tellement troublés par la frayeur, qu'ils ne purent jamais trouver les clefs des portes qui donnent du côté de la terre. Après tout, quand même ils auroient pu les ouvrir, ces portes, à quoi cette précaution auroit-elle servi, sinon à les faire périr plus tôt, en donnant entrée aux eaux pour pénétrer de toutes parts? Quelques-uns se sont jetés par dessus les murailles pour gagner quelque barque; entre autres le père *Yguanco*, de notre compagnie, trouva moyen d'aborder au navire nommé l'*Assembro*, dont le contre-maître, touché de compassion, fit tous ses efforts pour le secourir. Mais, vers les quatre heures du matin, un nouveau coup de mer étant survenu, et les ancres ayant cassé, le navire fut jeté avec violence au milieu de *Callao*, et le jésuite y périt. Dans les intervalles où les eaux baissoient, on entendoit des cris lamentables, et plusieurs voix d'ecclésiastiques et de religieux, qui exhortoient vivement leurs frères à se recommander à Dieu. On ne sauroit donner trop d'éloges au zèle héroïque du père *Alphonse de Losrios*, ex-provincial des dominicains, qui, au milieu de ce désordre effroyable, s'étant vu en état de se sauver, refusa de le faire, en disant : « Quelle occasion plus favorable puis-je trouver de gagner le ciel,

qu'en mourant pour aider ce pauvre peuple et pour le salut de tant d'âmes? » Il a été enveloppé dans ce naufrage universel, en remplissant avec une charité si pure et si désintéressée les fonctions de son ministère.

Comme les eaux ont monté à plus d'une lieue par-delà *Callao*, plusieurs de ceux qui avoient pu prendre la fuite vers *Lima*, ont été engloutis au milieu du chemin par les eaux qui sont survenues. Il y avoit dans ce port vingt-trois navires grands et petits, dont dix-neuf ont été coulés à fond, et les quatre derniers ont paru échoués au milieu des terres. Le vice-roi ayant dépêché une frégate pour reconnoître l'état de ces navires, on n'a pu sauver que la charge du navire *el Socorro*, qui consistoit en blé et en suif, et qui a été d'un grand secours pour la ville de *Lima*. On a aussi tenté de tirer quelque avantage du vaisseau de guerre *le Saint-Firmin*, mais la chose a paru impossible. Enfin, pour faire comprendre à quel point a été la violence de la mer, il suffit de dire qu'elle a transporté l'église des augustins presque entière jusqu'à une île assez éloignée, où on l'a depuis aperçue. Il y a une autre île, qu'on nomme l'île de *Callao*, où travailloient les forçats à tirer la pierre nécessaire pour bâtir. C'est dans cette île que le petit nombre de ceux qui ont échappé au naufrage se sont trouvés après l'éloignement des eaux, et le vice-roi a aussitôt envoyé des barques pour les amener à terre.

La perte qui s'est faite à *Callao* est immense, parce que les grandes boutiques qui fournissent la ville de *Lima* des choses nécessaires, et où sont les principaux dépôts de son commerce, étoient alors extraordinairement remplies de grains, de suif, d'eau-de-vie, de cordages, de bois, de fer, d'étain et de toutes sortes de marchandises. Ajoutez à cela les meubles et les ornemens des églises où tout éclatoit en or et en argent; les arsenaux et les

magasins du roi qui étoient pleins; tout cela, sans compter la valeur des maisons et des édifices ruinés, monte à une somme excessive; et si l'on y joint encore ce qui s'est perdu d'effectif à Lima, la chose paroîtra incroyable à quiconque ne connoît pas le degré d'opulence de ce royaume. Par la supputation qui s'en est faite, pour rétablir les choses dans l'état où elles étoient auparavant, il faudroit plus de six cents millions.

Pendant cette affreuse nuit qui anéantit *Callao*, les habitans de *Lima* étoient dans de continuelles alarmes, à cause des mouvemens redoublés qui faisoient trembler la terre aux environs, et parce qu'ils ne voyoient point de fin à ces épouvantables secousses. Toute leur espérance étoit dans la ville même de *Callao*, où ils se flattoient de trouver un asile et des secours. Leur douleur devint donc un véritable désespoir, lorsqu'ils apprirent que *Callao* n'étoit plus. Les premiers qui en apportèrent la nouvelle, furent des soldats que le vice-roi avoit envoyés pour savoir ce qui se passoit sur les côtes. Jamais on n'a vu une consternation pareille à celle qui se répandit alors dans *Lima*. On étoit sans ressource; les tremblemens continuoient toujours, et l'on en compta jusqu'au 29 novembre plus de soixante, dont quelques-uns furent très-considérables. Je laisse à imaginer quelle étoit la situation des esprits dans de si étranges conjonctures.

Dès le lendemain de cette nuit lamentable, les *prédicateurs* et les *confesseurs* se partagèrent dans tous les quartiers pour consoler tant de misérables, et les exhorter à profiter de ce fléau terrible pour recourir à Dieu par la pénitence. Le vice-roi se montra partout, s'employa sans relâche à soulager les maux de ces infortunés citoyens. On peut dire que c'est un bienfait de la Providence d'avoir donné à *Lima*, dans son malheur, un vice-roi aussi plein de zèle, d'activité et de courage. Il a fait

voir en cette occasion des talens supérieurs et des qualités surprenantes : c'est une justice qu'on lui rend tout d'une voix. Sans lui la faim auroit achevé de détruire tout ce qui restoit d'habitans. Tous les vivres qu'on attendoit de *Callao* étoient perdus; tous les fours étoient détruits à *Lima;* tous les conduits des eaux pour les moulins étoient comblés. Dans ce péril extrême, le vice-roi ne se déconcerta point; il envoya à tous les baillis des provinces voisines ordre de faire voiturer au plus tôt les grains qui s'y trouvoient. Il rassembla tous les boulangers; il fit travailler jour et nuit pour remettre les fours et les moulins en état; il fit rétablir tous les canaux, aqueducs, fontaines, afin que l'eau ne manquât point; il prit garde que les bouchers pussent fournir de la viande à l'ordinaire, et il chargea les deux consuls de tenir la main à l'exécution de tous ces ordres. Au milieu de tant de soins, il n'a pas négligé ce qui regardoit le service du roi. Après avoir fait tirer de dessous les ruines toutes les armes qui pouvoient en être dégagées, il a envoyé des officiers à *Callao* pour sauver le plus qu'il se pouvoit des effets du roi, et il a mis des gardes à l'hôtel de la monnoie pour garantir du pillage tout ce qu'il y avoit d'or et d'argent.

Comme il reçut avis que les côtes étoient couvertes de cadavres qui demeuroient sans sépulture, et que la mer y rejetoit à chaque instant une quantité prodigieuse de meubles et de vaisselle d'or et d'argent, il donna sur-le-champ des ordres pour faire enterrer les corps. Quant aux effets qui étoient de quelque prix, il voulut que les officiers les retirassent et en tinssent un registre exact où chacun pût reconnoître ce qui lui appartenoit; il fit défense, sous peine de la vie, à tout particulier, de rien prendre de tout ce qui seroit sur les côtes; et, pour se faire obéir en ce point important, il fit dresser deux potences à *Lima* et deux à *Callao*, et quelques exemples

de sévérité faits à propos tinrent tout le monde en respect.

Depuis la perte de la garnison de *Callao*, le vice-roi n'avoit plus que cent cinquante soldats de troupes réglées avec autant de miliciens; cependant il ne laissa pas de doubler partout les gardes, pour réprimer l'insolence du peuple, et surtout des nègres et des esclaves. Il en composa trois patrouilles différentes, qu'il fit rôder incessamment dans la ville, pour prévenir les vols, les querelles, les assassinats, qu'on avoit tout lieu de craindre dans une pareille confusion. Une autre attention qu'il a eue, fut d'empêcher qu'on n'allât sur les grands chemins acheter le blé qui arrivoit. Il a ordonné que tout le blé fût premièrement porté au milieu de la place, sous peine de deux cents coups de fouet pour les personnes de basse extraction, et d'un exil de quatre ans pour les autres. Toutes ces dispositions, aussi sagement imaginées que vigoureusement exécutées, ont maintenu le bon ordre.

Cependant, le dernier jour de novembre, sur les quatre heures et demie du soir, tandis qu'on faisoit la procession de Notre-Dame de la Merci, tout à coup il se répandit un bruit par toute la ville que la mer venoit encore une fois de franchir ses bornes, et qu'elle étoit déjà près de *Lima*. Sur-le-champ voilà tout le peuple en mouvement : on court, on se précipite; il n'est pas jusqu'aux religieuses qui, dans la crainte d'une prochaine submersion, ne sortent de leurs cloîtres, fuyant avec le peuple, et chacun ne songeant plus qu'à sauver sa vie. La foule des fuyards augmentoit l'épouvante. Les uns se jettent vers le mont Saint-Christophe, les autres vers le mont Saint-Barthélemy; on ne se croit nulle part en sûreté. Dans ce mouvement général il n'a péri qu'un seul homme, don *Pedro Landro*, grand trésorier, qui, en fuyant à cheval, est tombé et s'est tué. Le vice-roi, qui n'avoit reçu aucun avis des côtes, comprit aussitôt que ce n'étoit

qu'une *terreur panique*. Il affecta donc de rester au milieu de la place, où il avoit établi sa demeure, s'efforçant de persuader à tout le monde qu'il n'y avoit rien à craindre. Comme on fuyoit toujours, il envoya des soldats pour arrêter le peuple; mais il leur fut impossible d'en venir à bout. Alors il y alla lui-même, et parla avec tant d'autorité et de confiance, qu'il fut obéi à l'instant, et que chacun revint sur ses pas.

Quelques *monastères de religieuses*, qui ont des rentes sur la caisse royale, ont eu recours à lui, pour lui représenter le triste état où elles étoient réduites. Elles l'ont prié d'ordonner au gouverneur de police de veiller à leur défense pour les garantir de toute insulte. Cette demande et plusieurs autres de cette nature ont engagé le vice-roi à donner ordre que l'on fît un écrit général des réparations les plus pressantes qu'il y avoit à faire pour mettre les habitans en sûreté. Il a voulu même que l'on dressât des plans pour la réédification de cette ville, et il s'est proposé de faire désormais bâtir les maisons avec assez de solidité pour pouvoir résister à de pareils tremblemens. Celui qui a été chargé de toute cette opération, est M. *Godin*, de l'Académie des Sciences de Paris, envoyé par le roi de France pour découvrir la figure de la terre, et qui depuis quelque temps occupe, par ordre du vice-roi, la charge de professeur des mathématiques à *Lima*, jusqu'à ce qu'il puisse trouver les moyens de repasser en France.

Ce qui embarrassoit le plus le vice-roi, surtout dans les circonstances de la guerre actuelle, étoit le fort de *Callao* qui est la clef de ce royaume. C'est pourquoi, après avoir mis ordre à tout dans *Lima*, il s'est transporté avec M. *Godin* à *Callao*, pour choisir un terrain où l'on pût construire des fortifications capables d'arrêter l'ennemi, et y établir des magasins suffisans, afin que le commerce ne soit pas interrompu. Au reste, le tremblement de terre a

fait aussi de grands ravages dans tous les environs, d'un côté jusqu'à *Canneto,* et de l'autre jusqu'à *Chancay* et *Guaura.* Dans ce dernier endroit, le pont, quoique très-solide, a été abattu; mais comme c'est un grand passage, le vice-roi a ordonné qu'on le rétablît au plus tôt; on ne sait pas encore au juste ce qui est arrivé dans les autres endroits voisins de *Lima* et de *Callao.* Les relations qu'on attend nous en apprendront sans doute quelques particularités.

LETTRE DU RÉVÉREND PÈRE MORGHEN

A M. LE MARQUIS DE REYBAC.

A Guacho, le 20 septembre 1755.

Monsieur, j'entreprends aujourd'hui de vous extraire ce que j'ai remarqué de plus intéressant dans une relation d'un de nos missionnaires qui a parcouru *le Pérou.* Je n'ai point oublié les brillans tableaux qu'on a faits autrefois de ce pays; mais j'ose assurer qu'ils sont peu conformes à la vérité, et que les voyageurs se sont moins embarrassés de dire vrai que de charmer l'esprit de leurs lecteurs. Au reste, je ne prétends point que le Pérou soit un de ces pays ingrats et sauvages qui n'ont rien d'agréable pour les étrangers. On y trouve certainement une grande partie des choses qui attirent les hommes curieux des singularités; mais on pourroit rabattre beaucoup de l'image qu'on s'en est formée en Europe. Vous en jugerez, monsieur, par le récit du missionnaire dont je ne suis, pour ainsi dire, que le simple copiste.

Lima est la capitale du Pérou. Les Espagnols qui la découvrirent le jour de l'Épiphanie, changèrent son nom en celui de *ciudad de los Reyes* (ville des Rois). Cette

ville est située au pied d'une montagne peu haute pour ce pays, mais qui le seroit beaucoup pour le nôtre. Une rivière, ou plutôt un large torrent en baigne les murs, et distribue ses eaux par des canaux souterrains dans tous les quartiers de la ville; ce qui contribue beaucoup à en purifier l'air, qui y est naturellement assez malsain. Les environs de Lima sont arides et produisent peu de verdure. Ce n'est même que depuis quelques années qu'on y sème du blé, et il n'y croîtroit pas s'il ne s'élevoit tous les matins un brouillard épais qui humecte la terre; car il n'y pleut jamais. On trouve au nord, entre la ville et la montagne dont j'ai parlé, une *promenade publique*, qui seroit charmante, et peut-être unique dans son espèce, si l'art y secondoit la nature. C'est un cours planté de quatre rangs d'orangers fort gros, qui sont couverts en tout temps de fruits et de fleurs. On y respire une odeur agréable. Il seroit à souhaiter que les habitans négligeassent moins l'entretien de ces arbres, dont le nombre diminue tous les jours. En entrant dans la ville du côté du cours, on rencontre un faubourg très-étendu, dont les maisons sont assez bien bâties. Entre ce faubourg et la ville, est la rivière, qu'on traverse sur un pont de pierres, et dont le point de vue m'a paru enchanteur; car on voit de là, d'un côté, la mer dans l'éloignement, et la rivière qui va s'y jeter après plusieurs détours; et de l'autre la célèbre *vallée de Lima*, que les poëtes de cette ville ont si souvent chantée, et qui mérite en effet une grande partie de leurs louanges. La porte de la ville qui répond à ce pont a quelque apparence de grandeur, et c'est peut-être le seul morceau d'architecture qui soit un peu régulier. Les *maisons* n'ont ordinairement qu'un étage; le toit en est plat et fait en terrasse; toutes les fenêtres qui regardent sur la rue sont masquées de jalousies. En général les appartemens sont vastes, mais sans aucun ornement : six chaises,

une estrade ou tapis, et quelques carreaux, composent tout l'ameublement des chambres. Dans les grandes maisons, il y a communément une salle bâtie à l'épreuve des tremblemens de terre; les murailles en sont soutenues par plusieurs piliers enclavés irrégulièrement les uns dans les autres. Cette précaution peut bien à la vérité en empêcher la chute, mais non pas la garantir des autres accidens.

Il y a dans Lima une grande *place;* c'est un carré régulier : l'*église cathédrale* et le *palais de l'archevêque* en forment une face; le *palais du vice-roi* en fait une autre. Les deux dernières sont formées par plusieurs maisons d'égale hauteur, qui paroissent belles, parce que les autres ne le sont pas. Au milieu de cette place est un grand jet d'eau orné de figures de bronze; et le bassin, qui est large et spacieux, sert de fontaine publique. Le *palais du vice-roi* n'est beau ni dans son architecture ni dans ses ameublemens. La maison de ville n'a rien de plus distingué; on y voit seulement l'*histoire des Indiens et de leurs Incas,* de la main des peintres de Cusco, qui passent pour les plus habiles du pays. Le goût de ces peintres est tout-à-fait gothique; car, pour l'intelligence du sujet qu'ils représentent, ils font sortir de la bouche de leurs personnages des rouleaux sur lesquels ils écrivent ce qu'ils veulent leur faire dire. L'intérieur des *églises* est riche en dorures et en bustes d'argent massif, mais sans art; du reste, l'architecture m'en a paru fort commune. On y voit plusieurs tableaux, où sont retracées les actions principales de Notre-Seigneur; la variété, le brillant, l'éclat des couleurs, et surtout les noms des étrangers qui en sont les auteurs, tout cela les fait estimer au-delà de leur mérite; ce ne sont que de très-mauvaises copies d'originaux fort foibles, et, si je ne me trompe, les Espagnols ont tiré tous ces tableaux d'Italie, lorsqu'ils étoient maîtres du Milanais; car on y reconnoît visiblement la touche de l'école lom-

barde, dont les peintures sont plus riches en couleurs que conformes aux règles du bon goût.

Je pourrois m'étendre davantage sur cette ville, vous en décrire les usages, les mœurs, le gouvernement; mais comme les usages, les mœurs et le gouvernement de Lima sont à peu de chose près les mêmes que dans les villes d'Espagne, je n'en ferai point ici mention. Je terminerai cet article par une *coutume* assez *singulière* qui ne regarde que les *esclaves* : les magistrats, pour alléger le poids de leurs fers et adoucir un peu leur esclavage, les divisent en tribus, dont chacune a son *roi*, que la ville entretient, et à qui elle donne la liberté. Ce fantôme de roi rend la justice aux esclaves de sa tribu, et ordonne des punitions selon la qualité des crimes, sans cependant pouvoir condamner les criminels à mort. Lorsqu'un de ces rois vient à mourir, la ville lui fait des obsèques magnifiques. On l'enterre la couronne en tête, et les premiers magistrats sont invités au convoi. Les esclaves de sa tribu s'assemblent, les hommes dans une salle où ils dansent et s'enivrent, et les femmes dans une autre, où elles pleurent le défunt, et forment des danses lugubres autour du corps; elles chantent tour à tour des vers à sa louange, et accompagnent leurs voix d'instrumens aussi barbares que leur musique et leur poésie. Quoique tous ces esclaves soient chrétiens, ils ne laissent pas de conserver toujours quelques superstitions de leur pays, et l'on n'ose leur interdire certains usages auxquels ils sont accoutumés dès leur enfance, dans la crainte d'aigrir leur esprit naturellement opiniâtre et soupçonneux. Cette bizarre cérémonie dure toute la nuit, et ne finit que par l'élection d'un nouveau roi. Si le sort tombe sur un esclave, la ville rend à son maître le prix de l'argent qu'il a déboursé, et donne une femme au roi s'il n'est pas encore marié, de sorte que lui et ses enfans sont libres, et peu-

vent acquérir le droit de bourgeoisie. C'est par cette politique que les magistrats retiennent dans le devoir les esclaves du pays, qui joignent à leurs vices naturels tous ceux que la servitude entraîne ou produit.

Quoique *Pisco* ne soit remarquable, ni par son étendue, ni par la beauté de ses édifices, cependant on pourroit la regarder comme une des premières villes du Pérou. L'an 1690, elle fut abîmée par des *tremblemens de terre*. Elle étoit située sur les bords de la mer : la terre s'étant agitée avec violence, la mer se retira à deux lieues loin de ses bords ordinaires. Les habitans, effrayés d'un si étrange événement, se sauvèrent dans les montagnes : après la première surprise, quelques-uns eurent la hardiesse de revenir pour contempler ce nouveau rivage ; mais tandis qu'ils le considéroient, la mer revint en fureur et avec tant d'impétuosité, qu'elle engloutit tous ces malheureux, que la fuite et la vitesse de leurs chevaux ne purent dérober à la mort. La ville fut submergée, et la mer pénétra fort avant dans la plaine. La rade où les vaisseaux jettent l'ancre aujourd'hui, est le lieu même où la ville étoit assise autrefois. Cette ville, ayant été ruinée de la sorte, fut rebâtie à un quart de lieue de la mer. Sa situation est assez agréable ; la noblesse de la province y fait son séjour, et le voisinage de Lima y amène une foule de négocians lorsque nos vaisseaux y abordent. On peut jeter l'ancre ou devant la ville, ou dans un enfoncement qui est à deux lieues plus haut vers le midi. Ce dernier ancrage est le meilleur, mais le moins commode, parce que ce canton est désert. Ce pays m'a paru fort beau, et l'air y est plus pur que dans les autres ports du Pérou; il y a plusieurs *églises* à Pisco, mais elles sont plus riches que belles ; cependant j'ai vu avec beaucoup de plaisir un *monastère de pères récollets*, qui est situé au bout d'une avenue d'oliviers, dans un lieu très-solitaire. L'église en

est propre et bien entretenue, et les cloîtres en sont d'une simplicité charmante. A deux ou trois lieues de là on trouve une *montagne*, où l'on prétend que les Indiens s'assembloient autrefois pour adorer le soleil. La tradition marque que ces sauvages jetoient du haut de cette montagne dans la mer des pièces d'or et d'argent, des émeraudes, dont le pays abondoit, et quantité d'autres bijoux qui étoient en usage parmi eux. Cette montagne est si fameuse dans la province, que c'est la première chose que les étrangers vont voir à leur arrivée. J'ai suivi la coutume établie, mais je n'y ai rien trouvé qui fût digne de la curiosité d'un voyageur.

En quittant le territoire de Pisco, j'entrai dans la *province de Chinca*, qui a aujourd'hui pour capitale un petit bourg d'Indiens qui porte le nom de la province. Ce bourg étoit autrefois une ville puissante, qui, dans son étendue, contenoit près de deux cent mille familles. On comptoit dans cette province plusieurs millions d'habitans; actuellement elle est déserte, car à peine y reste-t-il deux cents familles. Je trouvai sur ma route quelques monumens érigés pour conserver la mémoire de ces *géans* dont parle l'histoire du Pérou, et qui furent frappés de la foudre pour un crime qui fit descendre autrefois le feu du ciel sur les villes de Sodome et de Gomorrhe. Voici à ce sujet la tradition des Indiens. Ces peuples disent que pendant un déluge qui inonda leur pays, ils se retirèrent sur les plus hautes montagnes jusqu'à ce que les eaux se fussent écoulées dans la mer; que lorsqu'ils descendirent dans les plaines, ils y trouvèrent des hommes d'une taille extraordinaire, qui leur firent une guerre cruelle; que ceux qui échappèrent à leur barbarie, furent obligés de chercher un asile dans les cavernes des montagnes; qu'après y avoir demeuré plusieurs années, ils aperçurent dans les airs un jeune homme qui foudroya les géans, et que, par la défaite de

ces usurpateurs, ils rentrèrent en possession de leurs anciennes demeures. On n'a pu savoir en quel temps ce déluge est arrivé ; c'est peut-être un déluge particulier tel que celui de la Thessalie, dont on démêle la vérité parmi les fables que les anciens nous ont laissées de Deucalion et de Pyrrha. Quant à l'existence et au crime des géans, je ne m'y arrêterai point, d'autant plus que les monumens que j'ai vus n'ont aucune trace d'antiquité. Les vestiges des guerres fameuses qui ont dépeuplé cette province, sont quelque chose de plus réel. Pays autrefois charmant, ce n'est plus qu'un vaste désert qui vous attriste sur le malheureux sort de ses anciens habitans; on ne peut y passer sans être saisi d'effroi, et l'humeur sombre et tranquille du peu d'*Indiens* qu'on y voit, semble vous rappeler sans cesse les infortunes et la mort de leurs aïeux. Ces Indiens conservent très-chèrement le souvenir du dernier de leurs Incas, et s'assemblent de temps en temps pour célébrer sa mémoire. Ils chantent des vers à sa louange, et jouent sur leurs flûtes des airs si lugubres et si touchans, qu'ils excitent la compassion de tous ceux qui les entendent. On a vu des effets frappans de cette musique : *deux Indiens*, attendris par le son des instrumens, se précipitèrent, il y a quelques jours, du haut d'une montagne escarpée, pour aller rejoindre leur prince, et lui rendre dans l'autre monde les services qu'ils lui auroient rendus dans celui-ci. Cette scène tragique se renouvelle souvent, et éternise par là dans l'esprit des Indiens le douloureux souvenir des malheurs de leurs ancêtres. On rencontre dans la province de Chinca plusieurs *tombeaux antiques*. J'en ai vu un dans lequel on avoit trouvé deux hommes et deux femmes, dont les cadavres étoient presque encore entiers. A côté d'eux étoient quatre pots d'argile, quatre tasses, deux chiens et plusieurs pièces d'argent. C'étoit là sans doute la manière dont les

Indiens inhumoient leurs morts. Comme ils adoroient le soleil, et qu'ils s'imaginoient qu'en mourant ils devoient comparoître devant cet astre, on mettoit dans leurs tombeaux ces sortes de présens pour les lui offrir et le fléchir en leur faveur. Les historiens conviennent que dans plusieurs endroits du Pérou, les cadavres conservent longtemps leur forme naturelle. Soit que l'extrême sécheresse de la terre produise cet effet, soit qu'il y ait quelque autre qualité qui maintienne les corps sans corruption, il est certain qu'il n'est pas rare d'en trouver d'entiers après plusieurs années.

Arica, autre petite ville du Pérou, n'est pas plus considérable que Pisco; mais elle est beaucoup plus renommée, à cause du commerce qu'y font les Espagnols qui viennent du Potosi et des autres mines du Pérou. Cette ville est située à 18 degrés 28 minutes de latitude méridionale : sa rade est fort mauvaise, et les vaisseaux y sont exposés à tous les vents. Quoique Arica soit sur le bord de la mer, l'air y est très-malsain, et on l'appelle communément le tombeau des François. Les habitans même du pays ressemblent plutôt à des spectres qu'à des hommes; les fièvres malignes, la pulmonie, et en général toutes les maladies qui proviennent ou de la corruption de l'air, ou des influences de cette corruption sur le sang, ne sortent presque jamais de leur ville. Il y a dans le voisinage une montagne toujours couverte des ordures de ces oiseaux de proie que nous appelons *gouellans* et *cormorans*, et qui se retirent là pendant la nuit. Comme il ne pleut jamais dans la plaine du Pérou, et que les chaleurs y sont excessives, ces ordures, échauffées par les rayons du soleil, exhalent une odeur empestée qui doit infecter l'atmosphère. Le nombre de ces oiseaux est si grand, que l'air en est quelquefois obscurci. Le gouverneur en retire un gros revenu : on se sert de leurs ordu-

plaisir la manière curieuse dont ils donnent la *chasse aux poissons*. Ils forment sur l'eau un grand cercle qui a quelquefois une demi-lieue de circonférence, et ils pressent leurs rangs à mesure que ce cercle diminue. Lorsque par ce moyen ils ont assemblé au milieu d'eux une grande quantité de poissons, ils plongent et les poursuivent sous l'eau, tandis qu'une troupe d'autres oiseaux, dont j'ignore le nom, mais dont le bec est long et pointu, vole au-dessus du cercle, se précipite à propos dans la mer pour avoir part à la chasse, et en ressort incontinent avec sa proie. Nos matelots attrapent ces derniers oiseaux en plantant à fleur d'eau, et à vingt ou trente pas du rivage, un pieu fait en forme de lance, au bout duquel ils attachent un petit poisson. Ces oiseaux fondent sur cette proie avec tant d'impétuosité, qu'ils restent presque toujours cloués à l'extrémité du pieu. Tous ces oiseaux ont un goût détestable; les matelots mêmes peuvent à peine en supporter l'odeur. On voit pareillement sur cette côte un nombre infini de *baleines*, de *loups marins*, de *pingoins* et d'autres animaux de cette espèce. Les baleines s'approchent même si près du rivage, qu'elles y échouent quelquefois. On m'avoit souvent parlé d'un poisson d'une grosseur extraordinaire, à qui on avoit donné le nom de *licorne*; j'ai eu le plaisir de le voir sur les côtes d'Arica. Il est en effet d'une grandeur prodigieuse. Il nage avec une rapidité singulière, et il ne se nourrit guère que de bonites, de thons, de dorades et d'autres poissons de cette espèce. Comme cet animal a une longue corne à la tête, et que les plus anciens pilotes n'en avoient jamais vu de semblable, on lui a donné le nom de *licorne*, nom qui lui convient aussi bien que celui de *poisson spada* au poisson qui porte ce nom.

Je fus à peine à *Ylo*, bourg situé au bord de la mer, à 17 degrés 40 minutes de latitude méridionale, que je

m'empressai de voir, aux environs, une vallée délicieuse, plantée d'oliviers, et arrosée par un torrent qui tarit en hiver, mais que les neiges fondues qui tombent du haut des montagnes voisines, enflent considérablement en été. Observez, monsieur, que le mot d'*hiver* dont je me sers, ne doit être entendu que par rapport aux hautes montagnes du Pérou, et non par rapport à la plaine, où la chaleur et l'été sont éternels. Les *François* avoient fait bâtir dans cette vallée un grand nombre de magasins très-bien fournis, mais les derniers tremblemens de terre en ont renversé la plus grande partie. Je ne m'arrêterai point à vous faire la description d'*Ylo;* c'est un très-petit bourg où je n'ai rien vu de remarquable; c'est pourquoi je n'y suis resté que cinq jours. Je n'ai pas fait un plus long séjour à *Villa-Hermosa,* ville célèbre par son attachement aux rois d'Espagne. Elle est à quarante lieues d'Ylo du côté des montagnes. Au commencement du règne de Philippe V, dont vous savez l'histoire, cette villé se montra d'une manière qui fera toujours honneur à la générosité de ses *habitans.* Rappelez-vous l'affreuse extrémité où se trouvoit le roi d'Espagne dans ses guerres avec l'archiduc; rappelez-vous en même temps les cruautés inouïes que les Espagnols avoient exercées auparavant dans le Pérou, et vous verrez si cette nation avoit droit d'attendre d'un pays qui devoit naturellement la détester, les services essentiels qu'elle en a reçus. Cependant les femmes de Villa-Hermosa vendirent à vil prix leurs bagues, leurs cercles d'or, et tous les autres joyaux qu'elles possédoient; les hommes vendirent également ce qu'ils avoient de plus précieux pour subvenir aux besoins du prince. Les uns et les autres se dépouillèrent de tout de leur plein gré, uniquement dans l'intention de contribuer au soutien d'un monarque que la fortune abandonnoit. Un trait de grandeur d'âme si caractéristique et

si touchant, est, pour les habitans de Villa-Hermosa, un titre bien marqué à l'estime et aux bienfaits des rois d'Espagne.

Guacho et *Guaura* sont deux petites villes du même royaume, qui sont situées à 11 degrés 40 minutes de latitude méridionale. La première a un petit port à l'abri des vents d'ouest et de sud, mais fort exposé à la tramontane; en général elle est mal bâtie, mais elle est habitée par des Indiens d'une franchise et d'une bonne foi admirables dans le commerce qu'ils font de leurs denrées. Les vaisseaux qui partent du Pérou, soit pour retourner en France, soit pour aller à la Chine, peuvent y faire d'excellentes provisions plus commodément et à meilleur marché qu'en aucun autre endroit du Pérou; et ce qu'il y a de particulier, c'est que l'eau qu'on y prend se conserve long-temps sur mer sans se corrompre. La seconde est assise dans le lieu le plus riant, le plus agréable et le plus champêtre du monde; une rivière coule au milieu. Les maisons y sont plus commodes et beaucoup mieux bâties que partout ailleurs; j'ai remarqué que les habitans de cette ville n'avoient presque aucun des vices ordinaires à leur nation. On peut regarder ce petit canton comme les délices du Pérou, si l'on considère la douceur du génie des habitans, l'aménité du climat et la fertilité du pays. Je vous avoue, monsieur, que je serois tenté d'y passer mes jours, si la Providence ne m'avoit point destiné à les finir dans les travaux de l'apostolat.

En sortant de cette dernière ville, je dirigeai ma route du côté de *Cagnette*, bourg de la province de *Chinca*. Je ne vous détaillerai point tout ce que j'ai eu à souffrir dans ce voyage. Je vous dirai seulement que le pays est un peu moins aride que les provinces voisines, à cause du grand nombre de rivières qui l'arrosent; ce sont des torrens formés par les neiges fondues qui tombent avec

rapidité du haut des montagnes, et qui entraînent dans leur cours les arbres et les rochers qu'ils rencontrent; leur lit n'est pas profond, parce que les eaux se partagent en plusieurs bras; mais leur cours n'en est que plus rapide. On est souvent obligé de faire plus d'une lieue dans l'eau, et l'on est heureux quand on ne trouve point de ces arbres et de ces rochers que les torrens roulent avec leurs flots, parce que les mules, intimidées et déjà étourdies par la rapidité et le fracas des chutes d'eau, tombent facilement et se laissent souvent entraîner dans la mer avec le cavalier. A la vérité, on trouve aux bords de ces torrens des Indiens appelés *cymbadores*, qui connoissent les gués, et qui, moyennant une somme d'argent, conduisent les voitures en jetant de grands cris pour animer les mules et les empêcher de se coucher dans l'eau; mais si on n'a pas soin de les bien payer, ils sont capables de vous abandonner dans les endroits les plus dangereux et de vous voir périr sans pitié. J'arrivai à Cagnette après vingt-quatre heures de fatigues, de craintes et de périls. Je songeai d'abord à me reposer; le lendemain, je parcourus ce bourg d'un bout à l'autre. Les habitans m'en parurent pauvres et misérables; leur nourriture ordinaire est le blé d'Inde et le poisson salé. C'est un pays ingrat, triste et désert. L'habillement des femmes est assez singulier; il consiste en une espèce de casaque qui se croise sur le sein, et qui s'attache avec une épingle d'argent, longue d'environ dix pouces, dont la tête est ronde et plate, et a six ou sept pouces de diamètre : voilà toute la parure des femmes; pour les hommes, ils sont vêtus à peu près comme les autres Indiens.

Les eaux d'un torrent voisin de Cagnette s'étoient débordées lorsque j'entrai dans le territoire de ce bourg. Mes guides me dirent alors qu'on ne pouvoit, sans beaucoup risquer, continuer la route ordinaire, et qu'il falloit

me résoudre à faire une journée de plus, et à passer un *pont* qui se trouvoit entre deux montagnes; je suivis leur conseil; mais quand je vis ce pont, ma frayeur fut extrême. Imaginez-vous deux pointes de montagnes escarpées et séparées par un précipice affreux, ou plutôt par un abîme profond, où deux torrens rapides se précipitent avec un bruit épouvantable. Sur ces deux pointes, on a planté de gros pieux, auxquels on a attaché des cordes faites d'écorces d'arbres, qui, passant et repassant plusieurs fois d'une pointe à l'autre, forment une espèce de rets qu'on a couvert de planches et de sable. Voilà tout ce qui forme le pont qui communique d'une montagne à l'autre. Je ne pouvois me résoudre à passer sur cette machine tremblante, qui avoit plutôt la forme d'une escarpolette que d'un pont. Les mules passèrent les premières avec leur charge; pour moi, je suivis en me servant et des mains et des pieds, sans oser regarder ni à droite ni à gauche. Mais enfin la Providence me sauva, et j'entrai dans la province de *Pachakamac*. Je passai, en quittant le pont, au pied d'une haute montagne dont la vue fait frémir; le chemin est sur le bord de la mer; il est si étroit qu'à peine deux mules peuvent y passer de front. Le sommet de la montagne est comme suspendu et perpendiculaire sur ceux qui marchent au-dessous, et il semble que cette masse soit à tout moment sur le point de s'écrouler; il s'en détache même de temps en temps des rochers entiers, qui tombent dans la mer, et qui rendent ce chemin aussi pénible que dangereux. Les Espagnols appellent ce passage *el mal passo d'Ascia,* à cause d'une mauvaise hôtellerie de ce nom, qu'on trouve à une lieue de là.

Dans l'espace de plus de quarante lieues, je n'ai pas vu un seul arbre, si ce n'est au bord des torrens, dont la fraîcheur entretient un peu de verdure. Ces déserts ins-

pirent une secrète horreur ; on n'y entend le chant d'aucun oiseau ; et dans toutes ces montagnes, je n'en ai vu qu'un appelé *condor*, qui est de la grosseur d'un mouton, qui se perche sur les montagnes les plus arides, et qui ne se nourrit que de vers qui naissent dans les sables brûlans dont les montagnes sont environnées.

La province de *Pachakamac* est une des plus considérables du Pérou ; elle porte le nom du dieu principal des Indiens, qui adorent le soleil sous ce nom, comme l'auteur et le principe de toutes choses. La ville capitale de cette province étoit fort puissante autrefois, et renfermoit plus d'un million d'âmes dans son enceinte. Elle fut le théâtre de la guerre des Espagnols, qui l'arrosèrent du sang de ses habitans. Je passai au milieu des débris de cette grande ville ; ses rues sont belles et spacieuses, mais je n'y vis que des ruines et des ossemens entassés. Il règne parmi ces masures un silence qui inspire de l'effroi, et rien ne s'y présente à la vue qui ne soit affreux. Dans une grande place qui m'a paru avoir été le lieu le plus fréquenté de cette ville, je vis plusieurs corps que la qualité de l'air et de la terre avoit conservés sans corruption ; ces cadavres étoient épars çà et là ; on distinguoit aisément les traits de leurs visages, car ils avoient seulement la peau plus tendue et plus blanche que les Indiens n'ont coutume de l'avoir. Je ne vous parlerai point de plusieurs autres petites villes que j'ai vues dans ma route ; je me contenterai de vous dire qu'en général elles sont pauvres, mal bâties et très-peu fréquentées des voyageurs.

MISSIONS DU CHILI.

LETTRE DU PÈRE LABBE,

MISSIONNAIRE DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS,

AU PÈRE ***.

A la Conception de Chili, le 8 janvier 1712.

Mon révérend père, j'ai l'honneur de vous écrire aussitôt qu'il m'est possible de le faire, et je me persuade que vous lirez avec quelque plaisir le journal que je vous envoie de mon voyage depuis le Port-Louis jusqu'à la ville de la Conception, où nous mouillâmes le 26 décembre de l'année 1711.

Ce fut le 13 septembre 1710 que nous mîmes à la voile. Après avoir essuyé jusqu'à deux fois les vents contraires qui nous rejetèrent dans le port, quoique nous eussions fait trente lieues au large, nous aperçûmes le 29 l'île des Sauvages, peu éloignée de Madère. Nous passâmes le lendemain entre Porto-Santo et Madère sans les pouvoir reconnoître. Le 30, nous mouillâmes dans la rade de *Ténériffe* pour y faire de l'eau. Une escadre angloise, qui avoit paru la veille, y avoit jeté l'alarme. Le capitaine-général, que j'allai saluer avec notre capitaine, avoit peine à croire que nous ne l'eussions pas aperçue. Le soir, comme je retournois à bord, il y eut une seconde alarme; on alluma des feux sur les hauteurs de l'île pour assembler au plus tôt les milices; mais ce ne fut qu'une terreur panique. Cette île est habitée par les Espagnols; on y voit une

montagne qu'on appelle *le Pic,* qui s'élève jusqu'au-dessus des nues ; nous l'apercevions encore à quarante lieues au-delà. Nous demeurâmes huit jours dans la rade de cette île. Deux jours avant que d'en partir, sur le soir, nous fûmes spectateurs d'un petit combat naval qui se donna à une lieue de nous, entre un brigantin anglois de six canons, et une tartane françoise qui n'avoit qu'un canon et quatre pierriers ; ils se battirent près de deux heures avec un feu continuel de part et d'autre. Après quoi la tartane s'approcha de nous, et nous demanda du secours : on fit passer trente hommes dans la tartane, et on en mit quinze dans la chaloupe ; ils eurent bientôt joint le bâtiment anglois, qui se rendit après avoir essuyé le feu de la mousqueterie. Cependant les Espagnols ne vouloient pas permettre qu'on l'emmenât, quoiqu'ils convinssent qu'il étoit de bonne prise : on le laissa à la prière du consul françois. Nous partîmes de cette île le 7 de décembre, et le 10 à midi nous nous trouvâmes directement sous le tropique du cancer, ayant de hauteur 23 degrés 30 minutes. Le 11, on commença à voir des *poissons volans* qui sont d'un très-bon goût ; ils ont quatre ailes, deux au-dessus de la tête, et deux proche la queue. Ils ne sortent de l'eau et ne se mettent à voler que quand ils sont poursuivis par les dorades et les bonites. Plusieurs donnèrent dans les voiles ; d'autres se cassèrent la tête contre le corps du navire ; on en voyoit qui étoient suspendus aux cordages, et il y en eut qui nous tombèrent dans les mains.

Le 15, on découvrit une des îles du Cap-Vert, appelée *Bona-Vista.* La nuit du 15 au 16, vers les onze heures du soir, j'aperçus le volcan de *l'île de Feu,* et je le fis remarquer à quelques officiers. On mit aussitôt en panne pour ne pas s'exposer à échouer sur les roches qui sont aux environs de cette île. Dès que le jour parut, on découvrit l'île fort distinctement ; nous n'en étions éloignés

res pour engraisser les terres qui sont sèches et arides. Tous les ans il vient plusieurs vaisseaux pour acheter de cette marchandise qui se vend assez cher, et dont tout le profit revient au gouverneur. La montagne d'où on la tire est creuse, et l'on assure, sans beaucoup de fondement, qu'il y avoit autrefois une mine d'argent très-abondante. Les habitans du pays ont là-dessus des idées fort singulières. Ils s'imaginent que le *diable* réside dans les concavités de cette montagne, aussi bien que dans un autre rocher, appelé *morno de los Diablos*, qui est situé à l'embouchure des rivières d'*Yta* et de *Sama*, à 15 lieues d'Arica. Ils prétendent que les Indiens, ayant été vaincus par les Espagnols, y avoient caché des trésors immenses, et que le diable, pour empêcher les Espagnols d'en jouir, avoit tué plusieurs Indiens qui vouloient les leur découvrir. Ils disent aussi qu'on entend sans cesse un bruit épouvantable auprès de ces montagnes; mais comme elles sont situées sur le bord de la mer, je ne doute point que les eaux qui entrent avec violence dans leurs concavités, ne produisent cette espèce de mugissement que les Espagnols qui ont l'imagination vive, et qui trouvent du merveilleux partout, attribuent à la puissance et à la malignité du diable. Quelques jours après mon arrivée à Arica, il y eut un tremblement de terre si extraordinaire, qu'il se fit sentir à deux cents lieues à la ronde. *Tobija, Arreguipa, Tagna, Mochegoa,* et plusieurs autres petites villes ou bourgs furent renversés. Les montagnes s'écroulèrent, se joignirent et engloutirent les villages bâtis sur les collines et dans les vallées. Ce désordre dura deux mois entiers par intervalles. Les secousses étoient si violentes, qu'on ne pouvoit se tenir debout; cependant peu de personnes périrent sous les ruines des maisons, parce qu'elles ne sont bâties que de roseaux revêtus d'une terre fort légère. Je fus obligé de coucher près de six semaines sous

une tente qu'on m'avoit dressée en rase campagne, sans savoir ce que je deviendrois. Enfin, je crus devoir quitter les environs d'une ville où je craignois à tout moment d'être englouti, et je pris la route d'*Ylo*, petit bourg à quarante lieues de là. Mais avant de vous parler de ce nouvel endroit, je vais vous dire encore un mot d'Arica.

Le *gouvernement d'Arica* est un des plus considérables du Pérou, à cause du *grand commerce* qui s'y fait. En arrivant, je trouvai dans le port sept vaisseaux françois qui avoient liberté entière de trafiquer. Le gouverneur lui-même, qui est très-riche, et d'une probité infinie dans le commerce, faisoit des achats considérables pour envoyer aux mines. Environ à une lieue de la ville, est une vallée charmante, remplie d'oliviers, de palmiers, de bananiers et autres arbres semblables, plantés sur le bord d'un torrent qui coule entre deux montagnes, et qui va se jeter dans la mer près d'Arica. Je n'ai vu nulle part que là une si grande quantité de tourterelles et de pigeons ramiers; les moineaux ne sont pas plus communs en France. On trouve aussi dans cette partie du Pérou un animal nommé *guanapo* par les Indiens, *carnero de la tierra* par les Espagnols, et *lama* par les François. C'est une espèce de *mouton* fort gros, dont la tête ressemble à celle du chameau. Sa laine est précieuse et infiniment plus fine que celle que nous employons en Europe. Les Indiens se servent de ces animaux au lieu de bêtes de somme, et leur font porter deux cents, quelquefois trois cents livres pesant; mais lorsqu'ils sont trop chargés ou trop fatigués, ils se couchent et refusent de marcher. Si le conducteur s'obstine à vouloir, à force de coups, les faire relever, alors ils tirent de leur gosier une liqueur noire et infecte, et la lui vomissent au visage. J'ai vu encore aux environs d'Arica une foule prodigieuse de ces oiseaux dont je vous ai parlé. Vous apprendrez sans doute avec

sieurs; et quoiqu'il fût séparé du corps et percé de coups de couteau, il palpitoit encore durant trois ou quatre heures, et avec tant de violence, qu'il repoussoit la main qui le pressoit fortement contre du bois. Le 10 du même mois, on reconnut, à la couleur de l'eau, que nous étions dans la rivière de *la Plata,* où nous avions dessein d'entrer pour vendre notre prise à *Buenos-Ayres.* On sonda ce jour-là, et on trouva quarante brasses de fond. Le lendemain on se trouva à quatre brasses; ce qui fit juger que nous étions sur le banc des Anglois, et en danger de nous perdre. Ce banc s'appelle ainsi parce que plusieurs vaisseaux anglois y ont échoué et péri. Il fallut donc revenir vers l'entrée de la rivière, pour se tirer de ce mauvais pas. Le soir on reconnut l'île des *Loups :* c'est une terre stérile, toute couverte de pierres et de sables, où les loups marins se retirent. Cet animal a la tête semblable aux chiens : il a par-devant deux ailerons qui lui servent de pattes; dans tout le reste, il ressemble à un poisson. Le 15, on découvrit les montagnes de *Maldonal* et l'île de *Flore,* et le 16 on mouilla dans la bâie de *Montevidiol,* qui est un cap de terre ferme, On ne jugea pas à propos d'aller plus avant sans avoir des pilotes du pays, parce que cette rivière est remplie de bancs où plusieurs vaisseaux se sont perdus.

Le lendemain on fit partir le canot pour *Buenos-Ayres,* d'où nous étions encore éloignés de quarante lieues, afin de donner avis au gouverneur de notre arrivée, et de prendre des pilotes qui pussent nous conduire au port. Cette contrée est délicieuse. La terre y est couverte d'une multitude innombrable de bestiaux : on y voit presque de tous côtés des plaines à perte de vue, coupées et arrosées par de petites rivières et des ruisseaux, qui y entretiennent une verdure perpétuelle, où de grands troupeaux de bœufs et de vaches s'engraissent. Les cerfs

et les autruches y sont sans nombre : les perdrix et les faisans s'y prennent à la course, et on les tue à coups de bâton. Les canards, les poules d'eau et les cygnes y sont très-communs. Ce seroit l'endroit du monde le plus commode pour se rafraîchir, s'il n'y avoit rien à craindre pour les vaisseaux; mais cette rivière est fort dangereuse : le 26, nous pensâmes périr d'un coup de vent, qui nous jeta sur une roche cachée sous l'eau, dont nous nous tirâmes heureusement. Le 1er mai, nous mouillâmes à trois lieues de *Buenos-Ayres :* cette ville n'est pas achevée; les maisons y sont assez mal bâties; elles ne sont la plupart que de terre : on y voit une forteresse qui n'est pas considérable; nous y avons un collége où l'on enseigne les humanités.

Vous vous attendez sans doute, mon révérend père, que je vous entretienne ici de la florissante *mission du Paraguay,* où l'on voit se retracer l'innocence et la piété des premiers fidèles. Cette mission consiste en quarante grosses bourgades, habitées uniquement par les Indiens, qui sont sous la direction des pères jésuites espagnols. Les plus considérables bourgades sont de quinze à vingt mille âmes : ils choisissent tous les ans le chef qui doit présider à la bourgade, et le juge qui doit y maintenir le bon ordre. L'intérêt et la cupidité, cette source de tant de vices, sont entièrement bannis de cette terre de bénédiction. Les fruits de la terre qu'on recueille chaque année, sont mis en dépôt dans des magasins publics, et la distribution s'en fait à chaque famille, à proportion des personnes qui la composent. La simplicité et la candeur de ces bons Indiens est admirable. Des missionnaires qui ont gouverné long-temps leur conscience, m'ont assuré que, dans presque toutes leurs confessions, à peine trouve-t-on matière pour l'absolution. Après la grâce de Dieu, ce qui les a conservés et ce qui les conserve encore dans

une si grande innocence de mœurs, c'est l'attention particulière des rois d'Espagne à ne pas permettre qu'ils aient la moindre communication avec les Européens. Si la nécessité du voyage oblige les Espagnols à passer par quelqu'une des bourgades indiennes, il leur est défendu expressément d'y demeurer plus de trois jours : ils trouvent une maison destinée pour leur logement, où on leur fournit gratuitement tout ce qui leur est nécessaire ; les trois jours expirés, on les conduit hors de la bourgade, à moins que quelque incommodité ne les y arrête. Ces Indiens n'ont nul génie pour l'invention ; mais ils en ont beaucoup pour imiter toutes sortes d'ouvrages qui leur tombent entre les mains, et leur adresse est merveilleuse. J'ai vu de leur façon de très-beaux tableaux, des livres imprimés correctement, d'autres écrits à la main avec beaucoup de délicatesse ; les orgues et toutes sortes d'instrumens de musique y sont communs : ils font des montres, ils tirent des plans, ils gravent des cartes de géographie ; enfin ils excellent dans tous les ouvrages de l'art, pourvu qu'on leur en fournisse des modèles. Leurs églises sont belles, et ornées de tout ce que leurs mains industrieuses peuvent travailler de plus parfait. Il seroit difficile de vous faire connoître, d'un côté, combien il en a coûté de peines et de travaux aux missionnaires pour gagner ces peuples à Jésus-Christ, et pour les instruire parfaitement des vérités chrétiennes ; et, d'un autre côté, jusqu'où va l'attachement et la tendresse de ces néophytes pour ceux qui les ont engendrés en Jésus-Christ. Un des missionnaires m'a raconté que, naviguant dans un bateau avec trente Indiens, il tomba dans l'eau, et fut incontinent emporté par le courant. Aussitôt les Indiens se jetèrent dans la rivière : les uns, nageant entre deux eaux, le portoient sur leur dos ; les autres le soutenoient par les bras ; tous le menèrent ainsi jusqu'au bord du fleuve, sans

craindre pour eux-mêmes le péril dont ils le délivrèrent.

Après cette petite digression, je reviens à la suite de mon voyage. La saison étant trop avancée pour passer le cap de Horn, nous fûmes contraints d'hiverner dans la rivière; car nous avions alors l'hiver dans ces contrées, pendant que vous aviez l'été en Europe. Nous nous postâmes proche des îles de *Saint-Gabriel*, à une lieue de terre. Aussitôt que nous eûmes mouillé, plusieurs Indiens vinrent nous apporter de la viande et d'autres rafraîchissemens. Ces Indiens vont à la chasse des bœufs, qu'ils prennent fort aisément : ils ne font que leur jeter au cou un nœud coulant, et ensuite ils les mènent partout où ils veulent. Avant notre départ, des Indiens d'une autre caste vinrent nous trouver : ils sont la plupart idolâtres, belliqueux et redoutés dans toute l'Amérique méridionale. Il règne parmi ces peuples un usage qui nous surprit étrangement : leur coutume est de *tuer les femmes* dès qu'elles passent trente ans : ils en avoient amené une avec eux qui n'avoit que vingt-quatre ans : un de ces Indiens me dit qu'elle étoit déjà bien vieille, et qu'elle n'avoit plus guère à vivre, parce que, dans peu d'années, on devoit l'assommer. Nos pères ont converti à la foi un assez grand nombre d'Indiens de cette caste. Il est à souhaiter pour les femmes qu'on les puisse tous convertir.

Le 25 de septembre, on mit à la voile pour sortir de la rivière, et le lendemain on vint mouiller à *Monte-Video*. Lorsque nous y passâmes au mois d'avril, en montant la rivière, nous pensâmes y périr : nous y courûmes un danger bien plus grand cette seconde fois. Nous y fûmes pris d'un ouragan si affreux, que, pendant six heures, nous nous crûmes perdus sans ressource. Cinq ancres que nous avions mouillées ne purent tenir, et nous tombions sur la côte tout escarpée de pointes de rochers, où il n'étoit pas possible de nous sauver. Je vis alors couler

bien des larmes et former beaucoup de saintes résolutions. On fut sur le point de couper tous les mâts pour soulager le navire; mais avant que d'en venir à cette exécution, j'exhortai l'équipage à implorer le secours de Dieu. Nous fîmes un vœu à *sainte Rose*, patronne du Pérou, et nous promîmes qu'aussitôt que nous serions arrivés au premier port du Pérou, nous irions en procession à l'église, nu-pieds et en habits de pénitens, que nous y entendrions une messe chantée solennellement, et que nous participerions aux saints mystères avec toute la dévotion dont nous étions capables. A peine eûmes-nous fait ce vœu, que nous nous aperçûmes que Dieu nous exauçoit. Nos ancres, qui jusqu'alors n'avoient fait que glisser sur le fond sans pouvoir mordre, s'arrêtèrent tout à coup, et peu à peu le vent s'apaisa. Le 30, nous partîmes de *Monte-Video*, et, sortant d'un danger, nous tombâmes dans un autre où notre navire devoit mille fois périr, si nous eussions eu du vent. Nous rangeâmes l'île de *Flore* à la portée du canon; et, étant par son travers, nous échouâmes sur une pointe de roche, où immanquablement le navire se fût ouvert, si nous n'eussions pas été en calme. Nous nous en tirâmes sans aucun dommage : le vent contraire, qui survint ensuite, nous obligea de rester quelques jours proche de l'île. Nous eûmes la curiosité d'y aller : on n'y voit que des loups et des lions marins. Le *lion marin* ne diffère du loup marin que par de longues soies qui lui pendent du cou. Nous en vîmes d'aussi gros que des taureaux; on en tua quelques-uns : le corps de ces animaux n'est qu'une masse de graisse, dont on tire de l'huile. Rien n'est plus aisé que de les tuer : il suffit de les frapper sur le bout du nez, et incontinent ils perdent tout leur sang par cette blessure; mais pour cela il les faut surprendre endormis sur les rochers, ou un peu avancés dans les terres : comme ils ne font que ramper, il est

aisé de leur couper le chemin : cependant si vous faisiez un faux pas, et qu'ils pussent vous atteindre, ce seroit fait de votre vie : d'un seul coup de dent ils couperoient le corps d'un homme en deux.

Le 1er novembre, nous passâmes le détroit de *Le Maire* en peu de temps, parce que les courans nous étoient favorables. Nous entrâmes le soir dans la baie du Bon-Succès pour y faire de l'eau. Cette baie est de la *terre de Feu*, vis-à-vis de l'extrémité de l'île des États, qui forme, avec la *terre de Feu*, le canal ou détroit de *Le Maire*. Nous y restâmes cinq jours. La veille de notre départ, comme nous étions à terre, un Indien sortit du bois voisin, et on lui fit signe d'approcher. Il approcha en effet, mais toujours en défense, tenant son arc prêt à tirer. On lui présenta du pain, du vin et de l'eau-de-vie; mais à peine avoit-il porté celle-ci à la bouche, qu'il la rejetoit. On lui fit faire le signe de la croix, et on lui mit un chapelet au cou. Comme nous entrions dans le canot pour retourner à bord, il jeta un cri qui ressembloit à une espèce de hurlement mêlé de je ne sais quoi de plaintif; il parut aussitôt une trentaine d'autres Indiens, à la tête desquels étoit une femme toute courbée de vieillesse. Ils s'approchèrent du rivage en poussant de semblables cris, et tâchant par des signes à nous engager à les aller joindre. On ne le jugea pas à propos. Ils étoient tout nus, à la réserve de la ceinture qui étoit entourée d'un morceau de peau de loup marin. Leur visage étoit peint de rouge, de noir et de blanc. Ils portoient au cou un collier fait de coquillages, et au poignet des bracelets de peau. Ils ne se servent que de flèches, et, au lieu de fer, ils ont au bout une pierre à fusil, taillée en fer de pique. Ces gens-là me parurent assez dociles, et je crois que leur conversion ne seroit pas difficile. Le 5, nous sortîmes de ce port, et les courans, qui y sont très-violens, nous firent passer et repasser cinq fois le détroit.

Le 15, nous doublâmes le cap de Horn par les 57 degrés 40 minutes de latitude méridionale. Nous eûmes durant trente jours des vents violens et contraires. Il fallut nous abandonner à la merci des flots et des vents, qui nous emportoient tantôt au sud, tantôt à l'ouest, et qui ne nous firent pas faire vingt lieues en route. Il faisoit un froid fort piquant. Ce qui nous consola dans ce mauvais temps, c'est que pendant plus de quarante jours nous n'eûmes jamais de nuit. Le 9 de décembre, étant par les 50 degrés, nous découvrîmes un navire : on l'attendit; c'étoit le vaisseau nommé *le Prince des Asturies,* de soixante-six pièces de canon. Il étoit réduit à une étrange extrémité, car il manquoit absolument de vivres. On l'assista de tout ce que l'on put. J'y trouvai le père Covarruvias, jésuite espagnol, qui revenoit de Rome avec la qualité de provincial de la province du Chili, et je lui procurai quelques rafraîchissemens. Le 21, étant par les 37 degrés 40 minutes, nous découvrîmes la terre : nous n'étions éloignés que de vingt lieues de la *Conception*. Nous y entrâmes le soir. Il y avoit trois navires françois prêts à retourner en Europe, savoir, *les deux Couronnes, le Saint-Jean-Baptiste,* et *le Comte de Torigni.* Le père Baborier arriva deux jours après nous, et nous continuâmes le voyage ensemble. Ce père me parut bien usé des fatigues de la mer, et encore plus des travaux que son zèle lui a fait entreprendre dans le navire sur lequel il étoit. Je me recommande à vos saints sacrifices, en l'union desquels je suis, etc.

LETTRE (EXTRAIT) DU RÉVÉREND PÈRE DE LA LAGUNA.

Il y avoit déjà quelques années que Dieu, par une vocation spéciale, et par un effet singulier de sa miséricorde, m'appeloit à la conversion des Indiens qu'on appelle *Pulches* et *Poyas*, qui sont vis-à-vis de *Chiloé*, et de l'autre côté des montagnes, aux environs de *Nahuel-huapi*, à cinquante lieues de la mer du Sud, à la hauteur d'environ 42 degrés de latitude méridionale. Le souvenir encore récent des vertus héroïques du révérend père Nicolas Mascardi, avoit fait naître et augmentoit toujours en moi le désir d'aller recueillir ce qu'il avoit semé; et, comme le sang des martyrs est fécond, je ne doutois pas que je ne dusse y recueillir une heureuse et abondante récolte. Je soupirois après cette chère mission, lorsque la Providence permit que mes supérieurs me nommassent vice-recteur du collége de *Chiloé*, et m'ordonnassent de venir à *Santiago*, capitale du *Chili*, pour quelques affaires qui demandoient ma présence, Dieu me donna un pressentiment que ce voyage devoit servir à une affaire plus importante que celle qui obligeoit les supérieurs à me faire venir à *Santiago*. En effet, ayant trouvé heureusement dans le port de *Chiloé* un vaisseau qui faisoit voile pour *Val-Paraysso*, qui est le port de cette ville capitale, je m'y rendis en quinze jours, et je communiquai au révérend père provincial le dessein que Dieu m'avoit inspiré d'établir une nouvelle mission à *Nahuel-huapi*. Il approuva ma résolution, et me promit de l'appuyer de tout son pouvoir. Je me mis en mouvement pour assurer le succès d'un ouvrage si imparfait. Mais il y avoit des difficultés presque insurmontables. Je ne pouvois

bourgade, et pour exercer avec plus de fruit les devoirs de mon ministère. J'eus la consolation de voir les néophytes qui avoient été baptisés autrefois par le révérend père Nicolas Mascardi, assister aux offices divins, et à l'explication de la doctrine chrétienne, avec une ferveur, une dévotion et une faim spirituelle qui me donna de grandes et solides espérances de leur fermeté dans la foi, et de la sincérité de leurs promesses. J'allai ensuite consoler les malades et les vieillards qui ne pouvoient me venir trouver, et je baptisai quelques enfans du consentement de leurs parens.

La consolation que je goûtois de ces heureux commencemens s'augmenta beaucoup par l'arrivée du père *Joseph Guillelmo*, que les supérieurs m'envoyoient pour prendre la place du père Sessa. Nous concertâmes ensemble les moyens les plus propres à établir solidement notre mission, et nous résolûmes que pendant qu'il resteroit à *Nahuelhuapi* pour y bâtir une petite église et une maison, j'irois à *Baldivia* solliciter la protection de monsieur le gouverneur en faveur des néophytes. J'engageai les *caciques* à écrire une lettre obligeante à ce gouverneur, pour lui demander son amitié et sa protection. J'arrivai au commencement d'avril de l'année 1704 à *Baldivia*, avec ces députés, que M. le gouverneur *don Manuel Autefia* reçut avec beaucoup de joie et de tendresse, me donnant mille marques d'estime et de bienveillance, et me promettant de favoriser de tout son pouvoir ce nouvel établissement. Je ne restai à *Baldivia* qu'autant de temps qu'il falloit pour terminer ma négociation; ainsi, j'en partis vers le milieu du même mois d'avril, avec les deux députés que monsieur le gouverneur chargea de sa réponse pour les *caciques*. En voici la teneur : « Messieurs, j'ai appris avec beaucoup de joie, par votre lettre et par le témoignage de vos députés, le bon accueil que

vous avez fait aux missionnaires de la compagnie de Jésus, et la résolution que vous avez prise d'embrasser notre sainte religion. Ainsi, après avoir solennellement rendu grâce à Dieu, souverain Seigneur du ciel et de la terre, d'une si heureuse nouvelle, je dois vous assurer que vous ne pouvez jamais rien faire qui soit plus agréable au grand monarque des Espagnes et des Indes, Philippe V, mon seigneur et mon maître, que Dieu comble de gloire, de prospérité et d'années; c'est pourquoi, comme je représente sa personne dans l'emploi dont il m'a honoré, je vous offre et vous promets de sa part, pour toujours, son amitié et sa protection, pour vous et pour ceux qui imiteront votre exemple; en vous avertissant en même temps que vous devez avoir soin que tous vos vassaux, après avoir embrassé la foi catholique, prêtent serment de fidélité et d'obéissance au roi mon maître, qui sera toujours votre appui, votre protecteur et votre défenseur contre tous vos ennemis; c'est pourquoi, dès aujourd'hui, moi et mes successeurs, nous voulons entretenir avec vous une constante amitié et une solide correspondance pour vous secourir dans tous vos besoins; et comme j'espère que vous serez très-fidèles à exécuter ce que je vous prescris au nom du roi mon maître, j'ai voulu rendre ma promesse plus authentique, en apposant ici le sceau de mes armes. A Baldivia, le 8 avril 1704. DON MANUEL DE AUTEFIA. »

A mon retour de *Baldivia* à *Nahuelhuapi*, je trouvai une petite église déjà bâtie, les néophytes pleins de ferveur, et plusieurs catéchumènes disposés à recevoir le baptême, par le zèle du père Jean-Joseph Guillelmo, mon compagnon. La lettre du gouverneur fut reçue avec satisfaction de tout le peuple; ainsi, nous commençâmes à travailler sérieusement à l'œuvre de Dieu. Nous avons déjà bâti une petite maison et jeté les fondemens d'une plus grande église, parce que les nations circonvoisines com-

mencent à venir nous trouver. Cependant, comme le pays où je me suis établi est habité par deux sortes de peuples, dont les uns s'appellent *Pulches*, et les autres *Poyas*, il semble qu'il y ait entre eux de la jalousie et de l'aversion; car les *Pulches* ont voulu me détourner de travailler à la conversion de leurs voisins, en me disant que c'est une nation fière, cruelle et barbare, avec laquelle on ne pouvoit traiter. Pour moi, qui connoissois la douceur et la docilité des *Poyas* qui m'avoient sollicité instamment de les instruire, je vis bien que les *Pulches* n'agissoient que par passion. C'est pourquoi, quelques jours après, ayant assemblé les principaux de cette nation, je leur parlai avec beaucoup de force, et je leur représentai les raisons qui m'empêchoient de suivre leur sentiment. Je leur dis que Dieu vouloit sauver également tous les hommes sans acception de personne; que les ministres de Jésus-Christ ne pouvoient exclure du royaume de Dieu aucune nation, sans une injuste prévarication; qu'ils étoient envoyés pour instruire et baptiser tous les peuples; qu'eux-mêmes, s'ils vouloient être véritablement chrétiens, devoient être les premiers à procurer avec zèle le salut et la conversion des *Poyas*, qui étoient les frères de Jésus-Christ, les héritiers de son royaume, et rachetés également par son sang précieux, qui avoit été versé pour tout le monde; que l'obstacle qu'ils vouloient mettre à la conversion de leurs voisins étoit un artifice du démon, le commun ennemi des hommes, pour priver ce peuple du bienfait inestimable de la foi, et pour leur en ôter à eux-mêmes le mérite en leur faisant violer le précepte de la charité. Ces raisons firent impression sur leur esprit, et ils me promirent sur-le-champ de ne se point opposer à l'instruction et à la conversion des *Poyas*. Enfin, après avoir vaincu cet obstacle, qui pouvoit retarder les progrès de l'Évangile, et avoir disposé les cœurs et les esprits de

ceux qui m'avoient témoigné le plus d'empressement pour recevoir le saint baptême, je choisis un jour solennel pour faire la cérémonie avec plus d'éclat, et je les baptisai tous. J'ai maintenant la sainte consolation de voir le changement merveilleux que la grâce de Jésus-Christ a fait dans leurs mœurs et dans leur conduite, tant ils sont fervens et attachés à leurs devoirs.

MISSIONS DU PARAGUAY.

MÉMOIRE DU PÈRE BURGES

SUR LES CHIQUITES ET AUTRES NATIONS INDIENNES DU PARAGUAY.

Les *Chiquites*, ainsi nommés par les Espagnols du Paraguay qui en ont fait la découverte, sont entre le 16e degré de latitude australe, et le tropique du capricorne; ils ont à l'occident la ville de Saint-Laurent et la province de Sainte-Croix de la Sierra, et s'étendent vers l'orient environ cent quarante lieues jusqu'à la rivière Paraguay. Au nord, cette contrée est terminée par les montagnes des *Tapacures* qui la séparent de celles des *Moxes;* au sud, elle confine avec l'ancienne ville de Sainte-Croix. Le pays a environ cent lieues du nord au sud; son terrain est montagneux; il abonde en miel; on y trouve des cerfs, des buffles, des tigres, des lions, des ours et d'autres bêtes semblables; les pluies et les ruisseaux forment de grandes mares où se trouvent des crocodiles et certaines espèces de poissons. Dans la saison des pluies le pays est tout inondé; alors tout commerce cesse entre les habitations. Comme durant l'hiver le plat pays est tout couvert de méchantes herbes, ces Indiens labourent les collines, et ils y ont d'ordinaire une bonne récolte de maïs, de racines d'yuca, de manioc, dont ils font de la cassave qui leur sert de pain, de patates, de légumes et de divers autres fruits.

Le dérangement des saisons et la chaleur excessive du climat y causent beaucoup de *maladies*, et souvent même

la peste, qui enlève beaucoup de monde. Ces peuples sont d'ailleurs si grossiers, qu'ils ignorent jusqu'aux moyens de se précautionner contre les injures de l'air. Ils ne connoissent que deux manières de se faire traiter dans leurs maladies : la première est de faire sucer la partie où ils sentent de la douleur, par des gens que les Espagnols ont appelés pour cette raison *chupadores*. Cet emploi est exercé par les *caciques*, qui sont les principaux de la nation, et qui par là se donnent une grande autorité sur l'esprit de ces peuples. Leur coutume est de faire diverses questions au malade : « Où sentez-vous de la douleur? lui demandent-ils. En quel lieu êtes-vous allé immédiatement avant votre maladie? N'avez-vous pas répandu la chica? (C'est une liqueur enivrante dont ils font grand cas.) N'avez-vous pas jeté de la *chair de cerf* ou quelque morceau de *tortue?* » Si le malade avoue quelqu'une de ces choses : « Justement, reprend le médecin : voilà ce qui vous tue; l'âme du cerf ou de la tortue est entrée dans votre corps, pour se venger de l'outrage que vous lui avez fait. » Le médecin suce ensuite la partie malade, et au bout de quelque temps il jette par la bouche une matière noire : « Voilà, dit-il, le venin que j'ai tiré de votre corps. » Le second remède auquel ils ont recours est plus conforme à leurs mœurs barbares. Ils tuent les *femmes indiennes* qu'ils s'imaginent être la cause de leur mal, et, offrant ainsi par avance cette espèce de tribut à la mort, ils se persuadent qu'ils sont exempts de le payer pour eux-mêmes. Comme leur intelligence est fort bornée, et que leur esprit ne va guère plus loin que leurs sens, ils n'attribuent toutes leurs maladies qu'aux causes extérieures, n'ayant aucune idée des principes internes qui altèrent la santé.

Ils ont la plupart la taille belle et grande, le visage un peu long. Quand ils ont atteint l'âge de vingt ans, ils lais-

sent croître leurs cheveux : ils vont presque tout nus ; ils laissent pendre négligemment sur les épaules un paquet de queues de singes et de plumes d'oiseaux qu'ils ont tués à la chasse, afin de faire voir par là leur habileté à tirer de l'arc. Ils se percent les oreilles et la lèvre inférieure, où ils attachent une pièce d'étain : ils se servent encore de chapeaux de plumes assez agréables par la diversité des couleurs. Les seuls caciques ont des chemisettes ; les femmes portent une espèce de tablier qui s'appelle dans leur langue *typoy*. On ne voit parmi eux aucune forme de police ni de *gouvernement :* cependant dans leurs assemblées ils suivent les avis des anciens et des caciques. Le pouvoir de ces derniers ne se transmet point à leurs enfans ; ils doivent l'acquérir par leur valeur et par leur mérite. Ils passent pour braves quand ils ont blessé leur ennemi ou qu'ils l'ont fait prisonnier. Ils n'ont souvent d'autre raison de se faire la guerre, que l'envie d'avoir quelques ferremens, ou de se rendre les maîtres des autres, à quoi ils sont portés par leur naturel fier et hautain. Du reste, ils traitent fort bien leurs prisonniers, et souvent ils les marient à leurs filles. Bien que la polygamie ne soit pas permise au peuple, les caciques peuvent avoir deux ou trois femmes : comme le rang qu'ils tiennent les oblige à donner souvent la *chica,* et que ce sont les femmes qui l'apprêtent, une seule ne suffiroit pas à cette fonction. On ne prend aucun soin de l'*éducation des enfans,* et on ne leur inspire aucun respect pour leurs parens ; ainsi abandonnés à eux-mêmes, ils ne suivent que leur caprice, et ils s'accoutument à vivre dans une indépendance absolue. Leurs cabanes sont de paille et faites en forme de four ; la porte en est si petite et si basse, qu'ils ne peuvent s'y glisser qu'en se traînant sur le ventre ; c'est ce qui les a fait nommer *Chiquites* par les Espagnols, comme qui diroit *peuples rapetissés*. Ils en usent ainsi,

à ce qu'ils disent, afin de se mettre à couvert des mosquites, dont on est fort incommodé durant le temps des pluies. Ils ont pourtant de grandes maisons construites de branches d'arbres, où logent les garçons qui ont quatorze à quinze ans ; car, à cet âge, ils ne peuvent plus demeurer dans la cabane de leur père. C'est dans ces mêmes maisons qu'ils reçoivent leurs hôtes et qu'ils les régalent en leur donnant la *chica*. Ces sortes de festins, qui durent d'ordinaire trois jours et trois nuits, se passent à boire, à manger et à danser. C'est à qui boira le plus de la *chica*, dont ils s'enivrent jusqu'à devenir furieux : alors ils se jettent sur ceux dont ils croient avoir reçu quelque affront, et il arrive souvent que ces sortes de réjouissances se terminent par la mort de quelques-uns de ces misérables.

Voici de quelle manière ils passent la journée dans leurs villages : ils déjeûnent au lever du soleil, puis ils jouent de la flûte en attendant que la rosée se passe ; car, selon eux, elle est fort nuisible à la santé. Quand le soleil est un peu haut, ils vont labourer leurs terres avec des pelles d'un bois très-dur, qui leur tiennent lieu de bêches. A midi ils viennent dîner. Sur le soir ils se promènent, ils se rendent des visites les uns aux autres, ils se donnent à manger et à boire : le peu qu'ils ont se partage entre tous ceux qui se trouvent présens. Comme les femmes sont ennemies du travail, elles passent presque tout leur temps à se visiter et à s'entretenir ensemble : elles n'ont d'autre occupation que de tirer de l'eau, d'aller quérir du bois, de cuire le maïs, l'yuaca, etc., de filer de quoi faire leur *typoy*, ou bien les chemisettes et les hamacs de leurs maris ; car, pour ce qui les regarde, elles couchent sur la terre, qu'elles couvrent d'un simple tapis de feuilles de palmier, ou bien elles se reposent sur une claie faite de gros bâtons assez inégaux. Ils soupent au coucher du so-

rien faire sans l'agrément du gouverneur du *Chili*, et ce seigneur étoit contraire aux nouveaux établissemens, soit par le chagrin qu'il avoit de ce qu'on en avoit abandonné plusieurs qu'on n'avoit pu soutenir, soit parce que le trésor du roi se trouvant épuisé, il ne pouvoit faire les avances nécessaires à l'établissement d'une nouvelle mission. Dans une conjoncture si fâcheuse, je m'adressai avec confiance à Notre-Seigneur qui est le maître des cœurs, et je promis de dire trente messes et de jeûner trente jours au pain et à l'eau, en l'honneur de la sainte Trinité, si j'obtenois la *permission du gouverneur;* je mis même cette promesse par écrit; mais ayant perdu ce papier, il tomba entre les mains d'une personne qui le porta, à mon insu, au gouverneur. Quelques jours après, ayant recommandé cette affaire avec beaucoup de ferveur à Notre-Seigneur, je me sentis si plein de confiance de réussir dans cette entreprise, que je me déterminai à aller voir le gouverneur. Je dis même, en sortant de la maison, à un de mes amis que je rencontrai, que j'allois au palais, et que je ne retournerois pas au collége sans avoir obtenu la permission que j'allois demander. En effet, m'étant présenté pour avoir audience, on m'introduisit dans la chambre de monsieur le gouverneur, qui lisoit le papier de ma promesse, qu'on lui avoit mis entre les mains; et sans attendre que je lui parlasse : « Allez, mon père, me dit-il, votre affaire est faite, j'y donne volontiers les mains; et soyez persuadé que je favoriserai votre zèle en tout ce qui dépendra de moi, selon les ordres et les intentions du roi mon maître. Allez gagner des âmes à Jésus-Christ, mais souvenez-vous de prier Dieu pour sa majesté et pour moi. » Je dois vous avouer ici que jamais je n'ai ressenti de joie intérieure ni de consolation plus pure que celle dont je fus pénétré dans ce moment; et dès-lors Dieu me récompensa par avance bien libéralement des peines et des fatigues que je

devois essuyer pour son amour, dans le voyage que j'allois entreprendre pour me rendre au lieu de ma mission. Ainsi, après avoir remercié Dieu d'une grâce si particulière, je me disposai à partir. Des aumônes que quelques personnes de piété me donnèrent, j'achetai des ornemens d'église, des curiosités propres à faire de petits présens aux Indiens, et les provisions nécessaires pour mon voyage; et je me mis en chemin au mois de novembre de l'année 1703, avec le père *Joseph Maria Sessa*, que les supérieurs me donnèrent pour compagnon.

Je ne puis vous marquer ici les aventures fâcheuses qui nous arrivèrent, et les peines que nous souffrîmes pendant près de deux cents lieues que nous fûmes obligés de faire par des chemins impraticables, en traversant des torrens et des rivières, des montagnes et des forêts, sans secours et sans guides, dans une disette générale de toutes choses. Mon compagnon tomba malade d'une fièvre violente au milieu du voyage, ce qui m'obligea à le renvoyer au collége le plus proche, avec quelques-uns de ceux qui m'accompagnoient, et par là je me vis presque seul et abandonné au milieu de ces Indiens féroces, à qui le nom espagnol est si odieux, qu'on ne peut échapper à leur fureur et à leur cruauté quand on a le malheur de tomber entre leurs mains; mais Notre-Seigneur me délivra de tous ces dangers d'une manière merveilleuse, après m'avoir jugé digne de souffrir quelque chose pour son amour, pendant un voyage de près de trois mois. J'arrivai donc plein de courage et de santé au terme désiré de ma mission de *Nahuelhuapi*. Les *caciques* ou chefs et les Indiens me reçurent comme un ange envoyé du ciel. Je commençai à élever un autel sous une tente avec toute la décence que je pus, en attendant qu'on bâtît une église. Je visitai les principaux du pays, et je les invitai à venir s'établir auprès de moi pour fonder une petite

caciques : le père de Arce eut la consolation d'instruire et de baptiser quatre de ces infidèles qui se mouroient; ensuite il se disposa à s'en retourner, après avoir promis aux caciques qu'il leur enverroit au plus tôt des missionnaires pour continuer de les instruire. Comme il étoit sur son départ, la sœur d'un cacique, nommée *Tambacurà*, vint trouver le père, et elle le supplia de protéger son frère auprès du gouverneur de Sainte-Croix, qui vouloit lui faire son procès sur une accusation très-fausse. Le père de Arce saisit cette occasion de servir le cacique, et par là de gagner de plus en plus la confiance des Indiens. Il sollicita sa grâce, et il l'obtint.

Cependant don Augustin de la Concha (c'est le nom de ce gouverneur) ne pouvoit goûter l'entreprise des missionnaires. Il leur représenta que leurs travaux auprès des *Chiriguanes* seroient inutiles; que c'étoit une nation tout-à-fait indomptable; que les jésuites du Pérou avoient déjà fait diverses tentatives pour les convertir à la foi, sans avoir pu y réussir; que leur zèle seroit bien mieux employé auprès des *Chiquites;* que c'étoit un peuple doux et paisible, qui n'attendoit que des missionnaires pour se faire instruire; que les jésuites du Paraguay avoient la mission des *Itatines* dans le voisinage de cette nation, et qu'il leur étoit facile d'entrer de là chez les Chiquites, dont le pays s'étend jusqu'à la rivière de Paraguay, laquelle, après avoir formé la rivière de la Plata, va se décharger dans l'Océan, à 35 degrés de latitude australe; que les jésuites du Pérou n'avoient pas la même facilité que ceux du Paraguay; qu'ils étoient trop occupés auprès de la nombreuse nation des Moxes, qui est fort éloignée de celle des Chiquites; qu'enfin, s'il étoit nécessaire, il en écriroit au père provincial et au père général même, qui étoit de ses amis. Le père de Arce répondit au gouverneur qu'il ne pouvoit rien entreprendre sans l'ordre de

ses supérieurs, mais qu'il ne tarderoit pas à l'exécuter, aussitôt qu'il lui auroit été intimé.

Cependant, ayant reçu, vers le commencement de l'année 1691, un renfort de missionnaires, et ayant pris connoissance du pays des Chiriguanes, qu'il avoit parcouru, il fonda la première mission sur la rivière Guapay : il lui donna le nom de la *Présentation Notre-Dame*, et il la mit sous la conduite du père *de Cea* et du père *Centeno*. Le 31 juillet de la même année, il établit la mission de *Saint-Ignace* dans la vallée de *Tarequea*, qui est entre la ville de *Tarija* et la rivière Guapay : il la confia au père *Joseph Tolu;* après quoi il retourna au collége de Tarija, pour conférer avec son supérieur sur les moyens de porter la lumière de l'Évangile aux nations des Chiquites. Là il eut ordre d'aller reconnoître la rivière de Paraguay, et d'examiner s'il trouvoit dans l'esprit des Chiquites des dispositions favorables pour recevoir la foi. Le père *de Arce* ne différa pas à se rendre à Sainte-Croix de la Sierra; mais il y trouva les choses bien changées. Don Augustin de la Concha, qui avoit si fort à cœur la conversion des Chiquites, avoit quitté le gouvernement de ce pays-là, et tout le monde dissuadoit le père d'une entreprise qu'on regardoit comme téméraire et inutile. C'étoit, disoit-on, s'exposer imprudemment à une mort certaine, que de se livrer entre les mains d'un peuple barbare qui le massacreroit aussitôt qu'il seroit entré dans leur pays. Comme ces discours n'effrayoient point le missionnaire, qu'au contraire ils ne servoient qu'à animer son zèle, quelques Espagnols, que leur propre intérêt touchoit davantage que le salut des infidèles, s'opposèrent formellement à son dessein : ils prévoyoient que si les missionnaires entroient une fois chez les Chiquites, ils les empêcheroient d'y faire des excursions, et d'y enlever des esclaves dont ils retiroient de grosses sommes par le trafic qu'ils en faisoient au

Pérou, et c'est ce qui leur fit redoubler leurs efforts pour rompre toutes les mesures du père. Il eut beau chercher un guide pour les conduire dans ces terres inconnues, il n'en put jamais trouver. Enfin, après bien des sollicitations et des prières, il engagea secrètement deux jeunes hommes qui savoient passablement les chemins à le guider jusque chez les *Pignocas*, qui sont voisins des Chiquites.

Le père *de Arce* partit donc au commencement de décembre 1691, et il eut beaucoup à souffrir pendant un mois que dura son voyage : tantôt il lui falloit grimper à des montagnes escarpées, tantôt il avoit à traverser des rivières très-profondes; d'autres fois il étoit obligé de se tracer un chemin dans des lieux qui n'avoient été pratiqués de personne. Enfin, après des fatigues incroyables, il arriva chez les *Pignocas*. La joie qu'il eut de se voir au milieu de ces peuples fut bien-tempérée par la douleur qu'il ressentit du triste état où il les trouva. La petite vérole faisoit parmi eux de grands ravages, et enlevoit tous les jours quantité de monde. Le bon accueil qu'on lui fit le consola : ces Indiens l'assurèrent qu'ils avoient un désir sincère d'embrasser la foi, et que, s'il étoit venu plus tôt, plusieurs de leurs compatriotes, qui étoient morts, auroient reçu le baptême : ils lui offrirent ensuite des légumes, du maïs, des citrouilles, des patates et divers autres fruits qu'ils cueillent dans les bois; ils le prièrent instamment de ne pas les abandonner, et ils lui promirent de bâtir une église, et de lui fournir tout ce qui seroit nécessaire à sa subsistance. Des dispositions si favorables au christianisme charmèrent le père de Arce; c'est pourquoi, faisant réflexion que le temps des pluies étoit venu, et que le pays, qui est une terre basse, étant tout inondé, il ne pouvoit continuer la découverte de la rivière de Paraguay qu'au mois d'avril, que les pluies cessoient, il se détermina à demeurer tout ce temps-là parmi les Chiquites, et

il leur promit que, s'il étoit contraint de les quitter, il feroit venir d'autres missionnaires qui prendroient sa place.

Ces paroles du missionnaire combloient de joie les Indiens : quoiqu'ils ne fussent pas encore bien rétablis de leur maladie, ils se mirent en devoir d'exécuter ce qu'ils avoient promis. Ils choisirent un lieu propre à placer une *église*, et ils commencèrent par y planter une croix : tous se prosternèrent devant ce signe du salut. Le père récita les litanies à haute voix, et les Indiens y assistèrent à genoux. Dès le soir même, ces pauvres gens se mirent à couper du bois, et ils travaillèrent avec tant d'ardeur qu'en moins de quinze jours l'église fut achevée et dédiée à *saint François-Xavier*. Ils s'y assembloient tous les jours pour se faire instruire de la doctrine chrétienne, et souvent le missionnaire étoit obligé de passer une partie de la nuit à leur expliquer ce qu'ils n'entendoient pas, ou à leur répéter ce qu'ils avoient oublié. Cette assiduité et cette application extraordinaire les mirent bientôt en état de recevoir le baptême. Le père commença par l'administrer à quatre-vingt-dix enfans qui étoient bien instruits : l'un d'eux ne survécut pas long-temps à cette grâce, et il alla prendre possession du céleste héritage que ces eaux salutaires venoient de lui acquérir. Des progrès si rapides consoloient infiniment le missionnaire, et adoucissoient toutes ses peines. Sa joie augmenta par l'arrivée de plusieurs caciques, qui le prièrent de leur marquer un lieu dans la nouvelle peuplade, où ils pussent se loger eux et leurs familles, et ne faire qu'un même peuple avec les nouveaux fidèles. D'un autre côté, les *Pegnoquis* lui députèrent quelques-uns de leur nation, pour le prier de leur envoyer des missionnaires qui les missent au rang des enfans de Dieu. De toutes parts les Indiens accouroient pour se faire instruire, et l'église se trouva bientôt trop petite pour les contenir.

Mais ces heureux commencemens furent bientôt troublés, soit par une maladie dangereuse, qui pensa ravir le missionnaire à ses néophytes, soit par les irruptions des *mamelucks* portugais du Brésil. Ce sont des bandits qui, pour éviter le châtiment que méritent leurs crimes, s'attroupent en certains lieux, courent le pays à main armée, et vivent dans une entière indépendance. Ils ne menaçoient de rien moins que de pousser leur excursion jusqu'à Sainte-Croix de la Sierra, qu'ils prétendoient détruire, et d'emmener esclaves tous les Chiquites qu'ils trouveroient sur leur route. On eut ces avis par un Indien qui avoit été pris par les Portugais, et qui s'étoit échappé de leurs mains au passage de la rivière de Paraguay. A cette nouvelle, le père de Arce partit, avec trois Indiens qui connoissoient le pays, pour observer de près leur marche; il prit sa route vers l'orient, et il passa chez les nations des *Boros*, des *Tabicas*, des *Taucas*, etc. Partout il fut bien reçu, et tous ces peuples parurent disposés à se soumettre au joug de l'Évangile. Le missionnaire apprit bientôt par quelques Indiens tout effrayés, qui prenoient la fuite, et par le bruit même des mousquets, que les mamelucks portugais étoient proche. Aussitôt il exhorta les Indiens à joindre leurs familles ensemble, et à se retirer dans un lieu avantageux, où ils pussent plus aisément se mettre à couvert des insultes de l'ennemi. L'avis du père fut suivi, et les Indiens se retirèrent dans un endroit appelé *Capoco*, où, peu de temps après, on fonda la mission de *Saint-Raphaël*. Ce poste étoit assez sûr, à cause d'un grand bois fort épais que les Indiens mettoient entr'eux et la route que tenoient les Portugais.

Cependant le missionnaire, les trouvant tous réunis, profita de l'occasion pour les instruire autant que le temps le lui permettoit; et, après avoir baptisé quelques enfans, il se rendit à la mission de Saint-François-Xavier, qui

étoit à cinquante lieues plus loin, d'où il partit incontinent pour aller à Sainte-Croix de la Sierra avertir le gouverneur de ce qui se passoit, et lui demander un prompt secours. On lui donna trente soldats avec un commandant, qui partirent en toute diligence pour la mission de Saint-François-Xavier, où ils furent joints par cinq cents Indiens chiquites, tous armés de flèches. Comme l'endroit où cette mission est située n'étoit pas assez sûr, on jugea plus à propos d'aller camper sur la rivière *Apcré*, que les Espagnols nomment de Saint-Michel. Le commandant envoya aussitôt des coureurs pour reconnoître l'ennemi, et le lendemain il eut nouvelle qu'il étoit arrivé à la bourgade de Saint-Xavier, qu'on venoit d'abandonner. On reçut même une *lettre du commandant portugais* qu'il écrivoit au missionnaire, et dont voici la teneur : « Mon révérend père, je suis arrivé ici avec deux compagnies de braves soldats de ma nation : nous n'avons nul dessein de vous faire du mal; nous venons chercher quelques-uns de nos gens qui se sont réfugiés dans ce pays; ainsi, vous pouvez retourner dans votre maison, et ramener avec vous vos néophytes; vous y serez en toute sûreté. Je prie Dieu qu'il vous conserve. *Antoine* FERRAEZ. » Après la lecture de cette lettre, le *commandant espagnol* fit aussitôt marcher ses troupes vers les Portugais. Il arriva sur les trois heures après midi à une lieue du camp ennemi. Il crut devoir différer le combat jusqu'au lendemain matin, soit pour délasser ses troupes, soit pour donner le temps aux Espagnols et aux Indiens de se confesser. Les missionnaires qui les accompagnoient furent occupés jusqu'à minuit à entendre les confessions. Sur les trois heures du matin, le commandant donna ses ordres pour le combat. Il fut réglé qu'on sommeroit d'abord les Portugais de mettre bas les armes; qu'à leur refus, on tireroit un coup de fusil qui serviroit de signal pour commencer le combat. Cet ordre fut troublé

par l'imprudence de six Espagnols, qui obligèrent un Indien du parti portugais à décharger son mousquet dans la tête de l'un d'eux : cette mort est aussitôt vengée par celle de deux Portugais ; et, le combat s'étant ainsi engagé, on se mêla avec furie. Antoine Ferraez et Manuel de Friaz, qui commandoient les deux compagnies, furent tués à ce premier choc ; la mort des chefs effraya leurs soldats, qui se jetèrent avec précipitation dans la rivière de Saint-Michel pour se sauver à la nage. Ce fut vainement : les Espagnols et les Indiens en firent un tel carnage, que de cent cinquante hommes qu'ils étoient, il n'en resta que six, dont trois furent faits prisonniers ; trois autres prirent la fuite, et allèrent porter la nouvelle de leur défaite à une autre troupe de leurs gens, qui étoient entrés par un autre chemin dans le pays des *Pegnoquis*, et avoient enlevé quinze cents de ces malheureux Indiens. Ils n'eurent pas plus tôt appris cette nouvelle, qu'ils repassèrent au plus vite la rivière de Paraguay, et se retirèrent au Brésil. Les Espagnols s'en retournèrent à Sainte-Croix, n'ayant perdu que six de leurs soldats et deux Indiens ; ils y conduisirent les trois prisonniers portugais, et ils eurent la gloire d'avoir sauvé cette chrétienté naissante, qui étoit perdue si elle n'avoit été secourue à temps.

Don Louis-Antoine Calvo, gouverneur de Sainte-Croix, remit les *prisonniers* au pouvoir du conseil royal de *Charcas*, auquel il envoya une relation détaillée de cette expédition. Il eut ordre du conseil d'en informer les missionnaires et les Indiens du Paraguay, afin qu'ils prissent les mesures convenables pour prévenir de semblables malheurs, qui intéressoient également et la religion et l'état. On ne pouvoit douter que ces *mamelucks* n'eussent sur le pays des Chiquites et sur la ville de Sainte-Croix, le même dessein qu'ils avoient tâché d'exécuter auparavant sur les *Guariniens* du Paraguay et sur d'autres nations indiennes

soumises à la couronne d'Espagne. Leur vue étoit de s'emparer de toutes ces terres, et de se frayer un passage au Pérou, se mettant peu en peine de ruiner le christianisme, pourvu qu'ils satisfissent leur ambition et leur avarice.

Comme la connoissance de *la route* que tinrent les mamelucks du Brésil peut être utile afin de se précautionner contre leurs violences, et que d'ailleurs cet itinéraire ne servira pas peu à réformer les cartes géographiques, il est à propos de rapporter ici ce que l'on en a appris de Gabriel-Antoine *Maziel*, l'un des trois Portugais qui furent faits prisonniers dans le combat dont nous venons de parler. Il déclara donc qu'il partit du Brésil avec ses compagnons, et qu'ils se mirent en canot sur la rivière *Anemby*, qui tombe dans le fleuve Parana par le côté du nord; qu'ils entrèrent ensuite dans ce fleuve, et qu'ayant trouvé l'embouchure de la rivière *Imuncina*, qui se décharge du côté du sud, ils la remontèrent pendant huit jours, ne faisant que des demi-journées de chemin jusque vers la ville de *Xerès*, qui est à présent détruite; qu'ils laissèrent en ce lieu-là les canots sur lesquels ils étoient venus de Saint-Paul; qu'ils y laissèrent aussi de leurs gens pour les garder, et pour semer de quoi recueillir à leur retour; qu'ils continuèrent leur voyage à pied, et qu'après douze demi-journées qu'ils firent dans les campagnes agréables de *Xerès*, ils arrivèrent à la rivière de *Boiuhay*, qui va tomber dans le fleuve de Paraguay du côté du nord; qu'ils firent d'autres canots pour descendre cette rivière, et qu'ils semèrent des grains pour le retour; qu'après avoir navigué pendant dix jours, ils arrivèrent au fleuve Paraguay; qu'ils le remontèrent pendant huit jours, et arrivèrent à l'entrée de l'étang *Manioré;* et qu'après un jour entier ils prirent terre au port des Indiens *Itatines*, où ils enterrèrent leurs canots dans une grande sablière, afin de s'en servir à leur retour; qu'ils poursuivirent ensuite leur voyage à pied, ne

faisant qu'une ou deux lieues au plus par jour, afin d'avoir le temps de courir sur les montagnes pour y trouver de quoi vivre, et pour se rendre au lieu où ils campoient avant midi.

Tel fut ensuite l'ordre de leur marche : le premier jour ils partirent du port des *Itatines*, tirant à l'occident, un peu vers le nord, et ils arrivèrent à un marais d'eau salée ; le deuxième, ils marchèrent ce jour-là et presque tout le reste du voyage à l'occident, et ils s'arrêtèrent à un lieu nommé *Mbocaytibazon*, où ils ne trouvèrent point d'eau ; le troisième, détournant un peu vers le sud, ils vinrent sur les bords d'un ruisseau ; ils y firent quelques puits pour avoir plus d'eau ; le quatrième, ils se rendirent à une mare appelée *Guacuruti* ; le cinquième, ils s'arrêtèrent dans un champ près d'un ruisseau ; le sixième, ils allèrent à un autre ruisseau au pied d'une montagne ; le septième, à une mare dans un grand champ nommé *Jacuba* ; le huitième, ils marchèrent dans une vaste campagne tirant au nord, et ils campèrent sur les bords d'un ruisseau ; le neuvième, suivant la même route, ils allèrent à *Yacu* ; le dixième, ils passèrent une montagne en tirant sur le nord, et ils arrivèrent auprès d'une mare ; le onzième, ils marchèrent vers l'occident, et ils s'arrêtèrent dans un champ ; le douzième, ils passèrent dans une plaine, et, suivant la même route, ils arrivèrent à une bourgade ruinée, qui avoit appartenu aux *Itatines* ; le treizième, suivant encore la même route, ils arrivèrent à une autre bourgade ruinée de cette même nation ; le quatorzième, ils continuèrent leur route dans une campagne, et ils arrivèrent à un ruisseau ; le quinzième, ils se firent un chemin sur une montagne, et, tirant à l'occident, un peu vers le sud, ils allèrent à un autre ruisseau ; le seizième, tournant un peu au nord, ils marchèrent encore jusqu'à un ruisseau ; le dix-septième, ayant marché au nord, ils

campèrent entre deux petites collines; le dix-huitième, faisant même route, ils vinrent à l'entrée de *Tareyri;* le dix-neuvième, marchant au sud; un peu vers l'occident, ils campèrent sur les bords d'un ruisseau au pied d'une montagne; le vingtième, ils tirèrent au nord vers la source de ce ruisseau, et, ayant continué huit jours cette même route, ils arrivèrent au pays des *Taucas,* qui est de la nation des *Chiquites,* d'où l'on voit la montagne *Agnapurahey,* qui s'étend vers le sud, le vingt-huitième, ils passèrent vers le sud, à une autre bourgade des *Taucas,* plus voisine de cette montagne; le vingt-neuvième, ayant passé une montagne, et tirant vers l'occident, ils arrivèrent à un étang des *Pegnoquis,* dans un grand champ; le trentième, ils suivirent la même route pour se rendre au bout de cet étang, où commence la chaîne des montagnes des *Pignocas;* le trente-unième, ils eurent de mauvais chemins dans un pays montagneux et tout couvert de palmiers; ils tirèrent à l'occident, un peu vers le nord, et ils vinrent à la colline des *Quimecas;* ils continuèrent la même route pendant quatre jours. Ce fut là que, quelques années auparavant, Jean Borallo de Almada, chef des mamelucks, fut battu par les *Pegnoquis.* Le trente-cinquième, tirant à l'occident, ils arrivèrent à la rivière *Aperé,* autrement de Saint-Michel; le trente-sixième et le trente-septième, ils marchèrent sur les montagnes et vinrent aux habitations des *Xamarus;* le trente-huitième, ils passèrent la montagne des *Pignocas* pour se rendre aux bourgades des *Pegnoquis,* et ils passèrent la rivière *Aperé.* Enfin, ils finirent leur marche dans le pays des *Quimes,* puis ils s'emparèrent de la bourgade de Saint-François-Xavier chez les *Pignocas,* où ils furent entièrement défaits, ainsi qu'on l'a rapporté ci-devant.

Le Portugais qui nous a donné ce détail déclara encore que, trois ans auparavant, il avoit fait une excursion

avec ses compagnons, en remontant la rivière de Paraguay, dans un vaste pays où est la nation des *Paresis;* que, commençant leur marche à l'entrée de l'étang Manioré, ils étoient arrivés en quatre jours à l'île des *Yaracs* (c'est un peuple que les Espagnols appellent *Grandes-oreilles*, parce qu'ils se les percent et y mettent des pendans de bois); qu'après avoir parcouru l'île, ils mirent quatre jours à trouver l'embouchure de la rivière *Yapuy*, qui se jette du côté gauche dans la rivière de Paraguay; que de là, en quatre autres journées, ils arrivèrent à l'embouchure du *Isipoti*, et que, continuant de naviguer, ils se trouvèrent cinq jours après aux habitations des *Guarayus*, appelés *Carabères* et *Araaibaybas;* qu'ils continuèrent leur chemin à pied pendant trois jours; et qu'ayant suivi une assez longue chaîne de montagnes, ils entrèrent dans le pays des *Paresis* et des *Mboriyaras*, d'où, par la même route, ils s'en retournèrent au Brésil.

L'entreprise toute récente des mamelucks, et la crainte qu'on eut qu'ils ne fissent dans la suite de nouvelles courses, portèrent les missionnaires à changer de lieu; ils quittèrent donc la bourgade de Saint-François-Xavier, et ils la transportèrent à *Pari* sur la rivière de Saint-Michel. Cet endroit n'est éloigné que de huit lieues de Saint-Laurent. Les *Pignocas* et les *Xamarus* s'y assemblèrent, y établirent une grosse bourgade; mais ils n'y furent pas long-temps tranquilles. Les Espagnols de Saint-Laurent troubloient souvent leur repos, et enlevoient des Indiens pour en faire des esclaves. Ils en vinrent même jusqu'à maltraiter les missionnaires qui s'opposoient à leur violence. C'est ce qui obligea le père Lucas *Caballero* à changer encore une fois le lieu de sa mission, et à l'établir à dix-huit lieues plus loin sur la même rivière. Ces divers changemens, joints à la disette de toutes choses et aux maladies qui survinrent, diminuèrent beaucoup le nombre

des néophytes; quelques-uns se retirèrent sur les montagnes, d'autres périrent de faim et de misère. Néanmoins, on a lieu de croire que cette peuplade deviendra en peu de temps très-nombreuse. Les nations voisines des *Quibiquias*, des *Tubasis*, des *Guapas*, aussi bien que plusieurs autres familles, ont promis d'y venir demeurer pour se faire instruire et être admis au baptême.

La seconde mission, qui s'appelle *de Saint-Raphaël*, est éloignée de la première de trente-quatre lieues vers l'orient. Le père *de Cea* et le père François *Herbas* la formèrent des nations des *Tabicas*, des *Taus* et de quelques autres qui se réunirent ensemble, et composèrent une peuplade de plus de mille Indiens; mais la peste la désola deux années de suite, et en diminua beaucoup le nombre. C'est pourquoi, à la prière des Indiens, on transporta cette mission en l'année 1701 sur la rivière *Guabis*, qui se décharge dans la rivière de Paraguay, à quarante lieues de l'endroit où elle étoit d'abord. Cette situation est d'autant plus commode, qu'elle ouvre un chemin de communication avec les missions des *Guaraniens*, et avec celles du Paraguay par la rivière qui porte ce nom. La joie fut générale parmi ces néophytes, lorsqu'en 1702 ils virent arriver sur cette rivière le père *Herbas* et le père *de Yegros*, accompagnés de quarante Indiens qui s'étoient abandonnés à la Providence et à la protection de la sainte Vierge, en qui ils avoient mis leur confiance. Pendant plus de deux mois que dura leur voyage, ils se fatiguèrent beaucoup : il leur fallut traverser de rudes montagnes, se défendre des ennemis qu'ils trouvoient sur la route, et se frayer un chemin par des pays inconnus. Ils subsistèrent pendant tout ce temps-là comme par miracle : dans leur chasse et dans leur pêche, le gibier et le poisson venoient presque se jeter entre leurs mains. Ce qui les consola infiniment au milieu de leurs fatigues, c'est que, dans leur

route, ils gagnèrent trois familles d'Indiens, qui, les années précédentes, leur avoient fermé le passage. Ces Indiens, dont la langue est entièrement différente de celle des Chiquites, connoissent le pays, et entendent parfaitement la navigation des rivières. Ils ont déjà donné la connoissance des *Guates*, des *Curucuanes*, des *Barecies*, des *Sarabes*, et de plusieurs autres nations qu'on trouve aux deux côtés de la rivière de Paraguay, principalement en remontant vers sa source. Ainsi, voilà une ample moisson qui se présente au zèle des ouvriers évangéliques.

La troisième mission est celle de *Saint-Joseph*. Elle est située sur de hautes collines au bas desquelles coule un ruisseau, à douze lieues vers l'orient de la bourgade de Saint-François-Xavier. C'est le père Philippe *Suares* qui la fonda le premier en l'année 1697. Les missionnaires ont eu beaucoup à y souffrir des maladies et de la disette des choses les plus nécessaires à la vie. C'est ce qui causa la mort du père Antoine *Fideli* en l'année 1702. Cette mission est composée des familles des *Boros*, des *Penotos*, des *Caotos*, des *Xamarus* et de quelques *Pignocas*. La nation des *Tamacuras*, qu'on vient de découvrir du côté du sud, et qu'on espère convertir à la foi, augmentera considérablement cette peuplade.

La mission de *Saint-Jean-Baptiste* est la quatrième. Elle est située vers l'orient, tirant un peu sur le nord, à plus de trente lieues de la mission de Saint-Joseph. Cette peuplade, qui est comme le centre de toutes les autres qui s'étendent d'orient en occident, est principalement habitée par les *Xamarus*. Elle s'augmentera encore plus dans la suite par plusieurs familles des *Tamipicas*, *Cusicas* et *Pequicas*, auxquelles on a commencé de prêcher l'Évangile. C'est le père Juan *Fernandez* qui en a soin, et c'est don Juan Fernandez *Campero*, ce seigneur si zélé pour la conversion des Chiquites, qui a donné li-

béralement tout ce qui étoit nécessaire pour orner l'église, et y faire le service avec décence. On a découvert depuis peu plusieurs autres nations, telles que sont celles des *Petas*, *Subercias*, *Piococas*, *Tocuicas*, *Purasicas*, *Aruporecas*, *Borilos*, etc., et on a de grandes espérances de les soumettre au joug de l'Évangile; ce seront de nouveaux sujets pour la couronne d'Espagne.

On peut juger aisément ce qu'il en coûte aux missionnaires, et à quels dangers ils exposent leur vie pour rassembler des peuples non moins sauvages que les bêtes, et qui n'ont pas moins d'horreur des *Espagnols* que des mamelucks du Brésil. Depuis qu'on les a réunis dans des bourgades, on les a peu à peu accoutumés à la dépendance dont ils étoient si ennemis; on a établi parmi eux une forme de gouvernement, et insensiblement on en a fait des hommes. Ils assistent tous les jours aux instructions et aux prières qui se font dans l'église; ils y récitent le rosaire à deux chœurs; ils y chantent les litanies, ils goûtent nos saintes cérémonies, ils se confessent souvent; mais ils ne sont admis à la table eucharistique qu'après qu'on s'est assuré qu'il ne reste plus dans leur esprit aucune trace du paganisme. La jeunesse est bien élevée dans des écoles qu'on a établies à ce dessein, et c'est ce qui affermira à jamais le christianisme dans ces vastes contrées.

Les missions des *Guaraniens*, où l'on trouve une chrétienté florissante, sont sur les bords des fleuves *Parana* et *Uruguay*, qui arrosent les provinces du Paraguay et Buenos-Ayres. Ces missions seroient beaucoup plus peuplées, si les travaux des ouvriers évangéliques qui les ont établies et qui les cultivent, n'étoient pas traversés par l'ambition et l'avarice des mamelucks du Brésil. Ces bandits ont désolé toutes ces nations, et ont servi d'instrument au démon pour ruiner de si saints établissemens dès leur naissance. On assure qu'ils ont enlevé jusqu'à présent plus de trois cent

mille Indiens pour en faire des esclaves. Le zèle des missionnaires, loin de se ralentir par tant de contradictions et de violences, n'en devint que plus vif et plus ardent : Dieu a béni leur fermeté et leur courage. En cette année 1702 ils ont sur les bords de ces deux fleuves vingt-neuf grandes missions où l'on compte 89,501 néophytes : savoir, sur le fleuve *Parana* quatorze bourgades, composées de 10,253 familles, qui font 41,483 personnes ; et sur le fleuve *Uruguay* quinze bourgades, où il y a 12,508 familles, composées de 48,018 personnes.

La joie que ces progrès donnent aux missionnaires, est encore troublée par la crainte qu'ils ont de voir leurs travaux rendus inutiles par les Indiens infidèles qui sont dans leur voisinage : ceux-ci ont leurs habitations entre les bourgades dont je viens de parler, et la colonie du Sacrement que les Portugais entretiennent vis-à-vis de Buenos-Ayres. Ils se sont alliés aux Portugais, et ils en tirent des coutelas, des épées et d'autres armes, en échange des chevaux qu'ils leur donnent. C'est une contravention manifeste au traité que les Portugais firent, lorsqu'ils obtinrent des Espagnols la permission de s'établir en ce lieu-là. En 1701, ces Indiens, n'ayant nul égard à la paix qui régnoit parmi toutes les nations, s'emparèrent à main armée de la bourgade *Yapeyu*, autrement dite des Saints-Rois ; ils la pillèrent, ils profanèrent l'église, les images et les vases sacrés, et ils enlevèrent quantité de chevaux et de troupeaux de vaches. Ce brigandage obligea nos néophytes de prendre les armes pour leur défense. Le gouverneur de Buenos-Ayres leur donna pour commandant un sergent-major avec quelques soldats espagnols, qui, s'étant joints aux Indiens, formèrent un corps de deux mille hommes ; ils allèrent à la rencontre de leurs ennemis, et il se donna un combat où il y eut beaucoup de sang répandu de part et d'autre. Les infidèles demandèrent du secours aux Portugais, qui leur en don-

nèrent. Ils livrèrent un second combat qui dura cinq jours, et où ils furent entièrement défaits; tout ce qui ne fut pas tué fut fait prisonnier. Par là il est aisé de voir à quel danger cette chrétienté naissante est exposée, si les Espagnols ne la protégent contre la fureur des Indiens et contre les violences des mamelucks. Ceux-ci ne cherchent qu'à faire des esclaves de nos néophytes pour les employer ou à labourer leurs terres, ou à travailler à leurs moulins à sucre. De pareilles violences nuisent infiniment à la conversion de ces peuples; l'inquiétude continuelle où ils sont, les disperse dans les forêts et dans les montagnes, et il sera impossible de les retenir dans les bourgades où on les a rassemblés avec tant de peine, si on ne leur procure de la tranquillité et du repos.

LETTRE (EXTRAIT) DU PÈRE JEAN-PATRICE FERNANDEZ A MONSIEUR ***.

MONSIEUR, la province du Paraguay a environ six cents lieues de longueur : elle est partagée en cinq gouvernemens, et en autant de diocèses gouvernés par des évêques pleins de vertu et de zèle. C'est dans cette province que sont établies les missions des Indiens *Guaranis*, dont vous avez entendu parler si différemment, et qui sont depuis long-temps l'objet de votre curiosité : c'est ce qui vous engage à me presser si fort de vous faire part des connoissances que je puis en avoir. Mais vous ne prétendez pas, sans doute, que je remonte jusqu'aux premiers temps où ces célèbres missions commencèrent à s'établir : il ne tient qu'à vous de vous en instruire. On en a une histoire complète, écrite par le père Nicolas *del Techo*, qui a travaillé plusieurs an-

nées dans ces pénibles missions. Vous y trouverez dans un grand détail tout ce qu'il en a coûté de peines et de fatigues aux missionnaires, pour percer des forêts impénétrables, et y aller chercher, au risque perpétuel de leur vie, tant de peuples épars et errans tout nus dans ces épaisses forêts, se faisant perpétuellement la guerre les uns aux autres, n'ayant guère de l'homme que la figure, et peu différens des tigres et des bêtes féroces avec lesquels ils vivoient. Vous y verrez tout ce qu'un zèle ardent a inspiré à ces hommes apostoliques, pour gagner le cœur de tant de barbares, pour les tirer de leurs antres et de leurs cavernes, pour changer en quelque sorte leur naturel, en les réunissant dans des peuplades, sans quoi il n'étoit pas possible de les instruire, et pour les y former aux devoirs de la vie civile et aux pratiques de la religion; en un mot, pour en faire des hommes raisonnables, et ensuite de vrais chrétiens.

Il est seulement à remarquer que, quand l'histoire dont je parle fut donnée au public (en 1673), il n'y avoit alors que vingt-quatre *réductions* ou *peuplades* établies sur les rivières Parana et Uruguay. Le Parana vient se joindre au fleuve Paraguay vers la ville de *Corrientes;* et l'Urugauy, ainsi que le Paraguay, se jette dans la rivière de la Plata, et en font un des plus larges fleuves que l'on connoisse. Maintenant ces peuplades sont augmentées de sept nouvelles, beaucoup plus nombreuses que les précédentes, par la multitude d'Indiens qu'on convertit chaque jour à la foi, et qui nous représentent au naturel la piété, le désintéressement, l'innocence et la saintcté des fidèles de l'Église naissante. Il y en a seize sur les bords du Parana, et quinze le long de l'Uruguay. En l'année 1717, on comptoit dans ces diverses peuplades cent vingt-un mille cent soixante et un Indiens, tous baptisés par les missionnaires.

Ces missions étant établies et policées d'une manière qui

excite encore aujourd'hui l'admiration des gouverneurs et des évêques, lorsqu'ils en font la visite, on porta ses vues vers une infinité d'autres nations barbares, lesquelles sont répandues dans ce vaste continent, et dans ces forêts immenses qui se trouvent entre le fleuve Paraguay et le royaume du Pérou. Cette étendue de pays est partagée du septentrion au midi par une longue chaîne de montagnes qui commencent à *Potosi*, et continuent jusqu'à la province de *Guayra*. C'est dans ces montagnes que trois grandes rivières prennent leurs sources; savoir, le *Guapay*, la *rivière rouge*, et le *Picolmayo*. Ces deux dernières arrosent une grande étendue de terres, et viennent ensuite décharger leurs eaux dans le grand fleuve Paraguay. C'est à la naissance de ces deux rivières, et dans les confins du Pérou, que vinrent se réfugier les *Chiriguanes*, il y a environ deux siècles, abandonnant la province de Guayra qui étoit leur terre natale. Les affreuses montagnes qu'ils habitent ont cinquante lieues d'étendue à l'est de la ville de Tarija, et plus de cent au nord. Voici quelle fut la cause de leur transmigration.

Au temps que les rois de Castille et de Portugal s'efforçoient d'accroître leur domination dans les Indes occidentales, un *brave Portugais*, plein d'ardeur pour le service du roi son maître, Jean II, voulut signaler son zèle par de nouvelles découvertes; il part du Brésil avec trois autres Portugais également intrépides, qu'il s'étoit associés, et, après avoir marché trois cents lieues dans les terres, il arrive sur le bord du fleuve Paraguay, où, ayant engagé jusqu'à deux mille Indiens pour l'accompagner, il fit plus de cinq cents lieues, et arriva jusqu'aux confins de l'empire de l'*Inga*. Après y avoir amassé beaucoup d'or et d'argent, il reprit sa route pour se rendre au Brésil, où il comptoit jouir de toutes les douceurs que sa grande fortune devoit lui procurer. Il ne connoissoit pas apparemment le

génie des peuples auxquels il s'étoit livré. Lorsqu'il étoit le moins sur ses gardes, il fut cruellement massacré, et perdit la vie avec ses richesses. Ces barbares, ne doutant point qu'une action si noire n'attirât sur eux les armes portugaises, songèrent au plus tôt à se soustraire au châtiment que méritoit leur perfidie, et se retirèrent dans les montagnes où ils sont encore maintenant. Ils n'étoient guère que quatre mille quand ils y pénétrèrent; on en compte aujourd'hui plus de vingt mille, qui y vivent sans habitation fixe, sans loi, sans police, sans humanité, errans par troupes dans les forêts, désolant les nations voisines, dont ils enlèvent les habitans, qu'ils emmènent dans leurs terres, où ils les engraissent de même qu'on engraisse les bœufs en Europe; et après quelques jours ils les égorgent, pour se repaître de leur chair dans les fréquens festins qu'ils se donnent. On prétend qu'ils ont détruit ou dévoré plus de cent cinquante mille Indiens. Il est vrai que depuis l'arrivée des Espagnols au Pérou, d'où ils ne sont pas fort éloignés, ils se désaccoutument peu à peu d'une telle barbarie: mais leur génie est toujours le même; ils sont toujours également perfides, dissimulés, légers, inconstans, féroces : aujourd'hui chrétiens et demain apostats, ennemis encore plus cruels des prédicateurs de la loi chrétienne, et plus opiniâtres que jamais dans l'infidélité.

Plus ces nations étoient inhumaines et barbares, plus le zèle des missionnaires s'animoit à travailler à leur conversion : ils se flattoient même que s'ils pouvoient les soumettre au joug de l'Évangile, l'entrée leur seroit ouverte dans la grande province de *Chaco,* et que la communication deviendroit plus facile entre les nouvelles missions, et les missions anciennes des Indiens Guaranis. Il y a environ un siècle que le père Emmanuel *de Ortega,* le père Martin *del Campo,* et le père Didaque *Martinez,* exposèrent généreusement leur vie en se li-

vrant à un peuple si farouche, dans le dessein de l'humaniser peu à peu, et de le disposer à s'instruire des vérités du salut. Leurs travaux furent inutiles. D'autres missionnaires, en différens temps, se succédèrent les uns aux autres, et entreprirent leur conversion avec le même courage, et avec aussi peu de succès; et quoique cette terre ait été arrosée du sang de ces hommes apostoliques, elle n'en a jamais été plus fertile. Enfin, il n'y a guère que cinq ans, que, sur une lueur d'espérance de trouver ces Indiens plus traitables, trois nouveaux missionnaires entrèrent assez avant dans leur pays. Le fruit de cette entreprise si récente fut de procurer une mort glorieuse au vénérable père *Lizardi*, qui expira sous une nuée de flèches que ces barbares lui décochèrent.

Long-temps avant cette dernière tentative, on avoit cessé de cultiver une terre si ingrate; c'étoit se consumer et perdre un temps qui pouvoit beaucoup mieux être employé auprès d'autres nations moins indociles, quoique peut-être également barbares. On se tourna donc du côté de la province des *Chiquites*. Cette province contient une infinité de nations sauvages, que les Espagnols ont nommées *Chiquites*, uniquement parce que la porte de leurs cabanes est basse et fort petite, et qu'ils ne peuvent y entrer qu'en s'y glissant et se rapetissant. Ils en usent de la sorte afin de n'y point donner entrée aux mosquites, et à beaucoup d'autres insectes très-incommodes dont le pays est infesté, surtout dans le temps des pluies. Cette province a deux cents lieues de longueur sur cent de largeur : elle est bornée au couchant par la ville de Sainte-Croix de la Sierra, et un peu plus loin par la mission des *Moxes ;* elle s'étend à l'orient jusqu'au fameux lac des *Xarayes*, qui est d'une si grande étendue, qu'on le nomme la mer douce. Une longue chaîne de montagnes la borne au nord, et la province de *Chaco* au midi. Elle

est arrosée par deux rivières ; savoir : le Guapay, qui prend sa source dans les montagnes de *Chuquisaca*, et coule dans une grande plaine jusqu'à une espèce de village des Chiriguanes nommé *Abopo*, d'où, prenant son cours vers l'orient, il forme une grande demi-lune, qui renferme la ville de Sainte-Croix de la Sierra ; puis, tirant entre le nord et le couchant, il arrose les plaines qui sont au bas des montagnes, et va se décharger dans le lac Mamoré, sur le bord duquel sont quelques missions des *Moxes*. La seconde rivière se nomme Aperé ou Saint-Michel. Sa source est dans les montagnes du Pérou, d'où, coulant sur les terres des Chiriguanes, où elle change son nom en celui de Parapiti, elle se perd dans d'épaisses forêts, et, après plusieurs détours qu'elle fait entre le nord et le couchant, elle va droit au midi ; puis, recevant dans son lit tous les ruisseaux des environs, elle passe par les peuplades des *Baures*, qui appartiennent à une mission des *Moxes*, et décharge ses eaux dans le lac Mamoré, d'où elle se rend dans le grand fleuve Maragnon ou des Amazones.

Ce pays est fort montagneux et rempli d'épaisses forêts. On y trouve une grande quantité de différentes abeilles qui fournissent du miel et de la cire en abondance. Il existe une espèce de ces abeilles que les Indiens nomment *openus ;* ce sont celles qui ressemblent le plus à nos abeilles d'Europe. Le miel qu'elles produisent exhale une agréable odeur ; leur cire est fort blanche, mais un peu molle. On y voit des singes, des poules, des tortues, des buffles, des cerfs, des chèvres champêtres, des tigres, des ours et d'autres bêtes féroces. On y trouve des couleuvres et des vipères dont le venin est très-subtil. Il y en a dont on n'est pas plus tôt mordu, que le corps s'enfle extraordinairement, et que le sang sort par tous les membres, par les yeux, par les oreilles, la bouche, les narines, et même

par les ongles. Comme l'humeur pestilente s'évapore avec le sang, leurs morsures ne sont pas mortelles. Il y en a d'autres dont le venin est beaucoup plus dangereux : n'en eût-on été mordu qu'au bout du pied, le venin monte aussitôt à la tête, et se répand dans toutes les veines ; il cause des défaillances, le délire et la mort. On n'a pu trouver jusqu'ici aucun remède efficace contre leurs morsures.

Le terroir de cette province est sec de sa nature ; mais dans le temps des pluies, qui durent depuis le mois de décembre jusqu'au mois de mai, toutes les campagnes sont inondées, et tout commerce est interdit entre les habitans. Il se forme alors de grands lacs qui abondent en toutes sortes de poissons. C'est le temps où les Indiens font la meilleure pêche. Ils composent une certaine pâte amère qu'ils jettent dans ces lacs, et dont les poissons sont friands : cette pâte les enivre ; ils montent aussitôt à fleur d'eau, et on les prend sans peine. Quand les pluies ont cessé, ils ensemencent leurs terres, qui produisent du riz, du maïs, du blé d'Inde, du coton, du sucre, du tabac et divers fruits particuliers au pays, tels que sont ceux du platane, des pins, des manis et des zapallos ; ceux-ci sont une espèce de calebasse, dont le fruit est meilleur et plus savoureux qu'en Europe. Il n'y croît ni blé ni vin.

Je ne vous parle pas, monsieur, du caractère et des mœurs de ces nations barbares, pour ne point répéter ce qu'on a déjà écrit. Je vous dirai seulement que de toutes les *langues* qu'on parle parmi ces différentes nations, la plus difficile à apprendre est celle des *Chiquites*. Ce qu'un des missionnaires écrivoit à ce sujet à un de ses amis, vous le fera aisément comprendre. « Vous ne vous persuaderez jamais, lui mandoit-il, ce qu'il m'en coûte d'application et de travail pour m'instruire de la langue de nos Indiens. Je dresse un dictionnaire de cette langue ;

et, quoique j'aie déjà rempli vingt-cinq cahiers, je n'en suis encore qu'à la lettre C. Leur grammaire est très-difficile; leurs verbes sont tous irréguliers, et les conjugaisons différentes. Quand on sait conjuguer un verbe, on n'en est pas plus avancé pour apprendre à conjuguer les autres verbes. Que vous dirai-je de leur prononciation? Les paroles leur sortent de la bouche quatre à quatre, et l'on a une peine infinie à entendre ce qu'ils prononcent si mal. Les Indiens des autres nations ne peuvent la parler que quand ils l'ont apprise dans leur jeunesse. Nous avons d'anciens missionnaires qui n'osent se flatter de la savoir dans sa perfection, et ils assurent que quelquefois ces peuples ne s'entendent pas eux-mêmes. » Il faut avouer cependant que, quoiqu'un missionnaire la parle mal, ces Indiens ne laissent pas de l'entendre, et de concevoir ce qu'il leur dit.

Ce fut à la fin du dernier siècle que le père Joseph *de Arce* abandonna les Chiriguanes, selon l'ordre qu'il en avoit reçu de ses supérieurs, et que, par des chemins presque impraticables, il entra dans le pays des *Chiquites*, où, après avoir ramassé un nombre d'Indiens qu'il avoit cherchés dans les forêts avec des fatigues incroyables, il établit une grande peuplade, à laquelle il donna le nom de *Saint-Xavier*. Son zèle fut bientôt secondé par le père *de Zea* et par d'autres missionnaires, qui vinrent partager ses travaux; et en l'année 1726, on comptoit déjà dans ces terres barbares six grandes peuplades d'Indiens convertis à la foi. On se disposoit en la même année 1726 à pénétrer vers le sud, dans les terres des *Zamucos*, où l'on avoit des espérances bien fondées d'établir une nouvelle peuplade des peuples de cette nation, et de celle des *Vgaranos* leurs voisins, qui comptent l'une et l'autre plus de deux mille quatre cents Indiens. Cette peuplade doit être sous la protection de saint Ignace.

Vous jugez assez, monsieur, à quels travaux doit se livrer un ouvrier évangélique, pour aller à la recherche de ces barbares dans leurs montagnes et dans leurs forêts. Il y a d'ordinaire dans chaque peuplade, lorsqu'elle est nombreuse, *deux missionnaires* occupés à civiliser et à instruire les néophytes des vérités chrétiennes. L'un d'eux fait chaque année des excursions à trente ou quarante lieues au loin, chez les nations infidèles, pour les gagner à Jésus-Christ et les attirer dans la peuplade. Il part n'ayant que son bréviaire sous le bras gauche, et une grande croix à la main droite, sans autre provision que sa confiance en Dieu, et ce qu'il pourra trouver sur sa route. Il est accompagné de vingt ou trente nouveaux chrétiens qui lui servent de guides et d'interprètes, et qui font quelquefois les fonctions de prédicateurs. C'est avec leur secours que, la hache à la main, il s'ouvre un passage dans l'épaisseur des forêts; s'il se trouve, ce qui arrive souvent, des lacs et des terres marécageuses à traverser, c'est toujours lui qui, dans l'eau jusqu'à la ceinture, marche à leur tête, pour les encourager par son exemple à le suivre; c'est lui qui grimpe le premier sur les rochers escarpés et bordés de précipices; c'est lui qui furète dans les antres, au risque d'y trouver des bêtes féroces, au lieu des Indiens qu'il y cherche. Au milieu de ces fatigues, il n'a souvent pour tout régal que quelques poignées de maïs, des racines champêtres, ou quelques fruits sauvages qu'on nomme *motaqui*. Quelquefois, pour étancher sa soif, il ne trouve que la rosée répandue sur les feuilles des arbres. Le repos de la nuit, il le prend sur une espèce de hamac suspendu aux arbres. Je ne parle pas du danger continuel où il est de perdre la vie par les mains des Indiens, qui sont quelquefois en embuscade armés de leurs flèches et de leur massue, pour assommer les inconnus qui viennent sur leurs terres, et qu'ils regardent comme leurs ennemis. Il

faut avouer cependant qu'il y a une protection particulière de Dieu, qui veille à la sûreté et aux besoins des missionnaires. Il est arrivé plus d'une fois que, se trouvant dans une extrême nécessité, le gibier et le poisson venoient comme d'eux-mêmes se présenter aux Indiens de leur suite. D'autres fois, lorsque ces barbares étoient le plus animés contre le missionnaire qui se livroit à eux, ils changeoient tout à coup leurs cruelles résolutions, ou bien les forces leur manquoient à l'instant, et leurs bras affoiblis ne pouvoient décocher leurs flèches.

Quelque pénibles et quelque dangereuses que soient ces excursions, un ouvrier évangélique se trouve bien récompensé de ses peines et de ses souffrances, lorsqu'il retourne en triomphe dans sa peuplade accompagné de trois ou quatre cents Indiens, avec l'espérance d'en gagner l'année suivante plusieurs autres, qui, plus défians, et dans la crainte qu'on ne veuille les surprendre pour les faire esclaves, ne se rendent qu'après avoir envoyé de leurs gens pour observer ce qui se passe dans la peuplade, et venir leur en rendre compte. Quelle consolation pour lui de se revoir au milieu de ses chers néophytes, dont le nombre est augmenté par ses soins, et de se retrouver dans un lieu où, par les pieuses libéralités des personnes qui s'intéressent à la conversion de tant de nations infidèles, il trouve de quoi rétablir ses forces, pour s'appliquer avec une nouvelle ardeur à leur instruction! Il est certain que ces travaux surpassent les forces humaines, et qu'il ne seroit pas possible d'y résister si l'on n'étoit pas soutenu d'une force toute divine. Il n'est pas moins étonnant que, parmi un si grand nombre de missionnaires qui travaillent depuis tant d'années dans ces laborieuses missions, on n'en compte que trois ou quatre qui aient succombé aux fatigues, et que la plupart, après avoir travaillé vingt-cinq et trente ans, conservent autant de force et de vigueur que ceux

qui jouissent en Europe de toutes les commodités de la vie. Tel étoit le père Jean-Baptiste de Zea, qui a passé la plus grande partie de sa vie à cultiver ces nations infidèles, et qui, à l'âge de soixante-cinq ans, ne paroissoit pas en avoir quarante.

La férocité de ces peuples et les peines extraordinaires qu'il faut se donner pour les réduire sous le joug de la foi, ne sont pas capables de rebuter un homme vraiment apostolique. Il trouve en ce pays-ci d'autres *obstacles* à vaincre qui le contristent davantage, et qui affligent sensiblement son cœur. Le premier obstacle vient du côté des *Espagnols*, qui ont leurs habitations peu éloignées des nations indiennes, dont on entreprend la conversion. Quoiqu'en général la nation espagnole se distingue parmi les autres nations par sa piété et par son attachement sincère à la religion, on ne peut dissimuler que, dans la multitude des membres qui la composent, il ne s'en trouve, comme ailleurs, dont les mœurs sont peu réglées, et qui démentent la sainteté de leur foi par des actions criminelles. Le voisinage des villes espagnoles y attire les Indiens pour leur petit commerce; et, comme ces esprits grossiers sont plus susceptibles des mauvaises impressions que des bonnes, ils ne sont attentifs qu'aux déréglemens dont ils sont témoins, et dont, à leur retour, ils font part à leurs compatriotes; de sorte que quand le missionnaire leur expliquoit les points de la loi chrétienne, ou qu'il leur faisoit des réprimandes sur l'inobservation de quelques articles de cette loi : « Vous nous traitez avec bien de la dureté, lui répondoient-ils; pourquoi nous défendez-vous, à nous autres qui sommes nouvellement chrétiens, ce qui se permet à ceux de votre nation, qui sont nés et qui ont vieilli dans le sein du christianisme? » Quelques fortes raisons qu'on employât pour réfuter ce faux raisonnement, un pareil préjugé, secondé par leur penchant naturel au vice, avoit

pris un tel empire sur les esprits, qu'on avoit toutes les peines du monde à le détruire. C'est pour cela qu'on a transporté quelques peuplades de ces néophytes le plus loin des villes espagnoles qu'il a été possible : c'est pour la même raison que, depuis plus d'un siècle, les rois d'Espagne ont porté les ordonnances les plus sévères, par lesquelles ils défendent à tout Espagnol de mettre le pied dans les anciennes peuplades des Indiens guaranis, à la réserve des gouverneurs et des prélats ecclésiastiques, qui, par le devoir de leurs charges, sont obligés d'en faire la visite.

L'esprit d'intérêt et l'envie démesurée de s'enrichir, qui régnoient parmi quelques *négocians*, étoient un autre obstacle très-nuisible aux progrès de la foi. Ces hommes insatiables de richesses entroient à main armée dans les terres des Indiens; ils tuoient impitoyablement ceux qui se mettoient en devoir de leur résister; ils enlevoient les autres, ils alloient même jusqu'à arracher les enfans du sein de leur mère, et ils conduisoient au Pérou cette foule de malheureux liés et garottés, où ils les employoient, comme des bêtes de charge, aux mines et aux travaux les plus pénibles, ou bien ils les vendoient dans des foires publiques. C'étoit pour s'autoriser dans un si indigne trafic qu'ils publioient que ces Indiens n'avoient de l'homme que la figure, que c'étoient de véritables bêtes dépourvues de raison, et incapables d'être admis au baptême et aux autres sacremens. Ces bruits calomnieux se répandoient avec tant d'affectation et de scandale pour les gens de bien, que de saints évêques, et entre autres don Juan de Garcez, évêque de Hazcala, en informèrent le pape Paul III, qui déclara, par une bulle spéciale, que les Indiens étoient des hommes raisonnables qu'on devoit instruire des vérités chrétiennes, ainsi que les autres peuples de l'univers, et leur conférer les sacremens : *Indos ipsos, utpotè veros*

homines, non solùm christianæ fidei càpaces existere decernimus et declaramus, etc. Les rois catholiques ne purent apprendre sans indignation des excès si crians et si contraires à l'humanité. Ils défendirent par de fréquens édits, sous les peines les plus graves, ce commerce inique; ils ordonnèrent, sous les mêmes peines, qu'on unît et qu'on incorporât les Indiens à la couronne, et qu'ils fussent regardés et traités de même que le reste de leurs sujets, avec injonction expresse aux vice-rois et aux gouverneurs de tenir la main à l'exécution de ces édits, et d'en rendre compte à la cour.

Nonobstant ces ordonnances réitérées, qui étoient encore assez récentes lorsqu'on commençoit à établir les premières peuplades chez les Chiquites, il se forma au Pérou une compagnie de *marchands d'Europe*, qui faisoient cet abominable commerce. Le père *de Arce*, qu'on peut regarder comme le fondateur de ces nouvelles missions, étoit un homme que ni la crainte ni aucune considération humaine ne pouvoient retenir quand il s'agissoit des intérêts de Dieu. Ne pouvant souffrir que son ministère fût ainsi troublé, et qu'on violât impunément les lois les plus sacrées de l'humanité et de la religion, il se plaignit amèrement à l'audience de Chuquisaca de l'infraction des ordonnances royales. Ces marchands étoient soutenus et protégés par une personne très-riche et très-accréditée; et ce tribunal, par une fausse crainte de troubler la paix, fermoit les yeux sur un si grand désordre. Il n'eut pas même la force de rien statuer, et il se contenta de renvoyer l'affaire au vice-roi du Pérou, qui est en même temps capitaine général de tous ces royaumes; c'étoit alors le prince *de Santo-Bueno*. Ce seigneur, plein de religion et de piété, prit à l'instant les mesures les plus efficaces et les plus promptes pour remédier au mal. Il envoya ses ordres, qui portoient confiscation de tous les biens et

bannissement de la province pour quiconque oseroit faire désormais quelque entreprise sur la liberté des Indiens; et, pour ce qui est des gouverneurs qui tolèreroient un abus si criminel, il les condamnoit à être destitués de leurs charges et à une amende de douze mille piastres. Des ordres si précis mirent fin à cet infâme trafic, et les Indiens, plus tranquilles, furent délivrés de toute vexation.

Un autre obstacle, encore plus préjudiciable à la conversion de ces nations infidèles, et qui traversoit continuellement le zèle des missionnaires, venoit de la part des *mamelucks du Brésil*. Peut-être n'avèz-vous jamais entendu parler de ces peuples, et il est à propos, monsieur, de vous les faire connoître. Dans le temps que les Portugais firent la conquête du Brésil, ils y établirent plusieurs colonies, une entre autres qui se nommoit *Piratiningua*, ou, comme d'autres l'appellent, la ville de *Saint-Paul*. Ses habitans, qui n'avoient point de femmes d'Europe, en prirent chez les Indiens. Du mélange d'un sang si vil avec le noble sang portugais naquirent des enfans qui dégénérèrent dans la suite, et dont les inclinations et les sentimens furent bien opposés à la candeur, à la générosité et aux autres vertus de la nation portugaise. Ils tombèrent peu à peu dans un tel décri par le débordement de leurs mœurs, que les villes voisines auroient cru se perdre de réputation si elles eussent continué d'avoir quelque communication avec la ville de Saint-Paul; et, quoique ses habitans fussent originairement Portugais, elles les jugèrent indignes de porter un nom qu'ils déshonoroient par des actions infâmes, et les appelèrent *mamelucks*. Il fut un temps qu'ils demeurèrent fidèles à Dieu et à leur prince par les soins du père *Anchieta* et de ses compagnons, qui avoient un collége fondé dans cette ville; mais, trouvant dans ces pères une forte digue qui s'opposoit à leurs déréglemens, ils prirent le parti de la rompre;

et, pour se délivrer de ces importuns censeurs de leurs vices, ils les chassèrent de leur ville. A leur place, ils y admirent la lie de toutes les nations; leur ville devint bientôt l'asile et le repaire de quantité de brigands, soit italiens, soit hollandois, espagnols, etc., qui, en Europe, s'étoient dérobés aux supplices que méritoient leurs crimes, ou qui cherchoient à mener impunément une vie licencieuse. La douceur du climat, la fertilité de la terre, qui fournit toutes les commodités de la vie, servoit encore à augmenter leurs penchans pour toutes sortes de vices. Du reste, il n'est point aisé de les réduire : leur ville est située à treize lieues de la mer, sur un rocher escarpé, environné de précipices : on n'y peut grimper que par un sentier fort étroit, où une poignée de gens arrêteroient une armée nombreuse; au bas de la montagne, sont quelques villages remplis de marchands, par le moyen desquels ils font leur commerce. Cette heureuse situation les entretient dans l'amour de l'indépendance; aussi n'obéissent-ils aux lois et aux ordonnances émanées du trône de Portugal qu'autant qu'elles s'accordent avec leurs intérêts, et ce n'est que dans une nécessité pressante qu'ils ont recours à la protection du roi. Hors de là ils n'en font pas grand compte.

Ces brigands, la plupart sans foi ni loi, et que nulle autorité ne pouvoit retenir, se répandoient comme un torrent débordé sur toutes les terres des Indiens, qui, n'ayant que des flèches à opposer à leurs mousquets, ne pouvoient faire qu'une foible résistance. Ils enlevoient une infinité de ces malheureux pour les réduire à la plus dure servitude. On prétend (ce qui est presque incroyable) que dans l'espace de cent trente ans ils ont détruit ou fait esclaves deux millions d'Indiens, et qu'ils ont dépeuplé plus de mille lieues de pays jusqu'au fleuve des Amazones. La terreur qu'ils ont répandue parmi ces peuples les a ren-

dus encore plus sauvages qu'ils n'étoient, et les a forcés ou à se cacher dans les antres et le creux des montagnes, ou à se disperser de côté et d'autre dans les endroits les plus sombres des forêts. Les mamelucks, voyant que par cette dispersion leur proie leur échappoit des mains, eurent recours à une *ruse diabolique*, dont les missionnaires ressentent encore aujourd'hui le contre-coup par la défiance qu'elle a jetée dans l'esprit de ces peuples. Ils imitèrent la conduite que tenoient ces hommes apostoliques pour gagner les infidèles à Jésus-Christ. Trois ou quatre de ces mamelucks se travestirent en jésuites ; l'un d'eux prenoit le titre de supérieur, et les autres le nommoient *Payguasu*, qui signifie *grand-père* en la langue des Guaranis ; ils plantoient une grande croix, et montroient aux Indiens des images de Notre-Seigneur et de la sainte Vierge; ils leur faisoient présent de plusieurs de ces bagatelles que ces peuples estiment ; ils leur persuadoient de quitter leur misérable retraite, pour se joindre à d'autres peuples, et former avec eux une nombreuse peuplade, où ils seroient plus en sûreté. Après les avoir rassemblés en grand nombre, ils les amusoient jusqu'à l'arrivée de leurs troupes ; alors ils se jetoient sur ces misérables, ils les chargeoient de fers, et les conduisoient dans leur colonie. Le premier essai de leurs brigandages se fit sur les peuplades chrétiennes, qu'on avoit établies d'abord vers la source du fleuve Paraguay, dans la province de Guayra ; mais ils ne retirèrent pas de grands avantages de la quantité d'esclaves qu'ils y firent. On a vu un registre authentique, où il est marqué que de trois cent mille Indiens qu'ils avoient enlevés dans l'espace de cinq ans, il ne leur en restoit pas vingt mille. Ces infortunés périrent presque tous, ou de misère dans le voyage, ou des mauvais traitemens qu'ils recevoient de ces maîtres impitoyables, qui les surchargeoient de travaux, soit aux mines, soit à la culture des

terres, qui leur épargnoient les alimens, et qui les faisoient souvent expirer sous leurs coups.

La fureur avec laquelle les mamelucks désoloient les peuplades chrétiennes, obligea les missionnaires de sauver ce qui restoit de néophytes, et de les transplanter sur les bords des rivières Parana et Uruguay, où ils sont établis maintenant dans trente-une peuplades. Quoique éloignés d'ennemis si cruels, ils ne se trouvèrent pas à couvert de leurs fréquentes irruptions. Mais ces hostilités ont enfin cessé depuis que les rois d'Espagne ont permis aux néophytes l'usage des armes à feu, et que dans chaque peuplade on en dresse un certain nombre à tous les exercices militaires. Ces Indiens se sont rendus redoutables à leur tour, et ils ont remporté plusieurs victoires sur les mamelucks. La seule précaution que l'on prend, c'est de conserver ces armes dans des magasins, et de ne les mettre entre les mains des Indiens que quand il est question de défendre leur pays, ou de combattre pour les intérêts de l'État; car ces troupes sont toujours prêtes à marcher au premier ordre du gouverneur de la province, et en différens temps elles ont rendu les plus signalés services à la couronne d'Espagne. C'est ce qui leur a attiré de grands éloges que le roi, dans diverses patentes, a faits de leur fidélité et de leur zèle pour son service, avec des grâces singulières et des priviléges qu'il leur a accordés, et qui ont même excité la jalousie des Espagnols.

La diversité des langues qui se parlent parmi ces différentes nations, est un dernier obstacle très-difficile à surmonter, et qui fournit bien de quoi exercer la patience et la vertu des ouvriers évangéliques. On aura peine à croire qu'à chaque pas on trouve de petits villages de cent familles tout au plus, dont le langage n'a aucun rapport avec celui des peuples qui les environnent. Lorsque, par ordre du roi Philippe IV, le père d'Acugna et le père de Artieda parcou-

rurent toutes les nations qui sont sur les bords du fleuve des Amazones, ils trouvèrent au moins cent cinquante langues plus différentes entre elles que la langue espagnole n'est différente de la langue françoise. Dans les peuplades établies chez les *Moxes*, où il n'y a encore que trente mille Indiens convertis à la foi, on parle quinze sortes de langues qui ne se ressemblent nullement. Dans les nouvelles peuplades des Chiquites, il y a des néophytes de trois ou quatre langues différentes. C'est pourquoi, afin que l'instruction soit commune, on a soin de leur faire apprendre la langue des Chiquites. Lorsqu'on avancera davantage chez les autres nations, il faudra bien s'accommoder à leur langage. Ainsi les nouveaux missionnaires, outre la langue des Chiquites, seront obligés d'apprendre encore la langue des *Morotocos*, qui est en usage parmi les Indiens *zamucos*, et celle des *Guarayens*, qui est la même qu'on parle dans les anciennes missions des Indiens *guaranis*. Vous ne disconviendrez pas, monsieur, qu'il ne faille s'armer d'un grand courage pour se roidir contre tant de difficultés, et être animé d'un grand zèle pour se livrer à tant de peines et de dangers.

Il y a long-temps qu'on cherche à s'ouvrir un chemin dans cette étendue de terres qui se trouvent entre la ville de Tarija et le fleuve Paraguay. Rien ne paroît plus important pour le bien de toutes ces missions : car ce chemin une fois découvert, elles peuvent communiquer ensemble beaucoup plus aisément, et se prêter mutuellement du secours. Maintenant, pour se rendre des missions du Paraguay ou des Guaranis à celles des Chiquites, il faut descendre la rivière jusque vers Buenos-Ayres, traverser toute la province de Tucuman, et entrer bien avant dans le Pérou ; en sorte que le père provincial, lorsqu'il fait la visite de toutes les réductions ou peuplades qui composent sa province, doit essuyer les fatigues d'un voyage de deux

mille cinq cents lieues; au lieu que le voyage s'abrégeroit de moitié, si l'on se faisoit une route au travers des terres qui sont entre les missions des Chiquites et celles du Paraguay. C'est une entreprise qu'on a tentée plusieurs fois, et toujours inutilement. Une fois qu'on fut entré assez avant dans les terres, on fut arrêté par les infidèles, qui, se doutant du dessein qu'on avoit de découvrir le fleuve Paraguay, s'y opposèrent de toutes leurs forces, et obligèrent les missionnaires de se retirer. Il arriva dans la suite qu'un *catéchumène* de la même nation s'employa avec tant de force et de zèle auprès de ses compatriotes, qu'il les détermina à embrasser la foi. On profita d'une conjoncture si favorable. Ce fut en l'année 1702 que le père *François Hervas* et le père *Michel de Yegros* partirent avec le catéchumène et quarante Indiens, sans autre provision que leur confiance en la divine Providence : elle ne leur manqua pas, et, pendant le voyage, la chasse et la pêche fournirent abondamment à leur subsistance. Ils furent très-bien reçus dans trois villages de la nation du catéchumène; savoir, des *Curuminas*, des *Batasis* et des *Xarayes*, qui auparavant s'étoient opposés à leur entreprise. Ainsi ils poursuivirent librement leur route, laissant le catéchumène blessé par une épine qui lui étoit entrée au pied. On ne crut pas que le mal fût dangereux; cependant cette blessure lui causa la mort en peu de jours. Après bien des incommodités que souffrirent les deux missionnaires, en se frayant un chemin au travers des bois, en gravissant de hautes montagnes, et traversant des lacs et des marais pleins de fange, sans compter l'inquiétude et la crainte continuelle où ils étoient de tomber entre les mains des barbares, ils arrivèrent enfin sur les bords d'une rivière qu'ils prirent pour le fleuve Paraguay, ou du moins pour un bras de ce fleuve, et ils y plantèrent une grande croix. On reconnut dans la suite qu'ils s'é-

toient trompés, et que ce qu'ils prenoient pour une rivière n'étoit qu'un grand lac qui se terminoit à une épaisse forêt de palmiers.

Dans la persuasion où l'on fut qu'on avoit enfin découvert ce chemin si fort souhaité, le père Nugnez, qui étoit alors provincial, fit choix de cinq anciens missionnaires des Guaranis, pour parcourir le fleuve *Paraguay*, et découvrir du côté de ce fleuve l'endroit où l'on avoit planté la croix du côté des *Chiquites*. Ces missionnaires étoient le père *Barthélemy Ximenès*, qui mourut chargé d'années et de mérites le 2 juillet 1717, le père *Jean-Baptiste de Zea*, le père *Joseph de Arce*, le père *Jean-Baptiste Neuman*, le père *François Hervas* et le frère *Sylvestre Gonzales*. Comme le voyage qu'ils firent sur ce grand fleuve peut répandre quelque lumière sur la géographie des diverses contrées qu'il arrose, je vais vous rapporter le journal qui en a été fait par un de ces missionnaires.

« Nous partîmes, dit-il, le 10 mai de l'année 1703, du port de notre peuplade de la Purification, d'où, après avoir passé par *Antigui*, nous prîmes terre le 27 du même mois à *Itati*. Le père *Gervais*, franciscain, qui étoit curé de cette bourgade, nous fit l'accueil le plus obligeant. De là nous continuâmes notre route vers la rivière *Paramini*, dans le lieu où le Parana se jette dans le fleuve Paraguay : les vents furieux qui régnoient alors, et qui nous étoient contraires, nous retardèrent, et nous causèrent bien des fatigues ; en sorte que nous ne pûmes aborder au port de l'Assomption que le 27 juin, où nous prîmes quatre jours de repos au collége que nous avons dans cette ville. On nous avoit préparé une grande barque, quatre balses, deux pirogues et un canot. Nous nous embarquâmes, et, après avoir avancé quelques lieues, nous découvrîmes un peu au loin des canots d'Indiens *payaguas*, qui sans doute venoient à la découverte. La pensée nous vint de

les joindre, et de les gagner, si cela se pouvoit, par quelque témoignage d'amitié, qui pût les guérir de leur défiance. Le père Neuman se mit à cet effet dans le canot avec le frère Gonzales; mais, quand ces Indiens les virent presqu'à leur portée, ils prirent la fuite, en criant de toutes leurs forces : *Peè pèmonda, ore Camaranda Buenos-Ayres, viarupi;* ce qui signifie : Nous ne nous fions point à des gens d'une nation qui a fait périr tant d'Indiens, lesquels demeuroient aux environs de Buenos-Ayres.

« Le père Neuman, voyant le peu de succès de ses démarches, se contenta d'avancer vers le bord du fleuve, et d'attacher aux branches d'un arbre plusieurs bagatelles de peu de valeur, mais qui sont estimées de ces barbares. Ces petits présens les rassurèrent; ils s'en saisirent aussitôt, et quatre d'entre eux s'approchèrent d'une de nos balses, et y laissèrent à leur tour des nattes de jonc fort jolies, et d'un travail très-délicat. Un de nos néophytes qui nous servoit d'interprète, nommé *Anicet*, plein de zèle pour la conversion des infidèles, jugea, par la sensibilité des *Payaguas*, que ses manières douces et affables pourroient faire quelque impression sur leurs cœurs; mais il ne connoissoit pas assez combien cette nation est perfide. Le 12 de juillet, il s'approcha de quelques-uns de ces Indiens qu'il aperçut, et, dans le temps que, par de petits présens, il tâchoit de gagner leur amitié, une troupe de *Payaguas*, partagée en deux canots, sortirent d'une embuscade où ils étoient cachés, et vinrent fondre sur Anicet et ses compagnons, qu'ils assommèrent à grands coups de massues, et s'enfuirent ensuite avec une célérité extraordinaire. Nous n'apprîmes que fort tard ce triste événement; quelques-uns de nos Indiens allèrent au lieu où s'étoit fait le massacre, et ils y trouvèrent les cadavres de leurs chers compagnons. Nous célébrâmes le lendemain

leurs obsèques, avec la douce espérance que Dieu leur aura fait miséricorde, et aura récompensé la charité avec laquelle ils avoient exposé leur vie pour retirer ces barbares des ténèbres de l'infidélité.

« Les *Payaguas,* voyant qu'on ne cherchoit point à tirer vengeance d'une action si cruelle, en devinrent plus audacieux. Ils parurent le lendemain en plus grand nombre, dans une quantité prodigieuse de canots, qui formoient deux espèces d'escadres. L'une gagna le rivage, et tous ceux qui y étoient mirent pied à terre; l'autre rôdoit de tous côtés sur le fleuve, sans que les uns ni les autres osassent nous attaquer. Ce ne fut que dans l'obscurité de la nuit qu'ils jetèrent des pierres et tirèrent des flèches sur nous; mais nos néophytes les mirent bientôt en fuite, et ce ne fut que de fort loin qu'ils continuèrent de nous observer. C'est un bonheur qu'ils ne se soient pas joints aux *Guaicurus,* autre nation infidèle, mais beaucoup plus brave, plus hardie, et naturellement ennemie du nom chrétien. Il nous eût été difficile d'échapper aux piéges qu'ils nous auroient dressés sur un fleuve qui, dans cet endroit, est tout couvert d'îles, où ils se seroient aisément cachés pour nous surprendre.

« Le 6 d'août, nous arrivâmes à l'embouchure de la rivière *Xexui;* c'est par où les mamelucks vinrent faire irruption sur quelques-unes de nos anciennes peuplades, qu'ils détruisirent. Le 19, nous aperçûmes une terre de *Payaguas,* dont les habitans s'étoient retirés peu auparavant, pour aller dans une grande île qui étoit vis-à-vis. Cette terre appartient à un cacique des *Payaguas,* nommé *Jacayra,* qui y entretient quelques-uns de ses vassaux occupés à la fabrique des canots. Le 21, nous trouvâmes un petit fort entouré de palissades, avec trois grandes croix qu'on y avoit élevées. Nous crûmes d'abord que c'étoit un ouvrage des mamelucks; mais nous apprîmes dans la suite

que c'étoient les *Payaguas* qui, ayant quelque connoissance de la vertu de la croix, avoient planté celles que nous voyions, pour se délivrer de la multitude de tigres qui infestoient leur pays. Peu après nous vîmes sur le rivage douze de ces barbares, qui ne songèrent point à nous inquiéter; mais ce qui nous surprit, c'est que, jusqu'au 30 août, que nous arrivâmes à l'embouchure de la rivière *Tapotü*, nous n'aperçûmes que deux canots d'Indiens nommés *Guachicos*. La bouche de cette rivière est éloignée de trente lieues de celle de *Piray;* mais, avant que d'y arriver, il faut passer par des courans très-rapides, qui se trouvent entre une longue suite de rochers. Nous en vîmes douze fort hauts et taillés naturellement d'une manière si agréable à la vue, que l'art ne pourroit guère y atteindre. En ce lieu-là, les *Guaicurus* allumèrent des feux, pour avertir les nations d'alentour qu'on voyoit paroître l'ennemi. A six lieues de là est le lac *Nengetures,* où se jette une rivière qui descend des terres habitées par les *Guamas*. Ces peuples sont en quelque sorte les esclaves des *Guaicurus:* ils y entretiennent leurs haras de mules et de cavales; ils cultivent la terre et y sèment le tabac, qui y croît en abondance. Il y a dans cette contrée beaucoup d'autres nations, et une entre autres nommée *Lenguas,* qui parle la même langue que les Chiquites. Deux lieues au-delà de ce lac est l'embouchure du *Mboinboi*. Il y avoit anciennement auprès de cette rivière une peuplade chrétienne, qui étoit sous la conduite du père *Christophe de Arenas* et du père *Alphonse Arias:* ce dernier, étant appelé par les Indiens *guatos,* pour leur administrer le baptême, tomba dans un parti de *mamelucks,* qui le tuèrent à coups de mousquets. Le père Arenas eut quelque temps après le même sort; il fut rencontré par les mamelucks, qui le maltraitèrent si fort, qu'il ne survécut que peu de jours à ses blessures.

«De là jusqu'aux *Xarayes*, on voit de vastes campagnes, où des grains croissent naturellement et sans culture ; aussi les *Payaguas*, les *Caracuras*, et beaucoup d'autres peuples d'alentour, viennent-ils y faire leurs provisions. Le 22 de septembre, nous passâmes entre les montagnes de *Cunayequa* et de *Ito*, où sont les *Sinamaeas*. La foi fut prêchée à ces peuples par les pères Juste Mansilla et Pierre Romero. Celui-ci et le frère Mathieu Fernandez furent massacrés dans la suite par les Chiriguanes, en haine de ce que la loi chrétienne leur défendoit d'avoir plus d'une femme. Cinq lieues plus avant se trouve une île, où s'étoient retirés deux caciques nommés *Jarachacu* et *Orapichigua*, avec leurs vassaux payaguas. Dès qu'ils nous aperçurent, ils dépêchèrent six canots à la grande île des *Orejones*, et aussitôt nous vîmes de près et au loin s'élever une grande fumée, signal ordinaire dont ils se servent pour avertir les nations voisines de se tenir sur leurs gardes. Ces nations font grand cas des *Payaguas*, parce que ceux-ci leur fournissent du tabac, des cuirs, des toiles et d'autres choses nécessaires à la vie, qu'ils ont chez eux en abondance. Nous passâmes ensuite auprès des montagnes de *Taraguipita*. Cette contrée est habitée par plusieurs nations indiennes. Quatre de nos missionnaires leur ont annoncé l'Évangile ; savoir, le père *Ignace Martinez*, Espagnol ; le père *Nicolas Hénard*, François ; les pères *Diego Ferrer* et *Juste Mansilla*, Flamands. Le premier partit dans la suite pour la mission des Chiriguanes, et les deux autres succombèrent aux fatigues et aux travaux qu'ils supportèrent, et moururent parmi ces barbares, dénués de toute consolation humaine, ainsi que le grand apôtre des Indes, saint François Xavier, dans l'île de Sancian. Le dernier ne résista pas long-temps aux mêmes fatigues, et finit sa vie dans l'exercice de ses fonctions apostoliques. Huit lieues après avoir quitté le *Tobati*,

nous nous trouvâmes à l'embouchure du *Mbotetei* : c'est par cette rivière que les mamelucks avoient coutume d'entrer dans le fleuve Paraguay. De là on découvre de vastes campagnes, qui s'étendent jusqu'aux *Xarayes* : elles étoient anciennement habitées par les *Guaicurus* et les *Itatines* ; mais ces Indiens, se voyant continuellement exposés aux irruptions et à la cruauté des mamelucks, abandonnèrent leur pays, et cherchèrent un asile dans d'épaisses forêts qui, depuis le lac *Jaragui*, s'étendent jusqu'à cinquante lieues du côté du Pérou. Enfin, le 29 septembre, nous arrivâmes à l'endroit où le fleuve *Paraguay*, se partageant en deux bras, forme une grande île. Comme nous nous trouvions alors sur les terres des Chiquites, nous cherchâmes à découvrir la croix que nos deux missionnaires avoient plantée l'année précédente.

« Le 12 d'octobre, ayant jeté l'ancre, nous aperçûmes quelques *Payaguas* : quoiqu'ils fussent intimidés à la vue de nos Indiens, ils ne laissèrent pas de nous approcher, et ils nous offrirent des fruits de leurs terres. Nous répondîmes à cette honnêteté par quelques petits présens que nous leur fîmes. Le 17, nous jetâmes l'ancre à la vue du lac *Jaragui*, qui est caché en partie entre les bois et les montagnes, jusque vers les *Orejones*. Les campagnes de l'un et de l'autre côté du fleuve sont pleines d'habitations indiennes. Il y en a davantage dans celles qui sont à la gauche, parce que les marais et les lacs dont elles sont environnées les rendent en quelque sorte inaccessibles, et mettent ces nations à couvert des incursions des mamelucks. Il seroit ennuyeux, monsieur, de vous rapporter les noms de ces différentes nations. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que la plupart de ces nations se réduisent à deux ou trois villages, et que chacune ne compte guère plus de trois à quatre cents Indiens. Quoique ces nations confinent les unes aux autres, elles parlent chacune une langue diffé-

rente, et ne s'entendent point entre elles; elles n'ont nul commerce ensemble; elles se font souvent la guerre, et cherchent à s'entre-détruire.

« Le 18, ayant laissé à main droite le lac *Tuquis*, nous arrivâmes à l'embouchure de la rivière *Paraiguazu*, qui décharge ses eaux dans le fleuve avec une impétuosité extraordinaire. Un peu au-delà nous rencontrâmes un canot, où étoit un *jeune Indien* bien fait et robuste. Il ne craignit point de se rendre à notre barque. Nous lui fîmes bien des amitiés, et, quoiqu'il n'entendît point notre langue, ni nous la sienne, il ne laissa pas de nous faire connoître par signes qu'il étoit de la nation des *Mbiritiis*, et qu'il y avoit trois journées de chemin jusqu'à son village. Nous connûmes l'affection qu'il nous portoit par la peine qu'il avoit de nous quitter. C'est pourquoi nous lui offrîmes de monter dans notre barque. Il accepta cette offre avec joie, et y entra avec ses armes et sa natte, qui étoit délicatement travaillée. Il régala nos Indiens d'un grand *capivara* qu'il avoit tué. C'est un cochon de rivière assez semblable au cochon de terre. Voyant, au bout de trois jours, que nous naviguions le long du rivage, pour ne pas nous embarrasser entre les îles qui couvroient le fleuve, il prit congé de nous avec promesse de venir bientôt nous rejoindre. Il reçut avec reconnoissance quelques petits présens que nous lui fîmes, pour les présenter au cacique et aux principaux de sa nation. Cet Indien tint sa parole, et il ne fut pas longtemps sans revenir; mais, voulant traverser un bras de rivière dans un temps orageux, il fit naufrage en notre présence : il ne se sauva du danger qu'il courut que pour tomber entre les mains des *Payaguas*, qui le firent conduire dans son village. Enfin, le 31 octobre, nous entrâmes dans le fameux lac des *Xarayes*, dans lequel plusieurs rivières navigables viennent se décharger. On croit communément que c'est dans ce lac que le fleuve Paraguay

prend sa source. A l'entrée du lac est située la fameuse île des *Orejones*, où il y avoit autrefois une nation très-nombreuse, qui a été entièrement détruite par les mamelucks. Le climat de cette île est tempéré et très-sain, quoiqu'elle soit à la hauteur de dix-sept degrés et quelques minutes. Selon l'opinion commune, elle a quarante lieues de longueur et dix de largeur : d'autres la font encore plus grande. Son terroir est fertile, bien qu'elle soit pleine de montagnes, toutes couvertes de beaux arbres propres à être employés à toutes sortes d'ouvrages. Pendant un mois et demi que nous employâmes sur la terre et sur l'eau à chercher cette croix qu'on avoit plantée, laquelle devoit indiquer le chemin qui conduit aux missions des Chiquites, toutes nos diligences furent inutiles, et nous n'en découvrîmes point le moindre vestige. Cependant la saison avançoit, et il étoit à craindre que le fleuve baissant chaque jour, notre barque ne se fracassât sur les rochers cachés sous l'eau : il fallut donc songer au retour, avec le chagrin de s'être donné tant de peines sans aucun fruit. Quelques-uns de nos missionnaires prièrent le père supérieur de les laisser dans l'île, où, pendant l'hiver, ils devoient faire de nouveaux efforts pour réussir dans cette découverte; mais le succès étoit trop incertain, et le risque trop grand; ainsi, après avoir loué la ferveur de leur zèle, il leur déclara qu'il ne pouvoit pas condescendre à leurs désirs.

« Nous sortîmes donc de ce *lac*, que quelques-uns ont appelé la *mer Douce*. Mais, comme, ainsi que je viens de le dire, nous entrions dans la saison où les eaux du fleuve diminuent considérablement, nous étions dans la crainte continuelle de donner dans des bas-fonds, ou de toucher aux rochers, qui, en quelques endroits, sont presqu'à fleur d'eau : heureusement nous fîmes cent lieues sans aucun accident. Nous découvrîmes trois canots qui ve-

noient nous joindre à force de rames : il y avoit quatre Indiens; savoir, un *Payagua* et trois *Guaranis*, qui avoient anciennement reçu le baptême. Aussitôt qu'ils se furent approchés de notre barque, ils y sautèrent avec beaucoup de légèreté, et nous dirent qu'ils étoient déterminés à passer le reste de leurs jours avec nous, quelque peine que leur désertion dût faire à leurs caciques. Ils se trompoient pour ce dernier article : car les deux caciques dont ils étoient vassaux, frappés de la générosité avec laquelle ils avoient abandonné leurs biens et leurs parens, pour vivre dans une plus exacte observation de la loi chrétienne, en conçurent une plus haute estime, et pour eux, et pour les missionnaires. Ces deux *caciques* joignirent notre barque, et, y étant entrés avec confiance, comme si la connoissance eût été ancienne, ils s'assirent sans façon auprès du père supérieur. Le père, profitant de ces favorables dispositions, les entretint de l'importance du salut, et de la nécessité d'embrasser la loi chrétienne pour y parvenir. Il leur fit sentir qu'outre le bonheur qu'ils auroient de vivre en hommes raisonnables, de devenir enfans de Dieu, et de mériter une récompense éternelle, ils couleroient bien plus tranquillement leurs jours, puisque, trouvant dans les peuplades des *Guaranis* autant de défenseurs qu'il y a de chrétiens, ils n'auroient plus rien à craindre des *mamelucks* et des *Guaicurus* qui les jetoient dans de continuelles inquiétudes. Les caciques, qui étoient très-attentifs au discours du père, parurent en être touchés : ils promirent qu'ils se feroient instruire avec leurs vassaux pour être admis au baptême, et qu'ils se faisoient fort d'engager les Indiens *guatos* et *guacharapos* à s'unir avec eux pour former tous ensemble une nombreuse peuplade. Pour nous assurer de la sincérité de leurs promesses, nous les priâmes de nous faire présent de quelques jeunes Indiens, qu'ils avoient faits leurs

esclaves, afin de les instruire des vérités de la foi, et de nous en servir en qualité d'interprètes. Nous leur offrîmes en échange des plats d'étain, des couteaux, des hameçons, de petits ouvrages de jais, et d'autres choses de cette nature. Ils y consentirent de bonne grâce, et nous remirent six Indiens de différentes nations, que nous envoyâmes dans une de nos peuplades, pour y être instruits dans la religion. Enfin, après bien des protestations d'amitié de part et d'autre, ils nous quittèrent très-contens de l'espérance que nous leur donnions d'envoyer chez eux des missionnaires. En partant, ils ordonnèrent à quelques-uns de leurs vassaux, habiles pêcheurs, de nous suivre dans leurs canots, de faire chaque jour la pêche, et de nous fournir abondamment du poisson. C'est ce qu'ils exécutèrent ponctuellement : ils nous suivirent cent cinquante lieues, et ne nous en laissèrent jamais manquer. Ce secours vint fort à propos; car il y avoit déjà du temps que nos provisions de biscuit et de maïs étant gâtées, il falloit nous contenter d'une écuellée de fèves par jour.

« Étant arrivés à l'endroit du fleuve où le zélé néophyte *Anicet* et ses compagnons furent tués par les *Payaguas*, nous députâmes vers ces barbares quelques *Payaguas* de nos amis, pour leur dire que nous n'avions pour eux que des pensées de paix et d'amour; que notre plus ardent désir étoit de procurer leur bonheur en cette vie, et après leur mort; qu'ils en feroient l'expérience s'ils vouloient se joindre à nous; que nous étions persuadés que s'ils avoient tué nos Indiens, c'étoit moins par haine pour eux que par la crainte où ils étoient qu'on ne leur tendît des piéges; que du reste nous leur pardonnions ce qui s'étoit passé, et que, pour toute satisfaction, nous leur demandions les Espagnols qu'ils tenoient en esclavage. Nos députés s'acquittèrent si bien de leur commission auprès de ces barbares, que quelques-uns d'eux vinrent nous demander

pardon du meurtre qu'ils avoient commis, et nous remirent un Espagnol qu'ils avoient fait esclave. Ils nous assurèrent même du désir qu'ils avoient de se réunir dans une peuplade, et d'embrasser la loi chrétienne : mais dans le temps qu'ils nous donnoient ces assurances, ils ne cherchoient qu'à nous tromper; car ils nous protestèrent qu'ils n'avoient d'esclave que ce seul Espagnol, et nous apprîmes dans la suite qu'ils en avoient encore trois autres. Notre amitié s'étant renouvelée, nous vîmes paroître vingt de leurs canots qui se suivoient file à file. Ils montèrent les uns après les autres dans notre barque, pour recevoir les petits présens que nous leur fîmes. Peu après leurs caciques vinrent nous apporter des fruits, et nous donnèrent un canot fort propre. Nous ne crûmes pas néanmoins devoir nous fier à des peuples dont nous avions éprouvé si souvent la perfidie et l'inconstance, et qui ne tiennent leur parole qu'autant qu'ils y trouvent leur intérêt. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que cette nation, qui ne compte guère que quatre cents hommes capables de porter les armes, s'étend sur tout le fleuve Paraguay. Une partie se répand à environ deux cents lieues sur le fleuve ou sur la terre depuis le lac des *Xarayes;* l'autre partie rôde sans cesse vers la ville de l'Assomption, pillant tout ce qui tombe sous leurs mains, faisant des esclaves de ceux qu'ils rencontrent, s'ils ne sont bien en garde contre leurs embuscades, ou bien se liguant avec les *Guaicurus,* pour attaquer les Espagnols à force ouverte. La vie errante et vagabonde qu'ils mènent n'est pas un moindre obstacle à leur conversion que leur caractère perfide et volage. Ils ne peuvent être long-temps sous le même ciel : aujourd'hui sur la terre ferme, demain dans quelque île, ou se dispersant sur le fleuve, ils ne peuvent guère vivre d'une autre manière, ne subsistant que de la chasse ou de la pêche, qui ne se trouvent pas toujours dans le même lieu.

« Nous poursuivîmes assez tranquillement notre route ; mais le 2 décembre nous fûmes à deux doigts de la mort. Il s'éleva un vent furieux qui, poussant notre barque avec violence, la fit sauter de rochers en rochers. Elle devoit se briser en mille pièces, et nous devions mille fois périr ; cependant elle ne reçut aucun dommage. Nous nous crûmes redevables de notre conservation à une protection spéciale de la très-sainte Vierge, que nous invoquions plusieurs fois chaque jour. Après avoir échappé à ce danger, et en avoir rendu grâces à Dieu et à la sainte Vierge notre protectrice, le père supérieur fit prendre le devant à une de nos barques, ordonnant qu'elle allât à toutes voiles et à force de rames, et fît toute la diligence qui seroit possible pour transporter au plus vite à la ville de *l'Assomption* le père *de Neuman,* que la dysenterie dont il fut attaqué avoit réduit à l'extrémité. Pour nous, ce ne fut que le 17 que nous y arrivâmes. Le gouverneur de la ville, toute la noblesse et le peuple en foule vinrent nous recevoir au sortir de nos barques, et voulurent absolument nous conduire jusqu'au collége. Il n'y avoit qu'une heure que nous y étions arrivés, lorsque le père de Neuman finit sa carrière, et alla recevoir la récompense de ses travaux. Les chanoines de la cathédrale, les ecclésiastiques, les religieux et tous les corps de la ville honorèrent ses obsèques de leur présence, le regardant comme un martyr de la charité, et du zèle dont il avoit toujours brûlé pour la conversion des infidèles. Le 9, nous partîmes de la ville de l'Assomption pour nous rendre à nos chères missions des *Guaranis,* où nous arrivâmes le 4 de février. Ainsi se termina notre voyage, qui dura neuf mois, et où nous perdîmes seize néophytes qui nous accompagnoient, et qui nous furent enlevés par le défaut de vivres et par la dysenterie. » On a fait, pour découvrir ce chemin, quelques tentatives qui n'ont eu d'autre succès que de procurer au père de Arce

et au père Blende une mort glorieuse. Je suis avec respect, etc.

RELATION DU VOYAGE DU PÈRE FLORENTIN,

DE BOURGES,

MISSIONNAIRE-CAPUCIN AUX INDES ORIENTALES, PAR LE PARAGUAY, LE CHILI, LE PÉROU, ETC.

Ce fut du Port-Louis, le 20 avril de l'année 1711, que je mis à la voile pour les Indes. Divers incidens me conduisirent à *Buenos-Ayres ;* comme c'est de là que commence la route extraordinaire que je fus contraint de prendre pour me rendre à la *côte de Coromandel,* c'est de là aussi que doit proprement commencer la relation de mon voyage.

A mon arrivée à *Buenos-Ayres,* je me trouvai plus éloigné de la côte de Coromandel, terme de ma mission, que lorsque j'étois en France; cependant j'étois dans l'impatience de m'y rendre, et je ne savois à quoi me déterminer, lorsque j'appris qu'il y avoit plusieurs navires françois à la côte du Chili et du Pérou. Il me falloit faire environ sept cents lieues par terre pour me rendre à la Conception, ville du Chili, où les vaisseaux françois devoient aborder. La longueur du chemin ne m'effrayoit point, dans l'espérance que j'avois d'y trouver quelque vaisseau, qui de là feroit voile à la Chine, et ensuite aux Indes orientales. Comme je me disposois à exécuter mon dessein, deux gros navires, que les Castillans appellent *navios de registro,* abordèrent au port; ils portoient un nouveau gouverneur pour Buenos-Ayres, avec plus de cent missionnaires jésuites, et quatre de nos sœurs capucines qui alloient prendre possession d'un nouveau monastère qu'on leur avoit

fait bâtir à Lima. Je crus d'abord que la Providence m'offroit une occasion favorable d'aller au *Callao*, qui n'est éloigné que de deux lieues de Lima ; c'est de ce port que les vaisseaux françois vont par la mer du Sud à la Chine, et il me sembla que j'y trouverois toute la facilité que je souhaitois pour aller aux Indes. Mais quand je fis réflexion aux préparatifs qu'on faisoit pour le voyage de ces bonnes religieuses, à la lenteur de la voiture qu'elles prenoient, au long séjour qu'elles devoient faire dans toutes les villes de leur passage, je revins à ma première pensée, et je résolus d'aller par le plus court chemin à *la Conception*.

Après avoir rendu ma dernière visite aux personnes que le devoir et la reconnoissance m'obligeoient de saluer, je partis de Buenos-Ayres vers la fin du mois d'août de l'année 1712, et au bout de huit jours j'arrivai à *Santa-Fe;* c'est une petite bourgade éloignée d'environ soixante lieues de Buenos-Ayres ; elle est située dans un pays fertile et agréable, le long d'une rivière qui se jette dans le grand fleuve de la Plata. Je n'y demeurai que deux jours, après quoi je pris la route de *Corduba*. J'avois déjà marché pendant cinq jours, lorsque les guides qu'on m'avoit donnés à Santa-Fe disparurent tout à coup ; j'eus beau les chercher, je n'en pus avoir aucune nouvelle ; le peu d'espérance qu'ils eurent de faire fortune avec moi, les détermina sans doute à prendre parti ailleurs. Dans l'embarras où me jeta cet accident au milieu d'un pays inconnu, et où je ne trouvois personne qui pût m'enseigner le chemin que je devois tenir, je pris la résolution de retourner à Santa-Fe, ayant soin de ne pas m'écarter du sentier qui me paroissoit le plus battu. Après trois grandes journées, je me trouvai à l'entrée d'un grand bois ; les traces que j'y remarquai me firent juger que c'étoit le chemin de Santa-Fe. Je marchai quatre jours, et je m'enfonçai de plus en plus dans d'épaisses forêts sans y voir aucune

issue. Comme je ne rencontrois personne dans ces bois déserts, je fus tout à coup saisi d'une frayeur qu'il ne m'étoit pas possible de vaincre, quoique je misse toute ma confiance en Dieu. Il étoit difficile que je retournasse sur mes pas, à moins que de m'exposer au danger de mourir de faim et de misère; mes petites provisions étoient consommées, et je savois que je ne trouverois rien dans les endroits où j'avois déjà passé, au lieu que dans ces bois, je trouvois des ruisseaux et des sources dont les eaux étoient excellentes, quantité d'arbres fruitiers, des nids d'oiseaux, des œufs d'autruche et même du gibier dans les endroits où l'herbe étoit plus épaisse et plus haute. Je ne croirois pas, si je n'en avois été témoin, combien il se trouve de gibier dans ces vastes plaines qui sont du côté de Buenos-Ayres et dans le Tucuman. Ceux qui font de longs voyages dans ce pays se servent ordinairement de *chariots*. Ils en mènent trois ou quatre, plus ou moins, selon le bagage et le nombre de domestiques qu'ils ont à leur suite. Ces chariots sont couverts de cuir de bœuf; celui sur lequel monte le maître est plus propre; on y pratique une petite chambre, où se trouvent un lit et une table; les autres chariots portent les provisions et les domestiques. Chaque chariot est traîné par de *gros bœufs*. Le nombre prodigieux qu'il y a de ces animaux dans le pays, fait qu'on ne les épargne pas. Bien que cette voiture soit lente, on ne laisse pas de faire dix à douze grandes lieues par jour; on ne porte guère d'autres provisions que du pain, du biscuit, du vin, et de la viande salée; car pour ce qui est de la viande fraîche, on n'en manque jamais sur la route; il y a une si grande quantité de *bœufs* et de *vaches*, qu'on en trouve jusqu'à trente, quarante, et quelquefois cinquante mille, qui errent ensemble dans ces immenses plaines. Malheur au voyageur qui se trouve engagé au milieu de cette troupe de bestiaux! il est souvent trois ou quatre jours à s'en dé-

barrasser. Les navires qui arrivent d'Espagne à Buenos-Ayres, chargent des cuirs pour leur retour : c'est alors que se fait la grande *matanza*, comme parlent les Espagnols ; l'on tue jusqu'à cent mille bœufs, et même davantage, suivant la grandeur et le nombre des vaisseaux. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que si l'on passe trois ou quatre jours après, dans les endroits où l'on a fait un si grand carnage, on n'y trouve plus que les ossemens de ces animaux. Les chiens sauvages, et une espèce de corbeau différente de celle qu'on voit en Europe, ont déjà dévoré et consumé les chairs, qui sans cela infecteroient le pays.

Si un voyageur veut du *gibier*, il lui est facile de s'en procurer. Avec un bâton au bout duquel se trouve un nœud coulant, il peut prendre, sans sortir de son chariot, et sans interrompre son chemin, autant de *perdrix* qu'il en souhaite. Elles ne s'envolent pas quand on passe, et, pourvu qu'elles soient cachées sous l'herbe, elles se croient en sûreté. Mais il s'en faut bien qu'elles soient d'un aussi bon goût que celles d'Europe ; elles sont sèches, assez insipides, et presque aussi petites que des cailles. Quoiqu'au milieu de ces forêts, où je m'étois engagé, les perdrix ne fussent pas aussi communes que dans ces vastes plaines dont je viens de parler, je ne laissois pas d'en trouver dans les endroits où le bois étoit moins épais. Elle se laissoient approcher de si près, qu'il eût fallu être bien peu adroit pour ne les pas tuer avec un simple bâton. Je pouvois aisément faire du *feu* pour les cuire ; les Indiens m'avoient appris à en faire, en frottant l'un contre l'autre deux moreeaux d'un *bois* qui est fort commun dans le pays.

L'étendue de ces *forêts* est quelquefois interrompue par des terres sablonneuses et stériles, de deux à trois journées de chemin. Quand il me falloit traverser ces vastes plaines, l'ardeur d'un soleil brûlant, la faim, la soif, la lassitude, me faisoient regretter les bois d'où je sortois ; et les bois

où je m'engageois de nouveau, me faisoient bientôt oublier ceux que j'avois passés. Je continuai ainsi ma route sans savoir à quel terme elle devoit aboutir, et sans qu'il y eût personne qui pût me l'enseigner. Je trouvois quelquefois au milieu de ces bois déserts des endroits enchantés. Tout ce que l'étude et l'industrie des hommes ont pu imaginer pour rendre un lieu agréable, n'approche point de ce que la simple nature y avoit rassemblé de beautés. Ces lieux charmans me rappeloient les idées que j'avois eues autrefois, en lisant les vies des anciens solitaires de la Thébaïde. Il me vint en pensée de passer le reste de mes jours dans ces forêts, où la Providence m'avoit conduit, pour y vaquer uniquement à l'affaire de mon salut, loin de tout commerce avec les hommes. Mais comme je n'étois pas le maître de ma destinée, et que les ordres du Seigneur m'étoient certainement marqués par ceux de mes supérieurs, je rejetai cette pensée comme une illusion, persuadé que si la vie solitaire est moins exposée aux dangers de se perdre, elle ne laisse pas d'avoir ses périls, lorsqu'on s'y engage contre les ordres de la Providence. J'errois depuis un mois dans cette vaste solitude, lorsque enfin je me trouvai sur le bord d'une assez grande rivière, d'où je découvris une plaine agréable, au milieu de laquelle je crus voir une grosse tour en forme de clocher. Cette vue me causa une vraie joie, m'imaginant que cette ville que je voyois pouvoit bien être Corduba, et qu'apparemment j'avois pris le droit chemin, lorsque je croyois retourner sur mes pas. On se persuade aisément ce que l'on souhaite; mais je fus bientôt détrompé : quelques Indiens que je rencontrai, me dirent en langue espagnole que c'étoit une peuplade du Paraguay, qu'on appeloit la peuplade de *Saint-François-Xavier*. Je me consolai de mon erreur, parce que je savois que les pères jésuites ont soin de cette mission, et que j'étois sûr de trouver parmi eux la même

charité dont ils m'avoient donné tant de marques à *Buenos-Ayres*. Dans cette confiance, j'entrai dans la peuplade, et j'allai droit à l'*église :* elle fait face à une grande place, où aboutissent les principales rues, qui sont toutes fort larges et tirées au cordeau. Aussitôt que les pères apprirent qu'un religieux étranger venoit d'arriver, ils descendirent tous pour me recevoir; ils me conduisirent d'abord à l'église, où le supérieur me présenta de l'eau bénite; on sonna les cloches; et les enfans, qui s'assemblèrent sur-le-champ, chantèrent quelques prières pour rendre grâces à Dieu de mon arrivée. Quand la prière fut achevée, on me conduisit dans la maison pour m'y rafraîchir, et on me logea dans une chambre commode. Je racontai en peu de mots à ces révérends pères le dessein de mon voyage, les divers incidens qui m'avoient conduit à *Buenos-Ayres,* la manière dont je m'étois égaré dans le chemin de *Santa-Fe* à *Corduba,* ce que j'avois souffert dans les bois, et comment la Providence m'avoit conduit dans leur maison. « Dites plutôt la vôtre, me répondirent-ils obligeamment; car vous êtes ici le maître, et nous n'omettrons rien pour vous délasser de vos fatigues. » Ils m'embrassèrent ensuite d'une manière si tendre et si cordiale, que je ne pus leur en témoigner ma reconnoissance que par des larmes de joie. Je ne voulois rester que cinq à six jours dans cette peuplade; mais ils me retinrent dix-sept jours entiers, et j'y serois demeuré bien plus long-temps, si j'avois voulu me rendre à leurs instances. Cette communauté étoit composée de sept prêtres pleins de vertu et de mérite. La prière, l'étude, l'administration des sacremens, l'instruction des enfans et la prédication les occupoient continuellement, et ils n'avoient d'autre relâche que les entretiens qu'ils avoient ensemble après le repas; encore étoient-ils souvent interrompus par l'exercice de leurs fonctions apostoliques, auxquelles ils se portoient avec un zèle admirable aussitôt qu'on les appeloit.

La manière dont ils cultivent cette chrétienté, dite de *Saint-François-Xavier,* me frappa si fort, que je l'ai toujours présente à l'esprit. La peuplade où j'étois est composée d'environ trente mille âmes. Un missionnaire fait la prière du matin; on dit ensuite la messe, après quoi chacun se retire pour vaquer à ses occupations. Les enfans, depuis l'âge de sept à huit ans jusqu'à douze, vont aux écoles, où on leur enseigne à lire et à écrire, et les devoirs du christianisme. Les filles vont dans d'autres écoles, où des maîtresses, d'une vertu éprouvée, leur apprennent les prières et le catéchisme, leur montrent à lire, à filer, à coudre, et tous les autres ouvrages dévolus au sexe. L'union et la charité qui règnent entre les fidèles de tous les âges est parfaite; comme les biens sont communs, l'ambition et l'avarice sont des vices inconnus, et on ne voit parmi eux ni division ni procès. On leur inspire tant d'horreur de l'impureté, que les fautes en cette matière sont très-rares : ils ne s'occupent que de la prière, du travail et du soin de leurs familles. Bien des choses contribuent à la vie innocente que mènent les nouveaux fidèles : premièrement, le soin extrême qu'on apporte à les instruire parfaitement de nos mystères et de tous les devoirs de la vie chrétienne; secondement, les exemples de ceux qui les gouvernent, en qui ils ne voient rien que d'édifiant; en troisième lieu, le peu de communication qu'ils ont avec les Européens. Comme on ne trouve dans le Paraguay ni mines d'or et d'argent, ni rien de ce qui excite l'avidité des hommes, aucun Espagnol ne s'est avisé de s'y établir; et quand il arrive que quelqu'un prend cette route pour aller au Potosi ou à Lima, il ne peut demeurer que *trois jours* dans chaque peuplade, ainsi qu'il a été ordonné par la cour d'Espagne; on le loge dans une *maison destinée à recevoir les étrangers,* on lui fournit tout ce qui lui est nécessaire; et les trois jours expirés,

doit continuer son voyage, à moins qu'il ne lui survienne quelque maladie qui l'arrête. Quatrièmement, enfin, l'ordre établi par les premiers missionnaires, qui s'est perpétué jusqu'à nos jours, et qui s'observe avec beaucoup d'uniformité dans toutes ces missions. Dans toutes les peuplades, il y a un chef qu'on nomme *fiscal* : c'est toujours un homme d'âge et d'expérience, qui s'est acquis de l'autorité par sa piété et par sa sagesse. Il veille sur toute la peuplade, principalement en ce qui concerne le service de Dieu. Il a un mémoire où sont écrits, par noms et par surnoms, tous les habitans de la peuplade, les chefs de famille, les femmes et le nombre des enfans. Il observe ceux qui manquent à la prière, à la messe, aux prédications, et il s'informe des raisons qui les ont empêchés d'y assister. Il a sous lui, pour l'aider dans cette fonction, un autre officier qui s'appelle *teniente* : celui-ci est chargé du soin des enfans ; sa charge principale est d'examiner s'ils sont assidus aux écoles, s'ils s'appliquent, et si les maîtres qui les enseignent s'acquittent bien de leur emploi. Il les accompagne aussi à l'église pour les contenir dans la modestie par sa présence. Ces deux officiers ont encore des subalternes, dont le nombre est proportionné à celui des habitans. Outre cela, la *peuplade* est partagée en différens *quartiers*, et chaque quartier a un surveillant qu'on choisit parmi les plus fervens chrétiens. S'il arrive quelque querelle, ou s'il se commet quelque faute, il en donne aussitôt avis au *fiscal*, qui fait ensuite son rapport aux missionnaires ; si la faute est secrète, on donne secrètement au coupable les avis capables de le faire rentrer en lui-même ; si c'est une récidive, on lui impose une pénitence conforme à la faute commise : mais si cette faute est publique et scandaleuse, la réprimande s'en fait en présence des autres fidèles. Les fervens chrétiens l'écoutent avec une attention et une do-

cilité qui me tiroit les larmes des yeux. Le coupable vient remercier le missionnaire du soin qu'il prend de son salut. Ils sont élevés à cela dès leur plus tendre jeunesse, et ce seroit parmi eux un signe certain d'un mauvais naturel, si quelqu'un manquoit à cet usage. On a soin de marier les jeunes gens dès qu'ils sont en âge de l'être, et par là on prévient bien des déréglemens. Tel est l'ordre qui s'observe pour la *conduite spirituelle* de cette chrétienté. Je serois infini, si j'entrois dans le détail de toutes les saintes industries que le zèle du salut des âmes inspire à ces missionnaires, pour entretenir et augmenter la piété dans le cœur de leurs néophytes.

La manière dont s'administre le *temporel* a quelque chose de singulier, et je ne crois pas qu'il y ait rien de semblable dans aucune autre mission. Avant que les pères *jésuites* eussent porté la lumière de l'Évangile dans le *Paraguay*, ce pays étoit habité par des peuples tout-à-fait barbares, sans religion, sans lois, sans société, sans habitation ni demeure fixe; errans au milieu des bois ou le long des rivières, ils n'étoient occupés que du soin de chercher de quoi se nourrir eux et leur famille, qu'ils traînoient partout avec eux. Soit qu'ils n'eussent nulle connoissance de l'agriculture, ou qu'ils ne voulussent point prendre la peine de s'y appliquer, ils ne vivoient que des fruits sauvages qu'ils trouvoient dans les bois, du poisson que les rivières leur fournissoient en abondance, et des animaux qu'ils tuoient à la chasse; et ils ne demeuroient dans chaque endroit qu'autant de temps qu'ils y trouvoient de quoi vivre. Les jésuites, animés de ce zèle du salut des âmes qui est de l'essence de leur institut, se répandirent, il y a plus de cent ans, dans ce nouveau monde pour conquérir à l'empire de Jésus-Christ des peuples que la valeur de leurs compatriotes avoit déjà soumis à la monarchie d'Espagne. Ils pénétrèrent dans ces

immenses forêts avec un courage à toute épreuve : il n'est pas aisé de concevoir quels travaux ils essuyèrent afin de rassembler ces barbares, pour en faire d'abord des hommes raisonnables, avant que d'essayer d'en faire des chrétiens ; ils les suivoient dans leurs courses continuelles. La patience, la douceur, la complaisance de ces hommes apostoliques, firent enfin impression sur ces esprits grossiers ; peu à peu ils devinrent dociles ; ils écoutèrent les instructions qu'on leur faisoit ; et la grâce, qui agissoit en eux, achevant l'ouvrage de leur conversion, un grand nombre se soumit au joug de l'Évangile. Mais pour entreprendre quelque chose de solide, il falloit fixer l'inconstance de ces peuples accoutumés à une vie vagabonde et errante, et, pour les rassembler en société, leur en faire goûter les douceurs et les avantages. C'est à quoi pensèrent d'abord les missionnaires : ils firent venir de *Buenos-Ayres* des bœufs, des vaches, des moutons, des chevaux et des mules ; ces bestiaux multiplièrent si fort en peu de temps, qu'on eut bientôt ce qui suffisoit pour la subsistance des néophytes. On commença dès-lors à former des peuplades ; on apporta de Buenos-Ayres tous les outils nécessaires, soit pour couper des bois et mettre en œuvre les pierres et les matériaux que le pays fournissoit, soit pour défricher et cultiver les terres. On fit provision de blé, de légumes et de différentes sortes de grains, dont les terres pussent être ensemencées ; on enseigna aux Indiens la manière de faire de la brique et de la chaux ; on leur traça le plan des maisons qu'il falloit construire ; les missionnaires eux-mêmes mettoient la main à tous ces ouvrages, et ils eurent la consolation de voir bientôt trois peuplades habitées. Ces nouveaux citoyens, animés de l'esprit de charité que la vraie religion inspire, et pressés par les sentimens d'un amour naturel, s'empressèrent de faire part à leurs parens et à leurs compatriotes du bon-

heur dont ils jouissoient : ils faisoient des excursions dans les endroits les plus écartés, et ils ne revenoient jamais de leur course qu'ils n'amenassent avec eux un grand nombre d'infidèles. La douceur avec laquelle ils étoient reçus, et les témoignages de tendresse qu'on leur donnoit, apprivoisoient insensiblement ces barbares. Tous les habitans s'empressoient à leur bâtir des maisons, tandis que les missionnaires les disposoient à recevoir la grâce du baptême. A peine l'avoient-ils reçu, que, devenus eux-mêmes de nouveaux apôtres, ils alloient chercher leurs alliés et leurs amis, pour les rendre participans des mêmes avantages. Le nombre des habitans s'étant accru dans chaque peuplade, on songea à en former de nouvelles : les chrétientés qui étoient déjà fondées, fournissoient tout ce qui étoit nécessaire aux nouvelles qu'on vouloit établir; et celles-ci, à leur tour, quand elles étoient bien établies, contribuoient aux besoins des autres qu'on avoit dessein de fonder.

Sur ce plan, en moins d'un siècle, on a réduit en plus de *cent peuplades* plusieurs milliers d'*Indiens,* qui sont parfaitement instruits des vérités chrétiennes, et dont les mœurs sont très-innocentes. Les missionnaires qui les gouvernent n'ont dégénéré en rien du zèle de leurs prédécesseurs : ils avancent sans cesse du côté du nord, et font tous les jours de nouvelles conquêtes à Jésus-Christ. Quand il arrive d'Espagne une recrue de missionnaires, le père provincial du Paraguay les envoie dans les endroits les plus éloignés pour relever ceux qui ont déjà passé plusieurs années à courir, au milieu des forêts, après ces barbares, et qui ont consumé leurs forces et leur santé dans des missions si pénibles. Ceux-ci sont envoyés dans les anciennes peuplades pour y avoir soin des chrétiens. Dans celle où j'étois il y avoit quatre de ces anciens missionnaires respectables par leur âge, et beaucoup plus en-

core par la sainteté de leur vie : j'étois surpris de voir qu'on regardât comme un repos le travail dont chacun en particulier étoit chargé, et qui certainement occuperoit en Europe trois des ecclésiastiques les plus zélés pour le salut des âmes. A mesure qu'on formoit de nouvelles peuplades, on en fixoit les limites, afin de prévenir les plaintes et les murmures. A quelques-unes, on assigna trente à quarante lieues aux environs; à d'autres moins, ou même davantage, selon la grandeur de la peuplade, le nombre des habitans et la qualité du terroir. Dans chaque peuplade on examina la différence des terres, et à quoi elles étoient propres; on mit les bestiaux dans celles qui pouvoient fournir le pâturage; on destina les autres à être ensemencées. On fit choix parmi les habitans de ceux qu'on devoit charger du soin des bestiaux, et de ceux qu'on devoit appliquer à la culture des terres. On fit venir de Buenos-Ayres des ouvriers pour apprendre au reste des Indiens les métiers les plus nécessaires à la société civile; leur application et le génie qu'ils ont pour les arts mécaniques, leur fit apprendre aisément ce qu'on leur enseignoit; avec le temps et l'expérience ils se sont perfectionnés, et il y a certains métiers où ils excellent. Ils travaillent toutes les toiles et les étoffes dont ils ont besoin ; l'été ils s'habillent de toile de coton, et l'hiver ils se font des vêtemens de laine. Comme cette fabrique est assez considérable, car l'oisiveté est bannie de toutes les peuplades, lorsque les habitans sont suffisamment pourvus de toiles et d'étoffes, on envoie le surplus à *Buenos-Ayres*, à *Corduba* et au *Tucuman ;* l'argent qui se retire du débit de ces marchandises est employé à acheter les diverses choses qui viennent d'Europe et qui ne se trouvent point chez eux. Ils font pareillement un assez grand commerce d'une *herbe* qui croît dans le Paraguay, et qui est fort en usage dans le Chili et dans le Pérou, à peu près comme le thé,

qui vient de la Chine, l'est en Europe; avec cette différence, que l'herbe du Paraguay est beaucoup moins chère, puisqu'on ne la vend que trente sous la livre dans le Pérou. L'argent ou les denrées qui reviennent de ce trafic, sont partagés également entre les habitans de la peuplade. Les *maisons* qu'ils se sont bâties eux-mêmes, sont d'un seul étage; elles sont solides et sans nul ornement d'architecture, n'ayant eu en vue que de se garantir des injures de l'air. Celle des pères jésuites est à peu près semblable, à la réserve qu'elle a deux étages. Mais l'église est vaste et magnifique; le dessin en est venu d'Europe, et les Indiens l'ont très-bien exécuté. Elle est toute de pierres de taille : le dedans est orné de peintures travaillées par les mêmes Indiens; les retables des autels sont d'un bon goût et tout dorés; la sacristie est bien fournie d'argenterie et d'ornemens très-propres. Je parle de ce que j'ai vu dans la peuplade où j'étois. Cette église seroit certainement estimée dans les plus grandes villes de l'Europe.

Rien ne m'a paru plus beau que l'ordre et la manière dont on pourvoit à la *subsistance* de tous les habitans de la peuplade : ceux qui font la récolte sont obligés de transporter tous les grains dans les magasins publics; il y a des gens établis pour la garde de ces magasins, qui tiennent un registre de tout ce qu'ils reçoivent. Au commencement de chaque mois, les officiers qui ont l'administration des *grains*, délivrent aux chefs des quartiers la quantité nécessaire pour toutes les familles de leur district, et ceux-ci les distribuent aussitôt aux familles, donnant à chacune plus ou moins, selon qu'elle est plus ou moins nombreuse. Il en est de même pour la distribution de la *viande* : on conduit tous les jours à la peuplade un certain nombre de bœufs et de moutons, qu'on remet entre les mains de ceux qui doivent les tuer. Ceux-ci, après les avoir tués, font avertir les chefs de quartier, qui pren-

nent ce qui est nécessaire pour chaque famille, à qui ils en distribuent à proportion du nombre des personnes qui la composent. Par là, on a trouvé le moyen de bannir l'*indigence* de cette chrétienté; on n'y voit ni pauvres ni mendians, et tous sont dans une égale abondance des choses nécessaires à la vie. Il y a, outre cela, dans chaque peuplade, plusieurs grandes maisons pour les malades; les unes sont destinées pour les hommes, et les autres pour les femmes. Comme les prêtres ne s'occupent que de l'instruction et de la conduite spirituelle de ces nouveaux chrétiens, il y a encore trois frères, dont l'un, qui a une apothicairerie bien garnie, prépare les remèdes nécessaires aux malades; les deux autres président à l'administration du temporel, et observent si, dans la distribution journalière qui se fait à chaque famille, tout se passe avec la droiture et l'équité convenables.

Pendant le temps que je demeurai à Buenos-Ayres, j'avois entendu faire de grands éloges de la *mission du Paraguay;* mais j'avoue que tout ce qu'on m'en avoit dit de bien, n'approche point de ce que j'en ai vu moi-même. Je ne sache pas qu'il y ait dans le monde chrétien de mission plus sainte. La modestie, la douceur, la foi, le désintéressement, l'union et la charité qui règnent parmi ces nouveaux fidèles, me rappeloient sans cesse le souvenir de ces heureux temps de l'Église, où les chrétiens, détachés des choses de la terre, n'avoient tous qu'un cœur et qu'une âme, et rendoient, par l'innocence de leurs mœurs, la religion qu'ils professoient respectable même aux gentils. J'aurois passé volontiers le reste de ma vie dans un lieu où Dieu est si bien servi : je sentois même que ces grands exemples de vertu faisoient sur moi des impressions extraordinaires; mais les ordres de la Providence m'appeloient ailleurs. J'avois déjà demandé plusieurs fois à ces révérends pères la permission de partir; mais leur cha-

rité, ingénieuse à trouver des raisons de m'arrêter, m'avoit retenu parmi eux dix-sept jours; enfin, ils se rendirent à mes instances, ils me donnèrent des guides pour me conduire, et un de leurs domestiques, chargé de toutes les provisions nécessaires pour le chemin que j'avois à faire de la peuplade de *Saint-Xavier* jusqu'à *Corduba*. On compte de l'une à l'autre un peu plus de deux cents lieues : je fus un mois à m'y rendre. Je passai par *Saint-Nicolas* et par la *Conception*, deux autres peuplades de la mission de Paraguay, où il y a bien dans chacune quatorze à quinze mille âmes. Elles sont placées au bord d'une petite rivière, à trois journées l'une de l'autre : les rues en sont droites et bien alignées, les maisons solides et d'un seul étage. Les deux églises font face chacune à une grande place; elles sont grandes, bien bâties, et richement ornées. Les pères jésuites qui en ont la conduite me reçurent avec beaucoup de charité. On observe dans ces deux peuplades, comme dans toutes les autres de la mission, le même ordre que dans celle dont je viens de parler. On prendroit chaque peuplade pour une nombreuse famille, ou pour une communauté religieuse bien réglée.

Je rencontrai sur ma route une *jacra* qui appartenoit à un Espagnol. Les Castillans appellent ainsi certaines terres, dont les rois d'Espagne récompensèrent les officiers et les soldats qui s'étoient signalés dans les conquêtes du pays. On trouve quantité de *jacras* dans toute l'Amérique; il y a dans chacune un petit village composé de maisons, de huttes et de cabanes, où demeurent les Cafres, et les autres esclaves qui cultivent les terres. Le maître de cette *jacra* me reçut fort bien; et comme je trouvai là des gens pour me conduire jusqu'à Corduba, je donnai congé à mes guides, à qui j'avois déjà causé assez de fatigues. Ces bons Indiens vouloient absolument me suivre jusqu'au terme de mon voyage, selon l'ordre qu'ils en avoient reçu, et j'eus

beaucoup de peine à leur persuader que leurs services ne m'étoient plus utiles. S'il y a quelque occasion où la pauvreté doive faire de la peine à un capucin, c'est certainement dans celle-ci : j'étois véritablement affligé de n'avoir rien à donner à ces bonnes gens ; il fallut qu'ils se contentassent de ma bonne volonté, et de la promesse que je leur fis de ne les pas oublier dans mes foibles prières.

Ils reprirent la route de la peuplade de Saint-Xavier ; et moi, après m'être reposé un jour dans la *jacra* de ce gentilhomme espagnol, je pris la route de *Corduba*, où j'arrivai après huit jours de marche. *Corduba* est une ville assez considérable, et plus grande que *Buenos-Ayres :* elle est située dans un terroir marécageux, mais néanmoins assez beau et assez fertile. Il y a un siége épiscopal et un chapitre, plusieurs maisons religieuses, et un collége de jésuites qui rendent des services continuels au public, et qui sont dans une grande estime par la régularité de leur vie. J'allai saluer le révérend père recteur du collége, qui me retint quatre jours dans sa maison.

De *Corduba* j'allai à *la Punta*. C'est un petit bourg situé auprès des collines que l'on rencontre avant que d'arriver à cette chaîne de montagnes que les Espagnols appellent *las Cordilleras*. Un incident qui m'arriva dans le chemin, me fit passer une fort mauvaise nuit. Comme on m'avoit dit qu'il n'y avoit que trente-cinq lieues jusqu'à *la Punta*, et qu'on trouvoit sur la route quantité de *jacras*, je m'obstinai à ne point prendre de guide ; je partis donc tout seul, et, après trois jours de marche, je me trouvai dans un pays désert et sablonneux, qui est assez proche des montagnes. Quelque diligence que je fisse, la nuit me surprit, et je résolus de la passer sous un gros arbre qui étoit à côté du grand chemin. Après avoir fait un léger repas, et récité quelques prières, je ne sais quel pressentiment me détermina à monter sur l'arbre ; je m'attachai aux branches

avec la corde qui me servoit de ceinture, et je commençois déjà à sommeiller, lorsque j'entendis du bruit au bas de l'arbre; je baissai aussitôt la tête, et j'aperçus, au clair de la lune, un gros *tigre*, lequel, après avoir fait cinq ou six fois le tour de l'arbre, s'élançoit le long du tronc, et faisoit de grands efforts pour y grimper. Ce manége dura assez long-temps; mais, voyant que ses tentatives étoient inutiles, et que je n'avois pas la complaisance de descendre, il prit le parti de se retirer. Jamais nuit ne me parut plus longue. Dès que le jour commença à paroître, je regardai de tous côtés, et, m'étant bien assuré que cet animal avoit disparu, je descendis de l'arbre et continuai ma route. J'arrivai ce jour-là même d'assez bonne heure à *la Punta*. Je trouvai cette bourgade désolée par une maladie contagieuse, qui avoit enlevé plus des deux tiers des habitans. J'assistai à la mort le curé du lieu, deux révérends pères dominicains, et plusieurs autres habitans. Je ne restai que trois jours dans cette bourgade presque déserte et abandonnée, et je pris la route de *Mendoza*, qui est éloignée de vingt-cinq lieues.

Mendoza est une ville assez grande, mais peu peuplée; elle est située au pied des Cordillères, de cette longue chaîne de montagnes dont j'ai parlé plus haut, lesquelles vont du nord au sud, et partagent toute l'Amérique méridionale. On trouve à *Mendoza* plusieurs maisons religieuses et un grand collége de pères jésuites; elle dépend pour le spirituel de l'évêque de *Santiago* du Chili. J'arrivai dans cette ville vers midi, et comme je passois au milieu de la place, je rencontrai un ecclésiastique qui me salua fort honnêtement, et m'invita à dîner; c'étoit le curé des Espagnols. Après le repas, je le priai de me faire conduire chez les pères jésuites, et il voulut m'y accompagner lui-même. Les pères savoient déjà que je devois passer par *Mendoza*, pour me rendre par le Chili au Pé-

rou ; cinquante missionnaires destinés au Chili, du nombre de ceux que j'avois trouvés à Buenos-Ayres, étoient arrivés depuis deux mois, et les avoient informés de ma marche. C'est pourquoi le révérend père recteur me dit, en m'embrassant tendrement, que l'inquiétude qu'il avoit eue à mon égard redoubloit la joie qu'il avoit de me voir, et qu'il avoit appréhendé long-temps qu'il ne me fût arrivé quelque accident sur la route. Après quelques momens d'entretien, comme je songeois à me retirer : « Vous ne logerez point ailleurs, me répondit obligeamment le père recteur, en me prenant la main; monsieur le curé est assez de nos amis pour ne pas trouver mauvais que je vous retienne; le grand nombre de missionnaires qui viennent d'arriver, m'empêche de vous donner une chambre en particulier, ce qui me fâche beaucoup; mais nous partagerons ensemble la mienne, et j'ai donné ordre qu'on vous y préparât un endroit commode. » Cette invitation étoit trop pressante pour ne pas l'accepter; la joie que je ressentis de me voir avec tant de fervens missionnaires, me fit bientôt oublier toutes mes fatigues passées.

J'étois cependant toujours occupé de mon voyage au *Chili*, où j'espérois trouver quelque vaisseau françois qui, allant à la Chine, passeroit aux îles Mariannes, où j'attendrois le galion qui va de la Nouvelle-Espagne à Manille, d'où je pourrois me rendre aisément à la côte de Coromandel. Il y a deux routes pour aller de *Mendoza* à *Santiago* : la première est de traverser les Cordillères ; la seconde est de côtoyer ces montagnes, et de marcher au nord jusqu'à une bourgade appelée *San-Juan de la Fontera*, d'où ensuite l'on tourne vers le sud, côtoyant toujours les montagnes jusqu'à *Santiago*, qui est situé presqu'à la même élévation du pôle que *Mendoza*. Par la première route, il n'y a que vingt-cinq lieues à faire, mais il y en a plus de cent par la seconde. Je m'informai si l'on pou-

voit passer les Cordillères : on me répondit que l'on pouvoit à la rigueur tenir cette route, mais qu'elle étoit très-difficile et très-dangereuse, à cause des neiges dont ces montagnes sont toujours couvertes, et que les Espagnols ne la prenoient jamais, aimant mieux faire un long détour que de s'exposer aux dangers d'un chemin si peu praticable. L'envie que j'avois de me rendre promptement au *Chili*, me détermina à prendre le chemin le plus court, bien qu'il fût le plus difficile; je faisois réflexion que nous étions au mois de décembre, qui est le temps d'été dans ces contrées méridionales; qu'étant en Europe, j'avois passé les Alpes et les Pyrénées, et que les Cordillères ne seroient peut-être pas plus difficiles à traverser; que d'ailleurs, allant à pied, je pourrois passer aisément par des endroits inaccessibles aux gens à cheval. Je communiquai mon dessein au révérend père recteur du collége, qui fit tout ce qu'il put pour m'en détourner; il vouloit que j'attendisse le départ des missionnaires qui devoient passer dans deux mois au Chili; le voyage m'eût été plus agréable; mais comme j'étois pressé, je persévérai dans ma première résolution.

Les deux premières journées ne furent pas fort rudes; mais quand j'eus pénétré plus avant dans ces montagnes, j'y trouvai des difficultés presque insurmontables; il me falloit parfois grimper sur des montagnes escarpées et toutes couvertes de neige, et ensuite me laisser glisser sur la neige dans des vallons où je n'apercevois nul sentier. Enfin, après des fatigues incroyables, que j'eus à essuyer durant sept jours, je me trouvai au-delà des Cordillères. Je marchai droit à *Santiago*, dont je n'étois éloigné que de quatre lieues, et que depuis deux jours j'avois aperçu du sommet des plus hautes montagnes. Après avoir traversé un lac, partie à gué, partie à la nage, j'entrai dans une belle *jacra*. Je fus agréablement

surpris d'y trouver un père jésuite, qui me donna toutes sortes de marques d'amitié; mais il fut bien plus surpris lui-même, lorsque, lui ayant remis une lettre du père recteur de Mendoza, il connut par la date qu'il n'y avoit que huit jours que je n'étois parti. Cette *jacra* appartenoit au collége de *Santiago*. Il y a une petite église fort propre pour les nègres et les esclaves, qui forment un village de trois à quatre cents personnes : le père a soin de leur instruction, et il a pour compagnon un frère qui veille à leur travail. Après m'y être reposé deux jours, je me mis en chemin pour *Santiago*.

Santiago est la capitale du royaume de Chili ; elle est grande, bien peuplée, située dans une plaine agréable, laquelle est arrosée d'une belle rivière, et d'un grand nombre de ruisseaux qui rendent les terres fertiles. Outre les fruits particuliers au pays, tous ceux qu'on y a transportés d'Europe y viennent parfaitement bien. La douceur du climat, la commodité du commerce, la fertilité des terres, qui fournissent tout ce qu'on peut souhaiter pour les délices de la vie, y ont attiré plusieurs familles espagnoles qui y ont fixé leur séjour. Les rues sont larges et bien alignées, les maisons solidement bâties et commodes. Il y a un siége épiscopal, un chapitre et plusieurs communautés religieuses. La première chose que je fis en arrivant dans la ville, fut de rendre mes respects à monsieur l'*évêque;* il me témoigna beaucoup de bonté, et donna ordre qu'on me préparât une chambre dans son palais. Les amitiés de ce grand prélat redoublèrent, quand il sut le sujet de mon voyage. Le lendemain je rendis visite aux pères jésuites, qui ont un collége et une maison de noviciat dans la ville. Je n'y fis pas un long séjour, parce que j'appris que trois vaisseaux françois étoient arrivés à la Conception, qui est à cent lieues de *Santiago*. Je m'y rendis en douze jours. Ce pays me parut un

des plus beaux et des plus fertiles que j'aie encore vus.

La Conception étoit autrefois la capitale du Chili : c'est une petite ville située dans le fond d'une grande baie, où les vaisseaux sont en sûreté. Une île que la nature a formée au milieu de la baie, les met à l'abri de la fureur des flots et des vents. Je trouvai dans le port les trois vaisseaux dont on m'avoit parlé ; mais comme ils ne faisoient que d'arriver, ils n'étoient pas sitôt prêts à remettre à la voile. C'est ce qui m'engagea à aller à *Valparayso*, où l'on m'assura qu'il y avoit un navire qui étoit sur son départ pour le Pérou. Si j'avois été bien instruit lorsque j'étois à *Santiago*, je me serois épargné bien des fatigues ; car *Valparayso* n'en est éloigné que d'environ vingt lieues, et j'en fis deux cents pour m'y rendre. J'y trouvai effectivement le vaisseau déjà tout chargé, et qui se préparoit à partir. Lorsque nous fûmes à quarante lieues de ce port, une chaloupe qui sortoit de la rade de *Pisco* vint droit à notre bord : elle étoit envoyée par le capitaine d'un navire françois, appelé *le Prince des Asturies*, qui avoit mouillé dans cette rade. J'appris d'un officier qui étoit dans la chaloupe, qu'un vaisseau françois, nommé *l'Éclair*, commandé par M. *Boislorée*, devoit incessamment se rendre à *Pisco*, d'où il passeroit au *Callao* pour aller ensuite à Canton ; c'est ce qui me porta à aller à *Pisco* pour l'y attendre ; il arriva quelques jours après, et m'ayant promis de me faire donner avis à Lima du jour de son départ du *Callao*, je m'embarquai dans un petit bâtiment espagnol qui faisoit voile pour ce port.

Le *Callao* est le principal et le plus fameux port de toute l'Amérique méridionale ; c'est le rendez-vous général de tous les négocians de ces vastes provinces. Il n'est éloigné que de deux lieues de Lima, qui est la capitale du Pérou, et le centre de tout le commerce de ce royaume et de celui du Chili. Les Espagnols y ont bâti une petite ville

le long du rivage ; elle est entourée d'une muraille de pierres de taille, garnie de plusieurs pièces d'artillerie, toutes de fonte. Il y a un gouverneur et une garnison de cinq cents hommes, entretenue par le roi d'Espagne. À peine fûmes-nous arrivés au port du *Callao*, que je pris la route de *Lima*. Cette ville, la plus riche du Nouveau-Monde, a deux lieues de circuit ; elle est située à deux lieues de la mer, au milieu d'un vallon, le plus étendu et le plus beau de tous ceux qui sont le long de cette côte. Elle n'est fermée que d'une muraille de terre. Une petite rivière qui descend des montagnes coule auprès des murs, et sépare la ville du faubourg. Les eaux de cette rivière, qu'on conduit par des canots dans les vallons, rendent la terre fertile et agréable ; sans quoi elle seroit sèche et stérile, ainsi qu'il arrive dans toutes les plaines du Pérou qui manquent de ce secours. Il ne pleut jamais le long de cette côte. Cette *capitale du Pérou* est très-agréable, et par sa situation, et par la douceur du climat, et par le grand nombre de maisons religieuses et d'églises, qui sont magnifiques et richement ornées. Le plan en est régulier ; les rues y sont larges et tirées au cordeau ; les maisons, quoique d'un seul étage, sont spacieuses, bien bâties et très-commodes. Elles étoient autrefois plus élevées ; mais le furieux tremblement de terre qui renversa presque toute la ville, sur la fin du siècle passé, a fait prendre aux habitans la précaution de les construire plus basses. Il s'en faut bien que cette ville soit peuplée à proportion de son étendue : on n'y compte pas plus de trente-cinq à quarante mille âmes. Aussitôt que j'y arrivai, j'allai rendre mes devoirs au vice-roi. C'étoit l'évêque de *Quito* qui en faisoit les fonctions : le vice-roi étoit mort, aussi bien que l'archevêque de Lima, qui est vice-roi né, quand celui qui a été établi par la cour d'Espagne vient à mourir. Au défaut de l'un et de

l'autre, la vice-royauté tombe à l'évêque de Quito, jusqu'à ce que celui qu'il plaît à sa majesté catholique de nommer pour ce poste soit venu en prendre possession. Ce prélat me fit un accueil très-favorable, et, après m'avoir retenu deux jours dans son palais, il me permit d'aller loger chez les pères jésuites, dont il me fit de grands éloges.

Outre le collége que ces pères ont au *Callao*, ils ont encore quatre maisons à *Lima*; savoir, la maison professe, le collége, qui est fort beau, le noviciat et la paroisse des Indiens, qui est à l'une des extrémités de la ville, et que l'on nomme *el Cercado*. C'est là que les jeunes prêtres qui ont achevé leurs études font une troisième année de noviciat. J'allai d'abord à la maison professe, où le révérend père provincial me combla d'honnêtetés : après y avoir demeuré trois jours, je lui témoignai que, voulant profiter du loisir et du repos que j'avois, mon dessein étoit de faire une retraite de huit jours : il me répondit obligeamment que j'étois le maître de choisir entre les quatre maisons de la compagnie celle qui m'agréeroit davantage, et que j'y pouvois rester autant de temps qu'il me plairoit. Je choisis la maison du noviciat; mais, avant que de m'y retirer, le révérend père recteur du collége m'invita à passer quelques jours chez lui. Je fus charmé de l'ordre et de la régularité de cette grande communauté, composée de plus de cent personnes, dont la plupart sont de jeunes étudians. Leur application à l'étude ne diminuoit rien de leur piété et de leur ferveur. Je demeurai trois jours au collége, et j'allai ensuite me renfermer dans le noviciat. La modestie, la piété, le silence et la régularité de ces fervens novices, que j'avois tous les jours devant les yeux, me rappeloient sans cesse le souvenir de mes premières années de religion; et les saintes réflexions qu'ils me donnoient lieu de faire, m'hu-

milioient devant le Seigneur, et m'animoient à être à l'avenir plus fidèle à ses grâces.

J'achevois ma retraite lorsque je reçus une lettre de M. Boislorée, qui m'apprenoit son arrivée au *Callao;* je me rendis aussitôt à son bord, et, dès le lendemain, on mit à la voile : c'étoit le premier jour de mars de l'an 1713. Nous eûmes trois mois d'une navigation très-douce; les vents alizés qui règnent sur cette mer nous portèrent très-commodément aux *îles Mariannes*. Comme le galion d'Espagne, que je venois chercher, n'avoit pas encore paru, je résolus de l'attendre dans l'île de *Guahan*, où nous avions mouillé. A peine étois-je à terre, que les révérends pères jésuites, qui sont les seuls missionnaires de ces îles, vinrent au devant de moi, accompagnés d'une troupe d'enfans; ils me conduisirent en procession à leur église, au milieu d'une multitude de fidèles qui s'étoient rendus en foule au rivage. L'air retentissoit des louanges du Seigneur, que chantoient ces enfans avec une dévotion qui m'attendrissoit jusqu'aux larmes. La prière finie, les pères me menèrent dans leur maison, qui est assez mal bâtie : ils n'oublièrent rien pour me marquer leur affection, et pour dissiper l'ennui qu'on ne peut guère éviter dans un pays si sauvage. Il n'y a qu'un zèle ardent pour le salut des âmes qui ait pu porter ces hommes apostoliques à entreprendre la conversion de ces barbares, et à consacrer le reste de leur vie dans ces îles séparées du reste de l'univers, et qui peuvent passer pour un exil affreux. Cependant ils me paroissoient plus contens que s'ils eussent été dans la plus riante contrée de l'Europe. Leur douceur, leur union, la paix intérieure qu'ils goûtoient, et qui se répandoit jusque sur leur visage, tout me fit comprendre que ce n'est pas dans les missions les plus laborieuses, et les plus destituées des commodités de la vie, que les ouvriers évangéliques sont le plus à plaindre. Dieu sait les

dédommager, par l'onction de sa grâce, de toutes les douceurs de la vie, dont ils se sont privés pour son amour. Tous ces insulaires sont maintenant soumis à l'Évangile. Dans la principale de ces îles, qu'on appelle *Agadagna*, il y a un séminaire fondé et entretenu par les rois catholiques, où les missionnaires élèvent avec grand soin la jeunesse.

Il y avoit douze jours que j'étois dans cette île lorsque le *galion* arriva. Le capitaine me prévint obligeamment, et m'offrit le passage que je souhaitois sur son bord. Je m'y embarquai, et, après douze jours de navigation, nous découvrîmes les premières terres des *îles Philippines*, et nous mouillâmes à l'*Embocadero*; c'est ainsi que les Espagnols appellent l'entrée du canal. On a un grand nombre d'îles à passer avant que d'arriver au port de *Cavite*, qui est à trois lieues de Manille. Les basses, les rochers et les courans, qui sont très-rapides, rendent le passage de ce canal très-difficile et très-dangereux. La mousson avoit changé; les vents, qui étoient au sud-ouest, nous étoient contraires, et nous fûmes plus d'un mois et demi à faire quatre-vingts lieues dans ce canal. Les officiers ayant résolu d'attendre la mousson favorable pour conduire sûrement le galion au port, je pris le parti, ainsi qu'avoient fait d'autres passagers, de me jeter dans la chaloupe, et de prendre terre à l'île de Luçon, d'où je me rendis en trois jours à *Manille*.

Manille, située dans l'île de Luçon, est bâtie au fond d'une baie qui a plus de dix-huit lieues de circuit : c'est la capitale de toutes les îles qu'on appelle *Philippines* : elle est environnée d'une bonne muraille, et a un château bien fortifié. Le roi d'Espagne y entretient une garnison de cinq cents hommes. Elle a un gouverneur, une cour de justice, un archevêque, un chapitre et plusieurs maisons religieuses. Toutes les églises y sont belles et riche-

ment ornées. On compte dans ces îles près de huit cents paroisses, qui sont partagées pour la conduite entre les prêtres séculiers et réguliers. Cette nombreuse chrétienté est cultivée avec beaucoup de soin, et est parfaitement instruite de nos mystères. Une maladie violente dont je fus attaqué à Manille me réduisit à l'extrémité. On désespéroit absolument de ma guérison, lorsque j'eus recours au grand apôtre des Indes, saint François-Xavier. Ma prière ne fut pas plus tôt achevée que je me sentis beaucoup mieux, et, deux jours après, je fus en état de célébrer le saint sacrifice de la messe. Ceux qui, après m'avoir vu au lit deux jours auparavant, me voyoient à l'autel, ne doutèrent pas qu'une guérison si soudaine ne fût l'effet de la puissante protection du saint que j'avois invoqué. Je partis de Manille le 15 de février de l'année 1714, sur *la Sainte-Anne*, vaisseau arménien, qui alloit à la côte de Coromandel. Une furieuse tempête, qui nous surprit entre l'île de *la Paragua* et *le Paraeel*, nous mit plusieurs jours dans un danger continuel de faire naufrage; nos mâts, nos voiles et le gouvernail furent emportés; ce fut par une espèce de miracle que nous abordâmes à *Malaca*, où je trouvai un vaisseau danois prêt à faire voile pour *Trinquimbar;* c'est une place située sur la côte de Coromandel, qui appartient aux Danois. *La Sainte-Anne* étant hors d'état de se mettre en mer, je demandai passage au capitaine danois, qui me l'accorda avec beaucoup de politesse. La saison, qui étoit déjà avancée, nous retint près de trois mois dans une traversée, qu'on fait au temps de la mousson en moins de trois semaines. La maladie se mit dans l'équipage : nous perdîmes le capitaine, qui mourut entre mes bras avec de grands sentimens de piété. Enfin, après bien des fatigues, nous arrivâmes à *Trinquimbar*. Je passai de là à *Madras*, d'où je me rendis aisément à *Pondichéry*, qui étoit le lieu de ma mission et le terme de mon voyage.

LETTRE (EXTRAIT) DU PÈRE DE HASE,

MISSIONNAIRE DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS,

AU RÉVÉREND PÈRE J.-B. ARENDTS.

A Buenos-Ayres, le 30 mars 1718.

Mon révérend père, après avoir passé vingt-deux ans auprès des Indiens, on m'en a retiré pour me donner le gouvernement du *collége* du Paraguay. C'est un fardeau qui étoit au-dessus de mes forces, et dont j'ai été chargé malgré moi. Je m'attendois à finir mes jours avec mes chers néophytes, et je n'ai pu les quitter sans douleur. Le jour que je partis du bourg *Notre-Dame-de-Lorette*, cinq mille Indiens me suivirent fondant en larmes, élevant les mains au ciel, et me criant d'une voix entrecoupée de sanglots : « Eh quoi ! mon père, vous nous abandonnez donc ? » Les mères levoient en l'air leurs enfans que j'avois baptisés, et me prioient de leur donner ma dernière bénédiction. Ils m'accompagnèrent ainsi pendant une lieue entière jusqu'au fleuve où je devois m'embarquer. Quand ils me virent entrer dans la barque, ce fut alors que leurs cris et leurs gémissemens redoublèrent. Je sanglotois moi-même, et je ne pouvois presque leur parler. Ils se tinrent sur le rivage tant qu'ils purent me suivre des yeux, et je vous avoue que je ne crois pas avoir jamais ressenti de douleur plus vive.

En 1717, les besoins de notre mission m'appelèrent à Cordoue du Tucuman. Je fis ce voyage, qui est de trois cents lieues, accompagné de quelques autres missionnaires, dont deux furent massacrés par les barbares, avec

environ trente *Guaraniens* leurs néophytes. Ils se jetèrent d'abord sur le père *Blaise de Sylva* (c'est le nom du premier, qui avoit gouverné pendant neuf ans cette province); ils lui cassèrent toutes les dents, ils lui arrachèrent les yeux, et ensuite l'assommèrent à coups de massue. Le père *Joseph Maco* (c'est le second) fut tué presqu'au même instant, et je vis tout en feu la barque où il étoit. Je devois m'attendre au même sort, car ils venoient fondre sur moi avec fureur ; mais les Indiens qui m'accompagnoient dans ma barque, s'avisèrent de décharger quelques-uns de leurs mousquets qui les mirent en fuite. Ces barbares, qu'on appelle *Payaguas*, errent continuellement sur les fleuves, dans des canots qu'ils font aller avec une vitesse extrême, et ils tendent de perpétuelles embûches aux chrétiens et aux missionnaires. Ce sont eux qui massacrèrent, il y a peu de temps, le père Barthélemy de Blende, de la manière que je vous le raconterai dans la suite de cette lettre.

La mission des *Guaraniens* et celle des *Chiquites* sont fort étendues. Les premiers sont rassemblés dans trente bourgades différentes, situées sur les bords du fleuve *Parana* et du fleuve *Uraguay*. Les seconds, qu'on appelle *Chiquites*, parce qu'ils habitent dans des cabanes fort basses, sont du côté du Pérou, et l'on pénètre dans leur pays par la ville de Sainte-Croix de la Sierra. Il y a vingt-huit ans que le père *de Arce* en fit la découverte ; il les rassembla, avec des travaux infinis, en cinq bourgades, qui sont très-nombreuses, et qui se peuplent tous les jours de nouveaux fidèles. Des campagnes immenses, ou plutôt de vastes marécages, séparent ces deux nations. Il y a deux chemins pour se rendre chez les *Chiquites* : le premier, en passant par le Pérou ; ce chemin est fort long, et c'est néanmoins celui que nos missionnaires sont obligés de prendre : il est entrecoupé de rivières qu'on ne peut

passer à gué qu'en certaines saisons de l'année. On pourroit tenir un autre chemin qui est de moitié plus court, en s'embarquant sur le fleuve Paraguay; mais il a été inconnu jusqu'ici, et c'est toujours inutilement qu'on a tenté d'en faire la découverte. Le fleuve et les terres par où il faudroit passer sont occupés par des peuples barbares, ennemis jurés des Espagnols, et de ceux qui professent le christianisme. Les uns sont toujours à cheval, et battent sans cesse la campagne : ils ne se servent point de selle, et ils montent leurs chevaux à nu. De toutes ces nations barbares, c'est la nation des *Guaycuréens* qui est la plus nombreuse, et en même temps la plus féroce. Le gibier est leur nourriture ordinaire; et quand il leur manque, ils vivent de lézards, et d'une espèce de couleuvres fort grandes. Les autres, au contraire, demeurent presque toujours sur le fleuve, où ils rôdent continuellement dans des canots faits de troncs d'arbres; ils ne vivent guère que de poisson : ils sont presque tous de la nation des *Payaguas*, nation perfide et cruelle, qui est sans cesse en embuscade pour surprendre et massacrer les chrétiens. Tous ces barbares adorent le démon, et l'on dit qu'il se montre à eux de temps en temps, sous la figure d'un grand oiseau.

Sur la fin de l'année 1714, le père *Louis de Roca*, provincial du Paraguay, résolut de faire une nouvelle tentative pour découvrir le chemin qui conduit aux *Chiquites*, par le fleuve Paraguay. Il choisit pour cette entreprise deux hommes d'une vertu rare et d'un courage extraordinaire; savoir, le père *de Arce* et le père *de Blende*, qui travailloient avec un grand zèle dans la mission des *Guaraniens*. Le père Laurent Daffe, missionnaire de la province gallo-belgique s'étoit offert pour cette expédition en la place du père de Blende; mais les supérieurs eurent d'autres vues sur lui, et lui donnèrent

le soin d'une bourgade de quatre mille Indiens. Les deux missionnaires partirent donc pour le Paraguay avec trente néophytes indiens qu'on leur avoit donnés pour les accompagner, dont quelques-uns savoient la langue des *Payaguas*. Ils arrivèrent au commencement de l'année 1715 à la ville de l'Assomption, qui est comme la capitale du Paraguay. Quand ils eurent pris quelques jours de repos, le père recteur du collége leur fit équiper un vaisseau où l'on mit les provisions nécessaires pour une année. Ce fut le 24 janvier qu'ils s'embarquèrent : ils furent conduits au vaisseau par le gouverneur et par les principaux de la ville. Le vaisseau étoit précédé de deux esquifs qui alloient à la découverte, afin de prévenir toute surprise de la part des barbares.

Ils avoient fait plus de cent lieues sur le fleuve, sans trouver un seul de ces infidèles, lorsqu'ils aperçurent une barque remplie de *Payaguas* qui étoient sans armes et sans défense. Ces barbares abordèrent le vaisseau dans la posture de gens qui demandoient du secours. En effet, ils racontèrent d'une manière très-touchante la triste situation où ils se trouvoient. « Nous sommes en proie, dirent-ils, à deux ennemis redoutables qui infestent l'un et l'autre rivage, et qui ont conjuré notre perte : aux *Guaycuréens*, d'une part, nos ennemis jurés; et, de l'autre, aux *Brasiliens*, qui viennent tout récemment de surprendre dans les bois plusieurs de nos femmes et de nos enfans, et les ont emmenés pour en faire leurs esclaves. C'en est fait de notre nation, si vous n'avez pitié de nos malheurs : nous ne demandons pas mieux que de vivre comme les autres Indiens, sous la conduite des missionnaires, de profiter de leurs instructions, et d'embrasser la foi chrétienne; ne nous refusez pas cette grâce. » Les deux pères furent touchés de ce discours : ils permirent aux *Payaguas* de les suivre dans leurs canots, et ils

les conduisirent dans une île assez vaste, où ils étoient à couvert des insultes de leurs ennemis. Ce fut là que les *Payaguas* formèrent à la hâte une espèce de village où ils s'établirent avec leurs femmes et leurs enfans. Le père *de Blende* passoit les jours et les nuits à apprendre leur langue, afin de les instruire, et il le faisoit avec succès; car la crainte les avoit rendus si dociles, qu'ils écoutoient avec avidité les instructions du missionnaire, et les répétoient sans cesse, de sorte que toute l'île retentissoit continuellement du nom de Jésus-Christ. Cependant le père *de Arce*, qui cherchoit à s'ouvrir un chemin qui le menât aux bourgades des *Chiquites*, essaya de mettre pied à terre en différens endroits; mais ce fut inutilement. Les *Guaycuréens*, qui avoient pressenti son dessein, tenoient la campagne; et ils étoient en si grand nombre, qu'il n'eût pas été prudent de s'exposer à leur fureur. Le père prit donc le parti de chercher une autre route. Il laissa dans l'île un de ses néophytes pour continuer d'instruire les *Payaguas*, et il se fit accompagner par quelques-uns d'eux, qui le suivoient dans leurs canots. Après diverses tentatives, toutes inutiles, il arriva enfin à un lac d'une grandeur immense, où le fleuve Paraguay prend sa source.

Les *Payaguas* qui étoient à la suite des missionnaires, voyant qu'il n'y avoit plus rien à craindre des *Brasiliens*, projetoient secrètement entre eux de tuer ceux qui étoient dans le vaisseau, et de s'en emparer : ils cachoient leur perfide dessein sous des marques spécieuses d'amitié et de reconnoissance, tandis qu'ils observoient avec soin ce qui se passoit dans le vaisseau, et qu'ils épioient le moment d'exécuter leur projet. Le père *de Arce*, se trouvant au milieu du lac, jugea que, gagnant le rivage, il pourroit se frayer un chemin chez les *Chiquites*. C'est pourquoi il laissa le père de Blende dans le vaisseau, avec quinze néophytes indiens et deux Espagnols qui conduisoient la

manœuvre ; et il le chargea de l'attendre sur ce lac jusqu'à ce qu'il ramenât le père provincial, qui étoit allé visiter les bourgades des *Chiquites* par le chemin du Pérou. Il se mit donc, avec quinze autres Indiens, dans les deux esquifs ; et, s'étant pourvu des provisions nécessaires, il gagna le rivage qui étoit fort éloigné. Il y aborda avec ses compagnons, il se fit lui-même une route vers les *Chiquites*, et, après deux mois de fatigues incroyables, il arriva à une de leurs bourgades. Les *Payaguas*, voyant partir le père de Arce et un bon nombre d'Indiens, jugèrent qu'il étoit temps de se *rendre maîtres du vaisseau* : ils allèrent chercher leurs compagnons qui étoient dans l'île, et, sous prétexte de venir écouter les instructions du missionnaire, ils montèrent tous dans le vaisseau. Aussitôt qu'ils y furent entrés, ils se jetèrent avec furie sur nos gens qu'ils trouvèrent désarmés, et ils les tuèrent à coups de dards. Ils épargnèrent néanmoins trois personnes : le père de Blende, dont les manières tout-à-fait aimables avoient gagné le cœur du chef des *Payaguas;* un des deux Espagnols qui gouvernoient le vaisseau, dont ils avoient besoin pour le conduire dans le lieu de leur retraite ; et un néophyte de leur nation, qui, sachant parfaitement leur langue, devoit servir d'interprète. Ce fut, autant qu'on peut le conjecturer, au mois de septembre de l'année 1715, qu'ils firent ce cruel massacre et qu'ils enlevèrent le vaisseau.

Aussitôt que les *Payaguas* se virent au milieu de leurs habitations, ils vendirent à d'autres barbares le commandant du vaisseau, qui leur étoit désormais inutile. Leur chef fit dresser une méchante hutte pour servir de logement au père *de Blende,* et il laissa auprès de lui le néophyte qu'il avoit amené pour lui servir d'interprète. On peut aisément se figurer ce que le missionnaire eut à souffrir sous un ciel brûlant, et au milieu d'un peuple si féroce. Il ne cessoit tous les jours de leur prêcher la loi

chrétienne, soit par lui-même, soit par le moyen de son interprète; il n'épargnoit ni les caresses ni les marques d'amitié qu'il croyoit capables de fléchir leurs cœurs: tantôt il leur représentoit les feux éternels de l'enfer, dont ils seroient infailliblement les victimes, s'ils persévéroient dans leur infidélité et dans leurs désordres; d'autres fois il leur faisoit la peinture des récompenses que Dieu leur promettoit dans le ciel, s'ils se rendoient dociles aux vérités qu'il leur annonçoit; mais il parloit à des cœurs trop durs pour être amollis : ces vérités si touchantes ne firent que les irriter, surtout les jeunes gens, qui ne pouvoient souffrir qu'on leur parlât de renoncer à la licence et à la dissolution dans laquelle ils vivoient; ils regardèrent le père comme un censeur importun, dont il falloit absolument se défaire, et sa mort fut bientôt conclue. Ils prirent le temps que leur chef, qui aimoit le missionnaire, étoit allé dans des contrées assez éloignées; et aussitôt qu'ils le surent parti, ils coururent, les armes à la main, vers la cabane de l'homme apostolique. *François* (c'est le nom du néophyte qui étoit son interprète) se douta de leur dessein : il eut le courage d'aller assez loin au devant d'eux, et de s'exposer le premier à leur fureur : les ayant atteints, il leur reprocha la noirceur du crime qu'ils méditoient, et il s'efforça, tantôt par des prières, tantôt par des menaces, de les détourner d'une action si perfide. Loin de les toucher, il ne fit qu'avancer à soi-même le moment de sa mort : ces barbares se jetèrent sur lui, l'emmenèrent assez loin, et le massacrèrent à coups de dards. Ce néophyte avoit passé, depuis son baptême, douze années dans une bourgade des *Guaraniens*, où il avoit vécu dans une grande innocence, et il s'étoit présenté de lui-même aux missionnaires pour les accompagner dans leur voyage. Cette mort ne put être ignorée du père *de Blende*, et il vit bien qu'on ne tarderoit pas à le traiter avec la même

inhumanité. Il passa la nuit en prières pour demander à Dieu les forces qui lui étoient nécessaires dans une pareille conjoncture; et, se regardant comme une victime prête à être immolée, il offrit son sang pour la conversion de ces peuples. Il ne se trompoit point; dès le grand matin il entendit les cris tumultueux de ces barbares qui s'avançoient vers sa cabane. Il mit aussitôt son chapelet au cou, et il alla au devant d'eux sans rien perdre de sa douceur naturelle : quand il se vit assez peu éloigné de ces furieux, il se mit à genoux, la tête nue, et, croisant les mains sur la poitrine, il attendit, avec un visage tranquille et serein, le moment auquel on devoit lui arracher la vie. Un des jeunes *Payaguas* lui déchargea d'abord un grand coup de massue sur la tête, et les autres le percèrent en même temps de plusieurs coups de lance. Ils le dépouillèrent aussitôt de ses habits, et ils jetèrent son corps sur le bord du fleuve pour y servir de jouet à leurs enfans : il fut entraîné la nuit suivante par les eaux qui se débordèrent. Ce fut ainsi que le père de Blende consomma son sacrifice. Ces barbares furent étonnés de sa constance, et ils publièrent eux-mêmes qu'ils n'avoient jamais vu mourir personne avec plus de joie et de tranquillité.

Quant au père *de Arce*, il étoit chargé, ainsi que je l'ai dit au commencement de cette lettre, de découvrir le chemin le plus court par le fleuve Paraguay, qui devoit faciliter aux missionnaires l'entrée dans le pays des *Chiquites*, et donner le moyen aux provinciaux de visiter les bourgades nouvellement chrétiennes. La route qu'on tenoit par le Pérou étoit peu praticable : outre les fatigues d'un voyage de près de huit cents lieues qu'il faut faire par cette route, les eaux qui inondent ces terres la plus grande partie de l'année, ôtent presque toute communication avec le Paraguay : c'est ce qui a fait qu'aucun provincial n'a pu jusqu'ici visiter ces missions. Le seul père *de Roca*

s'est senti assez de force pour une si pénible entreprise. Il alla donc par la voie ordinaire du Pérou jusqu'à la bourgade de Saint-Joseph, qui n'est qu'à huit journées du fleuve Paraguay. Il avoit réglé que de là il enverroit un missionnaire, avec plusieurs Indiens *chiquites*, jusqu'au fleuve, pour y joindre le père de Arce; que ces Indiens emmèneroient le père de Blende, qui remplaceroit chez les *Chiquites* le missionnaire; que, pour lui il retourneroit au Paraguay avec le père de Arce par le fleuve, et que, de cette manière, on connoîtroit parfaitement ce chemin, qui étoit très-court en comparaison de celui du Pérou, et qui engageroit à beaucoup moins de dépenses et de fatigues. Tout cela s'exécuta de sa part ainsi qu'il l'avoit projeté; mais, s'étant rendu au lieu marqué, et n'ayant aucune nouvelle de l'arrivée du vaisseau; de plus, le missionnaire qu'il avoit envoyé ayant rapporté, à son retour, que tous les soins qu'il s'étoit donnés pour le découvrir avoient été inutiles, il perdit toute espérance, et il prit la résolution de s'en retourner dans la province par le même chemin par lequel il étoit venu. Il avoit déjà quitté la nation des *Chiquites*, et il étoit bien au-delà de Sainte-Croix de la Sierra, lorsqu'il lui vint un exprès avec des lettres du père de Arce, par lesquelles il lui marquoit son arrivée dans l'une des bourgades des *Chiquites*, et il le prioit de revenir sur ses pas, afin de s'en retourner au Paraguay par le chemin qu'il avoit enfin découvert.

Le père *de Roca* balançoit s'il s'exposeroit de nouveau aux fatigues qu'il avoit essuyées et aux risques qu'il avoit courus dans un voyage si long et si difficile : ceux qui l'accompagnoient l'en dissuadoient fortement; mais, comme il est d'un courage que nulle difficulté ne rebute, il se détermina à rebrousser chemin, et il dépêcha un Indien pour en donner avis au père de Arce. Celui-ci, jugeant qu'il étoit inutile d'attendre le père de Roca, partit aus-

sitôt avec quelques *Chiquites* pour se rendre au lac, où il avoit laissé le vaisseau, afin d'y disposer toutes choses pour le retour; mais, en y arrivant, il fut bien étonné de ne trouver ni vaisseau ni barque. Comme il n'avoit nulle défiance de la perfidie des *Payaguas*, il crut que les provisions ayant manqué au père de Blende, qui n'avoit pas reçu de ses nouvelles depuis trois mois, il s'en étoit retourné au Paraguay; sur quoi il prit une résolution qui fait assez connoître l'intrépidité avec laquelle il affrontoit les plus grands périls : il fit couper sur-le-champ deux arbres, qui ne sont pas fort gros dans ces contrées-là; il les fit creuser et joindre ensemble en forme de bateau, et c'est sur une si fragile machine qu'il résolut de faire trois cents lieues avec six Indiens (car le bateau n'en pouvoit pas contenir davantage) pour se rendre au Paraguay, où il avoit dessein d'équiper un autre vaisseau, sur lequel il viendroit chercher le père de Roca. Avant que de s'embarquer, il écrivit une lettre à ce père, dans laquelle il l'instruisoit de l'embarras où il s'étoit trouvé, et du parti qu'il avoit pris : en même temps il le prioit instamment de demeurer quelques mois parmi les *Chiquites*, jusqu'à ce qu'il fût de retour. Le père *de Roca* arriva à la bourgade des *Chiquites* la moins éloignée du fleuve, et, ayant appris que le père *de Arce* avoit pris le devant pour disposer toutes choses au retour, il se mit en chemin pour l'aller joindre. C'étoit au mois de décembre, où les pluies sont abondantes et continuelles : il étoit monté sur une mule qui n'avançoit qu'à peine dans ces terres grasses et marécageuses; souvent même il étoit obligé de descendre et de marcher dans l'eau et dans la fange, dont la mule ne pouvoit se tirer sans ce secours. Il avoit fait environ cinquante lieues, toujours trempé de la pluie, et ne pouvant prendre de repas et de sommeil que sur quelque colline qui s'élevoit au-dessus de l'eau, lorsqu'il reçut la lettre

du père de Arce. Ces tristes nouvelles l'affligèrent sensiblement ; mais il adora avec une parfaite soumission les ordres de la Providence, et il s'en retourna vers les *Chiquites*, d'où il venoit. Il fut un mois dans ce voyage, où il souffrit toutes les incommodités qu'on peut imaginer. Cependant le père *de Arce* et ses six néophytes naviguoient dans leur petit bateau sur le grand fleuve Paraguay. Ils furent aperçus des *Guaycuréens*, qui les assaillirent et les massacrèrent impitoyablement. C'est ce qu'on a appris du même *Payagua* qui a fait le détail de la mort du père de Blende. Il n'a pu dire ni le lieu ni les circonstances de la mort du père de Arce : ce qu'il y a de certain, c'est que ce missionnaire a prodigué sa vie dans une occasion où il s'agissoit de procurer la gloire de Dieu, et de faciliter la conversion des Indiens. Telle a été la mort toute récente de ces deux missionnaires. Si nous apprenons dans la suite quelque autre particularité qui les regarde, je ne manquerai pas de vous en faire part. Leur sang fertilisera sans doute ces terres infidèles, et y produira, selon la pensée de Tertullien, le précieux germe de la foi. Je suis avec respect, etc.

LETTRE DU RÉVÉREND PÈRE CAT

A MONSIEUR ***.

A Buenos-Ayres, le 18 mai 1729.

Je me hâte, monsieur, de remplir la promesse que je vous ai faite en partant, de vous écrire les particularités de mon voyage, qui, aux fatigues près d'un trajet long et pénible, a été des plus heureux.

Je sortis, le 8 de novembre 1728, de la rade de Cadix,

avec trois missionnaires de notre compagnie. Poussé par un vent favorable, l'équipage perdit bientôt la terre de vue, et la navigation fut si rapide, qu'en trois jours et demi nous arrivâmes à la vue des Canaries. Mais alors le vent ayant changé, nous fûmes obligés de louvoyer jusqu'au 16, jour auquel nous mouillâmes à la baie de *Sainte-Croix de Tériffe*, où nous nous arrêtâmes quelque temps pour faire de nouvelles provisions. Je ne trouve rien de plus ennuyeux que le séjour d'un vaisseau arrêté dans un port. Heureusement nous ne restâmes pas long-temps dans celui où nous étions, et le 26 janvier nous nous trouvâmes sous le tropique du cancer. Je fus alors témoin d'un spectacle auquel je ne m'attendois guère : on vit paroître tout à coup sur le vaisseau dix ou douze *aventuriers* que personne ne connoissoit. C'étoient des *gens ruinés*, qui, voulant passer aux Indes pour y tenter fortune, s'étoient glissés dans le navire parmi ceux qui y avoient porté les provisions, et s'étoient cachés entre les ballots. Ils sortirent de leur retraite les uns après les autres, bien persuadés qu'étant si avancés en mer, on ne chercheroit point un port pour les mettre à terre. Le capitaine, indigné de voir tant de bouches surnuméraires, se livra à des transports de fureur qu'on eut bien de la peine à calmer ; mais enfin on en vint à bout. Quoique nous fussions sous la zone torride, nous n'étions cependant pas tout-à-fait à l'abri des rigueurs de l'hiver, parce que le soleil étoit alors dans la partie du sud, et qu'il régnoit un vent frais qui approchoit de la bise. Le printemps survint tout à coup ; quelques semaines après nous éprouvâmes les chaleurs de l'été, qui ne cessèrent pour nous que quand nous eûmes passé le tropique du capricorne. Alors nous nous trouvâmes en automne, de sorte qu'en moins de trois mois nous eûmes successivement toutes les saisons.

Le 18 février, nous passâmes la *ligne*. Ce jour sera pour

moi un jour à jamais mémorable. On célébra une *fête* qui vous surprendra par sa singularité. Nous n'avions dans le vaisseau que des Espagnols : vous connoissez leur génie romanesque et bizarre, mais vous le connoîtrez encore mieux par la description des cérémonies qu'ils observent en passant la ligne. La veille de la fête, on vit paroître sur le tillac une troupe de matelots armés de pied en cap, et précédés d'un héraut qui donna ordre à tous les passagers de se trouver le lendemain à une certaine heure sur la plate-forme de la poupe, pour rendre compte au *président de la ligne* des raisons qui les avoient engagés à venir naviguer dans ces mers, et lui dire de qui ils en avoient obtenu la permission. L'édit fut affiché au grand mât ; les matelots le lurent les uns après les autres ; car tel étoit l'ordre du président : après quoi ils se retirèrent dans le silence le plus respectueux et le plus profond. Le lendemain, dès le matin, on dressa sur la plate-forme une table d'environ trois pieds de largeur sur cinq de longeur : on y mit un tapis, des plumes, du papier, de l'encre, et plusieurs chaises à l'entour. Les matelots formèrent une compagnie beaucoup plus nombreuse que la veille ; ils étoient habillés en dragons, et chacun d'eux étoit armé d'un sabre et d'une lance. Ils se rendirent au lieu marqué au bruit du tambour, ayant des officiers à leur tête. Le président arriva le dernier. C'étoit un vieux Catalan qui marchoit avec la gravité d'un roi de théâtre. Ses manières, ridiculement hautaines, jointes à son air original et burlesque, qu'il soutenoit du plus grand sang-froid, faisoient bien voir qu'on ne pouvoit choisir personne qui fût plus en état de jouer un pareil rôle. Aussitôt que le digne personnage fut assis dans le fauteuil qu'on lui avoit préparé, on fit paroître devant lui un homme qui avoit tous les défauts du *Thersite* d'Homère. On l'accusoit d'avoir commis un crime avant le passage de la ligne. Ce prétendu coupable voulut se justi-

fier; mais le président, regardant ses excuses comme autant de manques d'égards, lui donna vingt coups de canne, et le condamna à être plongé cinq fois dans l'eau. Après cette scène, le président envoya chercher le *capitaine du vaisseau*, qui comparut tête découverte, et dans le plus grand respect. Interrogé pourquoi il avoit eu l'audace de s'avancer jusque dans ces mers, il répondit qu'il en avoit reçu l'ordre du roi son maître. Cette réponse aigrit le président, qui le mit à une amende de cent vingt flacons de vin. Le capitaine représenta que cette taxe excédoit de beaucoup ses facultés; on disputa quelque temps; et enfin le président voulut bien se contenter de vingt-cinq flacons, de six jambons et de douze fromages de Hollande, qui furent délivrés sur-le-champ. Les *passagers* furent cités à leur tour les uns après les autres. Le président leur fit à tous la même demande qu'au capitaine; ils répondirent de leur mieux, mais toujours d'une manière plaisante et digne des interrogations absurdes du président, qui finit sa séance par mettre tout le monde à contribution. Quand la cérémonie fut achevée, le capitaine et les officiers du vaisseau servirent au président des rafraîchissemens de toute espèce, dont les matelots eurent aussi leur part; mais la scène n'étoit point encore finie. Dès qu'on fut sur le point de se séparer, le capitaine du vaisseau, qui s'étoit retiré quelque temps auparavant, sortit tout à coup de sa chambre, et demanda d'un ton fier et arrogant ce que signifioit cette assemblée. On lui répondit que c'étoit le cortége du président de la ligne. « Le président de la ligne! reprit le capitaine en colère. De qui veut-on me parler? Ne suis-je point le maître ici? et quel est l'insolent qui ose me disputer le domaine de mon vaisseau? Qu'on saisisse à l'instant ce rebelle et qu'on le plonge dans la mer. » A ces mots le président troublé se jeta aux genoux du capitaine, qu'il pria très-instamment

de commuer la peine ; mais tout fut inutile, il fallut obéir. On plongea trois fois dans l'eau sa risible excellence, et ce président si respectable, qui avoit fait trembler tout l'équipage, en devint tout à coup le jouet et la risée. Ainsi se termina la fête. Peut-être étiez-vous déjà instruit de cet usage ; mais vous ignoriez peut-être aussi la manière dont il se pratique parmi les Espagnols, qui surpassent, en fait de plaisanteries originales, toutes les autres nations. Je ne suis point entré dans tous les détails de cette fête, qui est sujette à bien des inconvéniens ; je n'ai voulu que vous donner une idée du caractère d'un peuple qu'on ne connoît point encore assez.

Lorsque nous eûmes passé la ligne, nous éprouvâmes des calmes qui nous chagrinèrent autant que le passage nous avoit réjouis. Pour tromper notre ennui, nous nous occupions à prendre des *chiens de mer*, ou requins. C'est un poisson fort gros, qui a ordinairement cinq ou six pieds de long, et qui aime beaucoup à suivre les vaisseaux. Parmi ceux que nous prîmes, nous en trouvâmes un qui avoit dans le ventre deux *diamans* de grand prix que le capitaine s'appropria, un bras d'homme et une paire de souliers. La chair de ce poisson n'est rien moins qu'agréable : elle est fade, huileuse et malsaine ; il n'y a guère que les matelots qui en mangent ; encore n'en mangeroient-ils pas s'ils avoient d'autres mets. Nous n'avions pour le pêcher d'autre instrument que l'hameçon que nous avions soin de couvrir de viande. Alléché par l'odeur, cet animal venoit accompagné d'autres poissons appelés *romeniros*, qu'on appelle les pilotes, parce qu'ordinairement ils le précèdent ou l'entourent. Il avaloit le morceau que nous lui présentions, et, dès qu'il étoit hors de l'eau, on s'armoit d'un gros bâton et on lui cassoit la tête. Ce qu'il y a de singulier, c'est que les poissons qui l'accompagnoient, le voyant pris, s'élançoient en foule sur son dos comme

pour le défendre, et se laissoient prendre avec lui.

Le *requin* ne fut pas le seul que nous prîmes. Il en est un que j'étois fort curieux de voir, et je ne tardai pas à me satisfaire : c'étoit le *poisson volant*. Celui-ci a deux ailes fort semblables à celles de la chauve-souris ; on l'appelle *poisson volant* parce que, pour se dérober aux poursuites d'un autre poisson très-vorace, nommé la *bonite*, il s'élance hors de l'eau, et vole avec une rapidité merveilleuse à deux ou trois jets de pierre ; après quoi il retombe dans la mer, qui est son élément naturel. Mais comme la *bonite* est fort agile, elle le suit à la nage, et il n'est pas rare qu'elle se trouve à temps pour le recevoir dans sa gueule au moment où il retombe dans l'eau, ce qui ne manque jamais d'arriver lorsque le soleil ou le trop grand air commence à sécher ses ailes. Les poissons volans, comme presque tous les oiseaux de mer, ne volent guère qu'en bande, et il en tombe souvent dans les vaisseaux. Il en tomba un sur le nôtre : je le pris dans ma main, et je l'examinai à loisir. Je le trouvai de la grosseur du *mulet de mer*. Mais deux choses m'ont extrêmement frappé, c'est sa vivacité extraordinaire et sa prodigieuse familiarité. On dit que cet oiseau aime beaucoup la vue des hommes ; si j'en juge par la quantité qui voltigeoient sans cesse autour de notre navire, je n'ai aucune peine à le croire ; d'ailleurs, il arrive souvent que, poursuivi par la *bonite*, il se réfugie sur le premier vaisseau qu'il rencontre, et se laisse prendre par les matelots, qui sont ordinairement assez généreux ou assez peu amateurs de sa chair pour lui rendre la liberté.

Le 26 février, nous eûmes le *soleil à pic* (à plomb et perpendiculairement), et à midi nous remarquâmes que les corps ne jetoient aucune ombre. Quelques jours auparavant nous avions essuyé une tempête que je ne vous décrirai point ici ; je vous dirai seulement que ce fut dans

cette circonstance que je vis le fen *Saint-Elme* pour la première fois. C'est une flamme légère et bleuâtre, qui paroît au haut d'un mât ou à l'extrémité d'une vergue. Les matelots prétendent que son apparition annonce la fin des tempêtes; voilà pourquoi ils portent toujours avec eux une image du saint dont ce feu porte le nom. Aussitôt que j'aperçus le phénomène, je m'approchai pour le considérer; mais le vent étoit si furieux et le vaisseau si agité, que les mouvemens divers que j'éprouvois me permirent à peine de le voir quelques instans. Voici une autre chose que j'ai trouvée digne de remarque. Lorsqu'il pleut sous la zone torride, et surtout aux environs de l'équateur, au bout de quelques heures la pluie paroît se changer en une multitude de petits *vers blancs* assez semblables à ceux qui naissent dans le fromage. Il est certain que ce ne sont point les gouttes de pluie qui se transforment en vers. Il est bien plus naturel de croire que cette pluie, qui est très-chaude et très-malsaine, fait simplement éclore ces petits animaux, comme elle fait éclore en Europe les chenilles et les autres insectes qui rongent nos espaliers. Quoi qu'il en soit, le capitaine nous conseilla de faire sécher nos vêtemens; quelques-uns refusèrent de le faire, mais ils s'en repentirent bientôt après; car leurs habits se trouvèrent si chargés de vers, qu'ils eurent toutes les peines du monde à les nettoyer. Je ne finirois point, mon révérend père, si je vous racontois toutes les petites aventures de notre voyage. Je ne vous parlerai pas même des lieux que nous avons vus sur notre route; n'étant point sorti du vaisseau, je ne pourrois vous en donner qu'une idée imparfaite. Je passerai donc sous silence tout ce qui nous est arrivé jusqu'à notre entrée dans le fleuve de *la Plata*, dont je crois devoir vous dire un mot.

J'avois ouï dire en Europe que le *fleuve de la Plata* avoit environ cinquante lieues de large à son embouchure:

on ne me disoit rien de trop; je me suis convaincu par moi-même de la vérité du fait. Quand nous partîmes d'une forteresse située à plus de trente lieues de l'embouchure, dans un endroit où la largeur du fleuve est moindre que partout ailleurs, nous perdîmes la terre de vue avant d'arriver au milieu, et nous naviguâmes un jour entier sans découvrir l'autre bord. Arrivé à *Buenos-Ayres*, je suis monté souvent sur une montagne très-élevée par un temps fort serein, sans rien découvrir qu'un horizon terminé par l'eau. A la vérité le fleuve de *la Plata* est d'une profondeur peu proportionnée à sa largeur; outre cela il est rempli de bancs de sable fort dangereux, sur lesquels on ne trouve guère que quatre ou cinq brasses d'eau. Le plus périlleux est à l'embouchure, et on le nomme *le banc anglois*. J'ignore ce qui l'a fait appeler ainsi; cela vient peut-être de ce que les Anglois l'ont découvert les premiers, ou de ce qu'un vaisseau de leur nation y a échoué. Quoi qu'il en soit, notre capitaine ne connoissoit *la Plata* que sous le nom redoutable d'*Enfer des Pilotes* : ce n'étoit pas sans raison; car ce fleuve est en effet plus dangereux que la mer même en courroux. En pleine mer, quand les vents se déchaînent, les vaisseaux n'ont pas beaucoup à craindre, à moins qu'ils ne rencontrent dans leur route quelque rocher à fleur d'eau. Mais sur *la Plata* on est sans cesse environné d'écueils; d'ailleurs les eaux s'y élevant davantage qu'en haute mer, le navire court grand risque, à cause du peu de profondeur, de toucher le fond et de s'ouvrir, en descendant de la vague en furie dans l'abîme qu'elle creuse en s'élevant. Nous n'entrâmes dans le fleuve qu'aux approches de la nuit; mais, grâce à l'habileté du pilote, la navigation fut si heureuse, que nous abordâmes beaucoup plus tôt que nous ne pensions à l'île de *los Lobos* (île des Loups). Quoique nous y ayons séjourné quelque temps, je n'ai cependant rien de

particulier à vous en écrire, sinon qu'elle n'est pour ainsi dire habitée que par des *loups marins*. Lorsque ces animaux aperçoivent un bâtiment, ils courent en foule au devant de lui, s'y accrochent, en considèrent les hommes avec attention, grincent des dents, et se replongent dans l'eau; ensuite ils passent et repassent continuellement devant le navire, en jetant des cris dont le son n'est point désagréable à l'oreille; et lorsqu'ils ont perdu le bâtiment de vue, ils se retirent dans leur île, ou sur les côtes voisines. Vous vous imaginez peut-être que la chasse de ces animaux est fort dangereuse. Je vous dirai qu'ils ne sont ni redoutables par leur férocité, ni difficiles à prendre; d'ailleurs ils s'enfuient aussitôt qu'ils aperçoivent un chasseur armé. Leur peau est très-belle et très-estimée pour la beauté de son poil qui est ras, doux et de longue durée. J'ai vu encore dans le fleuve de *la Plata* un poisson qu'on appelle *viagros*. Il a quatre longues moustaches; sur son dos est un aiguillon dont la piqûre est extrêmement dangereuse; elle est même mortelle lorsqu'on n'a pas soin d'y remédier promptement. Cet aiguillon paroît cependant foible; mais on en jugeroit mal si l'on n'examinoit que les apparences. Voici un trait qui peut vous en donner une idée. Ayant pris un de ces poissons, nous le mîmes sur une table épaisse d'un bon doigt; il la perça de part en part avec une facilité qui nous surprit tous également. Le reste du voyage fut on ne peut pas plus satisfaisant.

Après une navigation agréable et tranquille, nous nous trouvâmes à la vue de *Buenos-Ayres*, d'où je vous écris. Cette ville est, je crois, sous le trente-deuxième degré de latitude méridionale. On y respire un air assez tempéré, quoique souvent un peu trop rafraîchi par les vents qui règnent sur le fleuve de *la Plata*. Les campagnes des environs n'offrent que de vastes déserts, et l'on n'y trouve que quelques cabanes répandues çà et là, mais toujours

fort éloignées les unes des autres. Le pêcher est presque le seul arbre fruitier que l'on voie aux environs de *Buenos-Ayres*. La vigne ne sauroit y venir à cause de la multitude innombrable de fourmis dont cette terre abonde; ainsi l'on ne boit dans ce pays d'autre vin que celui qu'on y fait venir d'Espagne par mer, ou par terre de *Mendoza*, ville du *Chili*, assise au pied des Cordillères, à trois cents lieues de Buenos-Ayres. A la vérité ces déserts arides et incultes dont je viens de vous parler sont peuplés de chevaux et de bœufs sauvages. Quelques jours après mon arrivée à *Buenos-Ayres*, un Indien vendit à un homme de ma connoissance huit chevaux pour un baril d'eau-de-vie : encore auroient-ils été fort chers s'ils n'eussent été d'une extrême beauté; car on en trouve communément à six ou huit francs. On peut même en avoir à meilleur marché; mais alors il faut aller les chercher à la campagne, où les paysans en ont toujours un grand nombre à vendre. Les *bœufs* ne sont pas moins communs; pour s'en convaincre, on n'a qu'à faire attention à la quantité prodigieuse de leurs peaux qui s'envoient en Europe. Vous ne serez pas fâché, mon révérend père, de savoir la manière dont on les prend. Une vingtaine de chasseurs à cheval s'avancent en bon ordre vers l'endroit où ils prévoient qu'il peut y en avoir un certain nombre; ils ont en main un long bâton armé d'un fer taillé en croissant et bien aiguisé; ils se servent de cet instrument pour frapper les animaux qu'ils poursuivent, et c'est ordinairement aux jambes de derrière qu'ils portent le coup, mais toujours avec tant d'adresse, qu'ils ne manquent presque jamais de couper le nerf de la jointure. L'animal tombe bientôt à terre sans pouvoir se relever. Le chasseur, au lieu de s'y arrêter, poursuit les autres, et, frappant de la même manière tous ceux qu'il rencontre, il les met hors d'état de fuir; de sorte qu'en une heure de

temps, vingt hommes peuvent en abattre sept à huit cents. Lorsque les chasseurs sont las, ils descendent de cheval, et, après avoir pris un peu de repos, ils assomment les bœufs qu'ils ont terrassés, en emportent la peau, la langue et le suif, et abandonnent le reste aux corbeaux, qui sont ici en si grande quantité que l'air en est souvent obscurci. On feroit beaucoup mieux d'exterminer les *chiens sauvages*, qui se sont prodigieusement multipliés dans le voisinage de *Buenos-Ayres*. Ces animaux vivent sous terre dans des tanières faciles à reconnoître par les tas d'ossemens que l'on aperçoit autour. Comme il est fort à craindre que, les bœufs sauvages venant à leur manquer, ils ne se jettent sur les hommes mêmes, le gouverneur de *Buenos-Ayres* avoit jugé cet objet digne de toute son attention. En conséquence il avoit envoyé à la chasse de ces chiens carnassiers des soldats qui en tuèrent beaucoup à coups de fusil; mais, au retour de leur expédition, ils furent tellement insultés par les enfans de la ville qui les appeloient *vainqueurs de chiens*, qu'ils n'ont plus voulu retourner à cette espèce de chasse.

Je vous ai dit que le fleuve de *la Plata* étoit un des plus dangereux de l'Inde; l'*Uraguay*, qui n'en est séparé que par une pointe de terre, ne l'est pas moins: il est vrai qu'il n'est point rempli de bancs de sable, comme le premier; mais il est semé de rochers cachés à fleur d'eau, qui ne permettent point aux bâtimens à voiles d'y naviguer. Les balses sont les seules barques qu'on y voie, et les seules qui n'y courent aucun risque à cause de leur légèreté. Ce fleuve est, à ce qu'on dit, très-poissonneux. On y trouve des loups marins, et une espèce de porc, appelé *capigua*, du nom d'une herbe que cet animal aime beaucoup. Il est d'une familiarité excessive, et cette familiarité même le rend fort incommode à ceux qui veulent le nourrir. Les deux bords du fleuve sont presque couverts

de bois, de palmiers et d'autres arbres assez peu connus en Europe, et qui conservent toute l'année leur verdure. On y trouve des oiseaux en quantité. Je ne m'arrêterai point à vous faire la description de tous ceux que j'y ai vus. Je ne vous parlerai que d'un seul, non moins remarquable par sa petitesse que par la beauté de son plumage. Cet oiseau (le colibri) n'est pas plus gros qu'un roitelet; son cou est d'un rouge éclatant, son ventre d'un jaune tirant sur l'or, et ses ailes d'un vert d'émeraude. Il a les yeux vifs et brillans, la langue longue, le vol rapide, et les plumes d'une finesse qui surpasse tout ce que j'ai vu en ce genre de plus doux et de plus délicat. Cet oiseau, dont le ramage m'a paru beaucoup plus mélodieux que celui du rossignol, est presque toujours en l'air, excepté le matin et le soir, temps auquel il suce la rosée qui tombe sur les fleurs, et qui est, dit-on, sa seule nourriture. Il voltige de branche en branche tout le reste de la journée, et lorsque la nuit tombe, il s'enfonce dans un buisson, ou se perche sur un cotonnier pour y prendre du repos. Cet oiseau conserve encore tout son éclat après sa mort; et comme il est extraordinairement petit, les femmes des sauvages s'en font des pendans d'oreilles, et les Espagnols en envoient souvent à leurs amis dans des lettres.

Ces bois dont je viens de vous parler sont remplis de cerfs, de chevreuils, de sangliers et de *tigres*. Ces derniers sont beaucoup plus grands et plus féroces que ceux d'Afrique. Quelques Indiens m'apportèrent, il y a huit jours, la peau d'un de ces animaux; je la fis tenir droite, et je pus à peine, même en haussant le bras, atteindre à la gueule de l'animal. Il est vrai qu'il étoit d'une taille extraordinaire; mais il n'est pas rare d'en trouver de semblables. Ordinairement ils fuient lorsqu'ils aperçoivent des chasseurs. Cependant, aussitôt qu'ils se sentent frappés d'une balle ou d'un trait, s'ils ne tombent pas morts

du coup, ils se jettent sur celui qui les a frappés, avec une impétuosité et une fureur incroyables; on prétend même qu'ils le distingueroient au milieu de cent autres personnes. Le révérend père supérieur des missions de l'Uraguay en fut témoin il y a quelques jours. Ce respectable missionnaire étoit en route avec deux ou trois Indiens qui virent entrer un *tigre* dans un bois voisin de leur route; aussitôt ils résolurent de l'attaquer. Le missionnaire, curieux de voir cette *chasse*, se mit incontinent à l'écart pour pouvoir, sans danger, examiner ce qui se passeroit. Les Indiens, accoutumés à ce genre de combat, s'arrangèrent de cette manière. Deux étoient armés de lances; le troisième portoit un mousquet chargé à balles. Celui-ci se plaça entre les deux autres. Tous trois s'avancèrent dans cet ordre, et tournèrent autour du bois, jusqu'à ce qu'enfin ils aperçurent le tigre; alors celui qui portoit le mousquet, lâcha son coup et frappa l'animal à la tête. Le missionnaire m'a raconté qu'il vit en même temps partir le coup et le tigre enferré dans les lances. Car dès qu'il se sentit blessé, il voulut s'élancer sur celui qui avoit tiré le coup; mais les deux autres, prévoyant bien ce qui devoit arriver, avoient tenu leurs lances prêtes pour arrêter l'animal. Ils l'arrêtèrent en effet, lui percèrent les flancs chacun de leur côté, et le tinrent un moment suspendu en l'air. Quelques instans après ils prirent un de ses petits, qui pouvoit avoir tout au plus un mois: je l'ai vu et touché, non sans crainte; car, tout jeune qu'il étoit, il écumoit de rage, ses rugissemens étoient affreux; il se jetoit sur tout le monde, sur ceux même qui lui apportoient à manger: heureusement que ses forces ne répondoient point à son courage, autrement il les eût dévorés. Voyant donc qu'on ne pouvoit l'apprivoiser, et craignant d'ailleurs que ses rugissemens ne nous attirassent la visite des tigres du voisinage, nous lui attachâmes une pierre au cou et le fîmes jeter dans l'U-

raguay, sur les bords duquel nous nous trouvions alors.

Les Indiens ont encore une manière de faire la *guerre aux bêtes féroces*. Outre la lance, l'arc et les flèches, ils portent à leur ceinture deux pierres rondes, enfermées dans un sac de cuir, et attachées aux deux bouts d'une corde longue d'environ trois brasses. Les sacs sont de peau de vache. Les Indiens n'ont point d'armes plus redoutables. Lorsqu'ils trouvent l'occasion de combattre un lion ou un tigre, ils prennent une de leurs pierres de la main gauche, et de la droite font tourner l'autre à peu près comme une fronde, jusqu'à ce qu'ils se trouvent à même de porter le coup, et ils la lancent avec tant de force et d'adresse, qu'ordinairement ils abattent ou tuent l'animal. Quand les Indiens sont à la *chasse des oiseaux* et des bêtes moins dangereuses, ils ne portent communément avec eux que leur arc et leurs flèches. Rarement il arrive qu'ils manquent des oiseaux, même au vol. Souvent ils tuent ainsi de gros *poissons* qui s'élèvent au-dessus de la surface de l'eau. Mais, pour prendre le *cerf*, la *vigogne*, le *guanacos* et d'autres animaux légers à la course, ils emploient les lacets et les deux pierres attachées au bout de la corde dont j'ai parlé. La *vigogne* ressemble au cerf pour la forme et l'agilité, mais elle est un peu plus grosse. Du poil qui croît sous son ventre, on fabrique des chapeaux fins, qu'on appelle pour cette raison *chapeaux de vigogne*. Le poil des côtés sert à faire des serviettes et des mouchoirs fort estimés. Le *guanacos* tient aussi de la figure du cerf; il est cependant beaucoup plus petit; il a le cou long, de grands yeux noirs et une tête haute, qu'il porte fort majestueusement. Son poil est une espèce de laine assez semblable au poil de chèvre; mais j'ignore l'usage qu'on en tire. Cet animal est ennemi de la chaleur; quand le soleil est un peu plus ardent qu'à l'ordinaire, il crie, s'agite et se jette à terre, où il reste quelquefois très-long-temps

sans pouvoir se relever. Outre ces animaux, il en est un qui m'a paru fort singulier; c'est celui que les *Moxes* appellent *orocomo :* il a le poil roux, le museau pointu, et les dents larges et tranchantes. Lorsque cet animal, qui est de la grandeur d'un gros chien, aperçoit un Indien armé, il prend aussitôt la fuite; mais, s'il le voit sans armes, il l'attaque, le renverse par terre, le foule à plusieurs reprises, et, quand il le croit mort, il le couvre de feuilles et de branches d'arbre, et se retire. L'Indien, qui connoît l'instinct de cette bête, se relève dès qu'elle a disparu, et cherche son salut dans la fuite, ou monte sur un arbre, d'où il considère à loisir tout ce qui se passe. L'*orocomo* ne tarde pas à revenir accompagné d'un tigre qu'il semble avoir invité à venir partager sa proie; mais, ne la trouvant plus, il pousse des hurlemens épouvantables, regarde son compagnon d'un air triste et désolé, et semble lui témoigner le regret qu'il a de lui avoir fait faire un voyage inutile.

Je ne puis m'empêcher de vous parler encore d'une espèce d'ours particulière, qu'on appelle *ours aux fourmis*. Cet animal a, au lieu de gueule, un trou rond toujours ouvert. Le pays produit une quantité prodigieuse de fourmis : l'*ours* dont je parle met son museau à l'entrée de la fourmilière, et y pousse fort avant sa langue, qui est extrêmement pointue; il attend qu'elle soit couverte de fourmis; ensuite il la retire avec promptitude, pour engloutir tous ces petits animaux. Le même jeu continue jusqu'à ce que l'*ours* soit rassasié de ce mets favori. Voilà pourquoi on l'appelle *ours aux fourmis*. Quoique l'*ours aux fourmis* soit sans dents, il est pourvu néanmoins d'armes terribles. Ne pouvant se jeter sur son ennemi avec fureur, comme font les lions et les tigres, il l'embrasse, il le serre et le déchire avec ses pattes. Cet animal est souvent aux prises avec le tigre; mais, comme celui-ci sait faire un

aussi bon usage de ses dents que celui-là de ses griffes, le combat se termine d'ordinaire par la mort des deux combattans. Du reste, toutes ces bêtes féroces n'attaquent guère les hommes, à moins qu'elles n'en soient attaquées les premières; de sorte que les Indiens, qui le savent, passent souvent les journées entières au milieu des forêts sans courir aucun danger.

Ces différens animaux ne sont pas la seule richesse du pays. Il produit toutes les espèces d'arbres que nous connoissons en Europe. On y trouve même dans quelques endroits le fameux arbre du Brésil, et celui dont on tire cette liqueur célèbre qu'on appelle *sang de dragon*, et sur laquelle les voyageurs ont débité les fables les plus extravagantes. Je ne vous en dirai rien à présent, parce que je n'en connois point encore toutes les propriétés. Je me réserve à vous les détailler, lorsque j'en serai plus instruit. Le pays produit encore certains fruits singuliers, dont vous serez peut-être bien aise d'avoir quelque idée. Il en est un entr'autres qui ressemble assez à une grappe de raisin; mais cette grappe est composée de grains aussi menus que ceux du poivre. Chaque grain renferme une petite semence qu'on mange ordinairement après le repas, et sa vertu consiste à procurer, quelque temps après, une évacuation douce et facile. Ce fruit, qu'on appelle *mbègue*, est d'un goût et d'une odeur fort agréables. Le *pigna*, autre fruit du pays, a quelque ressemblance avec la pomme de pin; c'est ce qui a fait donner le nom de *pin* à l'arbre qui le produit. Cependant la figure du *pigna* approche davantage de celle de l'artichaut; sa chair, qui est jaune comme celle du coing, lui est fort supérieure, et pour la saveur, et pour le parfum. On estime beaucoup dans le pays une plante nommée *mburusugia*, qui porte une très-belle fleur, que les Indiens appellent *la fleur de la passion*, et qui se change en une espèce de calebasse de la grosseur d'un œuf

de poule. Quand ce fruit est mûr, on le suce, et l'on en tire une liqueur douce et délicate, qui a la vertu de rafraîchir le sang et de fortifier l'estomac. J'ai vu encore une plante nommée *pacoé*, qui produit des cosses longues, grosses, raboteuses, et de différentes couleurs. Ces cosses renferment une espèce de fève de très-bon goût. Je ne vous parlerai pas de l'herbe connue sous le nom d'*herbe du Paraguay;* je me contenterai de vous dire que c'est la feuille d'un arbrisseau qui ne se trouvoit autrefois que dans les montagnes de *Maracayu*, situées à plus de deux cents lieues des peuplades chrétiennes. Lorsque ces peuplades s'établirent dans les terres qu'elles ont défrichées, on y fit venir de jeunes plants de *Maracayu*, et ils réussirent à merveille. Aujourd'hui il y en a une si grande quantité, que les Indiens en font un commerce considérable avec les Espagnols. Vous n'ignorez pas les calomnies et les discours injurieux que ce commerce a occasionés contre nous, mais vous savez aussi que la cour d'Espagne n'en a tenu aucun compte : c'est pourquoi je passerai cet article sous silence, pour vous dire un mot du génie et des mœurs des Indiens encore barbares, qui ne sont soumis à aucune loi.

Les *sauvages* ne connoissent entre eux ni princes ni rois. On dit en Europe qu'ils ont des républiques, mais ces républiques n'ont point de forme stable ; il n'y a ni lois ni règles fixes pour le gouvernement civil non plus que pour l'administration de la justice. Chaque famille se croit absolument libre, chaque Indien se croit indépendant. Cependant comme les guerres continuelles qu'ils ont à soutenir contre leurs voisins, mettent sans cesse leur liberté en danger, ils ont appris de la nécessité à former entre eux une sorte de société, et à se choisir un chef, qu'ils appellent *cacique*, c'est-à-dire, capitaine ou commandant. En le choisissant, leur intention n'est pas de se

donner un maître, mais un protecteur et un père, sous la conduite duquel ils veulent se mettre. Pour être élevé à cette dignité, il faut auparavant avoir donné des preuves éclatantes de courage et de valeur. Plus un *cacique* devient fameux par ses exploits, plus sa peuplade augmente, et il aura quelquefois sous lui jusqu'à cent cinquante familles. Si nous en croyons quelques anciens missionnaires, il y a parmi les *caciques* des magiciens qui savent rendre leur autorité respectable par les maléfices qu'ils emploient pour se venger de ceux dont ils sont mécontens. S'ils entreprenoient de les punir publiquement par la voie d'une justice réglée, on ne tarderoit pas à les abandonner. Ces imposteurs font entendre au peuple que les lions, les tigres et les animaux les plus féroces sont à leurs ordres, pour dévorer quiconque refuseroit de leur obéir. On les croit d'autant plus facilement, qu'il n'est pas rare de voir ceux que le *cacique* a menacés tomber dans des maladies de langueur, qui sont plutôt un effet du poison, qu'on sait leur faire prendre adroitement, qu'une suite de la frayeur qu'on leur inspire. Pour parvenir à la dignité de *cacique*, les prétendans ont ordinairement recours à quelque magicien, qui, après les avoir frottés de la graisse de certains animaux, leur fait voir l'esprit de ténèbres, dont il se dit inspiré; après quoi il nomme le *cacique*, à qui il enjoint de conserver toujours une vénération profonde pour l'auteur de son élévation.

Les *républiques* ou *peuplades* d'Indiens se dissipent avec la même facilité qu'elles se forment; chacun étant son maître, on se sépare dès qu'on est mécontent du *cacique*, et l'on passe sous un autre chef. Les effets que laissent les Indiens dans un lieu qu'ils abandonnent, sont si peu de chose, qu'il leur est aisé de réparer bientôt leur perte. Leurs demeures ne sont que de misérables cabanes bâties au milieu des bois avec des bambous ou des bran-

ches d'arbres posées les unes auprès des autres, sans ordre et sans dessein. La porte en est ordinairement si étroite et si basse, qu'il faut pour ainsi dire se traîner à terre pour y entrer. Demandez-leur la raison d'une structure si bizarre : ils vous répondront froidement que c'est pour se défendre des mouches, des cousins et de quelques autres insectes dont je ne me rappelle point les noms. Les *Indiens* vivent, comme vous savez, du produit de leur chasse et de leur pêche, de fruits sauvages, du miel qu'ils trouvent dans les bois, ou de racines qui naissent sans culture. Les sangliers et les cerfs sont en si grande quantité dans les forêts, qu'en peu d'heures les sauvages peuvent renouveler leurs provisions. Mais, afin d'en avoir toujours en abondance, ils changent souvent de demeure, et voilà la raison qui les empêche de se rassembler en grand nombre dans un même lieu. Ces changemens sont sans contredit un des plus grands obstacles à leur conversion.

Les *sauvages* sont presque tous d'une taille haute. Ils sont agiles et dispos. Les traits de leur visage ne diffèrent pas beaucoup de ceux des Européens. Cependant il est facile de les reconnoître à leur teint basané. Ils laissent croître leurs cheveux, parce qu'une grande partie de la beauté consiste, selon eux, à les avoir extrêmement longs. Il n'est rien cependant qui les défigure davantage. La plupart des Indiens ne portent point de *vêtemens;* ils se mettent autour du cou, en guise de collier, certaines pierres brillantes, que l'on prendroit pour des émeraudes ou pour des rubis encore bruts. Dans les jours de cérémonies, ils s'attachent autour du corps une bande ou ceinture faite de plumes de différentes couleurs, dont la vue est assez agréable. Pour les femmes, elles portent une espèce de chemise, appelée *tipoy*, avec des manches assez courtes. Les peuples qui sont plus exposés ou plus sensibles au

froid, se couvrent de la peau d'un bœuf ou d'un autre animal. En été, ils mettent le poil en dehors, et en hiver, ils le tournent en dedans. L'*adresse* et la *valeur* sont presque les seules qualités dont les sauvages se piquent, et presque les seules qu'ils estiment. On leur apprend de bonne heure à tirer de l'arc, et à manier les autres armes qui sont en usage parmi eux. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'il n'en est aucun qui ne soit extraordinairement habile dans ces sortes d'exercices; jamais ils ne manquent leur coup, même en tirant au vol. Les massues dont ils se servent dans les combats, sont faites d'un bois dur et pesant; elles sont tranchantes des deux côtés, fort épaisses au milieu, et se terminent en pointes. A ces armes offensives, quelques-uns ajoutent, lorsqu'ils vont à la guerre, un grand bouclier d'écorce, pour se mettre à couvert des traits de leurs ennemis. Ces peuples sont si *vindicatifs*, que le moindre mécontentement suffit pour faire naître entre deux peuplades la guerre la plus cruelle. Il n'est pas rare de les voir prendre les armes pour disputer à quelque peuple voisin un morceau de fer, plus estimé chez eux que l'or et l'argent ne le sont en Europe. Quelquefois ils s'arment par pur caprice, ou simplement pour s'acquérir une réputation de valeur. Les Européens ne sont peut-être guère en état de sentir ce qu'il y a de barbare dans un pareil procédé. Accoutumés eux-mêmes à s'armer quelquefois sans raison les uns contre les autres, leur conduite ne diffère guère en cela de celle des Indiens; mais ce qui inspirera sans doute de l'horreur pour ces derniers, c'est l'inclination qu'ils ont à se nourrir de *chair humaine*. Lorsqu'ils sont en guerre, il font le plus qu'ils peuvent de *prisonniers*, et les mangent au retour de leur expédition. En temps même de paix, les Indiens d'une même peuplade se poursuivent les uns les autres et se tendent mutuellement des piéges pour assouvir leur appé-

tit féroce. Cependant il faut convenir qu'il en est beaucoup parmi eux qui ont horreur de cette barbare coutume. J'en ai vu d'un caractère doux et paisible : ceux-ci vivent tranquilles chez eux ; s'ils prennent les armes contre leurs voisins, ce n'est que quand la nécessité les y contraint ; mais alors ce sont les plus redoutables dans les combats.

Vouloir entreprendre de vous faire une peinture des *mœurs* qui conviennent également à tous les peuples sauvages de l'Amérique, ce seroit former un projet impossible. Vous concevez que les *usages* et les *coutumes* doivent varier presqu'à l'infini ; je me contente donc de rapporter ce qui m'a paru le plus universellement établi parmi eux. On peut cependant dire en général qu'il y a deux espèces d'hommes dans le pays dont je parle. Les uns sont absolument barbares ; les autres conservent, jusque dans le sein même de la barbarie, une douceur, une droiture, un amour de la paix, et mille autres qualités estimables, qu'on est tout étonné de trouver dans des hommes sans éducation et, pour ainsi dire, sans principes. Les historiens, faute de remarquer cette différence, ont été peu d'accord sur le génie et le caractère des Indiens. Tantôt on nous les représente comme des gens grossiers et stupides, aussi bornés dans leurs vues qu'inconstans et légers dans leurs résolutions, capables d'embrasser aujourd'hui le christianisme, et de retourner demain dans leurs bois. Tantôt on nous les peint comme des hommes d'un tempérament vif et plein de feu, d'une patience admirable dans le travail, d'un esprit pénétrant, d'une intelligence vaste, et enfin d'une docilité singulière aux ordres de ceux qui ont droit de leur commander. Telle est l'idée que Barthélemy *de Las-Casas* nous donne des Indiens qui habitoient le Mexique et le Pérou, lorsque les Espagnols y abordèrent pour la première fois. Cet écrivain célèbre auroit dû observer que ces peuples étoient déjà civilisés. Ils avoient

en effet un roi environné d'une cour nombreuse, ce qui ne se trouve dans aucune contrée de l'Amérique méridionale. Ce seroit donc à tort qu'on voudroit juger des autres Indiens par ceux-là. Les bonnes et les mauvaises coutumes établies dans chaque canton passent des pères aux enfans, et la bonne ou la mauvaise éducation qu'on y reçoit, l'emporte presque toujours sur le caractère propre des particuliers. Il n'est pas surprenant que des nations errantes et sauvages, telles que la plupart de celles du Paraguay, connoissent si peu la beauté de l'ordre et les charmes de la société. Il n'est pas étonnant non plus que leurs jeunes gens, étant mal élevés, et n'ayant sous les yeux que de mauvais exemples, se livrent si facilement à la débauche et à la dissolution. Je trouve encore moins étrange qu'étant accoutumés, comme ils le sont, dès leur plus tendre enfance, à la chasse et à la pêche, exercices fatigans, qui ne sont cependant pas sans plaisirs, ils négligent si fort le soin de cultiver les campagnes.

La saison des pluies est pour eux un temps de *réjouissances*. Leurs festins et leurs danses durent ordinairement trois jours et trois nuits de suite, dont ils passent la plus grande partie à boire; mais il arrive très-souvent que les fumées de la *chicha* venant à leur troubler le cerveau, ils font succéder les disputes, les querelles et les meurtres à la joie, aux plaisirs et aux divertissemens. Il est permis aux *caciques* d'avoir *plusieurs femmes*: les autres Indiens n'en peuvent avoir qu'une; mais si par hasard ils viennent à s'en dégoûter, ils ont droit de la renvoyer et d'en prendre une autre. Jamais un père n'accorde sa *fille en mariage*, à moins que le prétendant n'ait donné des preuves non équivoques de son adresse et de sa valeur. Celui-ci va donc à la chasse, tue le plus qu'il peut de gibier, l'apporte à l'entrée de la cabane où demeure celle qu'il veut épouser, et se retire sans dire mot. Par l'espèce et la quantité du gibier,

les parens jugent si c'est un homme de cœur et s'il mérite d'obtenir leur fille en mariage. Il y a beaucoup d'Indiens qui n'ont point d'autre *lit* que la terre ou quelques ais, sur lesquels ils étendent une natte de jonc et la peau des animaux qu'ils ont tués. Ils se croient fort heureux lorsqu'ils peuvent se procurer un *hamac*; c'est une espèce de filet, suspendu entre quatre pieux; quand la nuit arrive, ils le suspendent à des arbres, pour y prendre leur repos.

L'orateur romain dit quelque part, qu'il n'y a aucun peuple dans le monde qui ne reconnoisse un Être suprême, et qui ne lui rende hommage. Ces paroles se vérifient parfaitement bien à l'égard de certains peuples du *Paraguay*, peuples grossiers et barbares, dont quelques-uns, à la vérité, ne rendent aucun *culte à Dieu*, mais qui sont persuadés de son existence, et qui le craignent beaucoup. Ils sont également persuadés que l'*âme* ne périt point avec le corps; du moins je l'ai jugé ainsi par le soin avec lequel ils ensevelissent leurs morts. Ils mettent auprès d'eux des vivres, un arc, des flèches et une massue, afin qu'ils puissent pourvoir à leur subsistance dans l'autre vie, et que la faim ne les engage pas à revenir dans le monde pour tourmenter les vivans. Ce principe, universellement reçu parmi les Indiens, est une grande utilité pour les conduire à la connoissance de Dieu. Du reste, la plupart s'embarrassent très-peu de ce que deviennent les âmes après la mort. Les Indiens donnent à la *lune* le titre de mère, et l'honorent en cette qualité. Lorsqu'elle s'éclipse, on les voit sortir en foule de leurs cabanes, en poussant des cris et des hurlemens épouvantables, et lancer dans l'air une quantité prodigieuse de flèches pour défendre l'astre de la nuit des chiens qu'ils croient s'être jetés sur lui pour le déchirer. Plusieurs peuples de l'Asie, quoique civilisés, pensent sur les éclipses de lune à peu près comme les sauvages de l'Amérique. Quand il tonne, ces nations s'ima-

ginent que l'orage est suscité par l'âme de que leurs ennemis morts, qui veut venger la honte faite. Les sauvages sont très-superstitieux dans la che de l'avenir ; ils consultent souvent le chant des ois le cri de certains animaux, et les changemens qui surv nent aux arbres. Ce sont leurs oracles, et ils croient po voir en tirer des connoissances certaines sur les accidens fâcheux dont ils sont menacés. N'attendez pas de moi que je vous détaille les différens points de la *religion* de ces barbares. D'abord je ne la connois que fort imparfaitement. Outre cela, comme chaque peuple a son culte, ses cérémonies et ses dieux particuliers, je ne finirois pas si je voulois vous en faire une description exacte et complète. Peut-être qu'un jour je pourrai vous donner cette satisfaction ; mais auparavant je veux tout voir par moi-même, pour ne rien vous marquer que de certain. J'ai l'honneur d'être, en l'union de Notre-Seigneur Jésus-Christ, etc.

LETTRE (EXTRAIT) DU PÈRE ANTOINE SEPP

AU PÈRE GUILLAUME STINGLHAIM.

Mon révérend père, la mission du Paraguay, une des plus florissantes que nous ayons dans le Nouveau-Monde, mérite certainement votre attention, et celle de toutes les personnes qui s'intéressent à la propagation de la foi. La grâce que Dieu m'a faite de m'y consacrer depuis plusieurs années, me met en état de vous en donner des connoissances, qui vous apprendront les qualités que doivent avoir ceux qui vous pressent de les envoyer partager avec nous les travaux de la vie apostolique. Au reste, je ne vous entretiendrai ici que de ce qui me regarde, laissant aux

autres missionnaires le soin d'informer leurs amis, qui sont en Europe, de ce qui se passe dans les nouvelles missions qui leur sont confiées.

Il y a peu d'années qu'on avoit formé le dessein de porter la foi chez des peuples infidèles, qu'on appelle ici *Tscharos*. Ils sont presque aussi féroces que les bêtes parmi lesquelles ils vivent; ils vont quasi tout nus, et ils n'ont guère de l'homme que la figure. Il ne faudroit point d'autre preuve de leur barbarie que la bizarre coutume qu'ils observent à la mort de leurs proches : quand quelqu'un vient à mourir, chacun de ses parens doit se couper l'extrémité des *doigts* de la main ou même un doigt tout entier, pour mieux témoigner sa douleur; s'il arrive qu'il meure assez de personnes pour que leurs mains soient tout-à-fait mutilées, ils vont aux pieds, dont ils se font pareillement couper les doigts, à mesure que la mort leur enlève quelque parent. On songea donc à civiliser ces barbares et à leur annoncer l'Évangile. On jeta les yeux pour cela sur deux missionnaires pleins de zèle et de courage, savoir, le père *Antoine Bohm*, qui est mort depuis quelque temps de la mort des saints, et le père *Hippolyte Doctili*, Italien. L'un et l'autre ont acquis un grand usage de traiter avec les Indiens, par le grand nombre de nations du Paraguay qu'ils ont converties à la foi.

Un de ces Indiens, nommé *Moreira*, qui étoit fort accrédité parmi ses compatriotes, et qui entendoit assez bien la langue espagnole, s'offrit aux missionnaires pour leur servir d'interprète. L'offre fut acceptée avec joie : c'étoit un imposteur qui abusoit de la confiance des deux hommes apostoliques, et qui, loin d'entrer dans leurs vues, ne cherchoit qu'à ruiner leur projet et à rendre odieux le nom chrétien. Lorsque les pères expliquoient à ces infidèles les vérités de la religion, le perfide truchement, au lieu d'interpréter leurs paroles dans la langue du pays,

les avertissoit de se précautionner contre la tyrannie des Espagnols, et leur faisoit entendre que ces nouveaux venus ne pensoient qu'à les attirer peu à peu vers les peuplades, afin de les livrer ensuite aux ennemis de la nation, et de les jeter dans un cruel esclavage. Il n'en fallut pas davantage pour irriter tous les esprits contre les missionnaires : on prenoit déjà des mesures pour les massacrer. Le père Bohm eût été sacrifié le premier à leur fureur, si un néophyte, qui l'accompagnoit, n'eût arrêté le bras d'un de ces barbares, qu'il avoit déjà levé pour lui décharger un coup de massue sur la tête. Des dispositions si éloignées du christianisme, firent juger aux deux missionnaires qu'il n'étoit pas encore temps de travailler à la conversion de ces peuples, et ils se retirèrent pénétrés de douleur d'avoir si peu de succès dans leur entreprise.

Peu de jours après leur départ, le même *Moreira*, qui avoit fait échouer par ses artifices le projet des missionnaires, parut dans ma peuplade, qui n'est pas éloignée des terres habitées par ceux de sa nation. La pensée me vint de gagner cette âme endurcie depuis long-temps dans toutes sortes de crimes, et dont l'aversion pour le christianisme me sembloit être insurmontable. Je l'engageai peu à peu, par des démonstrations d'amitié, à venir dans ma cabane; je l'y reçus avec tendresse, je lui donnai de l'herbe du Paraguay, et je lui fis d'autres petits présens que je savois devoir lui être agréables. Ces marques d'affection l'apprivoisèrent insensiblement; attiré par mes caresses et par mes libéralités, il vint toutes les semaines me rendre quelques visites; il m'amena même son fils. Quand je crus l'avoir gagné tout-à-fait, je lui représentai fortement le déplorable état dans lequel il vivoit; je lui fis sentir qu'étant dans un âge avancé, il devoit bientôt paroître au tribunal du souverain juge, et qu'il devoit s'attendre à des supplices éternels, si, continuant à fermer les yeux à la lumière qui

l'avoit tant de fois éclairé, il persévéroit dans son infidélité. Je l'embrassai en même temps, et je le conjurai d'avoir pitié de lui-même. Je m'aperçus qu'il s'attendrissoit, et aussitôt je le mis lui et son fils entre les mains de quelques néophytes, pour le retenir dans la peuplade. Il est maintenant entièrement changé : il se rend exactement à l'église avec les autres fidèles; quoiqu'il ait soixante ans, il ne fait nulle difficulté de s'asseoir au milieu des enfans, de faire le signe de la croix, et d'apprendre comme eux le catéchisme; il récite le rosaire avec les néophytes; enfin c'est sincèrement qu'il est converti, et il y a lieu de croire que son exemple produira aussi la conversion de ses compatriotes : sa femme l'a déjà suivi, avec dix familles de la même nation qui demandent le baptême, et qui demeurent dans ma peuplade, pour se faire instruire. Enfin le fils de Moreira, touché de la grâce que Dieu lui avoit faite de l'appeler au christianisme, ne songea plus qu'à procurer le même bonheur à ceux qui lui étoient le plus chers. Il alla lui-même chercher sa femme, et l'amena à la peuplade. Elle a un frère marié dans le même pays, qui a voulu l'y accompagner, et il me presse maintenant de le mettre au rang des chrétiens.

Je jouissois de la douceur que goûte un missionnaire à retirer des âmes égarées du chemin de la perdition, lorsque je reçus ordre de mes supérieurs de me rendre à *Notre-Dame-de-Foi;* c'est une des peuplades les plus nombreuses et les plus étendues qui soient dans le Paraguay : elle est située au bord du fleuve Parana. Le père *Ferdinand de Orga,* qui gouvernoit cette église, n'étoit plus en état de remplir ses fonctions, soit à cause de son grand âge, qui passoit quatre-vingts ans, soit à cause de plusieurs infirmités, qui étoient le fruit de ses longs travaux. Ce bon vieillard me témoigna l'excès de sa joie par l'abondance des larmes qu'il répandit en m'embrassant. En

effet, jamais cette chrétienté n'eut plus besoin d'être secourue que dans le temps que j'y arrivai. La *peste*, qui étoit répandue dans tout le Paraguay, se faisoit déjà sentir dans la peuplade, et elle y fit en peu de temps de plus grands ravages que partout ailleurs. Cette maladie commençoit d'abord par de petites pustules qui couvroient tout le corps de ceux qui en étoient frappés ; ensuite elle saisissoit le gosier, et portoit dans les entrailles un feu dévorant, qui, desséchant l'humide radical, affoiblissoit l'estomac et causoit un dégoût universel ; ce qui étoit suivi de la pourriture des intestins, et d'un flux de sang continuel. Les enfans même qui étoient encore dans le sein de leur mère n'étoient pas épargnés. Plusieurs de ces enfans naissoient avant le terme ordinaire ; mon attention étoit de les baptiser aussitôt, car ils mouroient tous le même jour qu'ils étoient nés.

Comme il me falloit pourvoir aux besoins du corps et de l'âme de tant de malades et de mourans, il ne m'eût pas été possible de visiter chaque jour toutes les maisons de la peuplade ; ainsi, afin d'être plus à portée de les secourir, je pris le parti de les rassembler tous dans un même lieu. Je choisis pour cela un bâtiment fort vaste où se fabriquoit la tuile, dont je fis une espèce d'hôpital ; j'y fis transporter dans leurs hamacs tous ceux qui ressentoient les premières atteintes du mal contagieux ; je plaçai les hommes d'un côté et les femmes de l'autre ; je pratiquai aussi un lieu séparé pour celles qui étoient enceintes, et on m'avertissoit aussitôt que quelque enfant venoit au monde, afin de le baptiser sur-le-champ. Mon premier soin étoit d'abord d'administrer les sacremens à chaque malade, et de le disposer à une sainte mort. Ensuite je leur donnois les remèdes que je croyois les plus propres à les guérir, et qui effectivement en ont tiré plusieurs des portes de la mort. J'appris à quelques

Indiens la manière dont ils devoient s'y prendre pour saigner. Le premier couteau, ou quelque autre outil semblable, qui leur tomboit sous la main, leur servoit de lancette, et en peu de temps ils ouvrirent la veine à plus de mille personnes. Je parcourois plusieurs fois le jour chaque hamac, soit pour porter des bouillons aux malades, soit pour leur faire boire de l'eau de limon, afin de rafraîchir leurs entrailles. Comme la malignité de la contagion se jetoit presque toujours sur leurs yeux ou sur leurs oreilles, en sorte qu'ils étoient en danger de demeurer sourds ou aveugles le reste de leur vie, je faisois une autre tournée, suivi d'un Indien, qui leur ouvroit les yeux, tandis qu'à la faveur d'un long tuyau, j'y soufflois du sucre candi en poudre, ou bien je leur mettois dans l'oreille des petites boules de coton imbibées de vinaigre. Telles furent pendant près de trois mois mes occupations de chaque jour, qui me laissoient à peine le temps de prendre un morceau à la hâte, et de réciter mon office.

Je me croyois à la fin de toutes mes fatigues, et je commençois à respirer, lorsque je me sentis attaqué à mon tour d'une maladie qui me fit croire que je touchois à ma dernière heure; je tombai tout à coup dans une foiblesse extrême, accompagnée d'un dégoût général de toutes choses. On jugea que le repos et le changement d'air pourroient me rétablir; ainsi je quittai le climat sec et brûlant où j'étois, pour me rendre sur les bords du fleuve Uraguay, où l'air est beaucoup plus doux et plus tempéré. Mon départ coûta bien des larmes à ces pauvres Indiens, qui me regardoient comme leur libérateur; je n'avois pas moins de peine à me séparer d'eux; mais, dans l'état de langueur où je me trouvois, ma présence leur étoit absolument inutile. Ainsi je me traînai comme je pus jusqu'à la peuplade de Saint-François-Xavier, où

j'eus à peine demeuré quelques jours, que je sentis mes forces revenir peu à peu, et que ma santé fut bientôt rétablie. Le Seigneur, en me rendant la vie, lorsque je me croyois à la fin de ma course, me destinoit à d'autres travaux. La peuplade de *Saint-Michel*, la plus grande qui soit dans le Paraguay, étoit devenue si nombreuse, qu'un missionnaire ne pouvoit plus suffire à l'instruction de tant de peuples ; l'église, quoique fort vaste, ne pouvoit plus les contenir, et les campagnes capables de culture ne rapportoient que la moitié des grains nécessaires pour leur subsistance. C'est ce qui fit prendre la résolution de partager la peuplade, et d'en tirer de quoi établir ailleurs une colonie. On me chargea de l'exécution de cette entreprise, dont je comprenois toute la difficulté. Il s'agissoit de conduire quatre à cinq mille personnes dans une rase campagne, d'y bâtir des cabanes pour les loger, et de défricher des terres incultes pour en tirer de quoi les nourrir. Je savois d'ailleurs combien les Indiens sont attachés au lieu de leur naissance, et l'aversion extrême qu'ils ont pour toute sorte de travail. Les autres difficultés que je prévoyois ne me paroissoient pas moins grandes. Néanmoins, regardant l'ordre de mes supérieurs comme me venant de Dieu même, plus j'avois sujet de me défier de mes propres forces, plus je m'appuyai sur le secours du ciel, et à l'instant toutes mes répugnances s'évanouirent. J'assemblai donc les principaux Indiens qu'on appelle *caciques :* ce sont les chefs des premières familles, qui ont dans leur dépendance quarante, cinquante, et quelquefois cent Indiens, dont ils sont absolument les maîtres. Je leur représentai la nécessité où l'on étoit de *diviser leur peuplade*, à cause de la multitude excessive de ses habitans ; qu'ils devoient faire un sacrifice à Dieu de l'inclination qu'ils avoient à demeurer dans une terre qui leur étoit si chère ; que je ne leur demandois rien que je n'eusse

pratiqué moi-même, puisque j'avois quitté ma patrie, mes parens et mes amis, pour venir demeurer parmi eux et leur enseigner le chemin du ciel; qu'au reste, ils pouvoient compter que je ne les abandonnerois pas; qu'ils me verroient marcher à leur tête, et partager avec eux leurs plus rudes travaux. Ces paroles, que je prononçai d'une manière tendre, firent une telle impression sur leurs esprits, qu'à l'instant vingt-un caciques et sept cent cinquante familles se joignirent à moi, et s'engagèrent à me suivre partout où je voudrois les conduire. Ils renouvelèrent leur promesse à l'arrivée du révérend père provincial : « *Payguacu*, s'écrièrent-ils en leur langue, *aguy yebete yebi yebi oro eniche angandebe;* c'est-à-dire: Grand père (ils appellent ainsi le père provincial), nous vous remercions de la visite que vous voulez bien nous rendre; nous irons volontiers où vous souhaitez. »

Il n'y a que Dieu qui ait pu mettre dans le cœur de ces Indiens une disposition si prompte à l'accomplissement de notre dessein. Dès-lors je jugeai favorablement du succès, et je ne songeai plus qu'à me mettre en chemin pour chercher un lieu propre à fonder la nouvelle colonie. Les principaux caciques m'accompagnèrent à cheval; nous marchâmes toute la journée vers l'orient, et enfin nous découvrîmes sur le soir un vaste terrain, environné de collines et de bois fort touffus. Au haut de ces collines, nous trouvâmes quatre sources extrêmement claires, dont les eaux serpentoient lentement dans les campagnes et descendoient dans le fond de la vallée, où elles formoient une petite rivière assez agréable. Les rivières sont nécessaires dans une habitation d'Indiens, parce que ces peuples, étant d'un tempérament fort chaud, ont besoin de se baigner plusieurs fois le jour. J'ai même été surpris de voir que, lorsqu'ils ont mangé, le bain étoit l'unique remède qui les guérissoit de leur indigestion. Nous entrâmes ensuite dans

les bois, où nous fîmes lever quantité de cerfs et d'autres bêtes fauves. La situation d'un lieu si commode nous détermina à y établir notre peuplade. Le lendemain, qui étoit la fête de l'Exaltation de la sainte croix, nous montâmes au plus haut de la colline, et j'y plantai une *croix* fort élevée, pour prendre possession de cette terre au nom de Jésus-Christ. Tous nos Indiens l'adorèrent en se prosternant, après quoi ils chantèrent le *Te Deum* en actions de grâces. Je portai aussitôt à la peuplade de Saint-Michel l'agréable nouvelle de la découverte que nous venions de faire. Tous les Indiens destinés à peupler la *nouvelle colonie* se disposèrent au départ, et firent provision des outils qu'ils purent trouver, soit pour couper les bois, soit pour mettre les terres en état d'être cultivées : ils conduisirent aussi un grand nombre de bœufs propres au labour. Je ne jugeai pas à propos que leurs femmes et leurs enfans les suivissent, jusqu'à ce que la peuplade commençât à se former, et que la terre eût porté de quoi fournir à leur subsistance.

Les caciques commencèrent d'abord par faire le partage des terres que devoit posséder chaque famille ; ensuite ils semèrent quantité de *coton*. Cette plante vient fort bien dans les campagnes du Paraguay ; la semence en est noire et de la grosseur d'un pois : l'arbre croît en forme de buisson ; il porte dès la première année ; il faut le tailler chaque année comme on taille la vigne en Europe. La fleur paroît vers le mois de décembre ou de janvier ; elle ressemble assez à une tulipe jaune : au bout de trois jours elle se fane et se détache. Un bouton lui succède, qui mûrit peu à peu : il s'ouvre vers le mois de février, et il en sort un flocon de laine fort blanche. C'est de cette laine que les Indiens font leurs vêtemens. Les missionnaires apportèrent autrefois du chanvre d'Espagne : il croîtroit dans ce pays aussi facilement que croît le coton ; mais

l'indolence des femmes indiennes ne peut s'accommoder de toutes les façons qu'il faut donner au chanvre pour le mettre en état d'être filé : le travail leur en parut trop difficile, et elles l'abandonnèrent pour se borner à la toile de coton, qu'elles font avec moins de peine. Aussitôt qu'on eut appris dans les autres peuplades que nous travaillions à fonder une nouvelle colonie, chacune à l'envi voulut nous aider. Les unes nous envoyèrent des bœufs ; d'autres nous amenèrent des chevaux ; quelques autres nous apportèrent du blé d'Inde, des pois et des fèves pour ensemencer les terres. Ce secours, venu si à propos, encouragea nos Indiens. Ils partagèrent entre eux les travaux : une partie fut destinée à labourer la terre et à y semer les grains ; l'autre partie, à couper des arbres pour la construction de l'*église* et des maisons. Avant toutes choses, je choisis le lieu où devoient se construire l'église et la maison du missionnaire : de là je tirai des lignes parallèles qui devoient être autant de rues, où l'on devoit bâtir les maisons de chaque famille ; en sorte que l'église étoit comme le centre de la peuplade, où aboutissoient toutes les rues. Selon ce plan, le missionnaire se trouve logé au milieu de ses néophytes, et par là il est plus à portée de veiller à leur conduite, et de leur rendre tous les services propres de son ministère.

Pendant que mes Indiens étoient occupés à bâtir la nouvelle peuplade, je fis une découverte qui nous sera dans la suite d'une grande utilité. Ayant aperçu une pierre extraordinairement dure, qu'on appelle ici *itacura*, parce qu'elle est semée de plusieurs taches noires, je la jetai dans un feu très-ardent, et je trouvai que ces grains ou ces taches qui couvroient la pierre, se détachant de toute la masse par la violence du feu, se changeoient en du *fer* aussi bon que celui qu'on trouve dans les mines d'Europe. Cette découverte me fit d'autant plus de plaisir, que nous

étions obligés de faire venir d'Espagne tous les outils dont on a besoin. Mais il n'y avoit pas moyen d'en fournir un si grand peuple; aussi un Indien se croyoit-il fort riche lorsqu'il avoit une faux, une hache, ou un autre instrument de cette nature. Lorsque j'arrivai au Paraguay, la plupart de ces pauvres gens coupoient leurs blés avec des côtes de vache qui leur tenoient lieu de faux : un roseau d'une espèce particulière, qu'ils fendoient par le milieu, leur servoit de couteau : ils employoient des épines pour coudre leurs vêtemens. Telle étoit leur pauvreté, qui me rend encore plus précieuse l'heureuse découverte que je viens de faire. En même temps que je remercîois le Seigneur de ce nouveau secours qu'il m'envoyoit, je bénissois sa providence d'avoir dépourvu le Paraguay de toutes les choses capables d'exciter l'avidité des étrangers. Si l'on trouvoit dans le Paraguay des mines d'or ou d'argent, comme on en trouve en d'autres pays, il se peupleroit bientôt d'Européens qui forceroient nos Indiens à fouiller dans les entrailles de la terre, pour en tirer le précieux métal après lequel ils soupirent : il arriveroit de là que, pour se soustraire à une si dure servitude, les Indiens prendroient la fuite, et chercheroient un asile dans les plus épaisses forêts; en sorte que, n'étant plus réunis dans les peuplades, comme ils le sont maintenant, il ne seroit pas possible aux missionnaires de travailler à leur conversion, ni de les instruire des vérités du christianisme.

Il y avoit près d'un an qu'on étoit occupé à former la nouvelle peuplade : l'église et les maisons étoient déjà construites, et la moisson surpassoit nos espérances. Je crus qu'il étoit temps d'y transporter les *femmes* et les *enfans*, que j'avois retenus jusqu'alors dans la peuplade de Saint-Michel. C'étoit un touchant spectacle de voir cette multitude d'Indiennes marcher dans les campagnes char-

gées de leurs enfans, qu'elles portoient sur leurs épaules, et des autres ustensiles servant au ménage, qu'elles tenoient dans leurs mains. Aussitôt qu'elles furent arrivées, on les logea dans la maison qui leur étoit destinée, où elles oublièrent bientôt leurs anciennes habitations et les fatigues qu'elles avoient essuyées pour se transporter dans cette nouvelle terre. Il ne s'agissoit plus que de donner une forme de *gouvernement* à cette colonie naissante : on fit donc le choix de ceux qui avoient le plus d'autorité et d'expérience pour administrer la justice; d'autres eurent les charges de la milice pour défendre le pays des excursions que les peuples du Brésil font de temps en temps sur ces terres : on occupa le reste du peuple aux arts mécaniques.

Il n'est pas concevable jusqu'où va l'industrie des Indiens pour tous les ouvrages des mains : il leur suffit de voir un ouvrage d'Europe pour en faire un semblable, et ils l'imitent si parfaitement, qu'il est difficile de décider lequel des deux a été fait dans le Paraguay. J'ai parmi mes néophytes un nommé *Païca*, qui fait toutes sortes d'*instrumens de musique*, et qui en joue avec une dextérité admirable. Le même grave sur l'airain, après l'avoir poli, fait des sphères astronomiques, des orgues d'une invention nouvelle, et une infinité d'autres ouvrages de cette nature. Il y en a parmi nos Indiennes qui, avec des laines de diverses couleurs, font des tapis qui égalent en beauté ceux de Turquie. Mais c'est surtout pour la *musique* qu'ils ont un génie particulier : il n'y a point d'instrument, quel qu'il soit, dont ils n'apprennent à jouer en très-peu de temps, et ils le font avec une délicatesse qu'on admireroit dans les plus habiles maîtres. Il y a dans ma nouvelle colonie un enfant de douze ans qui joue, sans broncher, sur sa harpe les airs les plus difficiles, et qui demandent le plus d'étude et d'usage. Cette inclination que nos Indiens ont pour la musique, a porté les missionnaires à les entre-

tenir dans ce goût : c'est pour cela que le service divin est toujours accompagné du son de quelques instrumens, et l'expérience a fait connoître que rien n'aidoit davantage à leur inspirer du recueillement et de la dévotion. Ce qu'on aura de la peine à comprendre, c'est que ces peuples, ayant un génie si rare pour tous les ouvrages qui se font de la main, n'aient cependant nul esprit pour comprendre ce qui est tant soit peu dégagé de la matière, et qui ne frappe pas les sens. Leur *stupidité* pour les choses de la religion est telle, que les premiers missionnaires doutèrent quelque temps s'ils avoient assez de raison pour être admis aux sacremens : ils proposèrent leurs doutes au concile de Lima, qui, après avoir mûrement examiné les raisons qu'on apportoit contre, décida pourtant qu'ils n'étoient pas tellement dépourvus d'intelligence, qu'on dût leur refuser les sacremens de l'Église. Grâces à Dieu, mes néophytes sont bien instruits ; mais je n'ai pu y réussir qu'en leur rebattant sans cesse les mêmes vérités, et qu'en les faisant entrer dans leurs esprits par des comparaisons sensibles qui sont à leur portée. Je suis avec respect, etc.

LETTRE DU PÈRE CHOMÉ

AU PÈRE VANTHIENNEN.

A la ville de las Corrientes, le 26 septembre 1730.

Mon révérend père, à peine suis-je arrivé dans ces missions, auxquelles j'aspirois depuis si long-temps, que j'ai l'honneur de vous écrire et de vous faire, comme je vous le promis en partant, le détail de ce qui s'est passé dans le cours de mon voyage. Ce fut le 24 décembre de l'année 1729 que nous sortîmes de la baie de Cadix.

Les cinq premiers jours nous eûmes à essuyer une tempête presque continuelle ; mais elle nous fut favorable, en ce qu'elle nous mit bientôt à la vue du fameux pic de Ténériffe. Ensuite les calmes ou les vents contraires nous retinrent jusqu'au jour des Rois, que nous entrâmes, vers les dix heures du matin, dans la baie de Sainte-Croix de l'île de Ténériffe. Nous y restâmes quelques jours pour faire nos provisions d'eau, de mâts, de vivres, etc., et pour donner le temps de s'embarquer à quelques familles *canariennes*, lesquelles devoient peupler *Monte-Video*, située à l'embouchure du grand fleuve de la Plata. Si vous voulez avoir une juste idée de l'île *Ténériffe*, imaginez-vous un amas de montagnes et de rochers affreux, entre lesquels se trouve le pic. Il se découvre rarement, parce qu'il est presque toujours dans les nues ou entouré de brouillards. On dit qu'il a perpendiculairement deux lieues et demie de hauteur. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'il n'est pas au-dessus de la première région de l'air : car il est tellement couvert de neige, que, quand le soleil l'éclaire, il n'est presque pas possible de fixer les yeux sur son sommet. La grande Canarie est si escarpée, que, quoiqu'elle soit à quatorze lieues de distance de cette baie, on voit néanmoins toutes les côtes. Pendant que nous étions à la vue de l'île, les habitans de la ville de *Laguna* aperçurent nos navires du haut de leurs montagnes ; et, nous prenant pour des Anglois, ils en donnèrent avis au capitaine-général de Sainte-Croix et des îles Canaries. Quatre mille Canariens parurent armés de fusils ; ils n'avoient pas encore vu de si grands vaisseaux dans leur baie. Mais leur frayeur se dissipa aussitôt que nous les eûmes salués de onze coups de canon. Ils vinrent à bord de notre navire, qui étoit *le Capitaine*, et nous apportèrent divers rafraîchissemens. Nous ne remîmes à la voile que le 21 janvier vers les sept heures du matin, avec

un bon vent froid nord-ouest. Nous n'étions pas encore tout-à-fait hors du détroit que forment la grande Canarie et l'île de Ténériffe, que les vents nous devinrent contraires. Il nous fallut louvoyer pendant deux jours entre ces îles; et ce n'étoit pas sans crainte que le sud-est, qui souffloit alors, ne nous jouât quelque mauvais tour. Enfin, le 24, les vents furent nord-est; nous commençâmes à faire bonne route, et il n'y a guère eu de plus heureuse navigation que la nôtre, puisque nous jetâmes l'ancre devant Buenos-Ayres trois mois après notre départ de Ténériffe.

Si vous étiez un peu pilote, je pourrois vous envoyer mon journal; car il est bon de vous dire que je prenois hauteur tous les jours. Notre premier pilote comptoit plus sur mon point, pour assurer le sien, que sur celui du second pilote, jusque-là qu'il ne vouloit pas pointer sa carte ıvant que j'eusse pointé la mienne; et alors il pointoit en na présence. Comme nous donnions la route aux deux utres navires qui nous accompagnoient, le navire *Saint-Trançois* vint un jour nous dire de prendre plus à l'est, t qu'il s'estimoit par 359 degrés de longitude. Le preıier pilote me pria de faire la correction depuis notre épart de la pointe de la grande Canarie, je convins avec ıi, à quelques minutes près, et nous nous estimâmes ır 357 degrés de longitude : c'est pourquoi nous ne ulûmes pas changer de route, et les autres prirent le ırti de nous suivre. Le 26 de janvier, nous arrivâmes au opique du cancer, et nous commençâmes à entrer sous *zone torride;* mais comme le soleil étoit dans la partie sud, la chaleur fut supportable. Le 3 de février, qu'il soit sans doute grand froid chez vous, nos missionires commencèrent à se plaindre du soleil; mais c'étoit ı plaindre de bonne heure. Enfin, le 7 du même mois, onvins sans peine avec eux qu'il faisoit chaud. Nous

étions alors par 4 degrés 6 minutes de latitude nord, c'est-à-dire presqu'au milieu de la zone.

Pour nous rafraîchir, nous fûmes surpris, l'après-midi, d'un *calme* tout *plat*. Sur le soir, le ciel s'obscurcit, et nous avertit d'être sur nos gardes. Un navire présente alors un spectacle fort sérieux : vous en seriez certainement édifié ; car il n'y a point de maison religieuse où le silence soit mieux observé. Notre vaisseau, qui portoit trois cents hommes d'équipage, paroissoit une vraie chartreuse. La mer étoit charmante et unie comme une glace ; mais le ciel devint affreux. On ne peut se figurer de nuit plus terrible : d'épouvantables éclats de tonnerre se faisoient entendre, et ne finissoient point ; le ciel s'ouvroit à chaque instant, et à peine pouvoit-on respirer. L'air étoit embrasé ; point de pluie, et pas le moindre souffle de vent. C'est ce qui fut notre salut : car si la mer eût été d'aussi mauvaise humeur que le ciel, c'eût été fait de nous. Nous restâmes en calme le 8 et le 9, et nous continuâmes à beaucoup souffrir de la chaleur. Il ne faut pas oublier de vous marquer de quelle manière les matelots reçoivent ces *feux follets* que les anciens appeloient *Castor et Pollux*, lorsque l'on en voyoit deux, et *Héléna*, quand il n'en paroissoit qu'un. Je vous ai dit que tout notre bord gardoit un morne silence. Nos matelots le rompirent vers minuit, lorsqu'ils aperçurent Héléna sur la dunette du grand mât.

Ce feu est semblable à la flamme d'une chandelle de grosseur médiocre, et de la couleur d'un bleu blanchâtre. Ils commencent d'abord à entonner les litanies de la sainte Vierge, et, quand ils les ont achevées, si le feu continue, comme il arrive souvent, le contre-maître le salue à grands coups du sifflet dont il se sert pour commander à l'équipage. Lorsqu'il disparoît, ils lui crient tous ensemble : « Bon voyage. » S'il paroît de nouveau, les coups de sifflet

recommencent, et se terminent par le même souhait d'un heureux voyage. Ils sont persuadés que c'est *saint Elme*, protecteur des gens de mer, qui vient leur annoncer la fin de la tempête. Si le feu baisse et descend jusqu'à la pompe, ils se croient perdus sans ressource. Ils prétendent que, dans un certain navire, saint Elme ayant paru sur la girouette du grand mât, un matelot y monta, et trouva plusieurs gouttes de cire vierge : c'est pourquoi ils représentent saint Elme, qui étoit de l'ordre de Saint-Dominique, tenant à la main un cierge allumé. Ils sont si entêtés de cette idée, que, le chapelain du navire *le Saint-François* ayant voulu les désabuser, ils s'en offensèrent extrêmement, et peu s'en fallut qu'ils ne le traitassent d'hérétique. Un jour que je me trouvai sur le tillac avec le second pilote et le contre-maître, ils me demandèrent ce que je pensois de ce phénomène : je leur en dis mon sentiment, et je leur en expliquai la cause ; ce que je n'aurois eu garde de faire en présence des matelots.

Enfin, le 9 février, le vent commença à fraîchir, et nous reçûmes un de ces coups terribles qu'on nomme *ouragans*. Malheur au navire qui se trouve alors à la voile ! Heureusement nous avions pris nos précautions, car la mer parut tout à coup en fureur. Ces vents terribles viennent ordinairement du sud-est, et sont accompagnés d'un déluge d'eau, qui, par son poids, empêche la mer de s'élever lorsqu'ils passent. Ils durent pour l'ordinaire un demi-quart d'heure ; ensuite la mer est très-agitée : puis succède le calme, que nous trouvâmes bien long ; car il dura quatre jours, et la chaleur étoit excessive. Enfin vint un petit vent qui, soufflant de temps en temps, nous aida à passer la ligne le 16 vers minuit, par 357 degrés de longitude, selon notre calcul. Le 18, que le ciel étoit beau et serein, on fit la cérémonie à laquelle on s'est avisé de donner le nom de *baptême*. C'est un jour de fête pour l'é-

quipage, et je ne crois pas qu'il y ait de comédie plus divertissante que celle qu'il nous donna.

Le 19, il s'éleva un sud-est, et nous eûmes bon frais. Nous faisions route avec le navire *le Saint-François*, qui étoit à une petite demi-lieue à côté de nous au-dessous du vent. Il voulut faire une courtoisie, qui étoit de nous passer par la proue, mais il la paya cher : il piqua le vent de manière que son mât de grande hune se rompit, et amena, par sa chute, le grand perroquet et le perroquet d'artimon, avec toutes leurs voiles et leurs cordages. Nous allâmes aussitôt le reconnoître, afin de lui prêter secours, s'il en avoit besoin; mais, par un double bonheur, cette avarie arriva pendant le temps du dîner, et les mâts et les voiles tombèrent dans le vaisseau; sans quoi, la mer étant assez grosse, il couroit risque de se perdre avant qu'on eût pu couper tous les cordages. Autant un navire présente je ne sais quoi de majestueux lorsqu'il marche avec toutes ses voiles, autant paroît-il ridicule lorsqu'on le voit ainsi démâté. On tâcha de réparer ce désordre, mais vainement : le mât du grand hunier qu'ils avoient de relais ne se trouva pas assez sûr, de sorte qu'ils ne purent porter, le reste du voyage, ni le grand perroquet ni leur grand hunier, sinon avec les trois ris serrés. Le perroquet d'artimon qu'on avoit aussi de relais fut trop court, et ne pouvoit porter qu'une demi-voile, de manière que tous les soirs il restoit cinq à six lieues derrière nous, et nous obligeoit de serrer toutes les nuits de voiles, pour lui donner le temps de nous joindre; ce qui nous retint sur mer près de trois semaines de plus que nous ne devions y être. Cependant nous arrivâmes à *Monte-Video*, dans le fleuve de la Plata, huit jours après lui, ainsi que je le dirai plus bas. Le 26, que nous étions par 10 degrés de latitude sud, et par 352 degrés de longitude, le soleil nous passa à pic, dans un ciel très-serein. Il se préparoit

à nous bien chauffer; mais un vent d'est, qui nous faisoit faire deux lieues par heure, l'en empêcha.

Enfin, le 11 de mars, nous sortîmes de la *zone torride*, et nous vînmes chercher l'hiver, en vous envoyant l'été, dont nous étions bien las. Le 12, nous pensâmes être surpris d'un de ces *ouragans* dont je vous ai parlé, et à peine eûmes-nous le temps de serrer nos voiles. La mer étoit horrible : j'étois resté sur le tillac avec les deux pilotes, et les autres missionnaires étoient dans la chambre. A peine eûmes-nous amené les voiles, qu'un coup de mer donna contre la poupe avec tant de fureur, que le navire s'en ébranla comme s'il eût donné sur un banc de sable. La pluie, qui redoubla alors, me fit descendre dans la chambre, où je les trouvai tous à genoux et à demi morts de peur. Le coup de mer avoit remonté de la poupe par quatre grandes fenêtres qu'on tenoit toujours ouvertes, et en avoit bien mouillé plusieurs; les autres crurent qu'ils étoient sur le point de couler à fond. Je ne pus m'empêcher de rire en les voyant ainsi consternés, et eux-mêmes, revenus de leur frayeur, prirent le parti d'en rire avec moi. Le 13 après midi, le débris d'un navire nous passa par le côté : il portoit encore le grand mât. Nous criâmes de toutes nos forces, pour voir s'il n'y avoit point quelque malheureux qui eût échappé du naufrage; mais personne ne nous répondit. Nous ne fûmes pas sans inquiétude; car le navire *le Saint-Martin* nous avoit perdus dès le quatorzième degré de latitude nord, et nous craignions qu'il ne lui fût arrivé quelque disgrâce.

Le 25, fête de l'Annonciation, l'équipage crut voir la erre : la joie fut grande parmi tous les passagers. Nous rûmes que c'étoit la côte du Brésil, car nous étions par a hauteur du *Rio-Grande;* mais ayant pris le large, et le oleil ayant bien éclairci l'horizon, cette terre, qui étoit pparemment de la neige, disparut tout à coup. Il est vrai

que l'eau avoit changé de couleur ; c'est pourquoi nous sondâmes, et nous ne trouvâmes que cinquante brasses d'eau : mais il nous parut que nous étions sur un banc de sable, nommé *le Placer*, qui court cinquante lieues le long de la côte du Brésil, et à midi, ayant sondé de nouveau, nous ne trouvâmes plus de fond. Le lendemain 26, ayant couru partie au large et partie vers la terre, nous nous trouvâmes par quatre-vingts brasses. Le 27, à deux heures après midi, nous ne trouvâmes que vingt brasses ; nous étions par 34 degrés et demi de latitude ; mais il étoit trop tard pour entreprendre de chercher la terre, nous fûmes obligés de mettre à la cape. Le 28, un brouillard qui s'étoit élevé nous empêcha de courir : il se dissipa vers le midi, et nous ne vîmes plus le navire *le Saint-François*, qui s'étoit hasardé à aller découvrir la terre, et qui en effet la reconnut en peu d'heures. Pour nous qui fûmes pris de calme, nous ne pûmes la reconnoître que le 30 à midi. C'étoit l'île de Castillos, qui n'est pas éloignée du cap de Sainte-Marie, lequel est à l'embouchure du fleuve de la Plata. Le 31, un petit vent nous faisoit courir la côte ; mais vers les cinq heures du soir, n'ayant pu monter une pointe de terre, il nous fallut virer de bord, et bien nous en prit ; car à peine avions-nous viré, qu'il s'éleva un vent furieux du sud-est. Ce fut le seul danger évident que nous courûmes : car il y avoit à craindre que nous n'allassions nous perdre sur la côte. Nous nous dégageâmes, et nous prîmes tellement le large, que le 2 d'avril nous ne trouvâmes plus de fond, ayant couru plus de cinquante lieues de large à la mer.

Enfin le vent changea, mais les trois jours suivans nous fûmes presque toujours en calme. Le peu de vent qui survint le 6 avril nous mit par la hauteur du cap de Sainte-Marie, et le lendemain nous aperçûmes l'île *de los Lobos*, qui est la première que forme le fleuve de la Plata. Le navire

le Saint-François avoit mouillé le 2 du mois devant *Monte-Video*, où les Espagnols ont établi une colonie, et où ils ont bâti une forteresse pour s'opposer au dessein que les Portugais avoient de s'en emparer. Le troisième navire, nommé *le Saint-Martin*, qui nous avoit si fort inquiétés, y étoit arrivé le 29 mars, avec les familles qu'il transportoit de la grande Canarie. Nous n'eûmes ce bonheur que le 9 à sept heures du soir; il arriva en même temps une grande tartane qu'on avoit envoyée nous chercher jusqu'aux Castillos. Le navire *le Saint-François* avoit pris le même jour la route de Buenos-Ayres. Comme le plus grand nombre des missionnaires étoient sur notre bord, que nous avions un gros temps à essuyer, et que le fleuve de la Plata est plus dangereux que la mer, notre procureur-général étoit dans de grandes inquiétudes. Le 10 après midi, nous levâmes l'ancre de *Monte-Video*, et le jour suivant à onze heures nous aperçûmes le navire *le Saint-François* qui mouilla l'ancre pour nous attendre. Nous nous saluâmes par une décharge de tout notre canon. Un instant après notre procureur-général vint à notre bord, transporté de joie de retrouver tous ses missionnaires en parfaite santé, après environ trois mois que nous étions partis des Canaries. De huit cents personnes que nous étions dans les trois vaisseaux, il n'y a eu qu'un soldat, à bord du *Saint-François*, qui soit mort à l'entrée du fleuve de la Plata : il n'y eut pas même de malades, et l'on peut dire que nous arrivâmes en plus grand nombre que nous n'étions partis de Téréniffe; car plusieurs Canariennes, qui s'étoient embarquées sur le vaisseau *le Saint-Martin*, étant enceintes, accouchèrent durant le voyage. Il n'y a que quarante lieues de *Monte-Video* à Buenos-Ayres; mais comme le fleuve est semé de bancs de sable, on ne peut y naviguer qu'avec une extrême précaution, et il faut mouiller toutes les nuits. Cela est assez agréable pour ceux qui

ne sont point obligés de virer au cabestan; mais c'est alors l'enfer des matelots. Chaque navire fait voile avec ses deux chaloupes, qui vont devant lui à un quart de lieue, toujours la sonde à la main, et qui marquent par un signal la quantité d'eau qui se trouve. Enfin le 15 avril, jour du vendredi saint, un peu après le soleil couché, nous jetâmes l'ancre devant *Buenos-Ayres* à trois lieues de la ville, et nous ne débarquâmes que le 19, parce que les officiers royaux n'avoient pu venir plus tôt faire leur visite. Le fleuve de *la Plata* est très-poissonneux; il abonde principalement en dorades : l'eau en est excellente; on n'en boit pas d'autre, mais elle est très-laxative; et si, avant que d'y être accoutumé, on en boit avec excès, elle purge extraordinairement.

Vous jugez bien que tant de missionnaires nouvellement arrivés, ne furent pas long-temps sans être partagés dans les différentes missions auxquelles on les destinoit : treize furent envoyés d'abord aux missions des *Guaraniens;* le révérend père provincial emmena les autres avec lui à *Cordoue du Tucuman.* Il me laissa à Buenos-Ayres jusqu'à son retour, pour me conduire lui-même dans d'autres missions dont il devoit faire la visite. Je me consolai de ce retardement, parce que je retrouvai dans cette ville une mission aussi laborieuse que celle des Indiens réunis dans les peuplades. Elle m'occupoit jour et nuit, et Dieu bénit mes travaux. Il y avoit à *Buenos-Ayres* plus de vingt mille nègres ou négresses qui manquoient d'instruction, faute de savoir la langue espagnole. Comme le plus grand nombre étoit d'Angola, de Congo et de Loango, je m'avisai d'apprendre la langue d'Angola, qui est en usage dans ces trois royaumes. J'y réussis, et en moins de trois mois je fus en état d'entendre leurs confessions, de m'entretenir avec eux, et de leur expliquer la doctrine chrétienne tous les dimanches dans notre église. Le révérend père provin-

cial, qui fut témoin de la facilité que Dieu me donnoit d'apprendre les langues, avoit le dessein de m'envoyer dans les missions des *Chiquites*, dont la langue, extrêmement barbare, exerce étrangement la patience de ceux qui travaillent à la conversion de ces peuples. Ce sont des sauvages naturellement cruels, parmi lesquels il faut avoir toujours son âme entre ses mains.

Il y avoit environ un an que j'étois occupé à l'instruction des nègres de Buenos-Ayres, lorsque je fis ressouvenir le révérend père provincial de l'espérance qu'il m'avoit donnée de me consacrer à la mission des *Chiquites*. Il me mena avec lui, sans cependant me rien dire de la détermination qu'il avoit prise. Quand nous fûmes arrivés à la ville de *Santa-Fe*, je lui demandai si nous ne pousserions pas plus loin. Il me répondit que l'état déplorable où se trouvoit la province, que les infidèles infestoient de toutes parts, ne permettoit guère l'entrée de ces missions; qu'il ne savoit pas même s'il pourroit aller à Cordoue, pour y continuer sa visite. Ses raisons n'étoient que trop bien fondées : le nombre prodigieux de barbares répandus de tous côtés dans la province, occupoit tous les passages, et il n'y avoit nulle sûreté dans les chemins. Vous en jugerez vous-même par les périls que nous courûmes en allant de Buenos-Ayres à *Santa-Fe*.

La façon dont on voyage au milieu de ces vastes déserts est assez singulière. On se met dans une espèce de charrette couverte, où l'on a son lit et ses provisions de bouche. Il faut porter jusqu'à du bois, à moins qu'on ne passe par les forêts. Pour ce qui est de l'eau, on n'en manque guère, parce qu'on trouve fréquemment des ruisseaux ou des rivières sur les bords desquels on s'arrête. Nous fîmes soixante lieues sans presque aucun risque, mais il n'en fut pas de même des vingt-deux dernières qui restoient à faire jusqu'à *Santa-Fe*. Les barbares *Guaycuréens* se sont

rendus maîtres de tout ce pays ; ils courent continuellement la campagne, et plus d'une fois ils ont tâché de surprendre la ville de *Santa-Fe*. Ils ne font jamais de quartier ; ceux qui tombent entre leurs mains, ont aussitôt la tête coupée ; ils en dépouillent la chevelure avec la peau, dont ils érigent autant de trophées. Ils vont tout nus, et se peignent le corps de différentes couleurs, excepté le visage ; ils ornent leur tête d'un tour de plumes. Leurs armes sont l'arc, les flèches, une lance, et un dard qui se termine en pointe aux deux bouts, et qui est long de quatre à cinq aunes. Ils le lancent avec tant de force, qu'ils percent un homme de part en part : ils attachent ce dard au poignet, pour le retirer après l'avoir lancé. Ces barbares ne sont pas naturellement braves ; ce n'est qu'en dressant des embuscades qu'ils attaquent leurs ennemis ; mais avant que de les attaquer, ils poussent d'affreux hurlemens, qui intimident de telle sorte ceux qui n'y sont pas faits, que les plus courageux en sont effrayés et demeurent sans défense ; ils redoutent extrêmement les armes à feu, et, dès qu'ils voient tomber quelqu'un des leurs, ils prennent tous la fuite ; mais il n'est pas facile, même aux plus adroits tireurs, de les atteindre. Ils ne restent pas un moment à cheval dans la même posture. Ils sont tantôt couchés, tantôt sur le côté, ou sous le ventre du cheval, dont ils attachent la bride au gros doigt du pied ; et d'un fouet composé de quatre ou cinq lanières d'un cuir tors, ils font courir les plus mauvais chevaux. Quand ils se voient poursuivis de près, ils abandonnent leurs chevaux, leurs armes, et se jettent dans la rivière, où ils nagent comme des poissons, ou bien ils s'enfoncent dans d'épaisses forêts, dont ils ne s'éloignent presque jamais. Leur peau, à la longue, s'endurcit de telle sorte, qu'ils deviennent insensibles aux piqûres des épines et des ronces, au milieu desquelles ils

courent sans même y faire attention. Ces infidèles nous tinrent pendant trois nuits dans de continuelles alarmes, et sans une escorte qu'on nous avoit envoyée, et qui faisoit continuellement la ronde, difficilement eussions-nous pu échapper à leur barbarie. Quelques-uns d'eux venoient de temps en temps examiner si nous étions sur nos gardes; enfin nous arrivâmes heureusement à *Santa-Fe*.

Comme le passage m'étoit fermé pour entrer dans la mission des Chiquites, je fus envoyé à celle des *Guaraniens*. Ces Indiens, réunis dans diverses peuplades, sont tous convertis à la foi et retracent à nos yeux la vie et les vertus des premiers fidèles. De *Santa-Fe* à la première peuplade on compte deux cent vingt lieues, et cent cinquante jusqu'à la ville de *las Corrientes*, par où je devois passer, et d'où j'ai l'honneur de vous écrire. J'ai déjà dit que dans ces pays-ci on voyage dans des *charrettes* couvertes; cette voiture étoit très-incommode pour le chemin que j'avois à faire, ayant à traverser huit ou neuf rivières qui sont très-rapides quand il a plu, et une vingtaine de ruisseaux où l'on a presque les mêmes dangers à essuyer. La manière dont on passe ces *rivières* vous surprendra sans doute; car je ne crois pas que vous vous imaginiez qu'on y trouve des ponts comme en Europe. Ceux qui voyagent dans ces charrettes les déchargent et les attachent à la queue des chevaux, qui les tirent à la nage. Souvent il arrive que les charrettes et les chevaux, emportés par les courans, disparoissent en un instant. La charge et ceux qui ne savent pas nager passent dans de petites nacelles, qu'on nomme *pelota*: c'est un cuir de bœuf fort sec, dont on relève les quatre coins en forme de petit bateau. C'est à celui qui s'y trouve de se tenir bien tranquille; car pour peu qu'il se donne de mouvement, il se trouve aussitôt dans l'eau. C'est ainsi que je passai la célèbre rivière *Corriente*.

Ce n'est pas là le seul péril qu'on ait à craindre : les chemins sont semés d'infidèles nommés *Charuas* : ils se disent amis des Espagnols; mais, à dire vrai, c'est ce qu'on appelle en Europe de francs voleurs de grand chemin. Ils ne vous tuent pas si vous leur donnez sur-le-champ ce qu'ils demandent; mais pour peu que vous hésitiez, c'en est fait de votre vie. Ils sont nus et armés de lances et de flèches. Quand ils vous parlent, ils se mettent dans des postures et font des contorsions de visage aussi affreuses que ridicules : ils prétendent montrer par là qu'ils ne craignent rien, et qu'ils sont gens de résolution. J'en vis une troupe à dix lieues de *Santa-Fe;* ils sont plus humains que ceux de leur nation qui vivent dans les forêts, parce qu'ils se trouvent dans une étendue de pays où il y a quelques habitations espagnoles. Il y avoit parmi eux un jeune homme de quatorze à quinze ans. Je l'embrassai avec amitié, et je tâchai de le retirer des mains de ces barbares; mais je ne pus rien gagner sur son esprit. Ils n'ont aucune demeure fixe; leurs maisons sont faites de nattes; et quand ils s'ennuient dans un lieu, ils plient bagage, et portent leurs maisons dans un autre.

Je reviens à la manière dont je fis mon voyage, car je ne veux vous rien laisser ignorer de ce qui me regarde. Il n'étoit point question de prendre des charrettes, parce que ceux qui emploient cette voiture tombent d'ordinaire entre les mains des *Charuas*. Je pouvois remonter la rivière *Parana*, mais on ne le jugea pas à propos; car, outre qu'il eût fallu y employer plus de deux mois, j'avois tout à craindre des infidèles *Payaguas*, qui rôdent continuellement sur ce grand fleuve. On détermina qu'étant d'un tempérament robuste, je pourrois faire le voyage à cheval.

Ce fut donc le 18 d'août que je partis de *Santa-Fe*, accompagné de trois Indiens et de trois mulâtres, avec quel-

ques chevaux et quatre mules. Je portois avec moi mon crucifix, mon bréviaire, un peu de pain et de biscuit, avec une vache coupée par longues tranches, qu'on avoit fait sécher au soleil. J'avois de plus mon lit et une petite tente en forme de pavillon. Quand on se trouve à dix lieues de *Santa-Fe*, ce n'est plus qu'un vaste désert plein de forêts, par où il faut passer pour se rendre à Sainte-Lucie, qui est une peuplade chrétienne, éloignée de plus de cent lieues. Ces forêts sont remplies de tigres et de couleuvres, et l'on ne peut s'écarter de sa troupe, même à la portée du pistolet, sans courir de grands risques. Les gens de ma suite allumoient de grands feux pendant la nuit, et reposoient autour de ma tente. C'est la coutume des *Charuas* de se retirer dans leurs maisons de nattes, au coucher du soleil, et de n'en point sortir durant la nuit, quand même ils entendroient le mouvement des voyageurs. C'est ce qui nous donnoit plus de facilité à éviter leur rencontre. Vers le midi nous nous arrêtions dans quelque coin de la forêt à l'abri du soleil, mais sans cesser d'être à la merci des tigres et des couleuvres. Une heure avant le coucher du soleil, nous remontions à cheval, et le lendemain matin nous nous trouvions à dix ou douze lieues des *Charuas*. Nous prenions alors trois ou quatre heures de sommeil; mais, de crainte qu'il ne prît fantaisie à ces barbares de suivre la piste de nos chevaux et de courir après nous au galop, nous nous remettions en route jusqu'à la nuit.

C'est ainsi qu'en treize jours j'arrivai à la ville de *las Corrientes*. Nous pouvions faire ce voyage en dix jours, si nous eussions eu de meilleurs chevaux, quoique néanmoins on ne marche pas ici comme on voudroit; l'eau règle les journées, selon qu'elle est plus ou moins éloignée. Ce qui m'a le plus fatigué dans ce voyage, ce sont les chaleurs brûlantes du climat. Un jour nous fûmes

contraints, pour nous en garantir, de nous enfoncer dans l'endroit le plus épais de la forêt. Je vous avoue que je n'ai jamais rien vu de plus agréable; j'étois environné de jasmins d'une odeur charmante. Outre les ardeurs insupportables du soleil, les barbares avoient mis le feu dans le bois pour en faire sortir les tigres dont ils se nourrissent. Quelquefois nous avions le feu à notre gauche, et il nous falloit marcher sur la terre encore fumante. D'autres fois il falloit nous arrêter pour n'être pas coupés par les flammes. C'est ce qui arriva un jour où le feu gagna l'autre côté d'un ruisseau assez large, où nous nous croyions en sûreté. Nous nous sauvâmes à la hâte; mais comme le vent nous portoit au visage, il sembloit que nous fussions à la bouche d'un four. Enfin, j'arrivai ici en parfaite santé. Je n'ai plus que soixante-dix lieues à faire pour me rendre à mon terme. Il me faudra traverser un marais pendant quatre lieues, et l'on m'assure que ce sera bien marcher si je fais ces quatre lieues en deux jours.

Je pourrai dans la suite vous mander des choses plus intéressantes. Deux nouveaux missionnaires viennent d'entrer dans le pays des *Guananas*, pour travailler à la conversion des infidèles qui l'habitent. Ces Indiens sont, dit-on, d'un excellent naturel. Comme cette nouvelle mission n'est pas éloignée de celle de *Parana*, si j'y reste, je serai à portée d'être informé des bénédictions que Dieu répandra sur leurs travaux, et je ne manquerai pas de vous en faire part. Il ne faut pas juger de ce pays par comparaison avec celui d'Europe. Les fatigues qu'on a à essuyer, surtout dans les voyages, sont inconcevables. On passe tout à coup des chaleurs les plus ardentes à un froid glaçant. Cependant, malgré ces fatigues, il y a peu de missionnaires qui n'aillent au-delà de soixante ans. La plupart de ceux que nous avons trouvés étoient si infir-

mes et si cassés de vieillesse, qu'il falloit les porter en chaise à l'église pour y remplir les fonctions de leur ministère. Il semble que Dieu ait différé à les récompenser de leurs travaux, jusqu'à ce qu'ils eussent des successeurs de leur zèle. Peu de temps après notre arrivée ils achevèrent leur carrière les uns après les autres. Je recommande à vos prières la conversion de tant de barbares, et suis avec respect, etc.

LETTRE (EXTRAIT) DU PÈRE CHOMÉ

AU PÈRE VANTHIENNEN.

A Buenos-Ayres, le 21 juin 1732.

Mon révérend père, il y a environ deux ans que je vous écrivis de la ville de *las Corrientes,* par où je passois pour me rendre aux missions des *Guaraniens*, auxquelles j'étois destiné, et où j'arrivai au mois d'octobre de l'an 1730. Je m'appliquai d'abord à apprendre la *langue* de ces peuples : grâces à la protection de Dieu, et au goût singulier qu'il m'a donné pour les langues les plus difficiles, en peu de mois d'une application constante, je fus en état de confesser les Indiens et de leur annoncer les vérités du salut. Je vous avoue qu'après avoir été un peu initié aux mystères de cette langue, je fus surpris d'y trouver tant de majesté et d'énergie; chaque mot est une définition exacte qui explique la nature de la chose qu'on veut exprimer, et qui en donne une idée claire et distincte. Je ne me serois jamais imaginé qu'au centre de la barbarie l'on parlât une langue qui, à mon sens, par sa noblesse et par son harmonie, ne le cède guère à aucune de celles que j'avois apprises en Europe ; elle a

d'ailleurs ses agrémens et ses délicatesses, et il faut bien des années pour la posséder dans sa perfection.

La nation des Indiens *guaraniens* est partagée en trente peuplades, où l'on compte cent trente-huit mille âmes, qui, par la ferveur de leur piété et par l'innocence de leurs mœurs, nous rappellent les premiers siècles du christianisme. Mais ces peuples ressemblent assez à ces terres arides qui ont besoin d'une continuelle culture : ce qui ne frappe pas les sens, ne laisse dans leurs esprits que des traces légères; c'est pourquoi il faut sans cesse leur inculquer les vérités de la foi, et ce n'est que par les soins assidus qu'on se donne à les instruire, qu'on les maintient dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes. Ces contrées sont infestées de bêtes féroces, et surtout de tigres; on y trouve diverses sortes de serpens et une infinité d'insectes qui ne sont pas connus en Europe. Parmi ces insectes il y en a un singulier, que les Espagnols nomment *pique*, et les Indiens *tung* : il est de la grosseur d'une petite puce; il s'insinue peu à peu entre cuir et chair, et principalement sous les ongles, et dans les endroits où il y a quelques calus. Là il fait son nid et laisse ses œufs. Si l'on n'a soin de le retirer promptement, il se répand de tous côtés, et produit les plus tristes effets dans la partie du corps où il s'est logé; d'où il arrive qu'on se trouve tout à coup perclus ou des pieds ou des mains, selon l'endroit où s'est placé l'insecte. Heureusement on est averti de la partie où il s'est glissé par une violente démangeaison qu'on y sent. Le remède est de miner peu à peu son gîte avec la pointe d'une épingle, et de l'en tirer tout entier; sans quoi il seroit à craindre que la plaie ne s'envenimât.

Les *oiseaux* y sont en grand nombre, mais bien différens de ceux qu'on trouve en Europe. Il y a plus de vingt sortes de *perroquets* : les plus jolis ne sont pas plus gros

qu'un petit moineau; leur chant est à peu près semblable au chant de la linotte; ils sont verts et bleus, et quand on les a pris, en moins de huit jours on les rend si familiers, qu'ils viennent sur le doigt du premier qui les appelle. C'est surtout dans les marais qu'on voit des oiseaux de toute espèce, qui surprennent par l'agréable variété de leurs couleurs, et par la diversité de leurs becs, dont la forme est singulière. Les oiseaux de proie y abondent, et il y en a d'une énorme grandeur.

Voilà tout ce que je vous puis dire d'un pays où je n'ai pas fait un long séjour, bien que je crusse y passer une partie de ma vie. Mais des ordres supérieurs m'appellent avec trois autres missionnaires dans une autre mission, qui doit en quelque façon nous être plus chère, puisqu'on nous y promet de grands travaux, des croix, des tribulations de toutes les sortes, et peut-être le bonheur de sceller de notre sang les saintes vérités que nous allons annoncer dans ces contrées barbares. Ces peuples se nomment *Chiriguanes*. Pour vous donner quelque connoissance de cette nation, il faut reprendre les choses de plus loin. Lorsque les *Guaraniens* se soumirent à l'Évangile, et que, réunis par les premiers missionnaires dans diverses peuplades, ils commencèrent à former une nombreuse et fervente chrétienté, il se trouva parmi eux un certain nombre d'infidèles, dont on ne put jamais vaincre la férocité, et qui refusèrent opiniâtrément d'ouvrir les yeux aux lumières de la foi. Ces barbares, craignant le ressentiment de leurs compatriotes, dont ils n'avoient pas voulu suivre l'exemple, prirent la résolution d'abandonner leur terre natale et d'aller chercher un asile dans d'autres contrées; dans cette vue ils passèrent le fleuve Paraguay, et, avançant dans les terres, ils fixèrent leur demeure au milieu des montagnes. Les nations chez lesquelles ils s'étoient réfugiés en conçurent de la défiance, et, après avoir délibéré

sur le parti qu'elles avoient à prendre, ou de déclarer la guerre à ces nouveaux venus, ou de les laisser vivre tranquillement dans les montagnes, elles jugèrent qu'étant nés sous un ciel brûlant, et passant dans des pays extrêmement froids, ils ne pourroient résister long-temps aux rigueurs d'un si rude climat, et qu'ils y périroient bientôt de misère. *Chiriguano*, disoient-elles en leur langue, c'est-à-dire, le froid les détruira; et c'est de là qu'est venu le nom de *Chiriguanes*, qu'ils ont conservé pour se distinguer davantage des *Guaraniens*, dont ils étoient sortis, et pour oublier entièrement leur patrie. Ces nations se trompoient dans leurs conjectures; les *Chiriguanes* multiplièrent prodigieusement, et en assez peu d'années leur nombre monta à trente mille âmes. Comme ces peuples sont naturellement belliqueux, ils se jetèrent sur leurs voisins, les exterminèrent peu à peu, et s'emparèrent de toutes leurs terres.

Les *Chiriguanes* occupent maintenant une vaste étendue de pays sur les rivières *Picolmaio* et *Parapiti*. On a tenté plusieurs fois de leur porter le flambeau de la foi; mais ces diverses tentatives n'ont eu aucun succès, et l'on n'a pu encore adoucir leur naturel féroce. Il y a cinq ou six ans que nous avions deux ou trois peuplades; on en comptoit encore deux, dont l'une étoit gouvernée par trois pères dominicains, et l'autre par un religieux augustin. Ces heureux commencemens donnoient quelque espérance, et l'on se flattoit de vaincre insensiblement leur opiniâtreté et de les gagner à Jésus-Christ, lorsque les missionnaires jésuites découvrirent le complot qu'ils avoient formé d'ôter la vie aux hommes apostoliques qui travailloient avec tant de zèle à leur conversion. Ils en informèrent aussitôt les pères de Saint-Dominique et le religieux augustin, afin qu'ils se précautionnassent contre la fureur de ces barbares : celui-ci profita de l'avis; mais les *pères de*

Saint-Dominique, étant avec un nombre de chrétiens dans une espèce de petit fort palissadé, se crurent en état de se défendre si l'on venoit les y attaquer. Leurs palissades ne tinrent pas long-temps contre la multitude des Indiens, et ces pères furent massacrés d'une manière cruelle. La nouvelle de leur mort ne fut pas plus tôt répandue dans les villes de *Tarija* et de *Sainte-Croix de la Sierra*, que les Espagnols résolurent d'en tirer une prompte vengeance. Ils allèrent chercher ces infidèles jusque dans leurs plus hautes montagnes, en tuèrent un grand nombre, et firent plusieurs esclaves. Quelque temps après les Indiens *chiquites*, qui sont la terreur de toutes ces nations, se joignirent aux Espagnols de Sainte-Croix, pénétrèrent dans les montagnes des *Chiriguanes*, en tuèrent trois cents, et en firent environ mille esclaves.

Ces deux expéditions humilièrent étrangement l'orgueil de ces barbares, qui se regardoient comme invincibles; ils ouvrirent enfin les yeux sur les malheurs dont ils étoient menacés; ils demandèrent la paix, et, pour preuve de la sincérité de leurs démarches, ils prièrent instamment qu'on leur envoyât des missionnaires jésuites.

C'est sur les lettres pressantes que le révérend père provincial reçut du vice-roi de Lima, et du président de l'audience royale de *Chaquisaca*, qu'il me retira de la mission des *Guaraniens* pour me faire passer dans celle des *Chiriguanes*. J'ai l'avantage de savoir déjà leur langue, parce que c'est la même que celle des Indiens *guaraniens*, et par là, dès le lendemain de mon arrivée chez ces barbares, je pourrai travailler à leur instruction. S'ils deviennent dociles aux vérités de l'Évangile, leur conversion ouvrira la porte d'un vaste pays nommé *Chaco*. C'est là le centre de la grande province du *Paraguay*, et en même temps l'asile et comme le boulevard de l'infidélité. Ce pays est environné en partie vers le nord par les

Chiriguanes; il a au sud *las Corrientes, Salta* à l'occident, et à l'orient le grand fleuve *Paraguay*. Pour ce qui est des *Chiriguanes,* quoiqu'ils habitent sous la zone torride, les affreuses montagnes dont leur pays est couvert rendent le climat excessivement froid : ils ont à leur tête des *caciques* qui sont des espèces d'*enchanteurs* adonnés aux sortiléges et aux opérations magiques. Ce sont ces chefs qui doivent être le premier objet de notre zèle, et ce n'est qu'après leur avoir fait goûter les vérités chrétiennes, qu'on peut espérer de se faire écouter du reste de la nation. Cela seul doit vous faire juger des efforts que fera le démon pour empêcher la destruction de son empire, et des obstacles que nous aurons à surmonter pour établir la foi parmi ces peuples. Je suis avec respect, etc.

LETTRE DU RÉVÉREND PÈRE JÉROME HARRAN,

PROVINCIAL DES MISSIONS DU PARAGUAY,

A S. EXC. Mgr LE MARQUIS DE CASTEL-FUERTE,

VICE-ROI DU PÉROU.

Du 20 février 1733.

Monseigneur, ce n'est qu'en arrivant dans la ville de Cordoue que j'appris la *révolte des peuples de la province de Paraguay,* lesquels, en se donnant le nom de *Communes,* ont chassé don Ignace *de Soroeta,* à qui vous aviez confié le gouvernement de cette province. Je me suis mis aussitôt en chemin pour aller visiter les trente peuplades d'Indiens qui sont sous la conduite de nos missionnaires, et dans la dépendance du gouvernement de *Buenos-Ayres.* A mon arrivée dans ces peuplades, je sus, avec une entière certitude, que les rebelles s'étoient unis

ensemble pour déposer les officiers de la justice royale et le commandant des troupes. Voici à quelle occasion cette révolte devint presque générale.

Don Louis *Bareyro*, alcade ordinaire et président de la province, ayant pris le dessein d'étouffer les premières semences d'une révolte naissante, demanda du secours au commandant des troupes, qui vint en effet avec un nombre suffisant de soldats, pour réduire ceux qui commençoient à lever l'étendard de la rebellion. Le président, se voyant ainsi soutenu, fit faire des informations contre les coupables, et, ayant certainement connu par ces informations les chefs et les complices de la révolte, il les fit arrêter et les condamna à mort. Lorsqu'on fut sur le point d'exécuter la sentence, le *commandant*, auquel on avoit cru pouvoir se fier, mais qui dans le cœur trahissoit les intérêts de son prince, au lieu d'appuyer la justice, ainsi qu'il étoit de son devoir et qu'il l'avoit promis, passa tout à coup avec ses troupes dans le parti des rebelles, les fit entrer dans la capitale, et pointa le canon contre la maison de ville, où étoient le président et quelques régidors, zélés serviteurs du roi. Les *rebelles*, étant entrés dans la ville sans la moindre résistance, se partagèrent dans tous les quartiers, *pillèrent* les magasins et les maisons de ceux qui demeuroient fidèles à leur souverain, les traînèrent avec ignominie dans les prisons, ouvrirent la prison publique et en firent sortir comme en triomphe ceux qui avoient été condamnés à mort. De plus ils ordonnèrent, sous peine de la vie, qu'on leur présentât toutes les informations du procès criminel, et ils les firent brûler dans la place publique. Après s'être rendus ainsi les maîtres sans qu'il y eût eu une goutte de sang répandu, ils établirent une justice qu'ils eurent l'insolence d'appeler royale. Ils donnèrent les premiers emplois à trois des principaux chefs de la révolte, qui avoient été

condamnés à mort ; ils firent l'un alferez royal ; ils donnèrent à un autre la charge de régidor, et le troisième ils le nommèrent président. Don Louis Bareyro ne put mettre sa vie en sûreté que par une prompte fuite, et ce ne fut qu'après avoir essuyé bien des fatigues, et avoir couru plusieurs fois risque de tomber dans les embuscades qu'on lui avoit dressées, qu'il arriva heureusement dans nos peuplades. Les autres régidors se réfugièrent dans les églises, où néanmoins ils ne se trouvoient pas trop tranquilles, par la crainte continuelle où ils étoient que les rebelles ne vinssent les arracher de ces asiles, ainsi qu'ils les en menaçoient à tout moment.

Le dessein des *rebelles* étoit de faire *irruption dans nos peuplades*, et surtout de s'emparer de quatre de ces peuplades les plus voisines ; savoir, de celle de Saint-Ignace, de celle de Notre-Dame de Foi, de celle de Sainte-Rose, et de celle de Santiago ; persuadés que si elles étoient une fois en leur pouvoir, on feroit de vains efforts pour les soumettre. En effet, s'ils possédoient ces peuplades, ils deviendroient maîtres du grand fleuve *Parana* et de *Neembucu*, qui est un marais de deux lieues, inaccessible à la cavalerie, où, avec une poignée de gens, ils arrêteroient tout court les nombreuses troupes que votre excellence pourroit envoyer pour les réduire. Mais j'avois prévu de bonne heure leur dessein ; c'est pourquoi, à mon passage par *Buenos-Ayres*, j'en conférai avec monseigneur don Bruno de Zavala, gouverneur de cette ville, et de tout le pays où se trouvent nos missions. Selon ses ordres qu'il m'a confirmés dans la suite par plusieurs de ses lettres, on a fait choix, dans chacune des peuplades, d'un nombre de *braves Indiens*, pour en former un petit *corps d'armée* capable de s'opposer aux entreprises des rebelles. On peut compter sur la fidélité des Indiens, et sur leur zèle pour tout ce qui est du service du roi ; ils en ont

donné depuis cent ans des preuves éclatantes dans toutes les occasions qui se sont présentées, et entre autres il y a peu d'années qu'ils chassèrent les Portugais de la colonie du Saint-Sacrement, éloignée de nos peuplades de plus de deux cents lieues; ils y signalèrent leur valeur et leur constance dans les travaux et les dangers inévitables d'un assez long siége, sans que pour leur entretien il en ait coûté une seule réale aux finances du roi. Ce corps d'Indiens bien armés et prêts à affronter tous les périls, commence à donner de l'inquiétude aux rebelles; ils se sont adressés à monseigneur notre évêque, et lui ont protesté qu'ils étoient fidèles sujets du roi, qu'ils n'avoient garde de vouloir rien entreprendre sur les peuplades, et qu'ainsi ils le prioient de m'engager à renvoyer les Indiens chez eux. L'artifice étoit grossier, aussi n'y fit-on nulle attention; il ne convenoit pas de désarmer les Indiens, tandis que les rebelles ne cessoient pas d'être armés, que les grands chemins étoient couverts de leurs soldats qui commettoient toutes sortes d'hostilités, et ôtoient à la ville toute communication avec les pays circonvoisins, et que même ils portoient l'audace jusqu'à intercepter les lettres de leur évêque et les miennes, dont ils faisoient ensuite publiquement la lecture.

Les rebelles, voyant qu'on n'avoit pas donné dans le piége qu'ils avoient dressé, s'avisèrent d'un *stratagême* plus capable de déguiser la perfidie et la duplicité de leur cœur, et d'assurer les Indiens de leurs intentions pacifiques. Les chefs qu'ils avoient mis en place rendirent visite à *monseigneur l'évêque*, et, l'abordant avec le plus profond respect et avec les apparences du repentir le plus vif et le plus sincère, ils le supplièrent de suivre les mouvemens de sa tendresse pastorale, en s'intéressant pour eux auprès de votre excellence, de lui demander leur grâce, et de l'assurer qu'ils étoient entièrement disposés à rentrer

dans l'obéissance, qui que ce fût qu'on leur envoyât pour gouverneur, fût-ce don Diego de Los-Reyes. « Nous avons, ajoutèrent-ils, une autre prière à faire à votre seigneurie illustrissime ; c'est d'ordonner une neuvaine en l'honneur des saints patrons de la ville, avec des processions et des œuvres de pénitence, afin d'obtenir un heureux succès de la démarche paternelle qu'elle veut bien faire en notre faveur. » Le prélat fut infiniment consolé de trouver dans leurs cœurs de si saintes dispositions ; sa droiture naturelle ne lui permit pas de soupçonner qu'on en imposât à son zèle. La neuvaine commença, et un si saint temps fut employé par les rebelles à mieux affermir leur conspiration. Ils entrèrent dans la ville, non pas pour assister aux prédications, à la procession et aux prières publiques, mais dans le dessein de *chasser les jésuites de leur collége*, ainsi qu'ils l'exécutèrent le 19 de février de cette présente année.

La sentence de mort que votre excellence a prononcée contre *don Joseph Antequera* et *don Juan de Mena*, son procureur, et qui a été exécutée selon ses ordres, leur a servi de prétexte à former de nouveaux complots pour animer les peuples, et les porter à cette sacrilége entreprise. Ils ont répandu de tous côtés que, par le moyen de leurs affidés, ils avoient entre les mains toutes vos procédures ; ils les ont revêtues des circonstances les plus odieuses, entre autres que votre excellence avoit achevé d'instruire le procès de quatorze d'entre eux ; qu'elle les avoit condamnés à mort, et qu'elle avoit nommé un oidor de l'audience royale de *los Charcas* pour en hâter l'exécution ; et, afin d'assouvir leur rage contre les *jésuites*, dont le zèle et la fidélité les importunent et traversent leurs desseins, ils ont publié que ces pères étoient les moteurs et les instigateurs de toutes les résolutions que votre excellence a prises. Les esprits s'étant échauffés par toutes

ces impostures, ils allèrent vers le midi au collége au nombre de deux mille cavaliers, poussant des cris pleins de fureur; ils en rompirent les portes à grands coups de haches, y entrèrent à cheval, saccagèrent la maison, et emportèrent tout ce qui se trouva sous leurs mains; ils en firent sortir les pères avec tant de précipitation, qu'ils ne leur donnèrent pas le temps de prendre leur bréviaire, ni d'aller dans leur église pour saluer le saint-sacrement, et le mettre à couvert des profanations qu'on avoit lieu de craindre. Monseigneur l'évêque, ayant appris ces sacriléges excès, déclara que les rebelles avoient encouru l'*excommunication*, et ordonna d'annoncer l'interdit par le son des cloches. C'est néanmoins ce qui ne s'exécuta point; car plusieurs des rebelles entourèrent la tour où sont les cloches, et défendirent d'en approcher, sous peine de la vie, tandis que d'autres postèrent des gardes autour du palais épiscopal, avec ordre à leur évêque de ne pas mettre les pieds même sur le seuil de sa porte. Votre excellence apprendra ce qui s'est passé depuis par les lettres que ce prélat m'a adressées, pour faire tenir à votre excellence; elle verra que, n'ayant pas même la liberté de punir les attentats commis contre sa personne, il a été forcé de lever l'excommunication, et elle jugera par là du pitoyable état où est cette province, et du peu de religion de ses habitans.

Ces rebelles, non contens d'avoir chassé les jésuites de leur maison et de la ville, les chassèrent encore de la province, et les traînèrent jusqu'à celle de Buenos-Ayres. Cependant nos *Indiens* en armes, au nombre de sept mille, font bonne garde à tous les passages qui peuvent donner entrée dans leurs peuplades, et ils sont résolus de mourir plutôt que de perdre un pouce de terre. C'est ce qui a arrêté les rebelles, et qui les empêche de passer la rivière *Tibiquari*, laquelle sépare la province de Buenos-

Ayres de celle de Paraguay. Les Indiens se maintiendront toujours dans ce poste, à moins qu'il ne leur vienne des ordres contraires de votre excellence. Elle peut s'assurer de leur fidélité et de leur bravoure; et, quoique leur petit nombre suffise pour s'opposer aux entreprises des révoltés, dans une guerre qui de leur part n'est que défensive, cependant, si votre excellence a besoin d'un plus grand nombre de troupes pour le service du roi, elles seront prêtes à se mettre en campagne au premier ordre de votre excellence, sans qu'il soit nécessaire de tirer de la caisse royale de quoi fournir à leur subsistance; car nos Indiens, que le roi a distingués de tous les autres Indiens du Pérou, par les priviléges et les exemptions qu'il leur a accordés, ont toujours servi et continueront de servir sa majesté sans recevoir aucune solde. Je n'avance rien à votre excellence du courage et de la valeur de ces peuples dont je n'aie été moi-même le témoin. Je leur ai servi d'aumônier pendant huit ans de suite, dans les guerres qu'ils ont eues avec les Indiens barbares *Guenoâs, Bohanes, Charruas* et *Yaros,* qu'ils défirent en bataille rangée et qu'ils mirent en déroute. Le succès de ces expéditions fut si agréable à sa majesté, qu'elle leur fit écrire pour les remercier de leur zèle, et pour leur témoigner combien elle étoit satisfaite de leurs services. Si j'insiste si fort sur le courage des Indiens, c'est pour rassurer votre excellence contre les discours de certaines personnes qui, ou par une fausse compassion pour les coupables, ou par une mauvaise volonté pour le gouvernement, s'efforcent de rabaisser la valeur indienne, et d'exagérer les forces, le courage et le nombre des habitans du Paraguay, pour persuader à votre excellence qu'il n'y a point de ressource contre un mal qui devient contagieux de plus en plus par la lenteur du remède, et qui gagnera insensiblement les autres villes.

Je crois toutefois devoir représenter à votre excellence que, si elle prend la résolution de réduire cette province par la force des armes, il est à propos qu'elle envoie un corps de troupes réglées, et commandées par des chefs habiles et expérimentés. Deux raisons me portent à lui faire cette représentation. La première, c'est que ce *corps d'Espagnols* sera comme l'âme qui donnera le mouvement à l'armée indienne; car, bien que les Indiens soient intrépides, accoutumés à braver les périls, ils n'ont pas assez d'expérience de la guerre, et leur force augmentera de moitié lorsqu'ils seront assujettis aux lois de la discipline militaire. L'autre raison est qu'après avoir fait rentrer cette province dans l'obéissance qu'elle doit à son roi, il faut y maintenir la tranquillité, et arracher jusqu'à la racine les semences de toute révolte; ce qui ne se peut pas faire, à moins que le gouverneur qui y sera placé par votre excellence n'ait la force en main pour se faire respecter et obéir. Je suis convaincu qu'aussitôt que les rebelles apprendront que les troupes s'avancent pour leur faire la guerre, leurs chefs et ceux qui ont fomenté la rebellion, se voyant trop foibles pour se défendre, fuiront au plus vite dans les montagnes, d'où ils tiendront la province dans de continuelles alarmes. Il est donc nécessaire qu'on y entretienne pendant quelque temps une garnison de troupes réglées, qui soient aux ordres et sous la conduite du gouverneur, afin qu'il en puisse disposer comme il le jugera à propos pour le plus grand service de sa majesté. Je me suis informé de don Louis Bareyro, qui s'est réfugié dans nos peuplades, quel pouvoit être le nombre des habitans qui sont sur la frontière de la province de Paraguay : il m'a répondu qu'étant, l'année dernière, président de cette province, il avoit fait faire le dénombrement de tous ceux qui étoient capables de porter les armes, et que ce nombre ne montoit qu'à cinq mille hommes; mais il

m'assure que maintenant il n'y en a pas plus de deux mille cinq cents qui soient en état de faire quelque résistance aux forces que votre excellence enverra pour rétablir la paix. Il m'a ajouté que, bien que les rebelles paroissent résolus de faire face à vos troupes, et de se bien défendre à la faveur du terrain qu'ils occupent, ils ne verront pas plus tôt approcher votre armée, qu'ils s'enfuiront dans les montagnes.

Tel est, monseigneur, l'état où se trouvent les *rebelles de la province de Paraguay*, c'est-à-dire presque tous ses habitans, et ceux-là même que la sainteté de leur profession oblige de contenir les peuples, par leurs prédications et par leurs exemples, dans l'observance des lois divines et ecclésiastiques, et dans l'obéissance qu'ils doivent à leur souverain : on n'y voit plus que tumulte et que confusion; on ne sait ni qui commande ni qui obéit; on n'entend parler que de haines mortelles, que de pillages et de sacriléges. *Monseigneur l'évêque* a travaillé avec un zèle infatigable pour arrêter tant de désordres; mais son zèle et ses travaux n'ont eu aucun succès auprès de ces hommes pervers, qui, comme des frénétiques, se sont jetés avec fureur sur le médecin charitable qui appliquoit le remède à leurs maux. Ils ont traité indignement sa personne, ainsi que votre excellence le verra par ses lettres, où il expose les raisons qui l'ont forcé d'absoudre de l'excommunication les sacriléges qui ont profané le lieu saint et violé l'immunité ecclésiastique. Il est vrai qu'il n'a exigé d'eux aucune satisfaction; mais en pouvoit-il espérer de gens obstinés dans leurs crimes, qui, par leurs menaces, par leurs cris et par les expressions impies qu'ils avoient continuellement à la bouche, ne faisoient que trop craindre qu'ils n'en vinssent jusqu'à secouer tout-à-fait le joug de l'obéissance qu'ils doivent à l'Église? Dieu veuille jeter sur eux des regards de miséricorde, et les éclairer de

ses divines lumières, afin qu'ils reviennent de leur aveuglement. Je prie le Seigneur qu'il conserve votre excellence pendant plusieurs années, pour le bien de l'État et pour le rétablissement de la tranquillité troublée par tant d'offenses commises contre la majesté divine et contre la majesté royale, etc. Depuis la date de cette lettre, nos *Indiens* se sont toujours tenus sous les armes, et gardent avec soin le poste où ils sont placés sur les bords de la rivière *Tibiquari*. Cependant les communes du Paraguay sont dans de grandes inquiétudes, causées ou par l'ambition des uns qui voudroient toujours gouverner, ou par la crainte qu'ont les autres des résolutions que prendra monseigneur notre vice-roi, pour punir tant d'excès et une désobéissance si éclatante. Mais ce qui les inquiète encore davantage, c'est de voir dans leur voisinage l'armée des *Indiens guaranis*, prête à exécuter sur-le-champ les ordres qu'on jugera à propos de lui donner. Il n'y a point de moyen que ces rebelles n'aient employé pour persuader à nos Indiens qu'ils n'avoient jamais eu la pensée d'envahir aucune de leurs peuplades, ni de commettre la moindre hostilité à leur égard; qu'ils devoient compter sur la sincérité de leurs paroles, et se retirer dans leurs habitations sans rien craindre de leur part. Ces démarches n'ayant eu nul succès, ils eurent recours à monseigneur notre évêque, et le prièrent, fort inutilement, d'interposer son autorité pour éloigner les Indiens. Enfin ils députèrent deux de leurs régidors vers l'armée indienne, pour lui donner de nouvelles assurances de leurs bonnes intentions, et lui protester qu'ils n'avoient jamais eu le dessein de rien entreprendre contre leurs peuplades. Toute la réponse qu'ils reçurent des Indiens, fut qu'ils occupoient ce poste par l'ordre de monseigneur don Bruno de Zavala, leur gouverneur, afin de défendre leurs terres et de prévenir toute surprise, et qu'ils y demeureront constamment, jusqu'à

ce qu'il vienne des ordres contraires de la part ou de son excellence, ou de monseigneur le vice-roi; que du reste, les habitans du Paraguay pouvoient s'adresser à l'un ou l'autre de ces messieurs pour en obtenir ce qu'ils paroissoient souhaiter avec tant d'ardeur. Les députés s'en retournèrent peu contens du succès de leur négociation, et encore plus inquiets qu'auparavant; parce qu'ils avoient été témoins oculaires de la bonne disposition de ces troupes, de leur nombre, de leur valeur et de leur ferme résolution à ne pas désemparer du poste qu'elles occupoient.

Dans ces circonstances, il me fallut visiter la province pour remplir les obligations de ma charge. En arrivant à Buenos-Ayres, j'appris que les peuples de la ville de *las Corrientes* avoient imité l'exemple des habitans du Paraguay, et étoient entrés dans leur révolte sous le même nom de *communes*. Voici à quelle occasion leur soulèvement éclata. Monseigneur don Bruno avoit donné ordre à son *lieutenant de cette ville* d'envoyer un secours de deux cents hommes aux Indiens campés sur les bords du *Tibiquari*, au cas que les rebelles du Paraguay se préparassent à quelque entreprise. Comme le lieutenant se mettoit en devoir d'exécuter cet ordre, les habitans l'emprisonnèrent en lui déclarant qu'ils étoient frères et amis des Paraguayens, et unis d'intérêt avec eux pour la conservation et la défense de leurs droits et de leur liberté. Ensuite, soit par crainte que le prisonnier n'échappât de leurs mains, soit dans la vue de mieux cimenter leur union réciproque, ils firent conduire ce lieutenant sur les terres du Paraguay, pour y être en plus sûre garde. Ils eurent même l'audace d'envoyer des députés à monseigneur le gouverneur de Buenos-Ayres, pour lui rendre compte de leur conduite, et lui faire entendre qu'il devoit donner les mains à tout ce qu'ils avoient fait pour le grand service du roi, et confirmer le nouveau gouvernement des *com-*

munes, approuver les officiers qu'ils avoient établis, et abandonner à leur république le droit de les déposer ou de les placer selon qu'elle le jugeroit à propos. Un pareil discours fit assez connoître que ces peuples avoient secoué le joug de l'autorité souveraine, et vouloient vivre dans une entière indépendance. Les Paraguayens, charmés de trouver de si fidèles imitateurs, ne tardèrent pas à leur en marquer leur reconnoissance : ils leur envoyèrent deux barques remplies de soldats pour les soutenir dans ce commencement de révolte, et les attacher plus fortement aux intérêts communs. En même temps ils rassemblèrent leurs milices, et firent descendre la rivière à deux mille de leurs soldats, commandés par le capitaine-général de la province. Cette petite armée parut à la vue du camp de *Tibiquari*, et s'y maintint jusqu'à la nuit du 15 de mai, qu'une *troupe de nos Indiens* passa la rivière à gué, donna vivement sur la cavalerie qui étoit de trois cents hommes, et les amena au camp sans la moindre résistance. La terreur se mit dans le reste des troupes paraguayennes, qui cherchèrent leur salut dans une fuite précipitée. Deux de nos Indiens eurent la hardiesse d'aller jusqu'à la ville de l'Assomption, et, après en avoir reconnu l'assiette, les différentes entrées et sorties de la place, les diverses routes qui y conduisent, ils s'en retournèrent sains et saufs au camp, où ils firent le rapport de ce qu'ils avoient vu et examiné.

Les choses étoient dans cet état, lorsqu'on apprit que monseigneur le vice-roi avoit nommé don Isidore de Mirones et Benevente pour juge-gouverneur et capitaine-général de la province du Paraguay. Ce gentilhomme avoit la confiance du vice-roi, et il la méritoit par son habileté et sa sagesse, dont il avoit donné des preuves toutes récentes, en pacifiant avec une prudence admirable les troubles de la province *Cochabamba* dans le Pérou. Il marchoit à

grandes journées, et approchoit de la province de *Tucuman*, lorsqu'en arrivant à Cordoue, il reçut un contre-ordre, parce que sa majesté avoit pourvu du gouvernement du Paraguay don Manuel-Augustin de *Ruiloba de Calderon*, capitaine-général de la garnison de *Callao*. Le vice-roi lui ordonna de partir en toute diligence, et de prévenir à l'heure même par ses lettres le gouverneur de Buenos-Ayres, afin qu'à son arrivée dans ce port il trouvât tout prêt, et qu'il pût sans aucun retardement se rendre à son gouvernement, avec les troupes espagnoles et indiennes qui doivent l'accompagner, pour réduire cette province et la soumettre à l'obéissance de son légitime souverain.

MÉMOIRE

APOLOGÉTIQUE DES MISSIONS DU PARAGUAY,

PAR LE PÈRE GASPARD RODERO,

PROCUREUR-GÉNÉRAL DE CES MISSIONS.

Un ecclésiastique étranger, qui avoit sans doute ses raisons pour cacher son nom et sa patrie, parut en cette cour d'Espagne en l'année 1715. Il trouva le moyen d'approcher de la personne du roi et de lui présenter un mémoire où il renouveloit les anciennes calomnies dont on a tâché de noircir les *missionnaires du Paraguay*, et supplioit sa majesté de lui donner les pouvoirs nécessaires pour remédier au prétendu désordre de ces missions, et pour travailler à la conversion des nations infidèles répandues dans ces vastes provinces. Le roi eut à peine jeté les yeux sur cet écrit, qu'il aperçut la malignité de l'accusateur et la fausseté de ses accusations, où la vrai-

semblance n'étoit pas même gardée; c'est pourquoi, non content de rejeter cet indigne libelle, il porta un nouveau décret l'année suivante 1716, par lequel il ordonnoit de conserver aux Indiens de ces missions toutes les grâces et les priviléges que les rois ses prédécesseurs leur avoient accordés. On trouvera ce décret à la fin de ce mémoire. Le jugement d'un prince si éclairé et si équitable devoit faire rentrer en lui-même l'auteur du *libelle :* sa passion n'en fut que plus irritée. Il retourna en France, où il fit imprimer son écrit en françois et en latin : il le répandit en Angleterre, en Hollande et dans la Flandre, où il fut reçu avec applaudissement des gens animés de son même esprit, et même de quelques catholiques portés naturellement à croire toutes les fables qu'on imagine et qu'on débite contre les *jésuites.*

Comme ce libelle avoit indigné sa majesté catholique et tous ceux qui, ayant vécu dans ces provinces éloignées, avoient été témoins de ce qui s'y passe, il ne méritoit guère que les jésuites y fissent attention; aussi n'en firent-ils pas plus de cas que de tant d'autres contes satiriques que les ennemis de l'Église ne cessent de publier contre leur compagnie. Mais, dix-huit ans après le mauvais succès que cet infortuné libelle avoit eu en Espagne, l'auteur ou quelqu'un de ses partisans a cru devoir le reproduire : les troubles arrivés en l'année 1732 dans la province de Paraguay lui ont paru une occasion favorable pour le remettre au jour, traduit en langue espagnole, et simplement en manuscrit, comme s'il s'agissoit d'une découverte toute récente qu'on eût faite de la prévarication des missionnaires. Les agens des habitans de la ville de l'Assomption, qui sont à la suite de la cour, ont été le canal par où il a fait passer son écrit entre les mains d'un seigneur de grand mérite, et qui approche de plus près la personne de monseigneur le prince des Asturies,

ne doutant point qu'il ne fût communiqué à ce prince, et qu'à la vue de ces *priviléges accordés aux Indiens*, et qu'on disait être contraires aux droits héréditaires de la couronne, son altesse royale n'interposât son autorité pour les faire révoquer, et ne prît des impressions désavantageuses aux jésuites. Mais, quoique ce seigneur ignorât que ce mémoire eût déjà été rejeté du roi, il en conçut l'idée que méritoit un écrit où l'auteur n'osoit mettre son nom, et qui rappeloit d'atroces calomnies dénuées de preuves, et tant de fois détruites depuis plus d'un siècle par les témoignages les plus irréfragables. L'acharnement de l'anonyme à décrier de si saintes missions, et l'audace avec laquelle il voudroit en imposer à toute l'Europe, ne permettent pas de différer plus long-temps à le convaincre de ses calomnies par des preuves évidentes et auxquelles il n'y a point de réplique. Mais, avant que de répondre en détail à chaque article de son libelle, il est à propos de faire remarquer en général combien il connoît peu la situation de ces provinces, la nature de leur climat, les fruits qu'elles produisent, et la distance des peuplades.

Selon l'anonyme, ce pays est un *paradis* sur terre, qui fournit en abondance aux missionnaires de quoi mener la vie la plus délicieuse. On voit bien qu'il n'a pas éprouvé ce que l'on a à souffrir tout à la fois, et d'un climat brûlant où l'on ne respire qu'un air embrasé, et de l'humidité des terres causée par les vapeurs continuelles qui s'élèvent du fleuve *Parana*, et qui retombent en épais brouillards. Une pareille situation est sans doute fort avantageuse à la santé, et très-propre à rendre un pays fertile. A la vérité, les peuplades qui sont sur les bords de l'*Uraguay* jouissent d'un climat plus doux et plus tempéré : comme elles sont à la hauteur de 26 degrés, elles se sentent du voisinage de *Buenos-Ayres* ; les vents qui s'y élèvent répandent en l'air une fraîcheur agréable : aussi voit-on

que, pourvu qu'on cultive la terre, elle produit une partie de tout ce qu'on trouve en Espagne. On voyoit le siècle passé d'innombrables troupeaux de bœufs, de moutons et de chevaux qui erroient dans ces vastes campagnes, lesquelles s'étendent d'un côté jusqu'à la mer et au Brésil, et de l'autre côté jusqu'à *Buenos-Ayres* et à *Monte-Video*. Mais maintenant tout est presque entièrement ruiné, en partie par la sécheresse qui règne depuis quelques années, et encore plus par l'avidité des Espagnols, qui ont détruit tous ces bestiaux sans en tirer d'autre profit que la graisse qu'ils ont gardée pour eux, et les cuirs dont ils ont fait commerce dans toute l'Europe. Il faudra bien des années pour réparer cette perte. Il ne reste plus qu'une certaine quantité d'animaux domestiques, qu'on conserve avec grand soin dans chaque peuplade, soit pour la nourriture de ses habitans, soit pour les donner en échange des autres choses dont ils ont besoin toutes les fois que le gouverneur de *Buenos-Ayres* leur donne ordre de venir, ou pour combattre les ennemis de l'État, ou pour travailler aux fortifications des places de son gouvernement, comme on le verra dans la suite. C'est sur ce premier fondement que l'auteur du libelle établit d'abord les grandes richesses qu'il suppose aux missionnaires.

Il vient ensuite au prétendu commerce qu'ils font de ce qu'on appelle l'*herbe du Paraguay*, qui est si fort recherchée, non-seulement des peuples de l'Inde méridionale, mais encore de toutes les nations du nord. Il faut avertir d'abord que ce n'est que sur les montagnes de *Maracayu*, éloignées de près de deux cents lieues des peuplades du Paraguay, que croissent naturellement les arbres qui produisent cette herbe si estimée. Nos Indiens en ont absolument besoin, soit pour leur boisson, soit pour l'échanger contre les denrées et les autres marchandises qui leur sont nécessaires : c'est ce qui a été sujet à de grands inconvé-

niens ; il leur falloit passer plusieurs mois de l'année à voyager jusqu'à ces montagnes. Pendant ce temps-là ils manquoient d'instruction ; les habitations, se trouvant dépeuplées, étoient exposées aux irruptions de leurs ennemis : de plusieurs mille qui partoient, il en manquoit un grand nombre au retour ; le changement de climat et les fatigues en faisoient mourir plusieurs ; d'autres, rebutés par le travail, s'enfuyoient dans les montagnes, et reprenoient leur premier genre de vie, ainsi qu'il est arrivé chez les Espagnols de l'Assomption, qui ont perdu dans ces voyages presque tous les Indiens qu'ils avoient à leur service, à quarante lieues aux environs de leur ville, et qui voudroient bien se dédommager de ces pertes en ruinant nos peuplades, pour s'approprier les Indiens qui y sont sous la conduite des jésuites. Les missionnaires, pleins de zèle pour le salut de leur troupeau, cherchèrent les moyens de remédier à des inconvéniens si funestes : ils firent venir de jeunes arbres de *Maracayu*, et les firent planter aux environs des peuplades, dans le terroir qui leur parut avoir le plus de rapport avec celui de ces montagnes : ces plants réussirent assez bien, et de la semence qu'ils recueillirent, et qui est assez semblable à celle du lierre, ils firent dans la suite des pépinières. Mais on a l'expérience que cette herbe, produite par des arbres qu'on cultive, n'a pas la même force ni la même vertu que celle qui vient sur les arbres sauvages de *Maracayu*. *C'est de cette herbe*, dit l'anonyme, *que les jésuites font un commerce si considérable, qu'ils en retirent plus de* 500,000 *piastres chaque année*. Voilà ce qu'il avance hardiment et sans apporter la moindre preuve. Il prétend sans doute que, tout inconnu qu'il veut être, il doit être cru aveuglément sur sa parole. Mais que ne dit-il du moins dans quelle contrée des Indes les jésuites font ce grand commerce, avec quelles nations, et quelles sont les mar-

chandises qu'ils en retirent? Ce n'est pas certainement par ménagement pour les missionnaires qu'il garde sur cela un profond silence.

Voici ce qu'il y a de certain : le roi a accordé aux Indiens de nos peuplades la permission d'apporter, chaque année, à la ville de Sainte-Foi ou à celle de la Trinité de *Buenos-Ayres*, jusqu'à 12,000 arrobes (l'arrobe pèse 25 livres) de l'*herbe du Paraguay*. Cependant il est constant, et par les témoignages qu'ont rendus les officiers du roi, et par les informations juridiques faites en l'année 1722, qu'à peine ont-ils apporté, chaque année, six mille arrobes de cette herbe; encore n'étoit-ce pas de la plus fine et de la plus délicate, qu'on appelle *caamini*, qui est très-rare, mais de celle de *Palot*, qui est la plus commune. Il est constant que le prix courant de cette herbe, dans les villes que je viens de nommer, et à la recette royale où se portent les tributs, est de quatre piastres par chaque arrobe, et, par conséquent, que ce que les Indiens emportent ne monte qu'à vingt-quatre mille livres. Il est encore constant qu'on n'a jamais vu aucun Indien de ces peuplades vendre ailleurs de cette herbe. C'est donc tout au plus vingt-quatre mille livres qu'ils retirent chaque année. Mais ce n'est pas là le compte de l'anonyme; il en fait monter le produit à plus de cinq cent mille piastres. Il suppose donc que les Indiens en vendent cent cinquante mille arrobes, et il ne fait pas réflexion que le Paraguay entier ne pourroit en fournir cette quantité à tout le royaume du Pérou.

L'auteur du libelle n'en demeure pas là : dans le dessein qu'il a de décrier les missionnaires et de les faire passer pour des gens d'une avarice insatiable, il a recours à une nouvelle fiction. Il prétend que *cette herbe et l'or que les Indiens tirent de leurs mines produisent aux missionnaires un revenu de souverain*. On ne peut comprendre

qu'un ecclésiastique, qui se pique de probité, ose hasarder une pareille calomnie sur un fait qui a été tant de fois examiné par l'ordre de nos rois, et dont la fausseté a été reconnue et publiée par les officiers royaux chargés d'en faire sur les lieux des informations juridiques. La ville de l'Assomption du Paraguay, ou, pour mieux dire, ses magistrats avoient intenté deux fois cette accusation contre les missionnaires; mais ils furent convaincus d'avoir avancé une fausseté manifeste, et déclarés calomniateurs par deux sentences juridiques, l'une de don André de Léon Garavito, en l'année 1640, et l'autre en l'année 1657, de don Jean Blasquez Valverde, oidor de l'audience royale de *las Charcas*, qui, par ordre de sa majesté, avoit fait la visite de cette province et de toutes les peuplades qu'elle contient. Ils rendirent compte de leur commission au conseil des Indes, en lui envoyant la sentence qu'ils avoient portée, et qui fut confirmée par ce tribunal suprême. En voici la teneur : « Ledit seigneur *oidor* a visité en personne toutes ces provinces et les peuplades d'Indiens qui y sont sous la direction des missionnaires jésuites, menant avec lui ceux-là même qui les ont accusés d'avoir des mines cachées, afin qu'ils puissent les lui découvrir, et le conduire dans les endroits où ils marquent, dans leur mémoire, qu'elles se trouvent. Et en conséquence, il a publié d'office, et à la requête des missionnaires, les ordres de sa commission, et a promis au nom de sa majesté de grandes récompenses et des emplois honorables à ceux qui découvriroient ces mines, et qui déclareroient où elles sont. Puis s'étant transporté sur les lieux, il a examiné toutes choses, pour en rendre un compte exact à sa majesté, et remettre au conseil des Indes les procès-verbaux avec son sentiment, ainsi qu'il lui est ordonné. Tout bien considéré, et ce qu'il a vu lui-même, et ce qu'il a appris de la visite que le seigneur don André de

Léon Garavito, chevalier de l'ordre de Saint-Jacques et oidor de l'audience royale de la Plata, a fait dans cette province en qualité de gouverneur; vu toutes les pièces des procès-verbaux, les actes et les sentences qu'il a portés contre les délateurs de ces mines, et le désaveu qu'en ont fait ces faux accusateurs : ordonne qu'on doit déclarer et déclare comme nuls, de nulle valeur et de nul effet, les actes, les décrets et les informations faits par les régidors et autres magistrats de la ville de l'Assomption; veut et prétend qu'ils soient biffés des registres comme étant faux, calomnieux et contraires à la vérité, tout ayant été vérifié oculairement dans lesdites provinces, en présence des accusateurs mêmes qui ont été cités juridiquement, sans qu'on ait trouvé le moindre vestige de mines, ni la moindre apparence qu'il y en ait jamais eu ou qu'il y en puisse jamais avoir, ainsi que les déposans l'ont avancé témérairement, méchamment et à dessein, comme il le paroît, de décréditer la sage conduite des missionnaires jésuites qui sont occupés depuis tant d'années dans cette partie de l'Inde à la prédication de l'Évangile, et à l'instruction d'un si grand nombre d'infidèles qu'ils ont convertis à notre sainte foi. Et, quoique le crime commis par les régidors et autres magistrats mérite la peine portée par la loi contre les calomniateurs, etc. » Il rapporte ensuite les noms des principaux coupables au nombre de quatorze, et la peine qu'ils méritent, en l'adoucissant néanmoins, parce qu'étant convaincus par leurs propres yeux de la fausseté de leurs accusations, ils en firent un désaveu juridique, et parce que les missionnaires, en demandant leur grâce, prièrent que tout fût enseveli dans un éternel oubli; mais aussi en les avertissant que s'ils venoient à récidiver, ils seroient bannis pour toujours de la province, comme perturbateurs du repos public, et condamnés aux peines afflictives

que les lois imposent aux faux accusateurs, qui ne disent pas la vérité au roi et à ses ministres.

Cette sentence ne peut être ignorée de l'auteur du libelle, et encore moins de ceux qui ont conduit sa plume. Le soin qu'ils ont pris de cacher leurs noms en publiant ces calomnies, donneroit lieu de croire qu'ils ont appréhendé le châtiment dont ledit seigneur *oidor* fit punir un *Indien*, appelé *Dominique*, pour avoir intenté cette fausse accusation contre les missionnaires, ainsi qu'on le peut voir à la page 10 des Actes authentiques. Cet Indien qu'on lui amena, non content d'assurer avec serment qu'il avoit vu les mines et le lieu où elles étoient, présenta encore une carte où l'on avoit dessiné un petit château ou forteresse avec ses murs, ses tours, son artillerie, et les soldats destinés à défendre les environs du lieu où se trouvoient ces prétendues mines. Le seigneur oidor mena l'Indien avec lui dans la visite qu'il fit de la province; mais peu de jours avant que d'arriver à la peuplade de la Conception, qui étoit le lieu marqué dans cette carte imaginaire, l'Indien disparut. Cette fuite fit une grande impression sur l'esprit de ce seigneur, qui la regarda comme une forte preuve contre les missionnaires; car leurs ennemis ne cessèrent de lui représenter que c'étoit un artifice de ces pères, qui, s'étant saisis de l'Indien, le tenoient caché, afin qu'il ne révélât pas le lieu où étoient leurs trésors. Mais dans le temps qu'on appuyoit le plus sur cette preuve, arriva un exprès envoyé par le missionnaire de la peuplade de *los Reyes*, qui donnoit avis qu'un Indien étranger étoit venu dans sa peuplade, lequel, selon l'indice qu'on en avoit donné, paroissoit être l'Indien dont on étoit en peine. On le fit venir aussitôt, et c'étoit effectivement l'Indien fugitif. Le visiteur lui demanda la raison qui l'avoit porté à prendre la fuite, avec menace de le mettre à la question s'il ne disoit pas la vérité. L'Indien répondit (ce que l'auteur du

libelle pourroit répondre comme lui) qu'il n'avoit jamais vu ces peuplades, qu'il savoit encore moins ce que c'étoit que cette forteresse, et que la carte qu'il en avoit présentée n'avoit pu être dressée par un ignorant comme lui, qui ne savoit ni lire ni écrire; mais qu'étant au service d'un Espagnol nommé *Christoval Rodriguez*, il avoit été forcé, par ses promesses et par ses menaces, de produire cette fausseté contre les missionnaires. Nonobstant cet aveu, le visiteur se transporta sur les lieux désignés avec d'habiles mineurs, lesquels, après avoir examiné les terres, déclarèrent avec serment que non-seulement il n'y avoit point de *mines d'or ou d'argent*, mais que ces terres n'étoient nullement propres à produire ces métaux; sur quoi l'Indien fut condamné à recevoir deux cents coups de fouet. Comment l'anonyme a-t-il eu la hardiesse de publier une pareille accusation, dont la fausseté a été évidemment reconnue par trois officiers aussi distingués que le sont don André de Léon Garavito, don Juan Blasquez Valverde, oidor de l'audience royale de *las Charcas*, et don Hyacinthe Laris, gouverneur de *Buenos-Ayres*, qui, ayant été nommés par le roi et par son conseil des Indes, pour connoître d'un fait si odieux, ont déclaré par une sentence définitive, approuvée et confirmée par les conseils du roi, que c'étoit une pure fable qui ne méritoit pas la moindre attention?

« A la bonne heure, dit sur cela le faiseur de libelles, qu'il n'y ait point de mines d'or ou d'argent dans les terres du Paraguay; les missionnaires en ont d'une autre espèce bien plus sûres, et moins sujettes à s'épuiser, dans les *travaux continuels de trois cent mille familles d'Indiens, dont ils tirent par an plus de cinq millions de piastres*. Et pour en donner une idée plus juste, ajoute-t-il, l'on suppose que chaque famille d'Indiens ne produit aux jésuites que cinquante francs par an, toute dépense faite;

le produit général, à raison de trois cent mille familles, se trouvera monter à cinq millions de piastres. « Selon le compte de cet anonyme, les jésuites du Paraguay mériteroient de grands éloges, s'ils avoient conquis à Jésus-Christ et assujetti à la domination espagnole quinze cent mille Indiens, sans d'autres armes que le zèle infatigable avec lequel ils se sont employés pendant plus d'un siècle à leur conversion. Mais il se trompe dans son calcul; car enfin il est évident, par les derniers rôles, que le gouverneur de *Buenos-Ayres,* supputant le nombre d'*Indiens* qui composent les *trente peuplades*, a arrêté qu'il n'y en a aucune qui aille à plus de huit mille, et que la plupart ne passent pas quatre à cinq mille : ce qui fait en tout environ cent cinquante mille âmes. Il faut retrancher de ce nombre tous ceux que les lois ou les priviléges accordés par nos rois exemptent de payer le tribut, c'est-à-dire, les femmes, les caciques, les corrégidors, les alcades, ceux qui servent à l'église, les musiciens, les infirmes, les jeunes gens qui n'ont pas encore dix-huit ans, et les hommes qui sont au-dessus de cinquante. Selon ce calcul, il n'y a guère que le tiers des habitans de chaque peuplade qui paie le tribut d'une piastre par tête. Je laisse à l'anonyme à supputer les cinq millions que son imagination, ou plutôt sa passion contre les missionnaires, a enfantés pour les décrier dans le public.

« Je consens, dit l'auteur du libelle, que le tribut qui se paie au roi n'aille pas fort loin, par l'attention qu'ont les missionnaires à n'accuser que la moitié de leurs Indiens pour la capitation; mais ce qui se tire du commerce qu'ils font de l'*herbe du Paraguay,* du *coton,* de la *laine,* des *troupeaux,* du *miel* et de la *cire,* doit se monter à plusieurs millions. » Une pareille accusation, fondée sur de vaines conjectures d'un auteur que sa passion aveugle, ne mériteroit point de réponse. On ne peut ignorer à quoi

se monte le revenu que produit le travail des Indiens de toutes les peuplades ; il a été vérifié tant de fois par les visiteurs, tant ecclésiastiques que séculiers, dont plusieurs sont encore aujourd'hui à la cour, qu'il n'est pas aisé de s'y méprendre. Il est certain que toutes les terres ne produisent pas les mêmes choses. Nous voyons qu'en Espagne, dans l'espace de trois cents lieues, une province fournit à l'autre ce qui lui manque. Il en est de même dans l'étendue de la province du Paraguay, qui est de deux cents lieues. Les pays chauds donnent de la cire, du coton, du miel, du maïs ou blé d'Inde; les pays froids fournissent des troupeaux de bœufs et de moutons, de la laine et du froment. Le commerce de ces denrées se fait par échange, car on n'y connoît ni or ni argent.

Il est encore certain que les missionnaires font faire *trois semences* aux Indiens de chaque peuplade, qui sont en état de travailler. La première est pour les Indiens, la seconde pour le bien commun de la peuplade, et la troisième est destinée à l'entretien des églises. Ainsi la première récolte se porte tout entière dans leurs maisons pour la subsistance de leur famille. La seconde, qui est la plus abondante, se dépose dans de vastes magasins, pour faire subsister les infirmes, les orphelins, les veuves, ceux qui sont occupés aux travaux publics, ou à qui les provisions viennent à manquer, pour n'avoir pas semé autant de grains qu'il étoit nécessaire ; et enfin pour assister les autres peuplades, que la sécheresse, des maladies populaires, ou la mort de leurs bestiaux réduisent quelquefois à une extrême indigence, et qui périroient si elles n'étoient promptement secourues. Enfin, la troisième récolte est employée à l'entretien de l'église, aux ornemens, à la cire, au vin, à la nourriture des musiciens et des autres officiers qui servent à l'église, et à la subsistance du missionnaire, qui ne reçoit point d'autres hono-

raires de ses continuels travaux. Tout ce qu'il y a de surplus, et qui peut se trafiquer, comme les toiles de coton, la laine, le miel, la cire, et l'herbe du Paraguay, se transporte dans des canots aux villes de Sainte-Foi et de *Buenos-Ayres*, où les missionnaires ont deux procureurs qui font vendre ces marchandises, pour acheter toutes les choses dont les peuplades ont besoin, comme du fer, de l'acier, du cuivre, des harnois pour les chevaux, des hameçons, du linge, des étoffes de soie pour les ornemens de l'église, ou d'autres choses de dévotion propres à entretenir la piété de ces peuples, telles que sont des crucifix, des médailles, des estampes, etc.; en telle sorte qu'il n'entre jamais dans les peuplades ni or ni argent. Cela supposé, que notre anonyme nous dise d'où se tirent chaque année les millions de piastres dont il parle, et en quel endroit on les tient cachés. S'il les découvre, il s'enrichira en un instant par une voie très-légitime; car les lois d'Espagne accordent aux délateurs le tiers des richesses dont on a fraudé les droits du roi.

Mais pour rendre croyables toutes ces fables, qui sont uniquement de son invention, et dont il a amusé un certain public, il passe à la *magnificence et aux richesses des églises de ces missions*, dont il fait la description la plus pompeuse. Selon lui, la face de l'autel est superbe; on y voit trois grands tableaux avec de riches bordures d'or et d'argent massifs. Au-dessous de ces tableaux sont des lambris en bas-reliefs d'or, et au-dessus, jusqu'à la voûte, règne une sculpture de bois enrichie d'or; aux deux côtés de l'autel sont deux piédestaux de bois, couverts de plaques d'or ciselé, sur lesquels il y a deux saints d'argent massif. Le tabernacle est d'or; le soleil où l'on expose le saint-sacrement est d'or, enrichi d'émeraudes et d'autres pierreries fines, le bas et les côtés de l'autel sont garnis de drap d'or avec des galons; l'autel est orné de

chandeliers et de vases d'or et d'argent. Il y a deux autres autels, à la droite et à la gauche, qui sont ornés et enrichis à proportion du grand autel ; et dans la nef, vers la balustrade, est un chandelier d'argent à trente branches, garni d'or, avec une grosse chaîne d'argent qui va jusqu'à la voûte. « Après cette description, l'on peut juger, ajoute-t-il, quelle est la richesse de cette mission, si les quarante-deux paroisses sont sur le même pied, comme on a lieu de le croire. » C'est ici que pour la première fois notre anonyme apporte une sorte de preuve de ce qu'il avance : il cite deux soldats françois de même pays que lui, qui ont vu toutes ces richesses de leurs propres yeux. Il faut que les yeux de ces soldats eussent le même privilége que la fable attribue aux mains de Midas, et que, convertissant tout ce qu'ils voyoient en or, ils aient pris du bois ou du cuivre doré pour de l'or et de l'argent massifs. Les yeux des Espagnols ne sont pas à beaucoup près si perçans. Nous ne dissimulerons pas néanmoins, et nous sommes sûrs que tout ce qu'il y a de catholiques ne nous en blâmeront pas, que dans quelque partie du monde où nous ayons des églises, nous tâchons de les orner le mieux qu'il nous est possible, selon la mesure des fondations, ou de la libéralité des fidèles que leur piété porte à contribuer à une œuvre si sainte. Nous n'avons garde de rougir d'une chose qui a mérité à saint Ignace, notre fondateur, les plus grands éloges de l'Église, lorsqu'elle dit que c'est principalement à ses soins qu'on est redevable de la décoration et de la magnificence de nos autels. *Templorum nitor ab ipso incrementum accepit*. Mais que les églises de ces missions surpassent en richesses toutes les églises de l'Europe, comme le dit l'anonyme, c'est une nouvelle fable ajoutée à toutes celles qu'il débite dans son libelle.

Jusqu'ici l'anonyme n'a vomi son fiel que contre les missionnaires ; il attaque maintenant tout ce qu'il y a eu

d'*officiers espagnols* distingués par leur naissance, leur probité et leur mérite, à qui nos rois ont confié le gouvernement de ces provinces. Quoiqu'on mérite plus de croyance que lui, en niant simplement ce qu'il avance sans preuves, cependant, comme il y a des personnes qui suivent cette maxime de Machiavel, *on le dit, il en est donc quelque chose,* il est à propos de mettre au jour toute la malignité de ses calomnies. Quelle audace de dire, comme il fait, que les juges, les trésoriers, les gouverneurs et autres officiers du roi, gagnés à force d'argent par les missionnaires, connivent à tous ces désordres; qu'ils sont tous d'intelligence pour tromper sa majesté, et que c'est à qui pillera le mieux! On ne peut voir sans indignation qu'un homme sans caractère, tel que l'anonyme, traite avec tant d'indignité des officiers illustres, et dont l'intégrité reconnue a mérité toute la confiance de nos rois. A qui prétend-il persuader que, pendant plus d'un siècle, tout ce qu'il y a eu de gouverneurs et de missionnaires ont eu si peu de religion, qu'ils aient volé au roi des sommes immenses sans le moindre scrupule? Est-il croyable que, se trouvant au milieu d'ennemis alertes et implacables, tels que sont les habitans de la ville de l'Assomption, aucun d'eux, dans l'espace de cent ans, n'ait pu donner une preuve certaine de ces fraudes et de ce pillage? C'est une chose constante, que chaque année le *tribut* est exactement payé par tous les Indiens qui sont sur le rôle des officiers du roi; que non-seulement les missionnaires ne trouvent pas mauvais que les gouverneurs envoient leurs officiers, mais que souvent ils les pressent de le faire; que même les Indiens font, à leurs frais, le voyage de *Buenos-Ayres,* qui est de trois cents lieues, pour remettre à la recette générale, en denrées ou en marchandises, la valeur d'une piastre par chaque Indien qui paie le tribut, et qu'ils épargnent par là à la caisse royale ce qu'il faudroit payer

à un receveur pour ses peines et pour les frais de son voyage.

« Mais pour quelle raison, poursuit l'anonyme, a-t-on accordé aux Indiens de ces peuplades le *privilége de ne payer qu'une piastre de tribut, tandis que tous les autres Indiens en paient cinq?* Pourquoi leur permet-on de porter des armes à feu? Que ne laisse-t-on entrer les Espagnols dans ces peuplades, qui y administreroient la justice, qui policeroient ces peuples, et qui les feroient travailler, comme les autres Indiens, pour le service du roi des Espagnols, à qui il a coûté tant de sang pour conquérir ces provinces? Comment souffre-t-on que trois cent mille familles soit uniquement employées au service de quarante missionnaires, sans avoir d'autre roi ni d'autre loi que l'ambition démesurée de ces pères, et leur pouvoir despotique?» Bénissons Dieu de ce que les jésuites du Paraguay sont traités par l'anonyme de la même sorte que Notre-Seigneur le fut par les Juifs, qui lui reprochoient faussement de défendre qu'on payât le *tribut à César*. Il est vrai que nos rois ont ordonné qu'on n'exigeât de chaque Indien qu'une piastre de tribut : ce qui a été d'abord une grâce de leur part, leur a paru dans la suite une espèce de justice. Ils ont eu égard à la grande pauvreté de ces Indiens, qui ne subsistent que du travail de leurs mains, et qui n'ont nul commerce avec aucune autre nation. Si, pour assujettir les autres Indiens, il en a coûté tant de sang aux Espagnols, cette résistance peut être punie par un tribut plus considérable. Mais il n'en doit pas être de même de ceux qui, ne dépendant d'aucune puissance, et qui, étant parfaitement libres, ont embrassé la foi, et ont reconnu nos rois pour leurs souverains. Ils ont formé *trente peuplades*, qui contiennent environ cent cinquante mille âmes. Le zèle infatigable des missionnaires gagne tous les jours à Jésus-Christ de nouveaux

Indiens, qui deviendront autant de sujets de la couronne d'Espagne. Ces motifs sont-ils indignes de la clémence et de la bonté de nos rois? D'ailleurs, pourroient-ils leur refuser les mêmes priviléges qui s'accordent à ceux qui, demeurant sur les frontières, servent de rempart contre les ennemis de l'état, et défendent l'entrée dans les terres de la monarchie? Tels sont nos Indiens : les plaines des rivières de *Parana* et d'*Uraguay*, qu'ils habitent, sont le seul endroit par où les *mamelucks* de Saint-Paul du Brésil, les autres nations barbares, et même les Européens, je veux dire les Anglois et les Hollandois, pourroient pénétrer jusqu'aux mines du *Potosi*. C'est dans nos peuplades que les missionnaires ont attiré les tristes restes des missions de la *Guayra*, que les mamelucks ont saccagées et brûlées, après avoir enlevé plus de cinquante mille Indiens qu'ils ont faits leurs esclaves. Ces cruels ennemis, quoique éloignés de trois cents lieues de nos peuplades, y viennent souvent faire la guerre; mais nos Indiens les ont vaincus dans plusieurs batailles, en ont fait plusieurs prisonniers, et ont forcé les autres à prendre la fuite. C'est ce qui irrite les Brasiliens jusqu'au point de vouloir exterminer nos Indiens : ils voudroient, s'il étoit possible, raser les peuplades, et se frayer ensuite un passage jusqu'au royaume du Pérou.

En l'année 1741, huit cents *mamelucks*, armés de fusils, descendirent la rivière d'*Uraguay* dans neuf cents canots, ayant à leur suite six mille de leurs Indiens armés de flèches, de lances et de pierres à fronde. Nos Indiens de *Parana* et d'*Uraguay* n'en furent pas plus tôt avertis, qu'ils armèrent à la hâte deux cents canots, où ils avoient élevé de petits châteaux de bois avec des créneaux et des meurtrières, pour placer leurs fusils, et tirer sans être aperçus. Ayant rencontré l'armée ennemie de beaucoup supérieure à la leur, ils l'attaquèrent avec tant de valeur, qu'ils cou-

lèrent à fond un grand nombre de leurs canots, en prirent plusieurs autres, et forcèrent les ennemis à gagner la terre et à prendre la fuite. Ils les poursuivirent, et en firent un si grand carnage, qu'il n'en échappa qu'environ trois cents. Ce qui resta de mamelucks se retira vers *Buenos-Ayres :* ils y bâtirent de petits forts, d'où ils sortoient de temps en temps pour faire des esclaves et les emmener à Saint-Paul. Mais en l'année 1642, nos Indiens, ayant découvert la retraite des mamelucks, allèrent les attaquer dans leurs forts; ils les en chassèrent, et les poursuivirent jusque dans les montagnes où ils s'enfuirent, et où plusieurs furent tués, de sorte qu'il n'y en eut que très-peu qui retournèrent à Saint-Paul. Ce qui toucha plus sensiblement nos Indiens dans cette victoire, c'est qu'ils délivrèrent plus de deux mille Indiens que les mamelucks retenoient prisonniers, et dont ils eussent fait des esclaves pour les vendre dans leur pays.

En l'année 1644, que don *Grégoire de Hinostrosa* étoit gouverneur de la province de Paraguay, il y eut un certain nombre d'ecclésiastiques et de séculiers de la ville de l'Assomption qui se révoltèrent, et conjurèrent ensemble sa perte. Il n'eut point d'autre ressource, pour assurer sa personne et son autorité, que d'appeler à son secours nos Indiens *paranas*. Ils volèrent à ses premiers ordres, et dissipèrent la conjuration. Don Grégoire de Hinostrosa reconnut cet important service dans les informations juridiques qu'il envoya la même année au conseil royal des Indes, où il marquoit qu'on étoit redevable de la conservation de ces provinces au zèle et à la fidélité des Indiens. En l'année 1646, les barbares *Guaycuriens,* qui avoient tué plusieurs Espagnols et Indiens, prirent la résolution de tout exterminer jusqu'à la ville de l'Assomption. Un *cacique* de nos missions, qui découvrit leur conspiration, en donna aussitôt avis au gouverneur don Grégoire

de Hinostrosa. Il eut recours à nos Indiens qui combattirent ces rebelles, les taillèrent en pièces, et les mirent en déroute, sans qu'ils aient jamais osé paroître; et par là ils rendirent à la province sa première tranquillité. En l'année 1649, le gouverneur, qui étoit prêt à remplacer don Hinostrosa, apprit par une voie sûre, qu'avant même son arrivée, quelques habitans de la ville de l'Assomption avoient conspiré contre sa vie. Ils auroient exécuté infailliblement leur dessein, s'il n'avoit pas mené avec lui mille Indiens de nos peuplades, qui forcèrent les rebelles à prendre la fuite et à se retirer dans les montagnes. Il n'est pas surprenant que ces peuples, accoutumés depuis longtemps à se révolter contre les officiers du roi, conservent une haine implacable contre nos Indiens, dont on s'est toujours servi pour les faire rentrer dans le devoir de l'obéissance.

En l'année 1651, les *Paulistes* formèrent une grande armée, qu'ils partagèrent en quatre détachemens pour attaquer la province par quatre endroits différens, et s'en rendre les maîtres. Le gouverneur don *André Garavito* de Léon, oidor de l'audience de *Chiquisaca*, donna ordre aux Indiens de nos peuplades de s'opposer de toutes leurs forces à l'entrée d'un si puissant ennemi, afin d'avoir le temps de faire marcher des troupes espagnoles, et de les combattre. Cet ordre vint trop tard. Nos Indiens, partagés en quatre escadrons, avoient déjà eu le bonheur de joindre en un même jour les quatre détachemens des ennemis. Ils les attaquèrent, les défirent et les forcèrent à s'enfuir avec tant de précipitation, qu'ils laissèrent sur le champ de bataille leurs morts, leurs blessés et leurs bagages, où l'on trouva quantité de chaînes, dont ils prétendoient attacher ensemble le grand nombre d'esclaves qu'ils comptoient faire. En l'année 1662, don *Alonso Sarmiento*, étant dans le cours de ses visites à cent lieues

de la ville de l'Assomption, fut tout à coup assiégé par la nation la plus guerrière de ces provinces, n'ayant que vingt personnes avec lui, manquant de vivres, et sans la moindre apparence de pouvoir échapper des mains de ces barbares. Un Indien de nos missions avertit de l'extrême danger où étoit le gouverneur, et sur-le-champ on envoya trois cents hommes, qui par une marche forcée, ayant fait en un jour et demi le chemin qui ne se fait jamais qu'en quatre jours, tombèrent rudement sur les ennemis, en tuèrent plusieurs, mirent les autres en fuite, délivrèrent leur gouverneur, et l'escortèrent jusque dans la capitale. Il seroit ennuyeux d'entrer dans un plus grand détail : il suffit de dire que don *Sébastien de Léon*, gouverneur du Paraguay, a attesté juridiquement que non-seulement les *Indiens des missions* lui ont sauvé plusieurs fois la vie, mais encore que, dans l'espace de cent ans, il n'y a eu aucune action dans cette province et il ne s'y est remporté aucune victoire à laquelle ils n'aient eu la meilleure part, et où ils n'aient donné des preuves de leur valeur et de leur attachement aux intérêts du roi. A quoi l'on doit ajouter les témoignages de tout ce qu'il y a eu d'officiers d'épée et de robe, qui attestent, de leur côté, que dans toutes ces actions leur solde montoit à plus de trois cent mille piastres, dont ils n'ont jamais voulu rien percevoir, regardant comme une grande récompense l'honneur qu'ils avoient de servir sa majesté, et de pouvoir lui témoigner en quelque sorte leur gratitude des priviléges dont elle avoit bien voulu récompenser leur zèle et leur fidélité.

Ce seroit cependant faire injure à ces braves Indiens, que de ne pas rapporter l'important service qu'ils rendirent au roi, lorsqu'on fit le *siége de la place Saint-Gabriel ou du Saint-Sacrement*. Dans le dessein qu'eut don Joseph Garro, gouverneur de *Buenos-Ayres*, de recouvrer cette place, qui avoit été enlevée à la couronne d'Espagne, il

donna ordre aux corrégidors de nos peuplades de mettre sur pied le plus promptement qu'ils pourroient une *armée d'Indiens*. On a peine à croire avec quelle promptitude cet ordre fut exécuté. On ne mit que onze jours à rassembler trois mille trois cents Indiens bien armés, deux cents fusiliers, quatre mille chevaux, quatre cents mules, et deux cents bœufs pour tirer l'artillerie. Cette armée se mit en marche, et fit les deux cents lieues qu'il y a jusqu'à Saint-Gabriel dans un si bel ordre, que le général don Antoine de Vera-Muxica, qui commandoit le siége, fut tout étonné, en recevant ces troupes, de les voir si bien disciplinées. Il fut bien plus surpris le jour même de l'action. Il défendit d'abord d'approcher de la place, jusqu'à ce qu'il eût fait donner le signal par un coup de pistolet: il fit ensuite la disposition de toute l'armée pour l'attaque, et, s'étant mis à l'arrière-garde avec les Espagnols, les mulâtres et les nègres, il plaça nos Indiens à l'avant-garde; et vis-à-vis de la place, il fit mettre les quatre mille chevaux à nu, comme pour servir de rempart, et recevoir les premières décharges de l'artillerie. Aussitôt que les Indiens apprirent cette disposition, ils suspendirent leur marche, et, députant vers le général un de leurs officiers avec le missionnaire qui les accompagnoit pour les confesser, ils lui représentèrent qu'une pareille disposition étoit propre à les faire tous périr; qu'au feu et au premier bruit de l'artillerie, les chevaux épouvantés ou blessés retomberoient sur eux, en tueroient plusieurs, mettroient la confusion et le désordre dans leurs escadrons, et faciliteroient la victoire aux ennemis. Le général goûta fort cet avis, et s'y conforma en changeant sa première disposition. Les Indiens s'approchèrent des murs de la place dans un si grand silence et avec tant d'ordre, que l'un d'eux escalada un boulevard, et coupa la tête à la sentinelle qu'il trouva endormie. Il se préparoit à tuer une autre sentinelle, lors-

qu'il reçut un coup de fusil. A ce bruit, qui fut pris par les Indiens pour le signal dont on étoit convenu, ils grimpèrent avec un courage étonnant sur le même boulevard, ayant à leur tête leur *cacique don Ignace Landau;* et, après un combat très-sanglant de trois heures, où les ennemis se défendirent en désespérés, les Indiens commencèrent tant soit peu à s'affoiblir et à plier. Alors le cacique levant le sabre, et animant les siens de la voix et par son exemple, ils rentrèrent dans le combat avec tant de fermeté et de valeur, que les assiégés, voyant leur place toute couverte de morts et de mourans, demandèrent quartier. Les Indiens, qui n'entendoient point leur langue, ne mirent fin au carnage que quand ils en reçurent l'ordre des chefs espagnols.

Cette action, qui a mérité aux Indiens les éloges de notre grand monarque, a donné lieu à une des plus atroces calomnies de l'anonyme. Il ne faut que rapporter ses paroles pour découvrir toute sa mauvaise foi. Après avoir dit que trois cent mille familles ne travaillent que pour les jésuites, ne reconnoissent qu'eux et n'obéissent qu'à eux : « Une circonstance, dit-il, qui le fait connoître, c'est que lorsque le gouverneur de *Buenos-Ayres* reçut l'ordre de faire le siége de Saint-Gabriel, où il y avoit un détachement de cavalerie de quatre mille Indiens, un *jésuite* à leur tête, le gouverneur commanda au sergent-major de faire une attaque à quatre heures du matin ; les Indiens refusèrent d'obéir, parce qu'ils n'avoient point d'ordre du jésuite, et ils étoient au point de se révolter, lorsque le jésuite, qu'on avoit envoyé chercher, arriva, auprès duquel ils se rangèrent, et n'exécutèrent les ordres du commandant que par la bouche du père. » D'où il conclut par cette réflexion : « L'on doit juger de là combien ces pères sont jaloux de leur autorité à l'égard des Indiens, jusqu'à leur défendre d'obéir aux officiers du roi, lorsqu'il

s'agit du service. » Que l'anonyme accorde s'il peut la malignité de ses inventions, avec les témoignages authentiques de tant de personnes illustres, qui n'avancent rien dont ils n'aient été eux-mêmes les témoins; ils assurent au roi et à son conseil qu'il n'y a point de forteresse, de places ni de fortifications, soit à *Buenos-Ayres*, soit dans le Paraguay, ou à Monte-Video, qui n'aient été construites par les Indiens; qu'au premier ordre du gouverneur, ils accourent au nombre de trois ou quatre cents, le plus souvent sans recevoir aucun salaire, ni pour leurs travaux, ni pour les frais d'un voyage de deux cents lieues; que c'est à la valeur de ces fidèles sujets qu'ils sont redevables de la conservation de leurs biens, de leurs familles et de leurs villes. Qu'un soldat romain eût sauvé la vie à un citoyen dans une bataille ou dans un assaut, ou bien qu'il eût monté le premier sur la muraille d'une ville assiégée, la loi ordonnoit de l'anoblir, de l'exempter de tout tribut, et de le récompenser d'une couronne civique ou murale. Et notre anonyme trouvera mauvais que nos rois accordent des grâces à nos Indiens, qui ont tant de fois sauvé la vie, les biens et les villes des Espagnols! Il fera un crime aux jésuites de faire valoir les continuels services de ce grand peuple, qui, depuis sa conversion à la foi, n'a jamais eu d'autre objet que le service de Dieu, le service du roi et le bien de l'état!

Il a imaginé des *richesses immenses* dans ces peuplades, et il voudroit le persuader à ceux qui ne sont point au fait de ces pays éloignés. On l'a déjà convaincu de calomnie; mais qu'il dise ce que les jésuites font de ces richesses. Les voit-on sortir des bornes de la modestie de leur état? Leur vêtement et leur nourriture ne sont-ils pas les mêmes, et quelquefois pires que ceux des Indiens? Le peu de colléges qu'ils ont dans cette province en sont-ils plus riches, et en ont-ils augmenté le nombre? Ils sont tous Eu-

ropéens : peut-on en citer un seul qui ait enrichi sa famille ?

Mais, pourquoi ne pas *permettre aux étrangers*, et même aux Espagnols, *de traiter avec les Indiens* ? Pourquoi avoir fait une loi qui leur défend de demeurer plus de trois jours à leur passage dans chaque peuplade, où, à la vérité, on fournit à tous leurs besoins, mais sans qu'ils puissent parler à aucun Indien ? A quoi bon tant de *précautions ?* Ces précautions, qui déplaisent tant à l'anonyme, ont été jugées de tout temps nécessaires pour la conservation des peuplades. Elles seroient bientôt ruinées, si l'on ouvroit la porte aux mauvais exemples et aux scandales que les étrangers ne donnent que trop communément. L'ivrognerie est le vice le plus commun parmi les Indiens ; on sait que la *chica* dans le Pérou, le *pulque* et le *tepache* dans la Nouvelle-Espagne, de même que l'eau-de-vie dans les deux royaumes, y causent les plus grands ravages, et sont la source d'une infinité de crimes, de haines, de vengeances, et d'autres fautes monstrueuses, auxquelles ces peuples s'abandonnent avec d'autant plus de brutalité, qu'ils trouvent moins de résistance. C'est une loi établie parmi les Indiens de nos peuplades, de ne boire aucune liqueur qui soit capable de troubler la raison ; et c'est ce qu'avant leur conversion on ne croyoit pas qu'on pût gagner sur eux. Tout esprit d'intérêt en est banni ; les jeux mêmes qui leur sont permis sont exempts de toute passion, parce qu'ils ne les prennent que comme un délassement où ils n'ont ni à perdre ni à gagner. L'avarice, la fraude, le larcin, la médisance, les juremens, n'y sont pas même connus. Pour complaire à l'anonyme, blâmera-t-on les jésuites de maintenir ces néophytes dans l'*innocence de leurs mœurs*, et de fermer l'entrée de leurs peuplades à tous les vices que je viens de nommer, et à beaucoup d'autres, en la fermant aux étrangers ? On a une triste expérience de ce qui se passe dans

les peuplades d'Indiens qui sont au voisinage de la ville de l'Assomption, et l'on ne sait que trop qu'ils mènent la vie la plus licencieuse, sans crainte de Dieu, sans respect pour nos rois, et ne redoutent que leurs maîtres, qui exercent sur eux une domination tyrannique, et qui les traitent bien moins comme des hommes que comme des bêtes.

Ce qui tient au cœur de l'anonyme, c'est de voir qu'on permette à nos Indiens l'*usage des armes à feu*. Mais qu'il apprenne que nos rois proportionnent les armes qu'ils mettent entre les mains de leurs sujets, aux ennemis qu'ils ont à combattre : s'ils n'avoient à faire qu'à des Indiens comme eux, l'arc, la flèche, l'épée et la lance leur suffiroient; mais ils en viennent souvent aux mains avec des troupes européennes armées de fusils, de balles, de grenades et de bombes. Refuser aux Indiens de pareilles armes, ne seroit-ce pas les livrer à une mort certaine, et les mettre hors d'état de défendre l'entrée de nos provinces aux ennemis de la couronne? Mais ne se pourroit-il pas faire que ces Indiens *tournassent leurs armes contre les Espagnols?* Crainte frivole! 1° ils n'ont point ces armes à leur disposition; elles sont renfermées dans des magasins, d'où on ne les tire que par l'ordre que le gouverneur intime au supérieur de la mission; 2° ils n'ont point de poudre, ni aucun moyen d'en faire, et il faut que ces munitions leur soient fournies par les Espagnols, qui ne leur en envoient que dans le besoin, et lorsqu'il faut combattre les ennemis de l'état.

Mais, ajoute-t-on, pourquoi ne pas confier le *gouvernement de ces peuplades à des corrégidors espagnols?* Et moi je demande à mon tour : Ces peuplades n'ont-elles pas été établies dans l'espace de plus de cent trente ans, et ne s'accroissent-elles pas tous les jours sans le secours des corrégidors? Que sont devenues celles qu'ils ont gou-

vernées? Ne les ont-ils pas ruinées et détruites? Mettroient-ils dans ces peuplades une meilleure forme de gouvernement? Instruiroient-ils mieux ces Indiens des principes et des devoirs de la religion? Feroient-ils régner parmi eux une plus grande innocence de mœurs? Les rendroient-ils plus zélés qu'ils le sont pour le service du roi? En feroient-ils de plus fidèles sujets? On n'ignore pas ce qu'il en a coûté de travaux aux jésuites, et combien d'entre eux ont perdu la vie pour réunir ces barbares dans des peuplades, et en faire de fervens chrétiens et de zélés serviteurs de la monarchie : parlons de bonne foi, serait-ce là l'unique vue des corrégidors? Leur commerce, leur intérêt, le soin de s'enrichir, ne sont-ils pas communément le principal objet des peines qu'ils se donnent? En trouveroit-on beaucoup qui brigueroient l'emploi de corrégidor, s'ils n'en retiroient point d'autre avantage que celui de faire servir Dieu et le roi? Je ne citerai ici qu'un seul exemple.

Un évêque du Paraguay, plein de zèle pour son troupeau, ayant écouté trop légèrement les ennemis des jésuites, prit la résolution de leur ôter *deux de leurs missions*, qui lui paroissoient être dans le meilleur état; savoir, celle de *Notre-Dame-de-Foi*, et celle de *Saint-Ignace*, où il y avoit environ huit mille Indiens, que ces pères avoient retirés de leurs bois et de leurs montagnes, avec des fatigues immenses et un risque continuel de leur vie. Le prélat, ayant choisi deux ecclésiastiques de mérite, les envoya dans ces peuplades en qualité de curés, et les fit escorter par des soldats qui chassèrent les missionnaires avec tant de violence, que, de quatre qu'ils étoient, l'un mourut en chemin, et les trois autres furent incapables d'aucun travail le reste de leur vie. Ces deux ecclésiastiques se mirent en possession du spirituel et du temporel des peuplades; mais à peine y eurent-ils demeuré quatre

mois, qu'ils vinrent trouver leur évêque en se plaignant amèrement qu'on les avoit envoyés dans un lieu où il n'y avoit pas de quoi vivre; que la pauvreté des Indiens étoit si grande, qu'ils ne pouvoient payer aucune rétribution, ni pour les messes, ni pour les enterremens, ni pour les mariages; qu'ils ne concevoient pas quel plaisir trouvoient les jésuites à demeurer avec ces barbares nouvellement convertis, et toujours prêts à les égorger, s'ils manquoient un seul jour à leur fournir des alimens; qu'ils avoient couru ce risque, et que c'étoit pour cette raison qu'ils s'étoient promptement retirés. La fuite des pasteurs dissipa le troupeau. Tous ces Indiens s'enfuirent dans leurs montagnes, où ils perdirent bientôt la foi, tandis que le roi perdoit en un seul jour jusqu'à huit mille sujets. L'ordre qu'a donné l'audience royale de *Chuquisaca*, de rétablir les jésuites dans leurs peuplades, ne rappellera pas tous ces Indiens dispersés, et ne servira qu'à préserver les autres peuplades d'un malheur semblable.

Monseigneur *don Christoval Mancha y Valesco, évêque de Buenos-Ayres*, donna dans le même piége : on lui persuada d'*ériger les missions en cures*, et, par un mandement qu'il fit publier dans son diocèse et dans tous les pays circonvoisins, il invita les ecclésiastiques à venir à un certain temps qu'il marquoit pour en recevoir les provisions. Le terme étant expiré, et voyant qu'il ne se présentoit personne, il examina plus sérieusement la vérité des faits qu'on lui avoit exposés, et la manière dont les jésuites gouvernoient leurs missions. Comme ce prélat avoit les intentions droites, il eut bientôt découvert la vérité : les mauvaises impressions qu'on lui avoit données se changèrent en une si grande estime pour les jésuites, qu'il leur donna toute sa confiance. La sainte Vierge, à qui il avoit une dévotion singulière, lui ayant fait connoître que sa mort approchoit, il fit venir le père *Tho-*

mas Donvidas, recteur du collége, et fit sous sa conduite, pendant huit jours, les exercices spirituels de saint Ignace, qu'il termina par une confession générale ; ensuite, dans les différentes prédications qu'il fit à son peuple pour lui dire les derniers adieux, il ne cessa de réfuter les calomnies dont on vouloit noircir les jésuites, en déclarant qu'il avoit pensé lui-même y être surpris, et que c'étoient autant d'artifices du démon, qui cherchoit à perdre une infinité d'âmes, en les retirant de la direction de ces pères, qui les conduisoient dans la voie du salut. Peu de jours après, il mourut comme il l'avoit prédit, laissant à son peuple les exemples des plus héroïques vertus, qu'il avoit pratiquées durant le cours de son épiscopat.

Revenons : les *corrégidors espagnols* auroient-ils de grands avantages à espérer dans ces peuplades, où un ecclésiastique ne trouve pas même de quoi se faire une subsistance honnête ? Supposons qu'on leur en confiât le gouvernement ; ou ils suivront la méthode des missionnaires, ou ils se formeront un système nouveau. S'ils conservent la forme du présent gouvernement, ils doivent s'attendre à être calomniés de même que ces pères : on ne manquera pas de dire qu'ils fraudent les droits du roi, qu'ils ont des mines cachées, qu'ils dominent en souverains. Si, pour éviter des reproches si mal fondés, ils prennent une autre route, et changent des usages conformes au génie de ces peuples, qu'on a étudié depuis si long-temps, la ruine des missions est certaine ; les Indiens se retireront dans leurs montagnes, et les peuplades seront tout à coup désertes : près de deux cent mille Indiens vivront dans les bois sans culte et sans religion, et ce seront autant de sujets perdus pour le roi. C'est ce qu'on a éprouvé dans la Nouvelle-Espagne : on ôta aux Indiens de *la Laguna* leurs missionnaires ; ils se dispersèrent à l'instant avec la rage dans le cœur contre les Espagnols, et ne cherchant que les moyens

de la satisfaire; encore aujourd'hui ils répandent la terreur sur tout le chemin qui conduit aux riches mines de cette province, et on est obligé d'entretenir à grands frais des garnisons pour la sûreté de ces passages. On l'éprouve encore actuellement de la part de deux nations belliqueuses, les *Nocomies* et les *Abipones :* elles s'étoient soumises volontairement au joug de l'Évangile et à l'obéissance du roi, sur la parole que les jésuites leur avoient donnée, qu'elles dépendroient uniquement des officiers de sa majesté. On ne leur a point tenu parole, et, dans le moment, ces peuples ont secoué le joug, et ont fermé les chemins qui mènent au Pérou, en sorte qu'on n'y peut aller sans courir risque de la vie, à moins qu'on ne soit bien escorté. Ils ont même porté l'audace jusqu'à bloquer la ville de Sainte-Foi, avec menace d'assiéger la ville de Cordoue, qui est la capitale du Tucuman.

Si l'anonyme et ceux qui l'ont mis en œuvre avoient mérité qu'on eût fait attention à leur mémoire, nos Indiens ne seroient-ils pas en droit de se plaindre? Quel est donc le crime que nous avons commis, pourroient-ils dire, pour qu'on abroge les priviléges dont la bonté du roi et de ses augustes prédécesseurs nous a gratifiés? Ce sont des grâces, il est vrai; mais elles nous ont été accordées à des conditions onéreuses, que nous avons fidèlement remplies. N'avons-nous pas servi de rempart contre les ennemis de sa couronne? N'avons-nous pas prodigué notre sang et nos vies pour sa défense? Que savons-nous si les habitans de l'Assomption, dont l'anonyme françois n'est que l'interprète, ne sont pas d'intelligence avec les ennemis de la monarchie, pour nous désarmer, et par ce moyen-là leur donner un libre passage au royaume du Pérou, et se soustraire eux-mêmes aux justes châtimens que méritent leurs fréquentes révoltes? Dès qu'il s'agit des intérêts du roi, et que ses officiers nous appellent, ne nous

voit-on pas voler à leur secours? Ne sommes-nous pas actuellement armés au nombre de six mille hommes par ordre du seigneur *don Bruno de Zavala*, gouverneur de *Buenos-Ayres*, résolus de verser jusqu'à la dernière goutte de notre sang pour le service de sa majesté? Enfin, si, depuis plus de cent trente ans que nous nous sommes soumis volontairement à la couronne d'Espagne, notre conduite a toujours été la plus édifiante, et notre fidélité la plus constante, comme on le voit par les informations qui en ont été faites, par les témoignages qu'en ont rendus tant d'officiers illustres, par les sentences des tribunaux, et par les patentes de nos rois, écoutera-t-on à notre préjudice un petit nombre de gens infidèles à leur roi et désobéissans à ses ordres, qui tant de fois ont attenté à la vie de leurs gouverneurs, qui ont porté l'insolence jusqu'à les déposer, et à en établir d'autres de leur propre autorité, comme ils font actuellement; qui, se prévalant du vain titre de conquérans, lequel n'est dû qu'à leurs ancêtres, ont détruit presque toutes les nombreuses peuplades qui leur avoient été concédées à quarante lieues aux environs de la ville de l'Assomption?

Et, en effet, combien ne pourroit-on pas citer de témoignages que tant de saints évêques, tant d'illustres gouverneurs, tant d'officiers distingués des audiences royales ont rendus, en différens temps, à la piété de nos Indiens, à leur constante fidélité et à leur attachement inviolable pour les intérêts de la monarchie? Je n'en rapporterai que deux assez récens; 1° l'un de monseigneur *don Pierre Faxardo, évêque de Buenos-Ayres;* 2° l'autre du seigneur *don Bruno de Zavala, gouverneur et capitaine-général* de ladite province; 3° à quoi j'ajouterai les patentes par lesquelles notre grand monarque met les Indiens de nos peuplades sous sa royale protection.

1° LETTRE *de monseigneur don Pierre Faxardo, évêque de Buenos-Ayres, au roi, en date du 20 mai* 1721.

SIRE, une lettre que j'ai reçue de la capitale du Paraguay, signée de ses régidors, où ma personne n'est pas trop ménagée, me fait prendre la liberté d'écrire à votre majesté; je suis peu touché de leurs injures, mais je ne puis dissimuler à votre majesté qu'elle est remplie d'accusations fausses et calomnieuses contre les missionnaires de cette province. Comme ils me déclarent dans leur lettre qu'ils écrivent en conformité au conseil suprême des Indes, je serois très-blâmable si je manquois de découvrir à votre majesté la malignité de leurs calomnies, et de l'informer de la sage et sainte conduite des hommes vraiment apostoliques contre lesquels ils se déchaînent avec tant de fureur. Je puis assurer votre majesté que j'ai ressenti très-vivement le contre-coup de ces calomnies : il semble que le Saint-Esprit les ait eues en vue dans ces paroles du chapitre 6 de l'Ecclésiastique : *Delaturam civitatis, et collectionem populi, et calumniam mendacem, super mortem omnia gravia.* « La haine injuste de toute une ville, l'émotion séditieuse d'un peuple et la calomnie inventée faussement, sont trois choses plus insupportables que la mort. » Ce n'est pas la première fois qu'ils ont envoyé au conseil suprême des Indes de semblables plaintes contre les missionnaires. Mais ces pères, qui n'ont d'autre objet que le service de Dieu, la conservation et l'augmentation de ces florissantes missions, ont supporté toutes ces attaques avec une constance et une égalité d'âme qui m'ont infiniment édifié.

Ce qui fait encore plus mon admiration, c'est que non-seulement ils paroissent comme insensibles à tous les coups qu'on leur porte, mais encore qu'ils ne répondent à tant d'injures de leurs adversaires que par une suite

continuelle de bienfaits. Combien voit-on de pauvres de cette capitale du Paraguay qui ne subsistent que de leurs charités! Avec quel zèle ne s'emploient-ils pas au service de ses habitans! Ils les consolent dans leurs afflictions, ils les éclairent dans leurs doutes, ils leur prêchent les vérités du salut, ils enseignent leurs enfans, ils les assistent dans leurs maladies, ils confessent les moribonds, ils apaisent leurs différends et les réconcilient ensemble, enfin ils sont toujours prêts à leur faire du bien; mais tant de vertus, qui devroient gagner l'estime et l'affection de ces peuples, ne servent qu'à les rendre plus susceptibles des impressions malignes de la calomnie. J'ose le dire, sire, ces pères auroient moins d'ennemis s'ils étoient moins vertueux. On demanda un jour à Thémistocle quelle raison il avoit de s'attrister, tandis qu'il étoit chéri et estimé de toute la Grèce : « C'est cela même qui m'afflige, répondit-il; car c'est une marque que je n'ai point fait d'action assez glorieuse pour mériter d'avoir des ennemis. » Ces saints missionnaires n'ont de vrais ennemis que ceux que leur attirent leurs vertus et leurs actions, qui me paroissent héroïques.. J'ai souvent parcouru leurs missions, et j'ose attester à votre majesté que, durant tout le cours de ma vie, je n'ai jamais vu plus d'ordre que dans ces peuplades, ni un désintéressement plus parfait que celui de ces pères, ne s'appropriant rien de ce qui est aux Indiens, ni pour leur vêtement, ni pour leur subsistance.

Dans ces peuplades nombreuses, composées d'Indiens naturellement portés à toutes sortes de vices, il règne une si grande innocence de mœurs, que je ne crois pas qu'il s'y commette un seul péché mortel. Le soin, l'attention et la vigilance continuelle des missionnaires préviennent jusqu'aux moindres fautes qui pourroient leur échapper. Je me trouvai dans une de ces peuplades à une fête de Notre-Dame, et j'y vis communier huit cents personnes. Faut-il

s'étonner que l'ennemi commun du salut des hommes excite tant d'orages et de tempêtes contre une œuvre si sainte, et qu'il s'efforce de la détruire? Il est vrai que les missionnaires sont très-attentifs à empêcher que les Indiens ne fréquentent les Espagnols, et ils ont grande raison; car cette fréquentation seroit une peste fatale à leur innocence, et introduiroit le libertinage et la corruption dans leurs peuplades. On en a un exemple palpable dans la vie que mènent les Indiens des quatre peuplades qui sont aux environs de la capitale du Paraguay. Il est vrai encore que les Indiens ont pour ces pères une parfaite soumission; et c'est ce qui est admirable, que dans des barbares, qui, avant leur conversion, faisoient douter s'ils étoient des hommes raisonnables, on trouve plus de gratitude que dans ceux qui ont eu dès leur enfance une éducation chrétienne.

A l'égard de leurs prétendues richesses, on ne pouvoit rien imaginer de plus chimérique : ce que ces pauvres Indiens gagnent de leur travail ne va qu'à leur procurer pour chaque jour un peu de viande avec du blé d'Inde et des légumes, des habits vils et grossiers, et l'entretien de l'église. Si ces missions produisoient de grands avantages, cette province seroit-elle endettée comme elle l'est? Les colléges seroient-ils si pauvres, que ces pères ont à peine ce qui est absolument nécessaire pour vivre?

Pour moi, qui suis parfaitement informé de ce qui se passe dans ces saintes missions, je ne puis m'empêcher d'appliquer à cette compagnie, qui en a la conduite, ces paroles de la Sagesse, et de m'écrier : *O quàm pulchra est casta generatio cum claritate!* Oh! combien est belle la race chaste, lorsqu'elle est jointe avec l'éclat d'un zèle pur et ardent, qui, de tant d'infidèles, en fait de vrais enfans de l'Église, qui les élève dans la crainte de Dieu et les forme aux vertus chrétiennes, et qui, pour les maintenir

dans la piété et pour les préserver du vice, souffre en patience les plus atroces calomnies! *Immortalis est enim memoria illius, quoniam apud Deum nota est et apud homines.* Sa mémoire est immortelle, et est en honneur devant Dieu et devant les hommes, surtout devant votre majesté, à qui cette province est redevable de tant de bienfaits. C'est en son nom que j'ai l'honneur de présenter ce mémorial à votre majesté, et de lui faire la même demande qui fut faite à l'empereur Domitien par un de ses sujets : « J'ai un ennemi, disoit-il à ce prince, qui s'afflige de toutes les grâces que me fait votre majesté. Je la supplie de m'en faire encore de plus grandes, afin que mon ennemi en ait plus de chagrin. » *Da, Cæsar, tanto tu magis ut doleat.* C'est ce que j'espère de sa bonté, en priant le Seigneur qu'il la conserve un grand nombre d'années pour le bien de cette monarchie.

2° LETTRE *du seigneur don Bruno de Zavala, gouverneur et capitaine-général de Buenos-Ayres, au roi, en date du* 28 *mai* 1724.

SIRE, je dois rendre témoignage à votre majesté que, dans toutes les occasions où l'on a eu besoin du secours des Indiens *tapes,* qui sont sous la conduite des pères jésuites, soit pour des entreprises militaires, soit pour travailler aux fortifications des places, j'ai toujours trouvé dans ceux qui les gouvernent une activité surprenante, et un zèle très-ardent pour le service de votre majesté. Un nombre de ces Indiens, ainsi que je le mande séparément à votre majesté, sont actuellement occupés aux ouvrages qui se font à Monte-Video, et ils avancent ces travaux avec une promptitude et une vivacité incroyables, se contentant pour leur salaire d'alimens grossiers dont on les nourrit chaque jour. Je n'ai garde d'exagérer quand je parle à votre majesté, et j'ose assurer que si nous n'avions

pas eu le secours de ces Indiens, les fortifications qu'on avoit commencé de faire à Monte-Video, et à la forteresse de cette ville, n'auroient jamais pu être achevées. Les soldats, les autres Espagnols et les Indiens du voisinage qui travaillent à la journée, sont incapables de soutenir long-temps cette fatigue. Ils sont assez ponctuels les trois ou quatre premiers jours, après quoi ils veulent être payés d'avance. Qu'on leur donne de l'argent ou qu'on leur en refuse, c'est la même chose; ils quittent l'ouvrage et s'enfuient. La paresse et l'amour de la liberté sont tellement enracinés dans leur naturel, qu'il est impossible de les en corriger. Il y a une différence infinie entre ces lâches Indiens et ceux qui sont sous la conduite des missionnaires. On ne peut exprimer avec quelle docilité, avec quelle ardeur et avec quelle constance ils se portent à tout ce qui est du service de votre majesté, ne donnant aucun sujet de plainte ni de murmure, se rendant ponctuellement aux heures marquées pour le travail sans jamais y manquer, et édifiant d'ailleurs tout le monde par leur piété et par la régularité de leur conduite; ce qu'on ne peut attribuer, après Dieu, qu'à la sagesse et à la prudence de ceux qui les gouvernent. Aussi monsieur l'évêque de cette ville m'a-t-il souvent assuré que toutes les fois qu'il a fait la visite de ces missions, il a été charmé de voir la dévotion de ces nouveaux fidèles de l'un et de l'autre sexe, et leur dextérité dans tous les ouvrages qui se font à la main.

Quoique quelques personnes malintentionnées, soit par jalousie, soit par d'autres motifs, tâchent de décrier le zèle et les intentions les plus pures d'une compagnie qui rend de si grands services dans tout le monde, et en particulier dans l'Amérique, ils ne viendront jamais à bout d'obscurcir la vérité de ces faits, dont il y a une infinité de témoins. Ce que j'en dis à votre majesté n'est pas

pour exalter ces pères, mais pour lui rendre un compte sincère, tel qu'elle a droit de l'attendre d'un fidèle sujet qu'elle honore de sa confiance, et pour la prévenir sur les fausses impressions que la malignité et les artifices de certaines gens voudroient donner à votre majesté, en renouvelant des plaintes et des accusations qu'elle a tant de fois méprisées. J'ajouterai à votre majesté que les Indiens des trois peuplades établies aux environs de cette ville, seroient bien plus heureux si, dans la manière de les gouverner, on suivoit le plan et le modèle que donnent ces pères dans le gouvernement de leurs missions. Ces trois peuplades sont peu nombreuses, et cependant ce sont des dissensions continuelles entre le curé, le corrégidor et les alcades ; ce n'est pas pour moi une petite peine, de trouver des curés qui veuillent en prendre soin ; le grand nombre de ceux qui ont abandonné ces cures, dégoûte presque tous les ecclésiastiques que je voudrois y envoyer. C'est uniquement, sire, pour satisfaire à une de mes principales obligations, que j'expose ici les services importans que rendent les Indiens *tapes*, qui sont sous la conduite des missionnaires jésuites, dont votre majesté connoît l'attachement plein de zèle pour tout ce qui est de son service. Je ne doute point qu'elle ne leur fasse ressentir les effets de sa clémence et de sa bonté royale. Pour moi, je ne cesserai de faire des vœux pour la conservation de votre majesté, qui est si nécessaire au bien de toute la chrétienté.

3° CLAUSES *insérées dans le décret que le roi Philippe V envoya au gouverneur de Buenos-Ayres, le* 12 *novembre* 1716.

A l'égard du troisième article, qui concerne les Indiens des missions dont les pères jésuites sont chargés dans ces provinces, faites attention qu'il y a plus de cent treize ans

que ces pères, par leur zèle et leurs travaux, ont converti à la foi et soumis à mon obéissance une multitude innombrable de ces peuples; que ce qui a facilité en partie l'accroissement de ces missions, c'est que nous et nos prédécesseurs n'avons jamais voulu permettre qu'ils fussent mis en commanderies, comme on le voit par plusieurs patentes et ordonnances expédiées en différens temps, et spécialement en l'année 1661, où, entre autres choses, il fut ordonné au gouverneur du Paraguay d'unir et d'incorporer à la couronne tous les Indiens des peuplades qui étoient sous la conduite des jésuites, et de n'exiger pour le *tribut* qu'une piastre de chaque Indien, en déclarant qu'ils ne la paieroient pas avant quatorze ans, ni après cinquante; laquelle grâce fut plus étendue en l'année 1684, où, pour procurer une plus grande augmentation des peuplades, il fut ordonné qu'ils cesseroient de payer après quarante ans, et que, les trente premières années depuis leur conversion à la foi et leur réunion dans les peuplades, ils seroient *exempts du tribut*. Par une autre patente expédiée en la même année 1684, et envoyée aux officiers royaux de *Buenos-Ayres*, il fut ordonné qu'on conservât aux Indiens des peuplades des jésuites le privilége de ne payer aucun droit, ni pour l'herbe du Paraguay, ni pour leurs autres denrées, et il étoit marqué dans la même patente que ces Indiens payoient neuf mille piastres par an. Une patente fut expédiée en l'année 1669, qui ordonnoit aux officiers royaux qui recevoient les tributs des Indiens de Parana et d'Uruguay, de payer chaque année, sur leur caisse, à chacun des vingt-deux missionnaires qui ont soin des vingt-deux peuplades, quatre cent quarante-six piastres et cinq réaux. Et par une autre patente expédiée en l'année 1707, il est pareillement ordonné que, sur ce qui se perçoit du tribut des Indiens, on paie trois cent cinquante piastres à

chaque missionnaire (y compris son compagnon) qui a soin des quatre nouvelles peuplades appelées *Chiquites*, et autant à ceux qui gouverneront les peuplades qu'on fondera dans la suite.

A l'égard des *armes* qu'ont lesdits Indiens, il est certain qu'à mesure que se formèrent ces peuplades, les missionnaires obtinrent la permission de distribuer des fusils à un nombre d'Indiens, afin de pouvoir se défendre des Portugais et des Indiens infidèles, qui exerçoient des actes continuels d'hostilité, et qui en différentes occasions avoient fait plus de trois cent mille prisonniers. Ces hostilités cessèrent aussitôt qu'on eut pris le parti de les armer. Et quoique, par une patente de 1654, on ordonne au gouverneur du Paraguay de ne pas permettre que les Indiens des peuplades se servent des armes à feu que par son ordre, on dérogea depuis à cette résolution, ayant égard d'une part à la conservation de ces peuples, qui ont donné en tant d'occasions de si fortes preuves de leur zèle et de leur attachement à mon service; et considérant d'une autre part l'utilité qui en résultoit pour la sûreté de la ville de *Buenos-Ayres* et de toute l'étendue de sa juridiction, comme on l'éprouva en l'année 1702, que deux mille de ces Indiens firent, par ordre du gouverneur, plus de deux cents lieues, par des chemins très-difficiles, pour s'opposer au saccagement et au pillage que faisoient les Indiens infidèles nommés *mamelucks* du Brésil, que les Portugais mettoient en œuvre. Les Indiens des missions les combattirent durant cinq jours, et les défirent entièrement; ce qui me porta, dès que j'en fus informé, à témoigner, par une patente adressée aux supérieurs de ces missions, combien j'étois satisfait de la valeur et de la fidélité de ces peuples, attribuant le succès de cette expédition à la sagesse avec laquelle ils les gouvernoient, et en les chargeant de les assurer qu'ils éprouveront en toute

occasion les effets de ma bonté et de ma royale protection. Ces Indiens ont eu aussi beaucoup de part à une autre expédition non moins importante, lorsqu'il fut question de chasser les Portugais de la colonie du Saint-Sacrement. Ils s'y trouvèrent en l'année 1680, au nombre de trois mille, avec quatre mille chevaux, deux cents bœufs, et d'autres provisions qu'ils conduisirent à leurs frais, et firent dans cette expédition des actions prodigieuses de valeur ; et en l'année 1705, qu'enfin on se rendit maître de cette colonie, les Indiens qui y vinrent au nombre de quatre mille, avec six mille chevaux, s'y distinguèrent également par leur courage. Il y en eut parmi eux quarante de tués et soixante de blessés, ainsi que j'en fus informé par les lettres de don Juan Alonso de Valdes, gouverneur de *Buenos-Ayres*.

En l'année 1698, don André-Augustin de Robles, craignant que douze vaisseaux de guerre qu'on armoit en France, et qui allèrent à Carthagène, ne fussent destinés à envahir la ville de *Buenos-Ayres* dont il étoit gouverneur, appela les Indiens à son secours ; ils vinrent au nombre de deux mille avec une célérité surprenante. Ce gouverneur et tous les officiers qui composent ce gouvernement, ainsi qu'ils nous en ont informé, furent étonnés de voir le grand ordre et l'adresse de ces Indiens, qui pouvoient tenir tête aux troupes les mieux disciplinées. Ce fut dans la même occasion qu'ils donnèrent une autre preuve de leur zèle et de leur générosité pour mon service, n'ayant point voulu recevoir leur solde qui se montoit à quatre-vingt-dix mille piastres pour cette campagne, à raison d'une réale et demie qu'on paie à chaque Indien. Ils cédèrent cette somme pour garnir de munitions les magasins de la place. Le gouverneur et les officiers du gouvernement s'exprimoient dans les termes les plus énergiques, pour me faire connoître jusqu'où va l'attachement

de ces Indiens à mon service, et combien il est important de les conserver, pour assurer la tranquillité de ces provinces, et en écarter les ennemis de la monarchie.

Et quoiqu'en l'année 1680, sur les représentations du même gouverneur don André de Robles, il eût été résolu de tirer de leurs peuplades mille familles de ces Indiens, pour former *une peuplade* aux environs de *Buenos-Ayres*, Charles II, de glorieuse mémoire, ayant fait réflexion que le changement de climat pourroit chagriner ces fidèles Indiens et leur causer de violentes maladies, en respirant un air auquel ils n'étoient pas accoutumés, révoqua cet ordre par une patente expédiée en l'année 1683. Enfin, comme il est constant que dans toutes les occasions, et aux premiers ordres des gouverneurs, les Indiens de ces missions accourent avec un zèle et une promptitude surprenans, soit pour travailler aux ouvrages de fortification, soit pour la défense de cette ville, et pour tout ce qui concerne mon service; nous, voulant leur donner des marques de notre royale protection, et veiller à leur conservation et à tout ce qui peut leur donner contentement, vous ordonnons de vous conformer en cela à mes intentions, et non-seulement de ne pas les inquiéter en aucune chose, mais encore, ce qui est important pour mon service, d'être d'une union sincère et d'une parfaite intelligence avec les supérieurs de ces missions, afin que ces Indiens soient persuadés que je contribuerai de tout mon pouvoir à la conservation de leurs peuplades : ordonnons de plus que vous veilliez avec soin à la conservation des exemptions, franchises, libertés et privilèges que nous leur avons accordés, afin qu'étant satisfaits et assurés de notre bienveillance, ils puissent employer leurs armes et leurs personnes à tout ce qui est de notre service, avec le même zèle et le même courage, la même exactitude et la même fidélité qu'ils ont fait jusqu'à présent.

LETTRE DU PÈRE IGNACE CHOMÉ

AU PÈRE VANTHIENNEN.

De Tarija, le 3 d'octobre 1735.

Mon révérend père, il y avoit peu de temps que j'étois dans la mission des Indiens *guaraniens*, lorsque la Providence me destina à une autre mission sans comparaison plus pénible, et où l'on me promettoit les plus grands travaux et des tribulations de toutes les sortes. Voici ce qui donna lieu à ma nouvelle destination. Le révérend père Jérôme Herran, provincial, faisant la visite des diverses peuplades qui composent la mission des *Guaraniens*, reçut des lettres très-fortes du vice-roi du Pérou et du président de l'audience de *Chiquiaqua*, par lesquelles ils lui demandoient avec instance quelques missionnaires, qui travaillassent de nouveau à la conversion des Indiens *chiriguanes*. Ce sont des peuples intraitables, du naturel le plus féroce, et d'une obstination dans leur infidélité que les plus fervens missionnaires n'ont jamais pu vaincre. On compte plus de vingt mille âmes de cette nation, répandues dans d'affreuses montagnes, qui occupent cinquante lieues à l'est de *Tarija*, et plus de cent au nord. Les lettres que reçut le révérend père provincial sembloient insinuer que le temps de la conversion de ces peuples étoit enfin venu, et qu'ils paroissoient disposés à écouter les ministres de l'Évangile. Il nomma le père *Julien Lizardi*, le père *Joseph Pons*, et moi, pour une entreprise si glorieuse, dont le succès devoit faciliter la conversion de plusieurs autres nations infidèles; et il voulut nous accompagner, afin de régler par lui-même tout ce qui con-

cerneroit cette nouvelle mission. Nous étions éloignés de plus de huit cents lieues de la ville de *Tarija*, laquelle confine avec le Pérou et avec la province de Tucuman. Nous nous embarquâmes au commencement de mai sur le grand fleuve *Uruguay*, et il nous fallut plus d'un mois pour nous rendre à *Buenos-Ayres*. De là il nous restoit encore près de cinq cents lieues à faire. Nos voyages se font ici en charrette, comme je vous l'ai déjà mandé, mais il n'en fut plus question quand nous arrivâmes à *Saint-Michel de Tucuman*. Les montagnes qu'il faut traverser ensuite y sont si prodigieusement hautes, qu'on ne peut plus se servir que de mules, et encore avec beaucoup de peine. Pour vous donner quelque idée de leur hauteur, il suffit de vous dire que, nous trouvant déjà bien avant sous la zone torride, et au commencement de novembre, lorsque les chaleurs sont excessives dans le Tucuman, nous avions néanmoins à essuyer une neige abondante qui tomboit sur nous. Une nuit, surtout, la gelée fut si forte, qu'elle nous mit presque hors d'état de continuer notre voyage. Enfin, après bien des dangers et des fatigues, nous arrivâmes à *Tarija*, vers la fin du mois de novembre.

Nous fûmes bien surpris de trouver les choses tout autrement disposées que nous ne nous l'étions figuré sur les lettres qui nous avoient été écrites. La paix n'étoit pas encore faite entre les Espagnols et ces infidèles : s'il y avoit suspension d'armes, c'est que de part et d'autre ils étoient également lassés de la guerre, et qu'ils se craignoient réciproquement. Le lendemain de notre arrivée, le commandant de la milice, que les Espagnols appellent mestre de camp, vint nous rendre visite ; après les premiers complimens : « Je compte, nous dit-il, qu'aussitôt que la saison des pluies sera passée, vous m'accompagnerez chez ces infidèles, pour y traiter de la paix, et pour les forcer à vous recevoir dans leurs bourgades. » Nous ne nous at-

tendions point à une pareille proposition : nous lui répondîmes que notre mission ne dépendoit pas du succès de ses armes ; que si nous avions à combattre avec les infidèles, ce seroit le crucifix à la main, et avec les armes de l'Évangile ; et que, loin de l'attendre, nous étions résolus de partir dans peu de jours, pour entrer sur leurs terres et parcourir leurs bourgades. Cet officier, qui voyoit le danger auquel nous nous exposions, s'y opposa de toutes ses forces ; mais le révérend père provincial, qui approuvoit notre résolution, détruisit toutes ses raisons par ces paroles, auxquelles il ne put répliquer : « S'il arrivoit, lui dit-il, que ces pères vinssent à expirer par le fer de ces barbares, je regarderois leur mort comme un vrai bonheur pour eux, et comme un grand sujet de gloire pour notre compagnie. » Le révérend père provincial partit pour se rendre à Cordoue, et pour ce qui est de nous autres, nous nous mîmes pour huit jours en retraite, afin d'implorer le secours du ciel et le prier de bénir notre entreprise. Quoique nos fatigues et les continuels dangers que nous avons courus aient été inutiles, je ne laisserai pas, mon révérend père, de vous en faire le détail. Vous jugerez par cet échantillon ce qu'il en a coûté à nos anciens missionnaires pour rassembler tant de barbares, et les fixer dans ce grand nombre de peuplades qu'ils ont établies depuis plus d'un siècle, où l'on voit une chrétienté si florissante par l'innocence des mœurs, et par la pratique exemplaire de tous les devoirs de la religion.

Après avoir achevé les exercices de la retraite, et préparé tout ce qui étoit nécessaire pour notre voyage, nous partîmes tous trois de *Tarija* pour nous rendre à *Itau;* c'est la première bourgade des infidèles, qui en est éloignée de soixante lieues. Six néophytes indiens nous accompagnoient. Le chemin que nous avions fait jusqu'alors

dans le *Tucuman*, quelque affreux qu'il nous parût, étoit charmant en comparaison de celui que nous trouvâmes sur les terres de ces barbares. Il nous falloit gravir des montagnes bien autrement escarpées, et toutes couvertes de forêts presque impénétrables; nous ne pouvions avancer au milieu de ces bois épais. qu'en nous ouvrant le passage la hache à la main. Nos mules ne pouvoient nous servir qu'à porter nos provisions et à passer les torrens qui coulent avec impétuosité entre ces montagnes. Nous nous mettions en marche dès la pointe du jour, et au coucher du soleil nous n'avions guère fait que trois lieues. Enfin nous arrivâmes à la *vallée des Salines*. Le père *Lizardi* s'y arrêta avec un capitaine des *Chiriguanes*, qui étoit chrétien, et que nous ne voulions point exposer à la fureur de ses compatriotes, qui l'avoient menacé plusieurs fois de le massacrer. Nous poursuivîmes notre route, le père *Pons* et moi, jusqu'à la vallée de *Chiquiaca*, où nous vîmes les tristes ruines de la mission que ces infidèles avoient détruite, et les terres arrosées du sang de leurs missionnaires qu'ils avoient égorgés. Nous employâmes trois jours à faire les huit lieues qu'il y a d'une vallée à l'autre.

Après avoir donné un jour de repos à nos mules, qui étoient fort harassées, nous nous engageâmes de nouveau, le père *Pons* et moi, dans ces épaisses forêts, bordées de tous côtés de précipices. Le quatrième jour, après avoir gravi une de ces montagnes, et lorsque nous commencions à la descendre, nous entendîmes aboyer des chiens; compagnons inséparables des Indiens, dont ils se servent pour la chasse et pour se défendre des tigres : jugeant donc qu'il y avoit peu loin de là un peloton de ces barbares, nous envoyâmes trois Indiens pour les reconnoître. Dans l'impatience où j'étois d'en savoir des nouvelles, je pris le devant, laissant derrière moi le père Pons qui auroit eu de la peine à me suivre. Je descendois le mieux qu'il m'é-

toit possible la montagne, lorsque parurent deux de ces Indiens que j'avois envoyés à la découverte. Ils me dirent qu'au bas de la montagne étoit une troupe de barbares qui, ayant reconnu l'endroit où nous avions passé la nuit précédente, nous attendoient au passage; qu'ils paroissoient fort courroucés; qu'ils avoient retenu le troisième Indien, et que peut-être l'avoient-ils déjà massacré; qu'enfin, ils me conjuroient de ne pas avancer plus loin, parce que tout étoit à craindre de leur fureur. Quelques efforts qu'ils fissent pour m'arrêter, je les quittai brusquement, et, roulant plutôt de cette montagne que je n'en descendois, je me trouvai tout à coup au milieu d'eux sans m'en être aperçu, parce que l'épaisseur des bois les déroboit à mes yeux. Ils étoient au nombre de douze tout nus, armés de flèches et de lances, et notre Indien assis avec eux. Aussitôt qu'ils me virent, ils se levèrent, et moi, après les avoir salués, je sautai à leur cou, et les embrassai l'un après l'autre, avec une gaîté extraordinaire. L'air de résolution que je leur montrai les étonna si fort, qu'ils purent à peine me répondre. Lorsqu'ils furent un peu remis de leur surprise, je leur exposai le dessein que j'avois de passer à leur bourgade, et ils ne parurent pas s'y opposer. En même temps arriva le père Pons avec notre petit bagage. J'en tirai un peu de viande sèche et de la farine de maïs que je leur distribuai; j'allumai moi-même leur feu et je tâchai de les régaler le mieux qu'il me fut possible. Enfin, je m'aperçus bientôt que j'étois de leurs amis, sans cependant beaucoup compter sur leur amitié ni sur leur reconnoissance.

Comme nous avions besoin du consentement de leur *capitaine* pour aller à leur bourgade, nous dépêchâmes un de nos Indiens et un de ces infidèles pour lui en donner avis et obtenir son agrément. Nos députés étoient à peine partis qu'ils revinrent, et nous dirent que ce ca-

pitaine arrivoit. Il parut effectivement peu après, et alla s'asseoir sur une pierre, la tête appuyée contre sa lance, et blémissant de rage. « Je ne sais, dis-je en riant au père Pons, quel sera le dénouement de cette comédie. » Je m'approchai de lui, je le caressai sans pouvoir en tirer une seule parole. Je le priai de manger un peu de ce que je lui présentois; mes invitations furent inutiles. Un de ses compagnons me dit en son langage : *Y pia aci;* ce qui veut dire également, il est en colère, ou bien il est malade. Je fis semblant de ne l'entendre que dans le dernier sens, sur quoi je lui tâtai le pouls; mais lui, retirant brusquement son bras : « Je ne suis point malade, me dit-il. — Oh! tu n'es point malade, lui dis-je en éclatant de rire, et tu ne veux point manger? tant pis pour toi; tes compagnons en profiteront. Au reste, quand tu voudras manger, tu me le diras. » Cette réponse, mêlée d'un air de mépris, fit plus d'impression sur lui que toutes mes caresses; il commença à me parler et à rire avec moi, il commanda même à ses gens de m'apporter à boire, et il me régala de ses épis de maïs, dont il avoit fait provision pour son voyage. Comme j'avois mis notre capitaine en bonne humeur, je crus qu'il n'auroit plus de difficulté à souffrir que j'allasse à sa bourgade; mais tout ce que je pus obtenir de lui, c'est qu'il feroit prier son oncle, qui en étoit le *principal capitaine,* de se rendre au lieu où nous étions; et il lui envoya en effet un de ses frères. Mais sa réponse fut qu'il n'avoit pas le loisir de venir nous trouver, et que nous eussions à nous retirer au plus vite. Le père Pons prit le devant avec un des deux Indiens chrétiens qui nous restoient, car les quatre autres nous avoient abandonnés. Je demeurai encore quelque temps avec eux, et je fis de nouvelles instances, mais sans aucun fruit.

Il me fallut donc, après tant de fatigues inutiles, re-

prendre le chemin de *Chiquiaca*. La nuit me surprit dans ces forêts, et j'eus à y essuyer une grosse pluie, qui ne cessa qu'à la pointe du jour. Les torrens se trouvèrent si fort enflés et si rapides, qu'il ne me fut pas possible de les passer : ce ne fut que le lendemain que je pus rejoindre le père Pons. Les quatre Indiens qui nous avoient quittés s'étoient rendus à la vallée des Salines, où ils avertirent le père *Lizardi* du mauvais succès de notre entreprise. Ce père vint nous trouver sur les bords de la rivière de *Chiquiaca*, où nous étions. A peine fut-il arrivé, que les pluies recommencèrent avec plus de violence que jamais. Les torrens qui rouloient avec impétuosité des montagnes, enflèrent tellement cette petite rivière, qu'elle se déborda et se répandit à cent cinquante pieds au-delà de son lit ordinaire. Nous nous trouvâmes tous trois sous une petite tente, inondés de toutes parts, sans autre provision qu'un peu de farine de maïs, dont nous faisions une espèce de bouillie. Ce débordement de la rivière nous arrêta quatre à cinq jours; et, voyant la fin de nos petites provisions, nous songions déjà à chercher quelques racines pour subsister. Heureusement la rivière baissa considérablement; et un de nos Indiens étant allé examiner s'il n'y avoit pas quelque endroit où elle fût guéable, il trouva le rivage tout couvert de poissons que le courant avoit jetés contre les pierres, et qui étoient à demi morts. La grande quantité qu'il nous en apporta nous dédommagea de la rigoureuse abstinence que nous venions de faire. Nous en eûmes suffisamment pour gagner la vallée des Salines, et nous rendre enfin à *Tarija*.

A mon arrivée je fus nommé pour aller passer six semaines dans une mission moins laborieuse à la vérité, mais beaucoup plus satisfaisante : elle est à quarante lieues de *Tarija*, dans la vallée de *Zinti*, où j'eus la consolation d'instruire et de confesser jusqu'à quatre mille néophytes.

A mon retour, j'appris que le père *Pons* devoit accompagner cent quarante soldats espagnols, qui alloient dans la vallée des Salines, pour engager les capitaines des bourgades infidèles à y venir *traiter de la paix*, et moi j'eus ordre de conduire dans la même vallée cent soixante Indiens nouvellement convertis, à douze lieues plus haut de l'endroit où alloient les soldats. Les capitaines infidèles refusèrent constamment de sortir de leurs montagnes et de leurs forêts, sans que les offres qui leur furent faites par les Espagnols pussent jamais vaincre leur défiance. Le père Pons se hasarda à les aller trouver, accompagné d'un seul Indien métis, et il cacha si bien sa marche, qu'il arriva à *Itau* sans qu'ils en eussent le moindre pressentiment. Il conféra avec le capitaine, et il obtint de ce chef des infidèles la permission, pour lui et pour nous, de visiter ses bourgades. Ainsi, l'entrée de ces terres barbares nous fut heureusement ouverte. Le père Pons alla du côté de la rivière *Parapiti*, qui est au nord du grand fleuve de *Picolmayo*, où j'étois. Il crut d'abord qu'il n'y avoit qu'à arborer l'étendard de la croix au milieu de ces bourgades; mais il ne fut pas long-temps sans se désabuser. Le temps de sa dernière profession étant arrivé, il retourna à *Tarija* pour la faire, et le père Lizardi vint le remplacer.

On compte dans cette contrée douze bourgades de *Chiriguanes*, où il y a environ trois mille âmes. Nous nous mîmes en chemin, le père Lizardi et moi, pour les reconnoître. Étant arrivés à *Itau*, où nous fûmes assez bien reçus, le père Lizardi prit sa route vers la rivière de *Parapiti*, et moi je tournai du côté d'une bourgade nommée *Caaruruti*. A peine y fus-je entré, que je me vis environné des hommes, des femmes et des enfans, qui n'avoient jamais vu chez eux de missionnaires. Ils m'accueillirent avec de longs sifflemens, qui leur sont ordinaires

quand ils sont de bonne humeur. Je mis pied à terre au milieu de la place, sous un toit de paille, où ils reçoivent leurs hôtes; et, après les premiers complimens, je fis présent aux principaux de la bourgade d'aiguilles, de grains de verre et d'autres bagatelles semblables, dont ils font beaucoup de cas. Ils goûtoient assez mon entretien lorsque je leur parlois de choses indifférentes; mais aussitôt que je faisois tomber le discours sur les vérités de la religion, ils cessoient de m'écouter. Au bout de deux jours j'allai visiter cinq ou six cabanes qui sont à un quart de lieue de là. Je n'avois fait encore que peu de chemin, lorsque j'aperçus un Indien qui couroit à toutes jambes pour me joindre, l'arc et les flèches à la main. C'étoit pour m'avertir que le capitaine d'une bourgade voisine, nommée *Beriti*, venoit me voir et vouloit m'entretenir.

L'Indien qui m'accompagnoit n'eut pas plus tôt ouï son nom, que, me tirant à part : « Ce capitaine qui te demande, me dit-il, fut fait prisonnier autrefois par les Espagnols, et condamné aux mines de Potosi, dont il fut assez heureux pour s'échapper; tiens-toi sur tes gardes, et ne te fie point à lui. » Cet avis ne m'effraya point; je retournai à *Caaruruti*, où je trouvai ce capitaine, accompagné de dix Indiens choisis et bien armés. Je pris place parmi eux, je leur distribuai des aiguilles, et ils parurent si contens de moi, qu'ils me pressèrent de les aller voir dans leur village, ce que je leur promis.

De là j'allai à *Carapari*, autre bourgade où l'on m'attendoit; car la nouvelle de mon arrivée s'étoit déjà répandue de toutes parts. Le capitaine témoigna assez de joie de me voir, et ne s'effaroucha point comme les autres, lorsque je lui exposai les vérités chrétiennes. Je n'y demeurai pourtant qu'un jour, parce que mon dessein étoit de me fixer dans une autre bourgade nommée *Caysa*, qui est la plus nombreuse, et la plus propre à y établir la

correspondance avec nos plus anciennes missions du Paraguay : car, de cette bourgade au fleuve Paraguay, il n'y a guère plus de cent quarante lieues, au lieu qu'il y en a plus de mille en y allant, comme nous fîmes, par Buenos-Ayres. *Caysa* est à l'est de *Tarija*, et en est éloigné d'environ quatre-vingts lieues ; c'est proprement le centre de l'infidélité. Avant que d'y arriver, j'eus à gravir une montagne beaucoup plus rude que toutes celles par où j'avois passé jusqu'alors. En la descendant, je trouvai en embuscade sept ou huit Indiens de *Tareyri*, bourgade qui est à l'autre bord du fleuve *Picolmayo ;* mais, par une protection singulière de Dieu, ils me laissèrent passer sans me rien dire : enfin, j'entrai dans *Caysa*. Je vous avoue que quand j'aperçus ces vastes campagnes qui s'étendent à perte de vue jusqu'au fleuve Paraguay, il me sembloit que j'étois dans un nouveau monde. Les deux capitaines qui gouvernent cette bourgade me firent un favorable accueil, et me parlèrent comme si effectivement ils avoient dessein d'embrasser la loi chrétienne. Je sentois bien que ce qu'ils me disoient n'étoit que feinte et artifice ; mais je fis semblant de ne m'en pas apercevoir, et je leur fis entendre que, devant demeurer avec eux, il falloit me bâtir une cabane ; ils en convinrent, et deux jours après ils mirent la main à l'œuvre. J'allois moi-même couper le bois, et je retournois d'une bonne demi-lieue chargé d'un faisceau de cannes. J'agissois comme si je n'avois pas lieu de me défier de leur sincérité ; j'avois même dépêché un de mes deux Indiens jusqu'à la vallée des Salines, afin qu'il m'apportât quelques-uns de mes petits meubles, et les autres petits présens que je leur destinois, lorsque je me verrois établi parmi eux. Pendant ce temps-là je n'avois pas d'autre logement que le toit de paille qui étoit au milieu de la place, et c'est où je prenois le repos de la nuit. Mais je m'aperçus que pendant mon sommeil ils me *déro-*

boient tantôt une chose, tantôt une autre; je découvris peu après que tous leurs entretiens ne rouloient que sur le retour de mon Indien, et qu'ils laissoient entrevoir le dessein qu'ils avoient de piller mon petit bagage à son arrivée, et ensuite de me donner la mort. Je sus même que, vers le temps où l'Indien devoit arriver, quelques-uns d'eux étoient allés sur son passage, et que, l'ayant attendu inutilement pendant deux jours et deux nuits, ils s'étoient retirés; d'ailleurs ils procédoient avec une si grande lenteur à la construction de ma cabane, qu'on voyoit assez qu'ils ne cherchoient qu'à m'amuser. Tout cela me fit prendre le parti de quitter pour un temps leur bourgade. Je pris pour prétexte l'inquiétude où me jetoit la longue absence de mon Indien, qui auroit dû être revenu, et je leur promis que mon retour seroit plus prompt qu'ils ne pensoient, et qu'ainsi ils achevassent au plus tôt ma cabane, afin qu'en arrivant chez eux, elle fût toute prête à me recevoir. Je vis bien qu'ils n'étoient pas contens, et je lisois dans leurs yeux la crainte qu'ils avoient que leur proie ne leur échappât. Je partis de *Caysa* un peu avant le coucher du soleil, pour éviter les chaleurs excessives de ce climat.

Je vous avouerai, mon révérend père, que je crus bien que cette nuit-là seroit la dernière de ma vie, surtout quand j'eus à grimper à pied cette affreuse montagne, qui est entre *Caysa* et *Carapari*. Je me trouvai tout baigné de sueurs, et tourmenté de la soif la plus cruelle: ma foiblesse étoit si grande, qu'à peine pouvois-je dire deux mots à l'Indien qui m'accompagnoit, et je n'avois pas fait quatre pas qu'il falloit me jeter sur quelque racine d'arbre pour m'y reposer et prendre haleine. L'air étoit tout en feu, et les éclats de tonnerre ne discontinuoient pas; quoique je n'eusse aucun abri, je souhaitois ardemment que cet orage se déchargeât en une pluie abondante, afin

de recueillir un peu d'eau. Comme il ne m'étoit point possible d'avancer, je montai sur ma mule, au risque de rouler à chaque pas dans d'affreux précipices. Dieu me protégea, et, avec le temps et bien de la peine, je gagnai le sommet de la montagne, où je respirai un air un peu plus frais qui me ranima. Enfin, vers minuit, j'arrivai au bas de la montagne, où je trouvai un petit ruisseau. Jugez de la satisfaction que j'eus de vider une calebasse pleine d'eau fraîche, dans laquelle j'avois délayé un peu de farine de maïs. Je vous dirai que, dans la situation où j'étois, cette boisson me parut supérieure aux vins les plus exquis de l'Europe. J'arrivai à *Carapari* vers les quatre heures du matin, où j'appris des nouvelles de mon Indien par le capitaine, qui étoit de ses parens. Après m'y être reposé quelques jours, je continuai ma route jusqu'à la vallée des Salines, où je trouvai mon Indien qu'on y avoit arrêté, et le père *Lizardi*, qui n'avoit pu rien gagner auprès des infidèles, dont les bourgades sont situées vers la rivière de *Parapiti*. Nous convînmes, ce père et moi, que j'irois à *Caysa* suivre ma première entreprise, et que pour lui il demeureroit à *Carapari*, où les infidèles paroissoient moins éloignés du christianisme. Lorsque nous étions sur notre départ, nous vîmes arriver le père *Pons*, qui alloit à la bourgade de *Tareyri*; nous fîmes le voyage tous trois ensemble. Mais comme ce père n'avoit pas encore assez pratiqué ces barbares, je lui conseillai de demeurer quelques jours avec le père Lizardi, afin de mieux connoître leur génie, et qu'ensuite je lui donnerois un Indien qui l'accompagneroit dans cette bourgade, et qui le préserveroit de toute insulte, au cas qu'on ne voulût pas l'y recevoir. Le moindre retardement ne s'accordoit pas avec l'impatience de son zèle, et, sans égard pour mes remontrances, il voulut partir.

Je demeurai deux jours avec le père Lizardi à *Carapari*,

où je laissai mon petit bagage, et j'allai à *Caysa*. Les infidèles accoururent en foule à mon arrivée. Comme ma cabane étoit dans le même état que je l'avois laissée, je leur demandai pourquoi ils avoient manqué à la parole qu'ils m'avoient donnée, de la tenir prête pour mon retour. Ils me répondirent qu'ils ne m'attendoient plus, mais qu'en peu de jours elle seroit achevée. Sur quoi, m'adressant au capitaine : « Vous voyez bien, lui dis-je, que je ne puis pas rester ici, si j'y manque de logement. Il n'est pas de la décence que je demeure dans vos cabanes environné de toutes vos femmes; ainsi, je retourne à *Carapari*, où j'ai mon petit bagage; et, lorsque vous m'aurez averti que ma cabane est prête, je partirai à l'instant pour venir fixer ma demeure au milieu de vous. » Cette résolution, à laquelle ils ne s'attendoient pas, les étonna si fort, qu'ils ne purent dire une seule parole; il n'y eut que la femme du capitaine qui, s'approchant de moi, me traita d'inconstant; je partis au même moment, et je la laissai décharger sa colère.

Le lendemain de mon arrivée à *Carapari*, me promenant le soir par un beau clair de lune, avec le père *Lizardi*, nous aperçûmes le père *Pons* qui venoit nous joindre dans l'équipage le plus grotesque. Il étoit sur sa mule, qui n'avoit ni bride ni selle; sans chapeau, sans soutane, et n'ayant pour tout vêtement que sa culotte et une camisole. Ayant mis pied à terre, il nous raconta son histoire: c'étoient les Indiens de *Tareyri*, où il avoit eu tant d'empressement d'aller, qui, aussitôt qu'il fut entré dans leur bourgade, l'avoient mis dans ce pitoyable état: ils l'auroient renvoyé entièrement nu, si le fils du capitaine, par je ne sais quelle compassion naturelle, ou de crainte qu'ils ne lui ôtassent la vie, ne l'eût retiré de leurs mains. Après avoir un peu ri de cette aventure, je lui donnai une vieille soutane qu'heureusement j'avois apportée pour en

pouvoir changer dans le besoin, lorsque je serois établi à *Caysa;* sans quoi il eût été fort embarrassé. Nous allâmes ensuite tous trois prendre le repos de la nuit, au milieu de la place, sous un demi-toit de paille, que les Espagnols appellent *enramada*, et que les Indiens élèvent sur quatre fourches pour se mettre à l'ombre. Sur le minuit, et lorsque nous étions dans le fort du sommeil, je me sentis tirer les pieds; je m'éveillai en sursaut, et je me vis entouré d'une troupe de femmes, qui me disoient : « Lève-toi promptement : les Indiens de *Caysa* en veulent à ta vie; ils se sont déjà emparés de toutes les avenues de notre bourgade, afin que tu ne puisses leur échapper. » Nous fûmes bientôt debout, et nous nous retirâmes dans la cabane du capitaine, comme dans un asile où les Indiens de *Caysa* n'entreroient pas si aisément.

Il n'y avoit alors que quatre Indiens infidèles dans la bourgade; tous les autres étoient allés à une fête qui se donnoit à *Caaruruti*. Ces quatre Indiens avoient déjà pris leurs gros collets de cuir pour nous défendre, et ils faisoient presqu'à tout moment retentir l'air du bruit de leurs sifflets, afin qu'on ne crût pas pouvoir les surprendre dans le sommeil. C'étoit un jeune Indien de *Caysa*, âgé de vingt ans, à qui j'avois donné un couteau, qui, par reconnoissance, étoit venu secrètement nous avertir du danger que nous courions. Il nous dit que tous les chemins étoient occupés par un bon nombre de ses compatriotes; que les autres devoient entrer dans la bourgade, lorsqu'on y seroit plongé dans le sommeil; qu'ils comptoient s'en rendre les maîtres, et nous massacrer. Sur cela je fis appeler le plus jeune des enfans du capitaine : « *Guandari*, lui dis-je (c'est son nom), il faut aller à l'instant à *Caaruruti*, pour informer ton père de ce qui se passe; donne-moi cette marque de ton amitié. » Après quelques difficultés qu'il fit sur ce qu'il étoit à pied, et que les chemins

étoient trop bien gardés, il sortit de la cabane, puis revenant un moment après : « J'ai trouvé un cheval, me dit-il ; je pars. » Il ne manqua pas d'être arrêté par les Indiens de *Caysa*, qui gardoient les passages, et qui lui demandèrent si je le suivois ; mais, ayant reçu réponse que j'étois resté à *Carapari*, ils le laissèrent passer. *Guandari* n'employa guère que deux heures et demie à faire les six lieues qu'il y a jusqu'à *Caaruruti*. Son arrivée mit toute la bourgade en alarmes ; on crioit de toutes parts : *Guandari ou ! Guandari ou !* c'est-à-dire, *Guandari est arrivé.* Son père, qui s'étoit réveillé à ce bruit, voyant son fils entrer dans la cabane où il étoit couché, lui demanda d'abord si les pères avoient été tués. *Guandari* répondit qu'il les avoit laissés en vie, mais qu'il ne savoit pas ce qui leur étoit arrivé depuis son départ. Il lui raconta ensuite tout ce qui se passoit en son absence. Ce vieux capitaine sort à l'instant de son *hamac*, demande son cheval, et part avec les plus considérables de la bourgade.

Cependant, peu après le coucher de la lune, quatorze des principaux de *Caysa*, et quelques Indiens de *Sinanditi*, entrèrent dans *Carapari ;* ils parcoururent toutes les cabanes, et prirent ce qu'ils y trouvèrent à notre usage ; mais ils n'osèrent pas entrer dans celle du capitaine, ainsi que je l'avois prévu. Vers les trois heures du matin, l'un d'eux vint m'y chercher, pour m'inviter, de la part de ses compagnons, à aller les trouver au milieu de la place où ils étoient. Je me disposois à les suivre ; mais les pères Pons et Lizardi, de même que les trois Indiens qui étoient avec nous, m'en détournèrent. Sur les cinq heures vint un second messager, avec la même invitation. Pour cette fois-là, ce fut vainement qu'on voulut m'arrêter ; je sortis de la cabane et j'allai droit à ces barbares. Ils formoient un cercle autour du feu ; et comme aucun d'eux ne se remuoit pour me faire place, je m'approchai du capitaine, et, pre-

nant par les épaules celui qui étoit assis à sa droite : « Lève-toi, lui dis-je, afin que je sache ce que ton capitaine veut me dire. » Il obéit, et je pris sa place. Ils étoient tous bien armés, leurs arcs et leurs flèches à la main, et tenant la lance haute. « J'ai soupçonné, me dit le capitaine, que ton dessein étoit de t'en retourner sans nous rien donner de ce que tu nous as apporté; c'est pourquoi je suis parti pendant la nuit, afin d'être ici de grand matin, et de pouvoir t'entretenir.—Je ne te crois pas, lui répondis-je; car pourquoi tes soldats se sont-ils emparés de tous les chemins par où je pouvois passer? pourquoi ont-ils volé nos mules? pourquoi es-tu si bien armé? Je connois tes artifices, n'espère pas de me tromper. » Le capitaine, sans répondre à mes questions, fut assez effronté pour me demander en quel endroit j'avois mis mon petit bagage. Je lui répondis que les Indiens de *Carapari* l'avoient si bien caché dans la forêt (ce qui étoit vrai en partie), que toutes leurs recherches seroient inutiles. Il me fit de nouvelles instances, en me pressant de leur en distribuer au moins quelque chose. Je persistai à leur dire que je ne leur donnerois rien avant l'arrivée du capitaine; que s'ils ne vouloient pas l'attendre, ils pouvoient s'en retourner.

A ces mots, je les vis qui trépignoient de rage; mais au même moment parut le fils aîné du capitaine, nommé *Guambaya :* je me levai brusquement, et je lui demandai des nouvelles de son père. « Le voici qui arrive, » me dit-il; je le suivis jusqu'à sa cabane, où il descendit de cheval, tout trempé de sueur, et je me retirai dans la cabane de son père, lequel arriva presque aussitôt que son fils; il étoit accompagné des quatre capitaines de *Caaruruti*, du capitaine de *Beriti*, de ses Indiens, et de plusieurs autres Indiens des deux bourgades, tous bien armés. Il alla droit à la place, la lance à la main; et, jetant un regard terrible sur les Indiens de *Caysa :* « Où sont ceux, s'écria-t-il,

qui veulent tuer les pères? Quoi! venir chez moi pour commettre un pareil attentat! » et en achevant ces paroles, il les désarma tous. Il alla ensuite dans sa cabane, d'où il m'ordonna de ne point sortir, et, ayant un peu repris haleine, il retourna dans la place plus furieux qu'auparavant. Les Indiens de *Caysa* songèrent à la retraite, sans oser demander leurs armes au capitaine : ils les demandèrent à son fils, qui les leur rendit à l'insu de son père, et ils se retirèrent bien confus d'avoir manqué leur coup. On pourroit s'imaginer que le zèle de ces Indiens à prendre notre défense, étoit un heureux présage de leurs dispositions à embrasser le christianisme; mais ce seroit mal connoître l'opiniâtreté de leur caractère. Ils regardoient l'entreprise de ceux de *Caysa* comme une insulte personnelle qui leur étoit faite, et l'ardeur qu'ils firent paroître étoit bien plutôt l'effet de leur ressentiment que d'un véritable attachement pour nous. Aussi leurs oreilles, et encore plus leurs cœurs, n'en furent-ils pas moins fermés aux vérités du salut que nous leur annoncions.

Comme leur conversion étoit l'unique fin de nos travaux et des périls auxquels nous nous exposions, et que nous ne voyions nulle espérance de fléchir la dureté de leurs cœurs, nous nous retirâmes à la *vallée des Salines*, où il y a une peuplade d'Indiens convertis, et une église sous le titre de l'*Immaculée-Conception*. C'étoit la saison des pluies, et nous y demeurâmes tout le temps qu'elles durèrent. Nous y reçûmes de fréquens avis que les infidèles avoient pris la résolution de nous faire mourir, si la fantaisie nous prenoit de rentrer dans leurs bourgades. Nonobstant ces menaces, dès que les pluies furent cessées, nous fîmes une nouvelle tentative du côté d'*Itau*. Quand nous fûmes à un quart de lieue de la bourgade, je pris le devant, et comme cette bourgade est située au bord de la forêt, je me trouvai au milieu de la place où étoient ces

infidèles, sans qu'ils m'eussent aperçu. « Il m'est revenu de plusieurs endroits, leur dis-je, que vous aviez pris la résolution de me tuer, moi et mes compagnons : je viens m'informer de vous-mêmes s'il est vrai que vous ayez conçu un si cruel dessein contre des gens qui vous aiment tendrement, et qui veulent vous procurer le plus grand bonheur. » Ils furent tellement étonnés de me voir, qu'ils ne purent faire aucune réponse. Leur surprise fut bien plus grande, quand ils virent approcher mes deux compagnons. Ils ne concevoient pas comment, après les avis qu'ils nous avoient fait donner, nous étions assez hardis pour nous remettre entre leurs mains. Le capitaine, qui étoit absent de là bourgade, arriva un moment après, et j'allai le visiter dans sa cabane. Il me reçut assez bien ; mais quand je lui parlai du dessein que j'avois d'aller plus avant, et de passer aux autres bourgades, il me répondit qu'absolument il ne me le permettroit pas. Lui ayant répliqué que j'avois à parler aux capitaines de *Chimeo*, de *Zapatera* et de *Caaruruti*, il me dit qu'il alloit les faire avertir de se rendre à sa bourgade. Les deux premiers vinrent effectivement, mais le troisième refusa de nous voir. A peine eus-je ouvert la bouche pour les entretenir de notre mission, qu'ils me coupèrent la parole, et me dirent de n'y pas penser ; qu'ils étoient déterminés à ne nous pas entendre sur un pareil sujet ; que l'entrée sur leurs terres nous étoit absolument fermée ; que nous eussions à en sortir le lendemain au plus tard, et à retourner d'où nous venions ; c'est à quoi il fallut bien se résoudre. Le seul fruit que j'ai retiré, et qui me dédommage de toutes mes peines, c'est d'avoir eu le temps d'instruire la femme d'un de ces infidèles, qui étoit attaquée d'une maladie mortelle, et de lui avoir conféré le baptême, qu'elle me demanda instamment un moment avant sa mort.

Quand nous fûmes de retour à la vallée des Salines,

nous apprîmes l'arrivée du révérend père provincial, auquel nous rendîmes un compte exact de toutes nos démarches auprès des *Chiriguanes*. Il jugea qu'il falloit abandonner à la malignité de son cœur une nation si peu traitable, et si fort endurcie dans son infidélité. Dans la vue de nous occuper plus utilement, il m'appliqua aux missions qui dépendent du collége de *Tarija*; il donna au père *Pons* le soin de la peuplade de *Notre-Dame du Rosaire*, et celle de la *Conception*, dans la vallée des Salines, fut confiée au père *Lizardi*. Hélas! les infidèles d'*Ingré* avoient formé, depuis quelque temps, le projet de détruire cette peuplade chrétienne. Ils traversèrent leurs épaisses forêts, et s'en approchèrent peu à peu, sans qu'on pût en avoir connoissance. Le 16 mai de cette année 1735, à la faveur d'un brouillard épais, ils entrèrent tout à coup dans la peuplade : les néophytes, qui n'étoient pas en assez grand nombre pour leur résister, prirent la fuite. Ces barbares coururent aussitôt à l'église, où le père *Lizardi* commençoit sa messe; ils l'arrachèrent de l'autel, déchirèrent ses habits sacerdotaux, pillèrent les vases sacrés, les ornemens et tous les meubles de sa pauvre cabane, dont j'avois été l'architecte, et l'emmenèrent avec eux. A une lieue de la peuplade, ils le mirent tout nu, l'attachèrent à un rocher, et décochèrent contre lui trente-deux flèches, dont une lui perça le cœur. J'étois uni avec ce zélé missionnaire par les liens de la plus étroite amitié : il étoit le compagnon inséparable de mes voyages. Les petits meubles dont je me sers actuellement nous étoient communs, et ils étoient également à son usage. Ainsi, je les regarde comme autant de précieuses reliques. Les débris de sa peuplade et ses chers néophytes ont été transportés aux environs de *Tarija*, où ils seront à couvert de la fureur des cruels *Chiriguanes*.

C'est inutilement qu'on s'est employé jusqu'ici à inspi-

rer des sentimens de religion ; et même d'humanité, à ces *barbares Chiriguanes*. Il y a plus de deux cents ans que de fervens missionnaires, brûlant de zèle pour leur conversion, et s'y employant avec une charité infatigable, les quittèrent sans avoir pu retirer aucun fruit de leurs travaux. Saint François de Solano n'épargna ni soins ni fatigues pour amollir ces cœurs inflexibles, sans avoir pu y réussir. Un d'eux me dit un jour : « Tu te donnes bien des peines inutiles ; » et fermant la main : « Les Indiens, ajouta-t-il, ont le cœur fermé comme mon poing. — Tu te trompes, répliquai-je, et tu n'en dis pas assez : leur cœur est plus dur que la pierre. — Ni plus ni moins, me répondit-il ; mais en même temps ils sont plus adroits et plus rusés que tu ne penses. Il n'y a point d'homme, quelque fin qu'il soit, qu'ils ne trompent, à moins qu'il ne soit bien sur ses gardes. » C'est en partie cette mauvaise subtilité de leur esprit qui met obstacle à leur conversion. Ils sont naturellement gais, pleins de feu, enclins à la plaisanterie, et leurs bons mots ne laissent pas d'avoir leur sel : lâches pour l'ordinaire quand ils trouvent de la résistance, mais insolens jusqu'à l'excès lorsqu'ils s'aperçoivent qu'on les craint. J'eus bientôt approfondi leur caractère, et c'est pourquoi souvent je les traitois avec hauteur et leur parlois en maître. Leurs *bourgades* sont toutes disposées en forme de cercle, et la place en est le centre. Ils sont fort sujets à s'enivrer d'une liqueur très-forte que font leurs femmes, et ils ne reconnoissent aucune divinité. Lorsqu'ils sont chez eux, ils vont d'ordinaire tout nus ; ils ont pourtant des culottes de cuir, mais le plus souvent ils les portent sous le bras. Quand ils voyagent, ils se mettent un collet de cuir, pour se garantir des épines dont leurs forêts sont remplies. Leurs *femmes* ne se couvrent que de quelques vieux haillons, qui leur pendent depuis la ceinture jusqu'aux genoux ; elles portent

les cheveux longs et bien peignés : au-dessus de la tête elles se font, avec leurs cheveux, une espèce de couronne qui a assez bon air. Elles se peignent d'ordinaire le visage d'un rouge couleur de feu et tout le reste du corps, lorsqu'il y a quelque fête où l'on doit s'enivrer. Les hommes se contentent de se tracer sur le visage quelques lignes de la même couleur, auxquelles ils ajoutent quelques gros traits noirs. Quand ils sont peints de la sorte, hommes et femmes, ils ont un air effroyable. Les hommes se percent la lèvre inférieure, et ils y attachent un petit cylindre d'étain, ou d'argent, ou de résine transparente. Ce prétendu ornement s'appelle *tembeta*. Les *garçons* et les *filles*, jusqu'à l'âge de douze ans, n'ont pas le moindre vêtement; c'est une coutume généralement établie parmi tous ces infidèles de l'Amérique méridionale. Leurs *armes* sont la lance, l'arc et les flèches. Les femmes y sont au moins aussi rusées que les hommes, et ont une égale aversion pour le christianisme. Ce qui m'a fort surpris, c'est que, dans la licence où ils vivent, je n'ai jamais remarqué qu'il échappât à aucun homme la moindre action indécente à l'égard des femmes, et jamais je n'ai ouï sortir de leur bouche aucune parole tant soit peu déshonnête.

Leurs *mariages*, si l'on peut leur donner ce nom, n'ont rien de stable. Un mari quitte sa femme quand il lui plaît; de là vient qu'ils ont des enfans presque dans toutes les bourgades. Dans l'une ils se marient pour deux ans, et ils vont ensuite se remarier dans une autre. C'est pourquoi je leur disois quelquefois qu'ils ressembloient à leurs perroquets, qui font leur nid une année dans un bois, et l'année suivante dans un autre. Ce prétendu mariage se fait sans beaucoup de façons : lorsqu'un Indien recherche une Indienne pour sa femme, il tâche de gagner ses bonnes grâces en la régalant pendant quelque temps des fruits de sa moisson et du gibier qu'il prend à la chasse, après quoi

il met à sa porte un faisceau de bois : si elle le retire et le place dans sa cabane, le mariage est conclu. Si elle le laisse à la porte, il doit prendre son parti et chasser pour une autre. Ils n'ont point d'autres médecins qu'un ou deux des plus anciens de la bourgade : toute la science de ces prétendus médecins consiste à *souffler* autour du malade pour en chasser la maladie. Quand je sortis la première fois de *Caysa*, je laissai malade la fille d'un des deux capitaines ; lorsque je revins peu après, je la trouvai guérie. Ayant eu alors quelques accès de fièvre, sa mère m'exhorta fort à me faire souffler par leur médecin. Comme elle vit que je me moquois de sa folle crédulité : « Écoute, me dit-elle, ma fille étoit bien mal quand tu nous quittas ; tu la trouves en parfaite santé à ton retour : comment s'est-elle guérie ? c'est uniquement en se faisant souffler. »

Lorsqu'une *fille* a atteint un certain âge, on l'oblige à demeurer dans son hamac, qu'on suspend au haut du toit de la cabane : le second mois on baisse le hamac jusqu'au milieu ; et, le troisième mois, de vieilles femmes entrent dans la cabane armées de bâtons : elles courent de tous côtés en frappant tout ce qu'elles rencontrent, et poursuivant, à ce qu'elles disent, la couleuvre qui a piqué la fille, jusqu'à ce que l'une d'elles mette fin à ce manége, en disant qu'elle a tué la couleuvre. Quand une *femme* a mis un enfant au monde, c'est l'usage que son *mari* observe durant trois ou quatre jours un jeûne si rigoureux, qu'il ne lui est pas même permis de boire. Un Indien de bonne volonté m'aidoit à construire ma cabane, lorsque j'étois à *Caysa* : il disparut pendant deux jours ; le troisième jour, je le rencontrai avec un visage have et tout défait. « D'où te vient cette pâleur, lui dis-je, et pourquoi ne viens-tu plus m'aider à l'ordinaire ?— Je jeûne, » me répondit-il. Sa réponse m'étonna fort ; mais je fus bien plus surpris, lorsque, lui en ayant demandé la raison, il me dit qu'il

jeûnoit parce que sa femme étoit en couches. Je lui fis sentir sa bêtise, et lui conseillai d'aller prendre à l'heure même de la nourriture. « Si ta femme est en couches, lui ajoutai-je, c'est à elle à jeûner, et non pas à toi. » Il goûta cette raison, et vint peu après travailler comme il faisoit auparavant.

Ils n'abandonnent point leurs *morts*, comme d'autres barbares. Quand quelqu'un de leur famille est décédé, ils le mettent dans un pot de terre proportionné à la grandeur du cadavre, et l'enterrent dans leurs propres cabanes. C'est pourquoi, tout autour de chaque cabane, on voit la terre élevée en espèces de talus, selon le nombre des pots de terre qui y sont enterrés. Les femmes pleurent les morts trois fois le jour, dès le matin, à midi, et vers le soir : cette cérémonie dure plusieurs mois, et autant qu'il leur plaît. Cette sorte de *deuil* commence même aussitôt qu'ils jugent que la maladie est dangereuse : trois ou quatre femmes environnent le hamac du malade avec des cris et des hurlemens effroyables, et cela dure quelquefois quinze jours de suite. Le malade aime mieux qu'on lui rompe la tête que de n'être pas pleuré de la sorte; car, si l'on manquoit à cette cérémonie, ce seroit un signe infaillible qu'il n'est pas aimé. Ils croient à l'*immortalité de l'âme*, mais sans savoir ce qu'elle devient par la suite; ils s'imaginent qu'au sortir du corps elle est errante dans les broussailles des bois qui sont autour de leurs bourgades; ils vont la chercher tous les matins; lassés de la chercher inutilement, ils l'abandonnent.

Ils doivent avoir quelque idée de la *métempsycose*; car, m'entretenant un jour avec une Indienne, qui avoit laissé sa fille dans une bourgade voisine, elle fut effrayée de voir passer un renard près de nous : « Ne seroit-ce point, me dit-elle, l'âme de ma fille qui seroit morte? » Ils tirent un mauvais augure du *chant de certains oiseaux*, d'un

surtout qui est de couleur cendrée, et qui n'est pas plus gros qu'un moineau; on le nomme *chochos*. S'ils se mettent en voyage, et qu'ils l'entendent chanter, ils ne vont pas plus loin, et retournent à l'instant chez eux. Je me souviens que, conférant un jour avec les capitaines de trois bourgades et un grand nombre d'Indiens, un de ces *chochos* se mit à chanter dans le bois voisin; ils demeurèrent interdits et saisis de frayeur, et la conversation cessa sur l'heure. Du reste, les magiciens et les sorciers, qui font fortune chez d'autres sauvages, sont parmi eux en exécration, et ils les regardent comme des pestes publiques. Trois ou quatre mois avant que je vinsse à *Caysa*, ils y avoient brûlé vifs quatre Indiens de *Sinanditi*, sur le simple soupçon que le fils d'un capitaine étoit mort par les maléfices qu'ils avoient jetés sur lui. Lorsqu'ils voient qu'une maladie traîne en longueur, et que les souffleurs ne la guérissent point, ils ne manquent pas de dire que le malade est ensorcelé. Je ne finirois point, mon révérend père, si je vous faisois le détail de toutes les superstitions ridicules qui règnent parmi ces pauvres infidèles, dont le démon s'est rendu absolument le maître. J'ai peine à croire qu'on puisse jamais les en désabuser, à moins que Dieu ne jette sur eux les regards de sa grande miséricorde. Souvenez-vous toujours de moi dans vos saints sacrifices, en la participation desquels je suis avec respect, etc.

MÉMOIRE HISTORIQUE

SUR LE PÈRE CASTAGNAREZ.

Le père *Castagnarez* naquit le 25 septembre 1687, à *Salta*, capitale de la province du *Tucuman*. Son ardeur pour les missions se déclara de bonne heure, et le fit entrer chez les jésuites. Après le cours de ses études, il se livra par préférence à la mission des *Chiquites*. Pour arriver chez ces peuples, il lui fallut parcourir plusieurs centaines de lieues dans des plaines incultes, dans des bois, sur des chaînes de montagnes, par des chemins rudes et difficiles, coupés de rochers affreux et de profonds précipices, dans des climats, tantôt glacés, tantôt embrasés; il parvint enfin chez les Chiquites. Ce pays est extrêmement chaud, et, par la proximité du soleil, ne connoît qu'une seule saison, qui est un été perpétuel. A la vérité, lorsque le vent du nord s'élève par intervalles, il occasionne une espèce de petit hiver; mais cet hiver prétendu ne dure guère de suite qu'une semaine, et, dès le premier jour que le vent du midi se fait sentir, il se change en une chaleur accablante. La nature a étrangement à souffrir dans un pareil *climat*. Le froment et le vin y sont inconnus. Ce sont des biens que ces terres ardentes ne produisent pas, non plus que beaucoup d'autres fruits qui croissent en Europe, et dans d'autres contrées de l'Amérique méridionale. Un plus grand obstacle au succès d'une si grande entreprise, est l'extrême difficulté de la *langue des Chiquites*, qui fatigue et rebute les meilleures mémoires. Le père Castagnarez, après l'avoir apprise avec un travail inconcevable, se joi-

gnit au père *Suarez*, l'an 1720, pour pénétrer dans le pays des *Samuques* (peuple alors barbare, mais aujourd'hui chrétien), dans l'intention de les convertir et de découvrir la rivière du *Pilcomayo*, pour faciliter la communication de la mission des *Chiquites* avec celle des *Guaranis*, qui habitent les rives des deux fleuves principaux. Ces fleuves sont le *Parana* et l'*Uraguay*, lesquels forment ensuite le fleuve immense de la *Plata*. Quant au *Pilcomayo*, il coule des montagnes du Pérou, d'occident en orient, presque jusqu'à ce qu'il se décharge dans le fleuve du Paraguay; et celui-ci entre dans le Parana à la vue de la ville de *las Corrientes*.

Les supérieurs avoient ordonné aux pères Patigno et Rodriguez de sortir du pays des *Guaranis*, avec quelques canots et un nombre suffisant de personnes pour les conduire, de remonter le fleuve du Paraguay, pour prendre avec eux quelques nouveaux ouvriers à la ville de l'Assomption, et de remonter tous ensemble le bras le plus voisin du *Pilcomayo*. Ils exécutèrent ponctuellement cet ordre, et remontèrent le fleuve l'espace de quatre cents lieues, dans le dessein de rejoindre les deux missionnaires des *Chiquites*, de gagner en passant l'affection des infidèles qui habitent le bord de ce fleuve, et de disposer insensiblement les choses à la conversion de ces barbares. Le succès ne répondit pas d'abord aux travaux immenses qu'ils eurent à soutenir; mais le père Castagnarez eut la constance de suivre toujours le même projet; il ne se rebuta point, et espéra contre toute espérance. Cette fermeté eut sa récompense. Les *Samuques* se convertirent au moment qu'on s'y attendoit le moins. Le père étoit à l'habitation de Saint-Joseph, déplorant l'opiniâtreté de ces barbares, quand il arriva tout à coup à la peuplade de Saint-Jean-Baptiste, éloignée de Saint-Joseph de treize lieues, près de cent personnes, partie *Samuques*, partie

Cucutades, sous la conduite de leurs caciques, demandant d'être mis au nombre des catéchumènes. Quelle joie pour les missionnaires et les néophytes ! Aussi, quel accueil ne firent-ils pas à des hommes qu'ils étoient venus chercher de si loin, et qui se présentoient d'eux-mêmes? On baptisa dès-lors les enfans de ces barbares. Mais, parce que plusieurs des adultes tombèrent malades, le père Herbas, supérieur des missions, jugea à propos de les reconduire tous dans leur pays natal, pour y fonder une peuplade, à laquelle il donna par avance le nom de *Saint-Ignace*. Le supérieur voulut se trouver lui-même à la fondation, et prit avec lui le père Castagnarez, qui voyoit avec des transports de joie que de si heureux préparatifs commençoient à remplir les plus ardens de ses vœux. Les pères mirent quarante jours à gagner les terres des *Samuques*, avec des travaux si excessifs, que le père supérieur, plus avancé en âge, ne les put supporter, et qu'il y perdit la vie. Castagnarez, d'une santé plus robuste et moins avancé en âge, résista à la fatigue, et pénétra, avec les *Samuques* qui le suivoient, et quelques *Chiquites*, jusqu'aux *Cucutades* qui habitent le bord d'un torrent quelquefois presqu'à sec, et qui forme quelquefois un fleuve considérable. C'est là qu'est aujourd'hui située l'habitation de *Saint-Ignace des Samuques*. Il en posa les premiers fondemens, et, ayant perdu son compagnon, il se vit presque accablé des travaux qui retomboient tous sur lui seul. Il avoit à souffrir les influences de ce rude climat, sans autre abri qu'une toile destinée à couvrir l'autel où il célébroit. Il lui fallut encore étudier la langue barbare de ces peuples, et s'accoutumer à leur nourriture, qui n'est que de racines sauvages. Il s'appliqua surtout à les humaniser dans la terre même de leur habitation, ce qui peut-être n'étoit guère moins difficile que d'apprivoiser des bêtes féroces au milieu de leurs forêts. Mais les for-

ces de la grâce aplanissent toutes les difficultés, et rien n'étonne un cœur plein de l'amour de Dieu et du prochain.

Le père Castagnarez, par sa douceur, son affabilité, sa prudence, et par les petits présens qu'il faisoit à ces barbares, gagna absolument leur amitié. De nouvelles familles venoient insensiblement augmenter l'*habitation de Saint-Ignace.* Ces accroissemens imprévus remplissoient de consolation le zélé missionnaire, et le faisoient penser à établir si bien cette fondation, que les Indiens n'y manquassent de rien, et ne pensassent plus à errer, selon leur ancienne coutume, en vagabonds, pour chercher leur subsistance dans les forêts. Mais comme le père se trouvoit seul, et qu'il auroit fallu leur faire cultiver la terre, et leur fournir quelque bétail qui pût leur donner de petites douceurs, ce n'étoient là que de belles idées qu'il étoit impossible de réaliser, jusqu'à ce qu'il lui arrivât du secours et des compagnons. Cependant le Seigneur adoucit ses peines, et lui faisoit trouver de petites ressources, d'autant plus sensibles qu'elles provenoient de l'affection de ses néophytes. Un *Samuque,* dont il n'avoit pas été question jusque-là, alloit de temps en temps dans les forêts voisines, sans qu'on le lui commandât ou qu'on l'en priât, tuoit un sanglier et alloit le mettre à la porte du missionnaire, se retiroit ensuite, sans demander aucune de ces bagatelles qu'ils estiment tant, et sans même attendre aucun remerciement. L'Indien fit au père trois ou quatre fois ces présens désintéressés. Mais une chose manquoit à cette habitation, chose absolument nécessaire, le *sel.* Ce pays avoit été privé jusque-là de salines; pourtant on avoit quelque soupçon vague qu'il y en avoit dans les terres des *Zathéniens.* Un grand nombre d'Indiens voulut s'en assurer et éclaircir ce fait. Après avoir parcouru toutes les forêts, sans avoir découvert aucune marque qu'il y eût du sel, un de ces Indiens monta sur une petite éminence,

pour voir si de là on découvriroit rien de ce qui étoit si ardemment désiré. Il vit à très-peu de distance une mare d'eau colorée, environnée de bruyères. La chaleur qu'il enduroit l'engagea à traverser ces bruyères pour aller se baigner. En entrant dans l'eau, il remarqua que la mare étoit couverte d'une espèce de verre ; il enfonça sa main, et la tira pleine d'un sel à demi formé. L'Indien, satisfait, appela ses compagnons ; et le missionnaire, en étant informé, prit des mesures pour faire des chemins sûrs qui y aboutissent et pour les mettre à l'abri des barbares idolâtres.

Le père Castagnarez entreprit ensuite avec ses Indiens de construire une petite *église*, et, pour remplir le projet général qu'il avoit formé, il voulut défricher des terres pour les ensemencer ; mais comme les Indiens ne sont point accoutumés au travail, il falloit être toujours avec eux, exposé aux rigueurs du climat, et souvent le père arrachoit lui-même les racines des arbres que les Indiens avoient coupés, et il mettoit le premier la main à tout pour animer les travailleurs. Les *Chiquites* faisoient leur part de l'ouvrage ; mais ils disparurent tout à coup, et s'en retournèrent chez eux. « Leur éloignement nous fit beaucoup de peine, dit un de nos missionnaires, parce qu'ils avoient soin de quelques *vaches* que nous avions. Nous ne nous étions point aperçus avant leur éloignement de la crainte excessive que les *Samuques* ont de ces animaux, qu'ils fuient avec plus d'horreur que les tigres les plus féroces. Ainsi, nous nous vîmes obligés à tuer les veaux de notre propre main, quand nous avions besoin de viande, et à traire les vaches pour nous nourrir de leur lait. » Ce fut alors qu'arriva une aventure assez plaisante. Les *Zathéniens*, avec quelques *Samuques* et les *Cucutades*, se liguèrent pour faire une invasion dans la peuplade de Saint-Joseph. Ils en étoient déjà fort près lorsqu'un incident leur

fit abandonner ce dessein. Les *vaches* paissoient à quelque distance de l'habitation. La vue de ces animaux et les seules traces qu'aperçurent les *Zathéniens* leur causèrent tant de frayeur, que, bien loin de continuer leur route, toute leur valeur ne put les empêcher de fuir avec la plus grande et la plus ridicule précipitation. Dieu permit alors qu'une grande maladie interrompît les projets du père Castagnarez; mais, quoiqu'il fût sans secours, et dans un pays où il manquoit de tout, la même Providence rétablit bientôt sa santé dont il faisoit un si bon usage. Il ne fut pas plus tôt remis convalescent, qu'il se livra à de plus grands travaux.

Il est un point de ressemblance entre les hommes apostoliques et les anciens conquérans. Ceux-ci ne pouvoient apprendre qu'il y eût à côté de leurs états d'autres régions indépendantes, sans brûler du désir de les asservir et d'en augmenter leur empire; les hommes apostoliques qui parcourent des contrées infidèles, quand ils ont soumis quelques-uns de ces peuples idolâtres à l'Évangile, si on leur dit qu'au-delà il est une nation chez qui le nom de Jésus n'a pas encore été prononcé, ils ne peuvent s'arrêter; il faut que leur zèle se satisfasse, et qu'ils aillent y répandre la lumière de l'Évangile. La difficulté, les dangers, la crainte même d'une mort violente, tout cela ne sert qu'à les animer davantage : ils se croient trop heureux, si, au prix de leur sang, ils peuvent arracher quelques âmes à l'ennemi du salut. C'est ce qui détermina le père Castagnarez à entreprendre la conversion des *Terènes* et des *Mataguais*. Sa mission chez les *Terènes* n'eut pas de succès, et il fut obligé, après bien des fatigues, de revenir à l'habitation de Saint-Ignace. De là il songea à faire l'importante découverte du *Pilcomayo*, dont nous avons déjà parlé, et qui devoit servir à la communication des missions les unes avec les autres. Après avoir navigué soixante

lieues, ne pouvant continuer sa route par eau, il prit terre et voyagea à pied en côtoyant le rivage du fleuve. Étrange résolution ! Le pieux missionnaire n'ignoroit pas qu'il lui falloit traverser plus de trois cents lieues de pays, qui n'étoient habités que par des nations féroces et barbares. Il connoissoit la stérilité de ces côtes. Malgré cela, avec dix hommes seulement, et une très-modique provision de vivres, il osa tenter l'impossible. Il voyagea dix jours, traversant des terres inondées, dans l'eau jusqu'à la poitrine, se nourrissant de quelques dattes de palmiers, souffrant nuit et jour la persécution des insectes qui épuisoient son sang; il lui falloit souvent marcher pieds nus dans des marécages couverts d'une herbe dure, et si tranchante, qu'elle ne faisoit qu'une plaie de ses pieds, qui teignoient de sang les eaux qu'il traversoit. Il marcha ainsi, jusqu'à ce qu'ayant perdu toutes ses forces et manquant de tout, il fut obligé de se remettre sur le fleuve pour s'en retourner à l'habitation de Saint-Ignace.

Son repos y fut court : la soif de la gloire de Dieu le pressa d'aller chez les barbares nommés *Mataguais*. Un Espagnol, dont le nom étoit *Acozar*, sincèrement converti par les exhortations du missionnaire, l'accompagna, malgré les représentations de ses amis et l'évidence du danger. Ils arrivèrent : les barbares les reçurent bien ; mais il y avoit, chez une nation avancée dans les terres, un *cacique* ennemi déclaré des missionnaires, de leurs néophytes et de tout ce qui conduisoit au christianisme. Ce perfide vint inviter le père à fonder une peuplade chez lui. Le missionnaire, croyant l'invitation sincère, vouloit s'y rendre; mais il y eut des Indiens qui connoissoient la mauvaise intention du cacique, et qui ne manquèrent pas d'avertir le père du danger auquel il alloit s'exposer. Il résolut donc de s'arrêter pendant quelque temps chez les premiers *Mataguais* qui l'avoient accueilli. Dans cet in-

tervalle, il n'y eut point de caresses qu'il ne fît au cacique et à sa troupe. Il le renvoya enfin, avec promesse qu'aussitôt qu'il auroit achevé la chapelle qu'il vouloit bâtir, il passeroit dans sa nation pour s'y établir. Le cacique dissimulé se retira avec ses gens. Le père, se croyant en pleine sûreté, envoya ses compagnons dans la forêt pour couper les bois propres à la construction de la chapelle, et les *Mataguais* qui lui étoient fidèles pour les rapporter. Ainsi, il resta presque seul avec *Acozar*. A peine ceux-ci s'étoient-ils éloignés, qu'un Indien de la suite du traître cacique retourna sur ses pas. « Que voulez-vous ? » lui demanda le père. Il répondit qu'il revenoit pour chercher son chien qui s'étoit égaré ; mais il ne revenoit que pour remarquer si le père étoit bien accompagné ; et, le voyant presque seul, il alla sur-le-champ en donner avis à son cacique, qui revint à l'instant avec tous ses gens, assaillit le père avec une fureur infernale, et lui ôta sacrilégement la vie. Les autres barbares firent le même traitement à *Acozar*, qui eut ainsi le bonheur de mourir dans la compagnie de cet homme apostolique. Aussitôt ils mirent la croix en pièces, ils brisèrent tout ce qui servoit au culte divin, et emportèrent triomphans tous les petits meubles du missionnaire, comme s'ils eussent remporté une victoire mémorable. La mort, ou, pour mieux dire, *le martyre du père Augustin Castagnarez* arriva le 15 septembre 1744, la cinquante-septième année de son âge.

NOTE SUR LES MISSIONS

ÉTABLIES AUX ENVIRONS DU FLEUVE MARAGNON.

Cette fameuse rivière, dont la carte a été donnée en l'année 1707 par le père *Samuel Fritz*, missionnaire jésuite, qui a navigué depuis sa source jusqu'à son embouchure, est la plus grande que l'on ait encore découverte. Les uns l'ont appelée la rivière d'*Orellana;* d'autres lui ont donné le nom de *Maragnon*, et quelques autres l'ont nommée la rivière des *Amazones:* c'est sans doute à cause des Amazones qui ont leurs habitations le long de son rivage, assez près de la *Nouvelle-Grenade*, et par conséquent de la rivière d'*Orénoque*. L'Orénoque, en certains endroits, ne paroît pas si grand que la rivière des Amazones; mais il l'est beaucoup plus vers l'île de la Sainte-Trinité, où il se décharge dans la mer par soixante-six embouchures. Au milieu de toutes ces embouchures, il y a une infinité d'îles habitées par des Indiens infidèles.

On rapporte des *Amazones* qu'elles font un divorce presque perpétuel avec leurs maris; qu'elles ne les vont voir qu'une fois pendant l'année, et que les maris viennent les revoir à leur tour l'année suivante; que dans le temps de ces visites mutuelles ils font de grands festins, ils célèbrent leurs mariages, ils coupent les mamelles aux jeunes filles, afin que dans un âge plus avancé elles puissent tirer plus habilement de l'arc, et combattre plus aisément leurs ennemis. On ajoute que quand elles vont visiter leurs maris, ceux-ci sont obligés de les nourrir, de leur préparer à manger et de les servir, tandis qu'elles se tiennent tranquilles dans leurs hamacs.

Le fleuve *Maragnon* a sa source dans le lac *Loricocha*, assez près de la ville de *Guanuco*, dans le royaume du Pérou. Il va en serpentant : son cours est de dix-huit cents lieues : il se décharge dans la mer du Nord par quatre-vingt-quatre embouchures. Là il a quatre-vingt-quatre lieues de largeur, et il porte la douceur de ses eaux à plus de trente lieues en pleine mer. Un grand nombre de rivières viennent s'y décharger du côté du nord et du midi. La plupart de ces rivières ont leur source à plus de cent lieues de leur embouchure. On y trouve toutes sortes de poissons, et beaucoup de gibier dans les campagnes voisines. Ce grand fleuve est couvert d'une infinité d'îles de différentes étendues : les moindres sont de quatre, cinq, dix et vingt lieues ; elles sont assez proches les unes des autres : les inondations qui y arrivent tous les ans servent beaucoup à les fertiliser. Les peuples qui les habitent se font du pain des racines d'*yuca* : quand ce pain est sec, ils le détrempent dans l'eau, laquelle, après avoir bouilli à petit feu, fermente, et forme un breuvage qui enivre de même que le vin. Cette liqueur est fort en usage dans leurs festins.

Près de la ville de *Borgia*, il se trouve un détroit qui se nomme *Pongo*; il a trois lieues de longueur, et il se partage en vingt-cinq bras dans sa largeur. La rivière dans cet endroit est si rapide, que les bateaux passent le détroit dans un quart d'heure. A trois cent soixante lieues de la mer se trouve un autre détroit, vers l'embouchure de la rivière *Tupinamba*, où le fleuve des Amazones est tellement rétréci par les terres, qu'il n'a guère qu'un quart de lieue de largeur. En certains endroits il est large d'une lieue. L'un et l'autre rivage, depuis la ville de *Jaen*, où la rivière commence à porter bateau jusqu'à la mer, sont couverts d'arbres fruitiers de toute espèce : les cacaoyers y abondent aussi bien que les cèdres, et d'autres arbres

qui sont proprement du pays. On y voit des vignes sauvages, et une écorce aromatique qui sert à la teinture: il s'y trouve quantité de bocages qui produisent toutes sortes de simples. Parmi une infinité de poissons qui se trouvent dans cette rivière, il n'y en a point de plus remarquable ni de plus délicat que la vache marine. Les Espagnols l'appellent *pece buey*, à cause de la ressemblance qu'elle a avec le bœuf. Cet animal va paître sur le rivage, et se nourrit des herbes qu'il y trouve : la femelle allaite ses petits. On y trouve aussi beaucoup de tortues, des serpens, des crocodiles, une espèce de couleuvre qui dévore les hommes. Dans les montagnes il y a des tigres, des sangliers, des daims. On trouve dans les plaines des animaux de toute espèce dont plusieurs sont inconnus en Europe, mais dont le goût est excellent ; et dans les lacs quantité d'oïes et d'oiseaux de rivière. Outre cela ils ont diverses sortes de fruits, comme sont les bananes, les ananas, les goyaves, les amandes de montagnes, qui ressemblent assez à nos châtaignes, des dattes, des espèces de truffes, etc. Le pays est peuplé d'une infinité de nations barbares, surtout le long des rivières. Les Portugais y ont quelques colonies vers l'embouchure du fleuve, et, en le remontant six cents lieues plus avant, ils ont élevé un petit fort à l'embouchure du *Rio-Negro*. Le Maragnon a dans ce vaste espace vingt à trente brasses de profondeur.

Les *missions* que les jésuites ont établies aux environs du fleuve *Maragnon* sont très-pénibles : ils y entrèrent en l'année 1658. Leur principal établissement est dans la ville de *Borgia*, qui est comme la capitale de la province de *los Maynas*, laquelle est à trois cents lieues de Quito. Cette province s'étend le long des rivières de *Pastaca*, de *Guallagua* et d'*Ucayal*. Plusieurs des missionnaires ont eu le bonheur de sceller de leur sang les vérités de l'Évangile, qu'ils sont venus prêcher dans ces

terres infidèles. Ces barbares massacrèrent entre autres le père François de *Figueroa*, près de *Gualllagua*, en l'année 1666; le père Pierre *Suarez*, dans le pays d'*Abijiras*, en l'année 1667; le père Augustin *de Hurtado*, dans le pays des *Andoas*, en 1677; le père Henri *Richler*, dans le pays des *Piros*, en 1695; et en cette année 1707 on a confirmé la nouvelle de la mort du père Nicolas *Durango*, qui a été tué par les infidèles dans le pays de *Gayes*.

Le père *Richler*, l'un des derniers missionnaires dont Dieu a couronné les travaux par une mort si glorieuse, naquit à Coslau en l'année 1653. Il se consacra au service de Dieu dans la compagnie de Jésus, à l'âge de seize ans. Tout le temps qu'il enseigna les belles-lettres, et qu'il fit ses études de théologie dans la province de Bohême où il avoit été reçu, il soupira après les missions des Indes, auxquelles il prit le dessein de se dévouer, dans l'espérance d'obtenir du Seigneur la grâce d'y verser son sang pour la foi. Ce fut en l'année 1684 qu'il arriva dans cette laborieuse mission. Il exerça d'abord son zèle parmi les peuples de *los Maynas*; il fut envoyé ensuite chez les nations infidèles qui habitent le long du grand fleuve *Ucayal*. Il y travailla pendant douze ans avec tant de fruit, qu'on comptoit neuf peuplades très-nombreuses des fidèles qu'il avoit formés au christianisme, et qui vivoient dans une grande pureté de mœurs. Il seroit difficile de comprendre ce qu'il eut de fatigues à essuyer, soit pour apprendre les langues barbares de ces peuples, soit pour faire entrer dans leur esprit et dans leur cœur les maximes de l'Évangile. Il fit pendant ces douze années plus de quarante excursions le long du fleuve, dont la moindre étoit de deux cents lieues; et dans ces courses il lui falloit pénétrer des forêts épaisses et traverser des rivières extrêmement rapides. On a peine

à concevoir qu'un seul missionnaire, chargé du soin de tant d'âmes, ait pu trouver le temps de parcourir des contrées si éloignées les unes des autres, par des chemins si peu praticables, que souvent c'est beaucoup avancer que de faire une demi-lieue par jour. Dans tous ses voyages il comptoit uniquement sur la Providence pour les besoins de la vie, et il ne voulut jamais porter avec lui aucune provision. Il marchoit pieds nus dans des sentiers semés de ronces et d'épines, exposé aux morsures d'une infinité de petits insectes venimeux, dont les piqûres causent des ulcères qui mettent quelquefois la vie en danger: c'est ce qu'ont éprouvé plusieurs voyageurs, bien qu'ils prissent toutes sortes de précautions pour se mettre à couvert de la persécution de ces petits animaux. Souvent il se trouva si dénué des choses les plus nécessaires, que, faute d'un morceau d'étoffe pour se couvrir, il étoit obligé d'aller à demi nu, ou bien il se voyoit réduit à se faire lui-même une robe d'écorce et de branches de palmier: c'étoit plutôt un rude cilice qu'un vêtement. Cependant, non content de ces rigueurs attachées à la vie apostolique qu'il menoit, il affligeoit son corps par de nouvelles macérations. Son jeûne étoit continuel et très-austère: dans ses plus longs voyages il ne vivoit que d'herbes champêtres et de racines sauvages; c'étoit un grand régal pour lui quand il trouvoit quelque petit poisson. Une vie si pénible et si mortifiée devoit finir par la plus sainte mort; ce fut aussi la récompense que le Seigneur avoit attachée à ses travaux.

On avoit tenté plusieurs fois la conversion des *Xiberos*, et toujours inutilement: c'est un peuple naturellement féroce et inhumain, qui habite des montagnes inaccessibles. Les Espagnols, dans la vue de le soumettre à la foi, avoient bâti autrefois dans leur pays une ville nommée *Sogrona;* mais ils ne purent tenir contre les

cruautés qu'exerçoient ces infidèles, et ils furent contraints de la ruiner. Don Mathieu, comte de *Léon*, président du conseil royal de *Quito*, homme né pour les grandes entreprises, et plein de zèle pour la conversion des idolâtres, forma le dessein d'envoyer encore une fois des missionnaires à ces barbares : il en conféra avec l'évêque de *Quito* et le vice-roi du Pérou, qui promirent d'appuyer de leur autorité une œuvre si sainte. Ils demandèrent aux supérieurs des hommes capables d'exécuter une entreprise aussi pénible et aussi périlleuse qu'étoit celle-là ; et, pour ne pas les exposer témérairement, ils voulurent qu'un certain nombre d'Indiens, convertis à la foi, les accompagnassent, et leur servissent comme d'escorte. Le père *Richler* et le père Gaspard *Vidal* furent choisis pour cette expédition : ils partirent avec joie, et, bien que l'expérience du passé leur fît juger qu'il y avoit peu de chose à espérer pour l'avenir, ils crurent qu'ils seroient assez récompensés de leurs peines, pourvu qu'ils eussent le mérite de l'obéissance. Ce qu'ils avoient prévu arriva ; cinq années des plus grands travaux ne produisirent presque aucun fruit. Les Indiens fidèles qui accompagnoient les missionnaires se rebutèrent de tant de marches et de tant de navigations pénibles ; ils en vinrent aux plaintes et aux murmures ; ils députèrent secrètement quelques-uns d'entre eux à *Quito*, pour supplier qu'on les rappelât, ou du moins qu'on leur envoyât, à la place du père Richler, un autre missionnaire fort âgé, ne pouvant, disoient-ils, résister plus long-temps à tant de travaux, que le zèle infatigable du père Richler leur faisoit souffrir : enfin, voyant qu'on ne se pressoit pas de les satisfaire, ils prirent le dessein de se délivrer eux-mêmes du missionnaire, et, pour colorer leur révolte particulière, ils inspirèrent la haine secrète qu'ils lui portoient à quelques-uns des peuples circonvoisins, dont

ils prétendoient se servir pour se défaire de l'homme apostolique.

Dieu permit, pour augmenter la couronne de son serviteur, que le chef de ceux qui conjurèrent sa perte fût celui-là même sur la fidélité duquel il devoit le plus compter. *Henri* (c'est son nom) étoit un jeune Indien que le missionnaire avoit élevé dès sa plus tendre enfance : il l'avoit baptisé, et lui avoit donné son nom de Henri : il le regardoit comme un enfant chéri qu'il avoit engendré en Jésus-Christ, et qu'il avoit formé aux vertus chrétiennes; il le tenoit toujours en sa compagnie, et le faisoit manger avec lui; il l'employoit même dans les fonctions apostoliques. Ce perfide, oubliant tant de bienfaits, se mit à la tête d'une troupe d'Indiens qu'il avoit séduits par ses artifices, pour ôter la vie à son père en Jésus-Christ et à son maître. Il prit le temps que le père alloit travailler à la conversion des *Piros*, et, l'ayant joint dans le chemin, il lui donna le premier coup : c'étoit le signal qui avertissoit les Indiens de sa suite de se jeter sur le missionnaire, et de lui arracher la vie. Ces barbares massacrèrent en même temps *deux Espagnols* qui accompagnoient le père, l'un qui étoit de Quito, et l'autre qui étoit venu de Lima. Ils entrèrent ensuite chez les *Chipes*, où ils exercèrent le dernier acte de leur cruauté sur le vénérable don *Joseph Vasquez*, prêtre licencié, que son zèle et sa vertu avoient porté depuis plusieurs années à se joindre aux missionnaires jésuites, et à travailler avec eux à la conversion des gentils. Telle fut la fin glorieuse du père Richler, qui, ayant passé des climats glacés du septentrion dans les terres brûlantes de l'Inde occidentale, a ouvert la porte du ciel à plus de douze mille infidèles qu'il a convertis à la foi.

Le père *Samuel Fritz*, de qui nous avons la carte et les particularités du fleuve des Amazones, étoit venu aux Indes avec le père Richler; il suivit le cours de la rivière

Maragnon jusque vers son embouchure. On fut quelques années sans recevoir de ses nouvelles, ce qui fit croire à sa mort; mais il reparut, et on apprit de lui que le gouverneur d'une place portugaise l'avoit retenu en prison pendant deux ans comme espion. Ce père a établi sa mission sur cette grande rivière. Il a soin de trente nations indiennes qui habitent autant d'îles, et de celles dont le Maragnon est couvert, depuis l'endroit où sont les *Pelados* jusqu'à son embouchure.

DISSERTATION

SUR LA RIVIÈRE DES AMAZONES, ET SUR L'OPINION QUI PLACE DANS CETTE CONTRÉE UNE RÉPUBLIQUE DE FEMMES GUERRIÈRES.

Le plus grand fleuve du monde, *l'Amazone*, a été nommé successivement, et même indifféremment, *Maragnon*, *Apurimac*, rivière *d'Orellana*, *Rio de Salimoes*, *rivière des Amazones*, ou simplement *l'Amazone*; mais ces deux dernières dénominations et celle de Maragnon ont insensiblement prévalu. M. de *La Condamine*, qui a fait au Pérou, en 1736, avec d'autres académiciens françois, des observations astronomiques et géographiques pour déterminer la figure de la terre, parcourut cette rivière dans tout son cours. Son voyage est rarement en contradiction avec la carte dressée par le père Fritz, missionnaire, qui avoit aussi parcouru l'Amazone dans toute sa longueur; mais il entre dans des détails particuliers qu'il est important de connoître. Écoutons M. de La Condamine:

« La rencontre qu'*Orellana* dit avoir faite de quelques femmes armées, en descendant la rivière de Maragnon,

dont un cacique indien lui avoit dit de se défier, la fit nommer la rivière des Amazones. Quelques-uns lui ont donné le nom d'Orellana; mais, avant Orellana, elle s'appeloit déjà Maragnon, du nom d'un autre capitaine espagnol. Les géographes qui ont fait de l'Amazone et du Maragnon deux rivières différentes, trompés, comme Laet, par l'autorité de Garcilaso et d'Herrera, ignoroient sans doute que non-seulement les plus anciens auteurs espagnols originaux appellent celle dont nous parlons Maragnon, dès l'an 1513, mais qu'Orellana lui-même dit dans sa relation qu'il rencontra les Amazones en descendant le Maragnon, ce qui est sans réplique; et, en effet, ce nom lui a toujours été conservé sans interruption jusqu'aujourd'hui depuis plus de deux siècles chez les Espagnols, dans tout son cours, et dès sa source dans le Haut-Pérou. Cependant les Portugais, établis depuis 1516 au Para, ville épiscopale située vers l'embouchure la plus orientale de ce fleuve, ne le connoissoient là que sous le nom de rivière des Amazones, et plus haut sous celui de Salimoes; et ils ont transféré le nom de Maragnon ou de *Maranhaon*, dans leur idiome, à une ville et à une province entière, ou capitainerie voisine de celle de Para. J'userai indifféremment du nom de Maragnon ou de rivière des Amazones. »

Selon la carte du père *Fritz*, ce fleuve prend sa source dans un lac formé par les Cordillères, à trente lieues de Lima, vers le onzième degré de latitude australe. De là il roule ses eaux dans l'étendue de 6 degrés au nord jusqu'à Jaen, dans l'audience de Quito, où il commence à être navigable; mais son cours est embarrassé de rochers qui en rendent la navigation difficile et dangereuse. Il passe vers l'est, presque parallèlement à la ligne équinoxiale, jusqu'au cap de Nord, où il entre dans l'Océan sous l'équateur même, après avoir parcouru depuis Jaen 30 de-

grés en longitude, ou sept cent cinquante lieues communes, évaluées par les détours à mille ou onze cents lieues. Il reçoit, du côté du nord et du côté du sud, un nombre prodigieux de rivières, dont plusieurs ont cinq ou six cents lieues de cours, et dont quelques-unes ne sont pas inférieures au Danube et au Nil. Les principales sont, en descendant de sa source à son embouchure, du côté de sa rive droite et au midi, *Rio-Neayale, Rio-Puruz, Rio de Madeira, Rio-Xingu;* du côté de la rive gauche et au nord, *Rio-Napo, Rio-Ica, Rio-Yupura, Rio-Negro,* sur lesquelles M. de La Condamine nous fournit encore les détails suivans :

« L'*Ucayal* est une des plus grandes rivières qui grossissent le *Maragnon*. A leur rencontre mutuelle, l'Ucayal est plus large que le fleuve où il perd son nom. Les sources de l'Ucayal sont aussi les plus éloignées et les plus abondantes; il rassemble les eaux de plusieurs provinces du Haut-Pérou, et il a déjà reçu l'Apu rimac, qui le rend une rivière considérable, par la même latitude où le Maragnou n'est encore qu'un torrent; enfin, l'Ucayal, en rencontrant le Maragnon, le repousse, et le fait changer de direction. D'un autre côté, le Maragnon a fait un long circuit, et est déjà grossi des rivières de Santiago, de Pastaca, de Guallagua, etc., lorsqu'il se joint à l'Ucayal. De plus, il est constant que le Maragnon est partout d'une profondeur extraordinaire. Il est vrai que l'Ucayal n'est pas encore bien connu, et qu'on ignore le nombre et la grandeur des rivières qu'il reçoit.

« Le cours du *Rio-Puruz*, qui est assez considérable, et a son embouchure dans le Maragnon, est encore beaucoup moins connu; aussi ne remonte-t-il, dans la carte de M. d'Anville, que soixante à quatre-vingts lieues vers le sud. »

« *Rio de Madeira*, ou rivière du Bois, est la troisième

rivière considérable qui se jette dans le Maragnon, et prend sa source au Pérou, dans la province de los Charcas. Elle est pleine de *sauts* ou courans rapides, qui en rendent la navigation fort difficile ; car on compte jusqu'à vingt-un de ces sauts considérables, sans les moindres, en la remontant depuis son embouchure jusqu'à près de trois cents milles au sud.

« M. d'Anville est encore obligé d'abandonner le cours de *Rio-Xingu*, au-delà de deux cent cinquante milles françois, en remontant de son embouchure au sud, faute de connoissances ultérieures que les voyageurs ne nous ont pas encore fournies. »

Les rivières qui se jettent dans le Maragnon, du côté du nord, sont d'abord *Rio-Napo*, sur laquelle M. de La Condamine nous fournit peu de détails ; elle descend des environs de Pasto au nord de Quito.

La deuxième est celle d'*Yca*, qui descend, comme le Napo, des environs de Pasto dans les missions franciscaines de Sucumbios, où elle se nomme Putumayo.

« La troisième est, dit M. de La Condamine, l'*Yupura*, qui a ses sources un peu plus vers le nord que le Putumayo, et qui, dans sa partie supérieure, se nomme Caopecta, nom totalement inconnu à ses embouchures dans l'Amazone. Je dis ses embouchures ; car il y en a effectivement sept ou huit, formées par autant de bras qui se détachent successivement du canal principal, et si loin les uns des autres, qu'il y a plus de cent lieues de distance de la première bouche à la dernière. Les Indiens leur donnent divers noms, ce qui les fait prendre pour différentes rivières. Ils appellent Yupura un des plus considérables de ces bras ; et, en me conformant à l'usage des Portugais, qui ont étendu ce nom en remontant, j'appelle Yupura, non-seulement le bras ainsi nommé anciennement par les Indiens, mais aussi le tronc d'où se détachent ces bras et

les suivans. Tout le pays qu'ils arrosent est si bas que, dans le temps des crues de l'Amazone, il est totalement inondé, et qu'on passe en canot d'un bras à l'autre, et à des lacs dans l'intérieur des terres. Les bords de l'Yupura sont habités, dans quelques endroits, par des nations féroces qui se détruisent mutuellement, et dont plusieurs mangent encore leurs prisonniers. Cette rivière, non plus que les différens bras qui entrent plus bas dans l'Amazone, ne sont guère fréquentés d'autres Européens que de quelques Portugais du Para, qui y vont en fraude acheter des esclaves. »

On trouve enfin *Rio-Negro* ou *Rivière-Noire*, sur laquelle M. de La Condamine nous fournit le détail suivant : « La carte du père Fritz, dit-il, et la dernière carte d'Amérique de Delisle, d'après celle du père Fritz, font courir cette rivière du nord au sud, tandis qu'il est certain, par le rapport de tous ceux qui l'ont remontée, qu'elle vient de l'ouest et qu'elle court à l'est, en inclinant un peu vers le sud. Je suis témoin, par mes yeux, que telle est sa direction plusieurs lieues au-dessus de son embouchure dans l'Amazone, où Rio-Negro entre si parallèlement, que, sans la transparence de ses eaux, qui l'ont fait nommer Rivière-Noire, on la prendroit pour un bras de l'Amazone, séparé par une île. En remontant des quinze jours, des trois semaines et plus dans la Rivière-Noire, on la trouve encore plus large qu'à son embouchure, à cause du grand nombre d'îles et de lacs qu'elle forme. Dans tout cet intervalle, le terrain sur ses bords est élevé, et n'est jamais inondé; le bois y est moins fourré, et c'est un pays tout différent des bords de l'Amazone. »

Vincent Pinzon, un des compagnons de Christophe Colomb, découvrit l'embouchure de ce fleuve en 1500, et sa source fut découverte par *Gonzale Pizarre* en 1538. Orellana, son lieutenant, en parcourut toute l'étendue.

Ce voyage, coupable et téméraire, est trop célèbre pour que nous le passions ici sous silence. M. Robertson (*Histoire de l'Amérique*), en a fait le tableau, également singulier et intéressant, avec les couleurs qui lui sont propres.

« Quelque rapides, dit-il, qu'eussent été les progrès des Espagnols dans l'Amérique méridionale, depuis l'entrée de Pizarre au Pérou, leur passion pour les conquêtes n'étoit pas encore satisfaite. Les officiers que Ferdinand Pizarre avoit mis à la tête de différens détachemens, avoient pénétré dans plusieurs provinces. Ils souffrirent beaucoup, les uns dans les régions stériles et froides des Andes, les autres dans les bois, les marais et les plaines; mais ils firent des découvertes qui étendirent les connoissances et la domination des Espagnols. Pierre de Valdivia reprit le projet d'Almagro sur le Chili; et, malgré le courage des naturels du pays, il fit de si grands progrès qu'il fonda la ville de Santiago, le premier établissement espagnol dans cette province. Mais, de toutes les expéditions faites vers ce temps-là, celle de Gonzale Pizarre est la plus mémorable. Le gouverneur, ne voulant souffrir que lui et ses frères dans les places importantes du Pérou, avoit ôté à Benalcasar, qui avoit conquis Quito, le gouvernement de ce royaume, pour en revêtir son frère Gonzale. Il chargea celui-ci de tenter la découverte et la conquête des pays situés à l'est des Andes, que les Indiens disoient être abondans en cannelle et autres épices recherchées. Gonzale, aussi courageux et aussi ambitieux que ses frères, entreprit avec zèle cette périlleuse expédition. Il partit de Quito, à la tête de trois cent quarante soldats, dont près de la moitié étoient à cheval, avec quatre mille Indiens pour porter leurs provisions. Dans cette route, qu'il falloit s'ouvrir au travers des montagnes, les malheureux Indiens périrent presque tous par l'excès du froid et de la fatigue auxquels ils n'étoient pas accoutumés.

Les Espagnols, quoique plus robustes et plus capables de soutenir la différence des climats, souffrirent infiniment et perdirent quelques hommes. Mais lorsqu'ils furent descendus dans le plat pays, leurs souffrances augmentèrent. Ils essuyèrent, deux mois entiers, des pluies continuelles qui ne leur laissoient pas assez d'intervalle pour sécher leurs habits. Les plaines immenses qu'ils traversoient, entièrement dépourvues d'habitans, ou occupées par les peuplades les plus barbares et les moins industrieuses du Nouveau-Monde, leur fournissoient fort peu de subsistance. Ils étoient obligés de se frayer un chemin dans les marais, ou de l'ouvrir dans les bois en coupant les arbres. Des travaux si continus et le défaut de nourriture auroient épuisé la constance de toute espèce de troupes; mais le courage et la persévérance des Espagnols du seizième siècle étoient à l'épreuve de tout. Toujours séduits par les fausses relations qu'on leur faisoit de la richesse des pays qu'ils alloient chercher, ils persistèrent jusqu'à ce qu'ils eussent atteint les bords du Coca ou Napo, une des grandes rivières qui se jettent dans le Maragnon. Là ils construisirent, avec beaucoup de peine, une barque qu'ils comptoient devoir leur être d'une grande utilité, pour leur faire passer des rivières, leur procurer des provisions et reconnoître le pays. Elle fut montée par cinquante soldats sous le commandement de François Orellana, le premier officier de la troupe après Pizarre. Le cours du fleuve les emporta avec une si grande rapidité, qu'ils devancèrent bientôt leurs compagnons, qui les suivoient par terre avec beaucoup de lenteur et de difficulté.

« Éloigné de son commandant, *Orellana*, jeune homme ambitieux, commença à se regarder comme indépendant; et, transporté de la passion dominante dans ce siècle, il forma le projet de se distinguer lui-même par quel-

que découverte, en suivant le cours du Maragnon jusqu'à l'Océan, et en reconnoissant les vastes pays que ce fleuve arrose. Ce projet étoit aussi hardi que perfide : Orellana fut sans doute coupable en désobéissant à son chef et en abandonnant ses compagnons dans des déserts inconnus, où ils n'avoient d'autre espérance de succès de leur entreprise et de salut pour eux-mêmes que celle qu'ils fondoient sur cette même barque qu'Orellana leur enlevoit; mais son crime est en quelque sorte expié par la hardiesse avec laquelle il se hasarda à suivre une navigation de près de deux mille lieues au travers de nations inconnues, dans un bâtiment fait à la hâte, de bois vert et mal construit, sans provisions, sans boussole, sans pilote. Son courage et son ardeur suppléèrent à tout ce qui lui manquoit. En s'abandonnant avec audace au cours du Napo, il fut porté au sud jusqu'à la grande rivière de Maragnon. Tournant ensuite à l'est avec le fleuve, il suivit cette direction. Il fit des descentes fréquentes sur les bords, tantôt enlevant de force quelques provisions aux nations sauvages qu'il trouvoit sur sa route, et tantôt les obtenant à l'amiable des peuplades plus civilisées. Après une longue suite de dangers surmontés avec un courage étonnant, et de travaux supportés avec non moins de constance, il entra dans l'Océan, où de nouveaux périls l'attendoient. Il les surmonta de même et arriva enfin à l'établissement espagnol de l'île de *Cubagua*, d'où il fit voile pour l'Espagne. »

Nous ne terminerons pas cette dissertation sur l'Amazone, sans faire une mention particulière des *femmes* mêmes dont elle porte le nom. M. de *La Condamine* en a parlé avec quelque détail. Il ne dit pas positivement qu'elles existent, mais il paroît croire du moins qu'elles ont existé. Nous allons rapporter ici ses propres termes :

« Dans le cours de notre navigation, dit ce savant voya-

geur, nous avions questionné partout les Indiens de diverses nations, et nous nous étions informés d'eux avec grand soin s'ils avoient quelque connoissance de ces femmes belliqueuses qu'Orellana prétendoit avoir rencontrées et combattues, et s'il étoit vrai qu'elles vivoient éloignées du commerce des hommes, ne les recevant parmi elles qu'une fois l'année, comme le rapporte le père d'Anugua dans sa relation, où cet article mérite d'être lu par sa singularité. Tous nous dirent qu'ils l'avoient ouï raconter ainsi à leurs pères, ajoutant mille particularités, trop longues à répéter, qui toutes tendent à confirmer qu'il y a eu dans le continent une *république de femmes* qui vivoient seules sans avoir d'hommes parmi elles, et qu'elles se sont retirées du côté du nord, dans l'intérieur des terres, par la Rivière-Noire, ou par une de celles qui descendent du même côté dans le Maragnon. »

Le savant académicien ajoute à ces premières observations divers témoignages des Indiens qu'il a interrogés, et ceux dont il est fait mention dans les informations faites, en 1726 et depuis, par deux gouverneurs espagnols de la province de Venezuela, qui s'accordent en gros sur le fait des Amazones. « Mais, continue-t-il, ce qui ne mérite pas moins d'attention, c'est que, tandis que ces diverses relations désignent le lieu de la retraite des Amazones américaines, les unes vers l'orient, les autres vers le nord, et d'autres vers l'occident; toutes ces directions différentes concourent à placer le centre commun où elles aboutissent, dans les montagnes, au centre de la Guiane, et dans un canton où ni les Portugais de Para ni les François de Cayenne n'ont encore pénétré. Malgré tout cela, j'avoue que j'aurois bien de la peine à croire que nos Amazones y fussent actuellement établies, sans qu'on eût des nouvelles plus positives de proche en proche, par les Indiens voisins des colonies européennes des côtes de la

Guiane; mais cette nation ambulante pourroit bien avoir encore changé de demeure; et ce qui me paroît plus vraisemblable que tout le reste, c'est qu'elles aient perdu avec le temps leurs anciens usages, soit qu'elles aient été subjuguées par une autre nation, soit qu'ennuyées de leur solitude, les filles aient à la fin oublié l'aversion de leurs mères pour les hommes. Ainsi, quand on ne trouveroit plus aujourd'hui de vestiges actuels de cette république de femmes, ce ne seroit pas encore assez pour pouvoir affirmer qu'elle n'a jamais existé.

« D'ailleurs, il suffit, pour la vérité du fait, qu'il y ait eu en Amérique un peuple de femmes qui n'eussent pas d'hommes vivant en société avec elles. Leurs autres coutumes, et particulièrement celle de se couper une mamelle, que le père d'Acugna leur attribue sur la foi des Indiens, sont des circonstances accessoires et indépendantes, et ont vraisemblablement été altérées, et peut-être ajoutées par les Européens, préoccupés des usages qu'on attribue aux anciennes Amazones d'Asie, et l'amour du merveilleux les aura fait depuis adopter aux Indiens dans leurs récits. En effet, il n'est pas dit que le cacique qui avertit Orellana de se garder des Amazones, qu'il nommoit en sa langue *Comapuyaras,* ait fait mention de la mamelle coupée; et notre Indien de Coaru dans l'histoire de son aïeul, qui vit quatre Amazones, dont l'une allaitoit actuellement un enfant, ne parle pas non plus de cette particularité si propre à se faire remarquer.

« Je reviens au fait principal : si, pour le nier, on alléguoit le défaut de vraisemblance et l'espèce d'impossibilité morale qu'il y a qu'une pareille république de femmes pût s'établir et subsister, je n'insisterois pas sur l'exemple des anciennes Amazones asiatiques ni des Amazones modernes d'Afrique, puisque ce que nous en lisons dans les historiens anciens et modernes est au moins mêlé de

beaucoup de fables, et sujet à contestations. Je me contenterai de faire remarquer que si jamais il a pu y avoir des Amazones dans le monde, c'est en Amérique, où la vie errante des femmes qui suivent souvent leurs maris à la guerre, et qui n'en sont pas plus heureuses dans leur domestique, a dû leur faire naître l'idée et leur fournir des occasions fréquentes de se dérober au joug de leurs maîtres, en cherchant à se faire un établissement où elles pussent vivre dans l'indépendance, et du moins n'être pas réduites à la condition d'esclaves et de bêtes de somme. Une pareille résolution prise et exécutée n'auroit rien de plus extraordinaire ni de plus difficile que ce qui arrive tous les jours dans toutes les colonies européennes d'Amérique, où il n'est que trop ordinaire que des esclaves maltraités ou mécontens fuient par troupes dans les bois, et quelquefois seuls, quand ils ne trouvent à qui s'associer, et qu'ils y passent ainsi plusieurs années, et quelquefois toute leur vie, dans la solitude.

« Je sais que tous ou la plupart des Indiens de l'Amérique méridionale sont menteurs, crédules, entêtés du merveilleux; mais aucun de ces peuples n'a jamais entendu parler des Amazones de *Diodore* de *Sicile* et de *Justin*. Cependant il étoit déjà question d'*Amazones* parmi les Indiens du centre de l'Amérique avant que les Espagnols y eussent pénétré, et il en a été mention depuis chez des peuples qui n'avoient jamais vu d'Européens. C'est ce que prouve l'avis donné par le cacique à Orellana et à ses gens, ainsi que les traditions rapportées par le père d'Anugua et par le père d'Araze. Croira-t-on que ces sauvages de contrées éloignées se soient accordés à imaginer sans aucun fondement le même fait, et que cette prétendue fable ait été adoptée si uniformément et si universellement à Maynas, au Para, à Cayenne, à Venezuela, parmi tant de nations qui ne s'enten-

dent point, et qui n'ont aucune communication? »

Non, sans doute, les sauvages ne se sont point accordés à imaginer ce fait; mais ils ont adopté et répandu des fictions qui leur plaisoient presque autant qu'à ceux mêmes qui les avoient inventées; et, quoique le témoignage d'un savant recommandable soit bien propre à laver les missionnaires du reproche de crédulité qui leur a été fait à ce sujet, nous pensons cependant, avec presque tous les géographes et les historiens modernes, que cette république d'Amazones n'est qu'une *fable* inventée par Orellana; mais cette fable étoit appuyée du témoignage des Indiens, *menteurs, crédules*, et *entêtés du merveilleux;* et, quand quelques savans jésuites et M. de La Condamine lui-même ont penché à la croire, nous devons être persuadés qu'au sein des mêmes circonstances il ne nous auroit pas été plus facile d'éviter l'erreur. Orellana dit qu'un cacique l'avertit de se garder des Amazones, et vous en concluez qu'il étoit déjà question d'Amazones, parmi les Indiens du centre de l'Amérique, avant que les Espagnols y eussent pénétré; et, parce que vous ne voulez point soupçonner qu'Orellana a pu mentir, ces Indiens, en effet, ont bientôt complété votre conviction; mais si vous vous étiez transporté sur les lieux avec la résolution de n'en croire que vos yeux, il n'est guère douteux que vous n'en fussiez revenu détrompé. Ainsi, le premier qui a dit: *Orellana ment,* a jeté, ce nous semble, un grand jour sur cette question.

M. Robertson n'a pas hésité à nier l'existence des Amazones; il dit, en parlant d'*Orellana*: « La vanité naturelle aux voyageurs qui ont vu des pays inconnus aux autres hommes, et l'artifice ordinaire aux aventuriers occupés de se faire valoir, concoururent à lui faire mêler dans le récit de son voyage beaucoup de merveilleux à la vérité. Il prétendit avoir découvert des nations si riches, que les

toits de leurs temples étoient couverts de plaques d'or, et donna une description détaillée d'une république de femmes guerrières qui avoient étendu leur domination sur une partie considérable des plaines immenses qu'il avoit visitées. Ces contes extravagans donnèrent naissance à l'opinion qu'il y avoit dans cette partie du Nouveau-Monde un pays abondant en or, connu sous le nom de *El-Dorado*, et une république d'Amazones; et tel est le goût des hommes pour le merveilleux, que ce n'est qu'après beaucoup de temps et avec beaucoup de difficulté que la raison et l'observation ont détruit ces fables. Le voyage d'Orellana, dépouillé de toutes ces circonstances romanesques, mérite cependant d'être remarqué, non-seulement comme une des plus belles expéditions de ce siècle si fécond en entreprises, mais comme le premier événement qui ait donné une connoissance certaine de l'existence de ces régions immenses qui s'étendent à l'est depuis les Andes jusqu'à l'Océan. »

Un autre historien moderne pense qu'Orellana a pu se tromper de bonne foi. « Lorsqu'il parcourut, dit-il, pour la première fois la rivière de Maragnon, il eut à combattre un grand nombre de nations qui embarrassoient sa navigation avec leurs canots, et qui du rivage l'accabloient de flèches. Ce fut alors que le spectacle de quelques sauvages sans barbe, comme le sont tous les peuples américains, offrit sans doute à l'imagination vive des Espagnols une armée de femmes guerrières, et détermina l'officier qui commandoit à changer le nom de Maragnon, que portoit ce fleuve, en celui d'Amazone, qu'on lui a depuis conservé. »

Mais comment supposer cette bonne foi à Orellana, quand on le voit, en même temps, assurer qu'il a découvert des nations où tout étoit d'or? Non : il créa, dans sa relation mensongère, cette nation de femmes guerrières

sur le modèle de celles que l'antiquité plaçoit dans l'Asie-Mineure. Quelques auteurs, et notamment Strabon, ont nié formellement l'existence de celles-ci; Hérodote, Pausanias, Diodore de Sicile, Pline, Plutarque et plusieurs autres écrivains, loin de la révoquer en doute, l'affirment positivement; mais quand il s'agit d'un fait matériel, comme l'existence d'un pays et d'une nation, il faut avouer qu'un témoignage négatif, que tant de siècles n'ont pas confondu, doit faire plus d'impression que vingt témoignages affirmatifs. Plus récemment on a prétendu qu'il y a aussi en Afrique une république d'Amazones; mais contre qui donc se battent ces femmes, et comment se fait-il qu'on n'ait jamais eu de leurs nouvelles que par ouï-dire? Comment celles d'Orellana pourroient-elles exister au centre de la Guiane, et dans une contrée inconnue aux François de Cayenne et aux Portugais de Para? Enfin, comment, dans un si grand éloignement, pourrions-nous croire une chose aussi extraordinaire, quand les voisins n'en ont encore aucune connoissance? On pourroit se demander aussi pourquoi des femmes qui avoient tant d'aversion pour les hommes, consentoient enfin à devenir mères, et comment ces hommes, dans un tel rapprochement, ne les désarmoient point, et ne reprenoient pas leur supériorité; enfin, on pourroit considérer la douceur naturelle du sexe, sa foiblesse et sa pusillanimité comme autant d'obstacles à la possibilité de cette république; mais il est sans doute inutile d'en dire davantage à cet égard.

Voici peut-être tout ce qu'on pourroit supposer: il est possible que des *femmes sauvages* aient voulu partager les dangers de leurs maris dans les guerres que ceux-ci faisoient à leurs ennemis; il n'est pas même hors de toute vraisemblance qu'elles aient pu quelquefois former un corps d'armée séparé; mais qu'il y ait eu des nations com-

posées de femmes exclusivement ; que ces femmes aient fait un divorce presque perpétuel avec leurs maris ; qu'elles aient tué, estropié, exposé ou renvoyé leurs enfans mâles, et coupé les mamelles à leurs jeunes filles, afin que dans un âge plus avancé elles pussent tirer plus habilement de l'arc, et combattre plus aisément leurs ennemis, c'est ce qui ne nous paroît point du tout vraisemblable.

OBSERVATIONS GÉOGRAPHIQUES

SUR LA CARTE DU PARAGUAY.

On s'est servi, pour composer la *carte du Paraguay*, de plusieurs cartes données par les révérends pères jésuites, missionnaires dans ce pays-là. En 1727, ces pères adressèrent une grande carte du Paraguay au révérend père général Michel Tamburini ; laquelle, après avoir subi des changemens en plusieurs endroits, a été représentée au révérend père général François Rets, en 1732. On avoit déjà connoissance d'une ancienne carte du Paraguay, dédiée au révérend père Vincent Caraffa, qui a rempli la septième place de général de la compagnie, depuis l'an 1645 jusqu'en l'an 1649 ; cette première carte, laquelle doit céder aux cartes plus récentes pour l'emplacement des lieux habités qui sont sujets à des changemens, a paru en revanche conserver de l'avantage par rapport à une plus grande abondance et précision dans les détails, si l'on en excepte seulement les environs de la ville de l'Assomption. Indépendamment du mérite de ces cartes, et de ce qui pouvoit résulter de leur combinaison, il n'a pas paru indifférent d'y joindre plusieurs instructions particulières, qui pourroient influer sur

une grande partie de l'objet qu'on avoit à représenter.

Après avoir fait choix pour une nouvelle carte de la projection la plus favorable, au moyen de laquelle l'intersection des méridiens et des parallèles se fait presque aussi régulièrement que sur la superficie convexe de la terre, on a d'abord jeté les yeux sur plusieurs points fixés astronomiquement à la côte de la mer du Sud. La longitude de ces lieux, comparée avec la détermination de l'île de Fer, observée en dernier lieu par le père Feuillée, minime, à 19 degrés 51 minutes 33 secondes du méridien de Paris, a servi de fondement à la longitude; quelques circonstances particulières et nouvelles sur la côte de la mer du Sud ont été tirées de plusieurs cartes manuscrites espagnoles, ce qui a mis à même d'exposer le Chili avec assez de détail, jusqu'à la hauteur de la Conception. On ne se doute peut-être pas qu'il a été indispensable de reconnoître une grande partie du Pérou, pour composer la carte du Paraguay; cependant il a fallu s'étendre jusqu'aux positions de Lima et de Cusco, pour être assuré d'une correspondance plus générale, et établir avec quelque certitude plusieurs positions essentielles, telles que celle du Potosi, à laquelle un grand nombre d'autres se rapportent, et qui peut faire juger de l'intervalle entre certains endroits et la côte de la mer du Sud.

Mais un point tout-à-fait important à étudier, a été la distance du Chili à Buenos-Ayres, d'où l'intervalle de la mer du Sud à la mer du Nord, dans toute l'étendue de la carte, semble dépendre. On a trouvé là-dessus quelques instructions particulières dans des mémoires manuscrits, sur une grande partie des Indes espagnoles. On a appris de ces mémoires que la distance de San-Juan de la Frontera, dans la province de Cuyo, à la ville de Buenos-Ayres, n'est que de cent dix lieues. Pour ne s'écarter que le moins qu'il est possible de ce que les cartes précédentes

ont donné à cet espace, on ne peut mieux faire que de mesurer ces cent dix lieues sur le pied des lieues hollandoises ou allemandes, qui passent l'étendue des autres lieues, et qu'on évalue d'ordinaire sur le pied de quinze pour l'équivalent d'un degré. Si même, au moyen d'une échelle de ces lieues, qui a été ajoutée exprès sur la nouvelle carte aux lieues espagnoles et françoises, on mesure l'intervalle entre les positions de Buenos-Ayres et de San-Juan de la Frontera, on trouvera que les cent dix lieues germaniques ont été employées dans toute leur portée en ligne droite, quoique cette distance dût peut-être souffrir quelque déduction, comme on doit en faire sur les distances itinéraires.

Il y a une remarque à faire au sujet des noms de diverses nations indiennes, qui sont placées en quelques endroits de la carte; mais plus abondamment dans l'étendue du pays de Chaco, entre les établissemens espagnols du Tucuman et le Paraguay; c'est qu'il ne faut pas regarder ces situations comme bien fixes et permanentes, ce qui est évident par les cartes des révérends pères, faites en divers temps, et qui diffèrent sur l'emplacement des noms de ces nations. On n'a pu exprimer dans la carte ce qu'on sait d'ailleurs, que les diverses nations qui ont été amenées au christianisme, et rassemblées par les révérends pères jésuites aux environs d'un endroit du Parana et de l'Uraguay, où ces fleuves s'approchent l'un de l'autre, que ces nations, divisées autrefois et éparses dans une étendue de pays beaucoup plus grande, ont un nom général et un langage commun, qui est *Guarani*.

On a eu l'avantage de prendre la vaste embouchure de Rio de la Plata, et le cours du fleuve en remontant jusqu'à la ville de Santa-Fe, avec une partie de l'Uraguay, jusqu'à l'endroit appelé *Rosal*, sur des cartes manuscrites, faites sur les lieux en grand détail, et par des gens de l'art; mais

il étoit de conséquence de combiner l'échelle de ces cartes avec certaines distances connues d'ailleurs. Par exemple, on s'est déterminé à prendre les soixante et dix lieues mesurées sur des cartes particulières de l'embouchure, entre Buenos-Ayres et le cap de Sainte-Marie, pour des lieues françoises, parce que cette mesure s'accorde parfaitement avec les routiers des Flamands, qui, suivant Laët, à la fin du chapitre 4 du livre 14, ne comptent que quarante-deux lieues dans le même espace. Car si quinze lieues flamandes des routiers de mer remplissent l'étendue d'un degré, qui comprend vingt-cinq lieues françoises, il est évident que quarante-deux des premières et soixante-dix des autres font précisément la même étendue.

On a cru devoir remonter le Parana et l'Uraguay avec la plus ancienne des cartes des révérends pères; mais la position d'une partie des *doctrines* ou peuplades, ayant paru différente dans la carte récente, on s'y est attaché sur cet article-là, parce qu'il n'est pas douteux que cette diversité ne procède de quelque mutation dans l'emplacement de ces lieux. C'est aussi sur les deux exemplaires différens de la nouvelle carte, combinés l'un avec l'autre, qu'on a pris le détail des environs de la ville de l'Assomption. L'ancienne carte marque des villes ou établissemens au Maracayu, que la nouvelle ne marque point. Si ces établissemens ne subsistent plus, il n'est pas mal que la mémoire s'en conserve sur la carte, de même que d'un assez grand nombre de missions que les révérends pères jésuites avoient d'abord établies dans une grande étendue de pays au-delà des missions d'aujourd'hui, et que l'ancienne carte du Paraguay donne déjà pour éteintes.

La mer du Nord ferme la carte d'un côté, comme la mer du Sud la ferme de l'autre. Le gisement de la côte, depuis le cap de Sainte-Marie jusqu'à Saint-Vincent, est tel à peu près que dans d'autres cartes. Quoique ce gise-

ment, s'il étoit exactement connu, fût établi par lui-même, ici il n'étoit pas inutile d'étudier s'il convenoit à quelque mesure de l'épaisseur des terres en des endroits principaux. La latitude de l'île de Sainte-Catherine, prise dans un de nos plus exacts voyageurs, étant plus septentrionale que dans les cartes précédentes, il a bien fallu renvoyer la côte du continent voisin. Ceux à qui le détail des autres cartes est connu, ou qui le confèreront avec celle dont il s'agit, s'apercevront qu'elle donne un pays rempli de circonstances géographiques aux environs de Saint-Paul, qu'on ne voit point ailleurs, qui a été tiré des Portugais. La partie du Brésil tenant à ce même quartier-là, si elle avoit été du sujet de cette carte, fournissoit un champ plus vaste à d'autres circonstances plus neuves encore, mais qui trouveront leur place autre part.

Il est peut-être nécessaire, avant de finir, de s'excuser de n'avoir point établi bien positivement des bornes tout-à-fait précises aux diverses régions renfermées dans la carte du Paraguay. On n'ignore pas que les autres géographes n'y ont pas manqué, et que de plus ils ont inventé des provinces particulières de Rio de la Plata, Parana, Uraguay, etc., à chacune desquelles ils ont eu soin d'assigner ses bornes. Mais qu'il soit permis de dire que c'est par retenue qu'on s'est abstenu de tout cela dans la nouvelle carte du Paraguay. On ne trouve point la distinction de telles provinces dans les cartes des révérends pères jésuites, qui sont sur les lieux, et de plus il y a des circonstances qui ne paroissent pas les admettre; car, par exemple, il ne semble point du tout convenable de couper ou diviser le district dans lequel les missions des révérends pères jésuites sont ramassées, et cependant on le fait inévitablement, en créant des provinces particulières de Parana et d'Uraguay. Ces noms appar-

tiennent et sont propres à des rivières; ils ne sont point attribués à des pays. Il est bien vrai que le nom de Paraguay, qui est proprement celui d'une rivière, a été pris aussi pour désigner la contrée; mais cette contrée qu'il désigne ne se borne pas aux rivages de la rivière de même nom. Il se répand également sur le Parana et sur l'Uraguay, et ne laisse point de place distincte pour des provinces de ce nom.

S'il s'agissoit ici d'une carte de l'Europe, où chaque état a ses limites déterminées bien précisément, il ne seroit pas pardonnable à l'auteur de cette carte de les avoir omis. Il pècheroit en un point des plus intéressans; mais sur un terrain vague et indécis, convient-il d'établir des limites aussi marquées? Il est vrai néanmoins qu'il se trouve, par-ci par-là, certains points qui paroissent déterminés. Par exemple, on établit ordinairement pour bornes au Chili l'entrée du Rio-Salado dans la mer, comme on l'a marqué par une ponctuation sur la carte. Depuis ce commencement-là jusqu'à la hauteur de la province de Cuyo, qui est constamment de la juridiction du Chili, ce pays est censé borné par la Cordillère. Les vallées de Palcipa et Rioxa sont du Tucuman. Ce pays de Tucuman a pour dernière ville, du côté du nord, Xuxui. La contrée des Chicas est une dépendance du Pérou, auquel on attribue à la vérité tout le rivage de la mer jusqu'au Rio-Salado; mais les vallées renfermées dans la Cordillère, ou qui pénètrent vers le Tucuman, sont de ce dernier district, qui s'étend en longueur du nord au sud, jusques et compris la ville et les environs de la Nouvelle-Cordoue. Le Chaco occupe les plaines qui sont entre le Tucuman et la rivière du Paraguay. On peut lui attribuer l'établissement espagnol de Tarija. Tout ce qui peut être regardé comme district de Santa-Cruz de la Sierra, paroît une dépendance du Pérou. A l'égard du Paraguay,

il est constant qu'il a pour limitrophes des terres dépendantes du Brésil.

On ne conteste point au Brésil les bords de la mer, jusque dans la rivière de la Plata, où les Portugais ont une colonie du Saint-Sacrement, près des petites îles de Saint-Gabriel. Les Espagnols les bornent à la rivière de Saint-Jean qu'ils gardent; et cet endroit de séparation, qui paroît décidé, est effectivement marqué par des points sur la carte. Mais de tracer les limites plus ou moins avancées dans les terres, à cette continuation du Brésil, c'est ce qu'il n'a pas paru permis de faire. Les Portugais ont réellement occupé un espace de pays à l'ouest et au sud de Piratininga ou Saint-Paul, et c'est aussi chez eux qu'on l'a trouvé décrit.

Si on a tenu les méridiens un peu plus près les uns des autres que dans la proportion ordinaire, c'est par rapport à quelques sentimens particuliers sur le diamètre de la terre d'orient en occident.

Dans cette analyse de la carte du Paraguay, on a négligé un menu détail qui auroit grossi excessivement cet écrit. Il reste seulement à dire que le Paraguay fait encore preuve de ce que la géographie doit aux révérends pères jésuites, puisque sans eux on seroit peut-être borné, pour ce qui concerne l'intérieur de ce pays-là, à un petit nombre de circonstances, tirées avec peine de quelque histoire espagnole, ou à quelque route de voyageur que le dessein de bien décrire un pays n'eût pas conduit dans celui-là.

FIN DU SEPTIÈME VOLUME.

TABLE
DES MATIÈRES
CONTENUES DANS CE VOLUME.

MISSIONS DE LA GUIANE (SUITE).

MISSIONS DU PÉROU.

MISSIONS DU CHILI.

MISSIONS DU PARAGUAY.

Pages

FIN DE LA TABLE DU SEPTIÈME VOLUME.

DATE DUE

MAY 23 1999	

